PHILIPPE SUDRE
No 125.

Tressan, Louis Elisabeth de la Vergne de Bressin, comte

ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME SIXIEME.

PQ
2067
T5
1787
v.6
754851

ROLAND

FURIEUX,

POËME HÉROÏQUE

DE L'ARIOSTE,

AVEC FIGURES.

TOME SIXIEME.

A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

LIBRARY
75488
UNIVERSITY OF TORONTO

ROLAND

FURIEUX,

POÈME

TRADUIT DE L'ARIOSTE.

CHANT XXXII.

JE me souviens dans ce moment que j'avois quelqu'autre chose à vous dire : je vous l'avois même promis ; mais cela m'est passé de la tête. Je me rappelle cependant que je devois vous parler des soupçons qui perçoient le cœur de Bradamante, ainsi que du nouveau rapport qui lui fut fait, & qui rendit ses maux mille fois plus cruels encore que tout ce qu'elle avoit

appris de Richardet; je conviens que je devois en parler plutôt. Renaud & ſon frère Guidon m'ont cauſé cette diſtraction : j'ai paſſé trop légèrement d'un objet à l'autre ; je me ſuis occupé d'eux, & j'ai mis leur ſœur en oubli ; mais auſſi je ne vous parlerai plus ni de Renaud, ni de Gradaſſe, juſqu'à ce que j'aie réparé tout ce que je dois au juſte intérêt que vous inſpire Bradamante : cependant, avant que je m'occupe en entier d'elle, il faut abſolument que je vous diſe un mot d'Agramant que nous avons laiſſé ramaſſant les débris de ſon armée dans la ville d'Arles, avec ce qui s'étoit pu ſauver de la terrible camiſade qu'il avoit eſſuyée.

La ville d'Arles étoit la plus propre au deſſein qu'avoit Agramant de former une nouvelle armée ; elle eſt voiſine de l'Eſpagne, elle n'eſt pas loin de l'Afrique, & le beau fleuve qui l'arroſe eſt très près de la mer. Marſile envoie ſes ordres dans toutes les Eſpagnes, pour raſſembler infanterie, cavalerie, & pour faire, de force ou de bonne volonté, prendre les armes à tous ceux qui ſont en état de les porter ; Agramant, de ſon côté, emploie les plus grands efforts ; il tient ſon Conſeil tous les jours pour arrêter ſon projet de campagne, & les villes d'Afrique ſont ruinées par la quantité d'hommes & d'impôts qu'il y fait lever ; il fait même offrir en

mariage à Rodomont, une de ſes couſines, fille d'Almont, avec le beau Royaume d'Oran, pour le rappeller à ſon ſervice : mais le fier Roi d'Alger le refuſe, & s'obſtine à ne pas quitter la défenſe du pont, juſqu'à ce que la ſépulture d'Iſabelle ſoit abſolument couverte des armes qu'il enlève ſans ceſſe aux Chevaliers que leur mauvais ſort conduit en ce lieu.

Marphiſe plus généreuſe que Rodomont, dès qu'elle ſçut qu'Agramant avoit été défait, & forcé de ſe retirer dans Arles avec le peu de troupes qui lui reſtoit, accourut offrir ſon bras & ſon épée à cet Empereur, avant même qu'il eût pu la prier de venir à ſon ſecours.

Marphiſe remit Brunel entre les mains d'Agramant ; elle s'étoit contentée, pendant les dix ou douze jours de ſon abſence, de tenir ſans ceſſe cet inſigne larron dans la crainte du ſupplice ; elle avoit attendu vainement que quelqu'un ſe préſentât pour le dérober à ſa vengeance, mais elle avoit dédaigné de l'exercer ſur une auſſi vile créature ; & lui pardonnant les injures qu'elle en avoit reçues, elle l'avoit conduit ſain & ſauf avec elle.

Agramant fut pénétré de reconnoiſſance de ce que Marphiſe faiſoit pour lui : ce Prince ſentit la joie la plus vive, de recevoir un auſſi puiſſant ſecours ; ſenſible même aux égards qu'elle avoit

obſervés en remettant Brunel à ſa juſtice, il ne put ſouffrir que ce ſcélérat profitât de la clémence de la Guerrière, & le fit conduire au ſupplice. La Juſtice divine parut choiſir le tems où ſon unique protecteur ne pouvoit demander ſa grâce : Roger auroit pu peut-être lui ſauver la vie, mais étant alors accablé par ſes bleſſures, ce ne fut qu'après la mort de Brunel qu'il fçut que le corps de ce miſérable, attaché dans un lieu ſauvage, ſervoit de pâture aux corbeaux. Revenons à préſent à Bradamante.

Elle attendoit avec la plus vive impatience, que le terme de vingt jours, qu'avoit pris Roger, fût expiré : le priſonnier ne peut avoir un plus ardent deſir de voir le jour qui doit le remettre en liberté, ni le banni celui qui doit le rendre à ſa chère patrie. Plus Bradamante approchoit du moment heureux de revoir Roger, plus ſon retard lui paroiſſoit long ; ſon imagination exhaltée la portoit à ſe dire : Etoüs, ou Pyrrhoüs ne ſont-ils pas boiteux ; quelque roue du char du ſoleil qu'ils traînent, n'eſt-elle pas fracaſſée ! Tous les jours lui paroiſſoient encore plus longs que celui que l'Eternel fit luire pour Joſué combattant contre les Amalécites, & même que la nuit où Jupiter dans les bras d'Alcmène s'occupoit ſi doucement à faire préſent d'Hercule à la terre. Ah, combien de fois ne deſira t elle pas

le long ſommeil des ours, des loirs & des blaireaux ! elle eût voulu que le repos l'eût privée de ſes ſens inutiles, juſqu'au moment de voir l'amant qu'elle adoroit venir les ranimer; mais bien loin de goûter quelque tranquillité, une agitation cruelle la déſeſpéroit pendant la nuit; foulant tour-à-tour tous les côtés de ſon lit, elle s'en relevoit ſouvent pour courir à ſa fenêtre; elle tournoit ſes yeux, en ſoupirant, vers l'Orient; elle ſembloit vouloir preſſer l'aurore de quitter le vieux Titon, pour venir répandre les lys & les roſes qu'on voit ſemés ſur ſes premiers pas ; & dès que le jour avoit embelli la terre, elle en deſiroit la fin, ainſi que le ſpectacle de la voûte céleſte brillante d'étoiles.

Lorſqu'enfin il ne reſta plus que quatre ou cinq jours à s'écouler, l'inquiette Bradamante attendoit d'heure en heure que quelque Meſſager vînt annoncer le retour de Roger; ſouvent elle montoit ſur une tour très-élevée du château, d'où l'on découvroit au loin le pays & tous les chemins qui conduiſoient de la France à Montauban. Si par haſard elle appercevoit quelque Chevalier ou quelque choſe d'aſſez brillant pour reſſembler à des armes, ſes beaux yeux en devenoient plus doux & plus brillans, elle croyoit voir ſon cher Roger; un voyageur qui ſuivoit à pied le même chemin, devoit être, ſelon ſes déſirs, un

homme envoyé par ſon amant pour la prévenir de ſon retour. Vaines eſpérances ! que vous trompâtes de fois cette tendre amante qui ne pouvoit ni ne vouloit ceſſer de l'être ! Quelquefois elle ſe couvroit de ſes armes, & deſcendant dans la plaine, elle alloit au-devant de Roger ſur l'un des chemins qui conduiſoient à Montauban : trompée dans cette attente, elle venoit promptement ſur ſes pas : Ah, peut-être, ſe diſoit-elle, il eſt déjà dans Montauban ! il aura ſuivi quelqu'autre route ! Elle rentroit dans cette douce eſpérance, mais elle ne trouvoit que de nouvelles inquiétudes & de nouveaux regrets. Ce fut en s'y livrant plus que jamais, qu'elle vit arriver le terme qu'elle croyoit devoir être celui de ſa mortelle douleur ; mais plus de vingt jours au-délà s'étant écoulés encore ſans qu'elle reçût aucune nouvelle, cette douleur devint un vrai déſeſpoir ; ſes plaintes euſſent attendri juſqu'aux implacables Furies ; ſa main égarée meurtriſſoit ſes yeux, ſon beau ſein, & n'épargnoit pas ſes cheveux blonds : Ah, s'écrioit-elle, malheureuſe & foible que je ſuis, devrois-je chercher & déſirer l'ingrat qui ſe cache à mes yeux & qui m'évite ! Puis je ſupporter l'humiliation d'aimer celui qui me dédaigne, de l'appeller, quand il eſt ſourd à ma voix ! Quelle eſt donc ſa préſomption ? Croit-il ne devoir être ſenſible que

pour quelque Habitante de l'Olympe ! Hélas, il ne ſait que trop que je l'adore, & que ſon abſence me tue ! Cruel Roger ! attends-tu donc ma mort, pour avoir l'air de venir me ſecourir ? Crains-tu mes reproches ? crains-tu de voir mes larmes & d'entendre mes gémiſſemens ? es-tu donc pour moi comme le cruel aſpic pour la voix de l'homme ? les accens plaintifs de la mienne te font-ils donc horreur ?

Arrête, Amour ! arrête celui qui fuit & briſe ſa chaîne, & qui me laiſſe immobile, accablée ſous le poids de la mienne ! ou plutôt, cruel Amour, fuis toi-même loin de mon triſte cœur, & rends-lui ſa première liberté ! mais, que dis-je ! hélas, inſenſée que je ſuis ! puis-je eſpérer quelque pitié de toi, barbare enfant ? toi, qui ne te plais qu'à rendre tes eſclaves malheureux ; toi, qui veux te baigner ſans ceſſe dans leurs larmes ! mais, malheureuſe Bradamante, ne dois-tu pas t'accuſer toi-même de t'être livrée trop follement aux eſpérances, aux deſirs qu'une première paſſion fit naître dans ton cœur ? Tu te crus aux cieux, lorſque tu penſas que Roger ſeroit à jamais tendre & fidèle pour toi, te voilà précipitée dans l'abyſme du déſeſpoir ; hélas ! malheureuſe, tu ne peux ceſſer de l'aimer encore ; ta foible raiſon t'a trop mal défendue, quand il en étoit peut-être encore tems ;

maintenant elle ſe tait, elle n'exiſte plus ; un amour impérieux, une flamme impétueuſe brûlent & déchirent mon cœur ; nul frein ne peut arrêter la paſſion qui m'emporte & qui me conduit à la mort : cependant Roger n'eſt-il donc pas mille fois plus coupable que moi ? pourquoi m'imputer tout mon malheur ? hélas ! jeune, ſans expérience, ignorant les peines & les plaiſirs de l'amour, ſuis-je donc ſi coupable de m'être laiſſée toucher ? quels charmes, quelle nobleſſe, quel reſpect ne trouvai-je pas dans Roger ? que pouvois-je oppoſer à cet air ſi ſéducteur, à ce Chevalier qui ne me parla jamais que le langage de l'amour & de la ſageſſe ? Quel eſt celui qui ſe refuſeroit à voir la clarté du jour ? Mon deſtin m'entraîna peut-être ; mais ne l'étois-je pas auſſi par tout ce qui pouvoit toucher un jeune cœur ; tout ne ſe réuniſſoit-il pas pour lui faire eſpérer que ſes vœux ſeroient comblés ? Dès ce moment, ne me fut-il pas permis de voir dans Roger celui qui devoit être mon époux ? O Merlin, pourquoi m'as-tu trompée ! pourquoi m'as-tu ſéduite par de vaines promeſſes ! Roger, hélas ! tu ne m'aimes plus, & moi je ne peux ceſſer de t'aimer ! Cruel Merlin, trompeuſe Méliſſe ! étiez-vous donc jaloux du calme, de la douce paix, dont jouiſſoit mon ame innocente ? pourquoi cruels avez-

vous évoqués tous ces Eſprits infernaux pour me préſenter des preſtiges & me montrer tous ces héros qui devoient naître de mon ſein & de l'amour de Roger? pourquoi captiver mon cœur en le rempliſſant d'une auſſi douce eſpérance?

C'eſt ainſi que Bradamante s'abandonnoit à ſon déſeſpoir; un rayon d'éſpérance luiſoit encore dans ſon âme: on ne condamne jamais tout à-fait un amant tendrement aimé. La promeſſe & l'air de Roger en lui jurant de l'aimer toujours, & de hâter le plus qu'il pourroit ſon retour, ce ſouvenir ſi cher à ſon cœur, la calma pendant quelques jours encore: elle continua de ſortir ſouvent pour ſe diſtraire, & bien plus encore pour aller ſur ces mêmes routes que ſon amant devoit prendre à ſon retour; mais une malheureuſe rencontre qu'elle fit, acheva de détruire ſes dernières eſpérances. Ce fut celle d'un Chevalier Gaſcon qui revenoit du camp d'Agramant, où, pendant quelque tems, il avoit été retenu priſonnier, depuis le jour où Charles, après ſa défaite, avoit été forcé de rentrer dans Paris. Bradamante lui fit quelques queſtions indifférentes, elle finit bientôt par la ſeule qui pût intéreſſer ſon cœur; elle lui parla de Roger; & dès que ce nom fut prononcé, auroit-elle pu lui parler de tout autre! Ce Chevalier, très-bien inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé dans le

combat d'Agramant, lui raconta comment Roger avoit triomphé de Mandricard, & comment, en lui donnant la mort, il étoit reſté couvert de bleſſures, qui, pendant plus d'un mois, avoient fait craindre pour ſa vie. Que ce Chevalier ne termina-t-il pas là ſon hiſtoire ! elle ſuffiſoit pour excuſer Roger de ſon long retard ; mais ce Gaſcon, aimant à parler, ne tarda pas à peindre Marphiſe comme étant auſſi belle que courageuſe, comme égalant Roger par la figure & par la valeur. Tout les deux paroiſſent s'aimer, ajouta-t-il, on les voit rarement l'un ſans l'autre ; on croit même qu'ils ſe ſont promis mutuellement une éternelle foi ; c'eſt lorſque Roger ſera guéri de ſes bleſſures, qu'on eſpère voir l'accompliſſement de ces promeſſes ; & tous les Rois Sarraſins, continua-t-il, & toute l'armée, en témoignent la plus grande joie, ne doutant pas qu'il ne naiſſe des héros d'un ſang auſſi valeureux.

Le Gaſcon n'étoit nullement coupable en tenant ces propos, puiſqu'il ne rapportoit que le bruit public de la Cour & de l'armée d'Agramant : en effet Marphiſe avoit fait naître cette idée par la tendre amitié qu'elle témoignoit à Roger ; le premier bruit qui s'élève d'un amour que chacun approuve, vole bientôt de bouche en bouche. Ce qui paroiſſoit même le confirmer, c'eſt que Marphiſe avoit rejoint la Cour

d'Agramant ſans être attendue ; & l'on ne douta pas que ce ne fût pour revoir Roger, lorſqu'on ſçut que ce n'étoit point à la prière d'Agramant qu'elle s'étoit rendue, & qu'elle avoit ramené Brunel. On le crut bien davantage, lorſqu'on vit qu'elle ne quittoit preſque jamais Roger qui gardoit le lit pour ſes bleſſures, & qu'elle paſſoit tout le jour dans ſa chambre ; complaiſance qu'une Héroïne, auſſi fière pour tous les autres, n'eût point eu ſans doute pour Roger ſi l'amour ne l'eût touchée pour lui.

Le Gaſcon ayant aſſuré Bradamante de la vérité de tous ces faits, elle fut ſi ſaiſie qu'elle penſa tomber de cheval ; mais ranimée par la rage de la jalouſie, & voyant toute eſpérance perdue pour elle, furieuſe, déſeſpérée, elle retourna bruſquement à Montauban, & s'enferma dans ſa chambre.

Éperdue de douleur, Bradamante ſe jette toute armée ſur ſon lit, en poſant ſon viſage & ſa bouche ſur les oreillers ; elle veut étouffer ainſi ſes cris : hélas ! ils s'élevoient ſi vivement de ſon cœur déchiré que, ſans cette précaution, ils euſſent pénétré juſqu'aux extrémités du château ; c'eſt alors qu'elle ſe rappella le cruel rapport du Chevalier, & ne pouvant plus ſoutenir une douleur qui l'oppreſſe, elle l'exhale en partie par ces mots :

Croirai-je déſormais que tout homme ne ſoit pas perfide & cruel, puiſque Roger l'eſt, ce même Roger que je croyois ſi fidelle? fut-il jamais une trahiſon auſſi lâche? tout ce que tu me devois, barbare, ne met-il pas le comble à ta perfidie? pourquoi, Roger, poſsèdes-tu plus que tout autre la valeur, la nobleſſe, la beauté? pourquoi te donne-t-on la réputation d'être vertueux? Ah! ſi tu l'étois véritablement, tu ſerois jaloux d'en conſerver la réputation; on ne peut l'être quand on ne garde pas la foi qu'on a jurée: tu ſçais que c'eſt la première des vertus, & cependant tu l'as violée. Crois-tu, perfide, que la valeur, la nobleſſe, les charmes extérieurs puiſſent pallier la fauſſeté du cœur & l'inconſtance? Quelle eſpèce de victoire crois-tu donc avoir remportée? ne t'étoit il donc pas bien facile de ſéduire un jeune cœur qui voloit au-devant de toi, & de perſuader un eſprit ſi ſoumis au tien qu'il t'étoit aiſé de lui faire croire les choſes les plus impoſſibles! Non, ſi tu n'éprouves pas des remords, les plus grands crimes n'en pourroient plus faire naître en ton âme; dis-moi donc, comment imaginerois-tu contre un implacable ennemi quelque ſupplice auſſi cruel que celui que tu me fais ſouffrir? ne crains-tu pas que la Juſtice céleſte ne venge mon injure? ne ſçais tu pas que celui de tous les crimes qu'elle

pourſuit le plus, c'eſt l'ingratitude ? n'a-t-elle pas précipité dans les noirs abymes les Anges ingrats & rebelles ; & ſi le plus grand crime mérite la plus grande punition, lorſque le cœur n'eſt plus capable du repentir, frémis, ingrat, de m'avoir ſi cruellement outragée ? vas, je ne me plains pas que tu m'enleves mon cœur, puiſqu'il m'eſt impoſſible de le reprendre ; mais, tu m'avois donné le tien, perfide ! & tu le reprends, tu me l'arraches ! hélas ! je l'ai donc perdu ! tu m'abandonnes ; mais je n'imiterai pas le lâche exemple que tu me donnes : oui, je t'aimerai juſqu'à la fin d'une vie qui ne peut plus être longue, & mon dernier ſoupir ſera pour toi ! Malheureuſe, que je ſuis ; ah ! que ne l'ai-je perdue dans le tems où tu m'aimois encore ! ma mort alors m'eût été douce ; mes yeux en expirant ſe fuſſent tournés tendrement ſur les tiens, & le déſeſpoir n'eût pas forcé mes lèvres mourantes de prononcer les mots affreux d'ingrat & de perfide !

Bradamante, en achevant ces mots, ſaute du lit ; emportée par ſa jalouſe rage, elle tire ſon épée, elle en porte la pointe ſur ſon cœur ; elle s'apperçoit (alors ſeulement) qu'elle eſt encore armée ; ſa cuiraſſe repouſſe cette pointe cruelle. Cet inſtant ramène enfin une ſage réflexion : Ah, s'écrie-t-elle alors, puis-je donc oublier ainſi

le ſang illuſtre dont je ſuis née? imprimerai-je donc une tache éternelle ſur ma race & ſur ma mémoire? Ne vaut-il donc pas mieux que j'aille chercher une mort honorable dans les combats? Que ſais-je? ah, peut-être, ingrat Roger, me trouverai-je devant toi dans la mélée? peut-être ton épée moins cruelle que toi, percera-t-elle mon triſte cœur, & la mort me ſera plus chère, en la recevant de ta main, qu'une vie que tu rends ſi malheureuſe! Mais que dis-je? Ah, peut-être auſſi la rencontrerai-je, cette ſuperbe Marphiſe! Peut-être ma main pourra-t-elle la punir des lâches artifices qu'elle a ſans doute employés pour te rendre infidèle, & pour me donner la mort.

Cette dernière réflexion ſuffit pour arrêter le bras que Bradamante avoit porté contre ſon propre cœur, & l'eſpoir de ſe venger d'une rivale, ou de mourir de la main de Roger, la détermina ſur le champ à ſe couvrir d'une nouvelle armure: elle choiſit une cotte d'armes de cette triſte couleur que les premiers frimats font prendre aux feuilles qu'ils deſſechent; elle la fait broder avec des tronçons de cyprès, & l'emblême de cet arbre qui perd pour toujours ſa sève & ſes rameaux, dès qu'il eſt entamé par le fer, eſt l'image de l'état préſent de ſon triſte cœur.

Bradamante monta sur Rabican, & prit la lance d'or d'Astolphe. Ce Prince les avoit confiés à ses soins, mais elle ignoroit le pouvoir que cette lance avoit de renverser tous ceux qui recevoient sa plus légère atteinte. Elle part seule de Montauban, descend dans la plaine, & prend le chemin le plus sûr qui conduit à Paris : elle marche vers le camp des Sarrasins, ignorant encore que Renaud, & tous ceux de sa famille, les aient entièrement défaits; elle traverse le Quercy, laisse Cahors derrière elle, & la montagne où le rapide Dordogne prend sa source : elle découvre déjà Montferrant & Clermont, lorsqu'elle voit venir au-devant d'elle une Dame belle & richement vêtue, qui porte un écu couvert devant elle, & que trois Chevaliers d'une haute apparence accompagnent : plusieurs autres femmes, des écuyers, & beaucoup de chevaux & de valets étoient à leur suite. Bradamante en passant demanda qu'elle étoit cette Dame à l'un de ceux qui la suivoient; elle apprit qu'elle étoit partie d'une Isle voisine du pôle arctique, que quelques-uns nommoient l'isle Perdue & d'autres l'isle d'Islande, & que la Reine de cette isle l'envoyoit à Charlemagne. Cette Reine, lui dit-on, est douée de la plus rare beauté; cet écu d'or, que porte son envoyée, doit être remis à Charlemagne pour

que ce Prince le donne au Chevalier qu'il eſtimera le plus dans ſa Cour.

Cette charmante Reine penſe aſſez noblement, pour vouloir que ſa couronne & ſa main ſoient le prix de la plus haute valeur ; elle ne veut paſſer dans les bras que d'un Chevalier capable de faire tomber tous les autres Chevaliers ſous ſes coups ; elle ſait quel eſt le haut renom de ceux de la Cour de Charles : c'eſt entre eux qu'elle eſpère trouver l'époux dont elle s'eſt formé la noble idée. Les trois Chevaliers qui ſervent d'eſcorte à ſon envoyée ſont Rois tous les trois ; l'un règne ſur la Suède, l'autre ſur la Gothie, & le troiſième ſur la Norwége : tous le trois ſe ſont acquis une glorieuſe renommée ; leurs Etats ſont voiſins de l'iſle Perdue. Cette iſle ſouvent obſcurcie par les épais brouillards du Nord étant ainſi nommée par des Mariniers, aux yeux deſquels elle paroît quelquefois être diſparue. Ces trois Princes ont fait mille exploits incroyables ; ils ont vainement employé tous les moyens de plaire à notre Reine : ils n'ont pu vaincre la réſolution qu'elle a priſe de ne donner ſa main qu'au premier Chevalier du monde. Je vous eſtime, leur a-t-elle dit à tous trois ; mais je ne veux m'en rapporter qu'au choix que voudra faire le plus grand & le plus ſage de tous les Rois : j'envoie ce bouclier d'or à Charlemagne

lemagne; je le prie de le donner à celui que ſa haute ſageſſe choiſira comme le plus vaillant, ſoit parmi ſes ſujets, ſoit parmi ceux d'un autre Souverain. Lorſque Charles aura remis le bouclier, celui de vous trois qui pourra l'enlever par les armes au Chevalier que ce Prince aura choiſi, peut venir me le rapporter, & je donne ma parole royale qu'il deviendra ſur le champ mon ſeigneur & mon époux.

Cette promeſſe, continua l'Iſlandois, entraîne les trois Princes à la ſuite de la Dame envoyée: tous trois ſe propoſent de perdre la vie ou de rapporter le bouclier.

Bradamante fut très-attentive au récit de cet écuyer, qui rejoignit les ſiens dès qu'il l'eut ſatisfaite avec politeſſe; elle continua de marcher au pas en rêvant à l'ambaſſade de la Reine d'Iſlande: elle refléchit que ce bouclier pouvoit exciter bien du déſordre dans la cour de Charles, & qu'il auroit le même effet que la pomme d'or entre les Paladins François. Cette idée lui cauſa quelques ſoucis; mais ils cédèrent ſoudain à ceux qui lui ſerroient le cœur; elle croyoit voir Roger donner le ſien à Marphiſe. Abîmée dans la douleur que lui cauſoit cette idée funeſte & toujours préſente, elle ne regardoit pas ſeulement quelle étoit la route qu'elle tenoit; & ce fut dans cette ſombre rêverie qu'elle vit ar-

river la nuit ſans ſavoir où ſe retirer pour la paſſer à couvert.

De même qu'une galère que quelque accident a détachée du port où le cable la tenoit amarée vogue au gré du vent ſans Pilote vers des côtes différentes, ainſi la Guerrière affligée & penſive ſe laiſſoit conduire au haſard par Rabican : levant enfin les yeux, & voyant déjà le Soleil caché par les côtes d'Afrique, elle craint de ſe trouver en pleine campagne pendant une nuit dont le vent de biſe & la pluie redoublent le froid ordinaire. Elle preſſe alors le léger Rabican, & ne va pas loin ſans trouver un Pâtre qu'elle prie de lui enſeigner l'aſyle le plus près pour paſſer cette nuit. Je n'en connois pas un que je puiſſe vous enſeigner, lui répondit le Pâtre, ſi ce n'eſt à quatre lieues d'ici ; il eſt vrai cependant que vous pourriez trouver aſſez près un château, que l'on nomme la Roche de Triſtan ; mais je ne vous conſeille pas de vous y préſenter, car perſonne n'y peut être reçu ſans qu'il acquiere à coups de lance, & ſans qu'il défende de même l'hoſpice qu'il reçoit. Lorſqu'une chambre, préparée par le Châtelain pour ſoutenir cette coutume, ſe trouve vacante, on y reçoit, ſans difficulté, le premier Chevalier qui ſe préſente ; mais il faut qu'il jure au Châtelain que s'il ſurvient pendant le ſoir ou la nuit

quelqu'autre Chevalier qui demande l'entrée du château, il ſortira ſur le champ pour joûter contre lui, & ce n'eſt que par le vainqueur alors que la chambre peut être occupée; l'autre eſt obligé de lui céder ſa place, & de paſſer la nuit à la belle étoile : ſi deux, trois, quatre Chevaliers ſe préſentent enſemble les premiers, on les reçoit tous avec le même honneur; mais malheur à celui qui viendroit après ſe préſenter tout ſeul, car il ſeroit obligé de les combattre tous & les vaincre pour les déloger; il n'en ſeroit peut-être pas même quitte pour cette expédition, car s'il en ſurvenoit le même nombre, après avoir renvoyé coucher dehors les quatre premiers, il ſeroit alors forcé de défendre ſon lit contre les quatre autres : il en eſt de même pour les Dames; la première arrivée eſt très-bien reçue, mais s'il en ſurvient une ſeconde plus jolie qu'elle, la pauvre Dame eſt obligée de lui céder la place; cette ſeconde ſeroit auſſi excluſe à ſon tour en faveur d'une troiſème qui la ſurpaſſeroit encore en beauté. Bradamante curieuſe, & de plus mouillée, pria le bon Pâtre de lui enſeigner le chemin du château; ce que l'autre fit à l'inſtant, en le lui montrant de loin avec ſa main.

Malgré la vîteſſe ordinaire de Rabican, le chemin étoit ſi mauvais, qu'elle fut retardée

dans ſa marche ; & n'étant arrivée que lorſque la nuit étoit déjà très-obſcure, elle trouva la porte du château fermée. La Guerrière appelle la garde ; elle demande qu'on la reçoive ; mais le Commandant lui répond que cela ne ſe peut, parce que le logement eſt occupé par une Dame & trois Chevaliers qui ſont arrivés avant elle, & qui ſe chauffent près d'un bon feu en attendant qu'on leur ſerve le ſouper. Ma foi, répondit-elle, le Cuiſinier pourroit bien ne l'avoir pas fait cuire pour eux, s'ils ne l'ont pas encore mangé : courez vîte les avertir que je connois la loi du château que je prétends ſoutenir, & que je les attends. Le Commandant s'acquitte en diligence d'une commiſſion qui ne pouvoit être agréable à des gens qui ſe voyoient obligés de quitter un bon feu pour s'aller expoſer à la pluie ; ils ſe levent cependant, ils prennent leurs armes aſſez lentement, & ſortent enfin pour ſe rendre où Bradamante les attend.

Ces trois Chevaliers que peu d'autres égaloient, étoient préciſément ces Rois du Nord que la Guerrière avoit rencontrés l'après-midi ſuivant la Dame à l'écu d'or qu'ils avoient juré de rapporter l'un ou l'autre en Iſlande. N'étant occupés que d'arriver au gîte, il leur avoit été facile de précéder la Guerrière ; ils ſe croyoient en état de tenir tête aux plus braves ; Brada-

mante en penſoit autant d'elle ; & de plus elle n'avoit envie ni de ſe morfondre ni de paſſer cette ſoirée ſans ſouper. Tous les habitans du château ſe placèrent vîte aux fenêtres des galeries, pour voir cette joûte au clair d'une lune bien pâle, & dont les rayons étoient obſcurcis par une grande pluie. Bradamante eut le même plaiſir (lorſqu'elle vit ouvrir les portes & baiſſer le pont) qu'un amant heureux qui deſirant le moment d'un rendez-vous, entend enfin le bruit de la ſerrure d'une porte ſecrette qui le ſépare de celle qu'il deſire.

Dès qu'ils eurent paſſé le pont, Bradamante ayant pris le champ néceſſaire, revint rapidement ſur Rabican tenant ſa lance en arrêt ; & cette lance étoit celle de ſon couſin Aſtolphe, cette lance d'or qui ne touchoit jamais un Guerrier ſans le renverſer. Le Roi de Suède ayant couru le premier, fut auſſi le premier qui vola des arçons ; le moment après on vit en l'air les deux pieds du Roi de Gothie, & même fort loin derrière ſon cheval ; le pauvre Roi de Norwége, qui ſe préſenta le troiſième, fut jetté dans un bourbier où ſon corps & ſes armes furent preſque enſevelis.

Dès que les trois triſtes Rois du Nord eurent été vus par tous ceux du château la tête bien baſſe & les pieds bien hauts, Bradamante paſſa

promptement le pont pour aller s'emparer du coin du feu & du logement qu'elle venoit de conquérir; le Châtelain admirant sa haute valeur, lui fit prêter le serment usité, la conduisit lui même, & lui rendit les plus grands honneurs. La Dame messagère de la Reine d'Islande ne fut pas moins polie: & venant au-devant de Bradamante qu'elle prenoit pour le plus brave des Chevaliers, elle la prit par la main, la conduisit auprès du feu, la priant de s'asseoir auprès d'elle.

Bradamante se débarrassa bientôt de ses armes, & lorsqu'elle ôta son casque on apperçut avec étonnement un raiseau d'or d'où les plus beaux cheveux s'échappèrent de toutes parts, & tombèrent jusques sur sa ceinture; alors tout le monde la reconnut pour une jeune fille qui joignoit une beauté céleste à la plus haute valeur; ce spectacle fut aussi surprenant pour les assistans, que l'aspect d'un riche théâtre où l'on voit des arcs de triomphe & des statues dorées qui brillent au milieu de mille lampions allumés dans l'instant qu'on lève la toile; ou lorsque dans une prairie, le Soleil sortant tout-à-coup d'un nuage obscur, répand & fait briller ses rayons éclatans; la beauté de Bradamante excita la même admiration.

Quoique ses beaux cheveux n'eussent pas en-

core repris toute leur longueur depuis que ſa bleſſure avoit obligé le bon Hermite de les couper, elle en pouvoit déjà former près de deux tours ſur ſa tête ; ce fut alors que le Seigneur du château la reconnut pour être cette belle & célèbre fille du Duc Aimon, & s'empreſſa plus que jamais à lui rendre les plus grands reſpects : ils s'aſſirent tous auprès du feu, & leur converſation fut agréable & gaie en attendant qu'on ſervît le ſouper.

La Guerrière ſaiſit ce moment pour prier le Seigneur Châtelain de lui dire depuis quel tems & pour quel ſujet cette coutume ſingulière étoit établie. Il ſe fit un plaiſir de la ſatisfaire, en commençant ainſi ſon récit :

Lorſque Pharamond régnoit ſur la France, ſon fils Clodion habitoit preſque toujours ce château qu'il tenoit de ſon père. Une des plus belles perſonnes qui vécut dans ce ſiècle antique, l'habitoit avec lui. Clodion, amoureux & jaloux, ne ceſſoit de lui donner des marques de ces deux paſſions ; il l'adoroit, la careſſoit ſans ceſſe ; mais dix vaillans Chevaliers, nuit & jour, partageoient avec lui le ſoin de la garder : Jupiter n'aima jamais plus tendrement Io ; mais Clodion eût deſiré de plus d'avoir Argus pour veiller ſur cette belle. Un ſoir, le brave Triſtan arriva dans ce lieu, conduiſant ſous ſa garde

une jeune Dame qu'il avoit délivrée d'un géant discourtois. Triſtan ſe trouvant à l'entrée de la nuit, éloigné de dix milles de tout endroit habitable, pria qu'on le reçut pour cette nuit; mais Clodion porta la jalouſie juſqu'à ne vouloir pas ſouffrir qu'un étranger couchât ſous le même toît que ſa maîtreſſe. Triſtan employa d'abord les prières les plus preſſantes pour obtenir la grâce qu'il demandoit; mais à la fin, auſſi piqué qu'ennuyé de n'éprouver que des refus: Puiſque vous m'y forcez, dit-il, je ſaurai bien me faire donner de force ce que je devrois obtenir de votre politeſſe. Je vous défie, vous & vos dix Chevaliers, & je vais vous prouver la lance ou l'épée à la main, que vous êtes le plus diſcourtois de tous les hommes; mais auparavant je veux faire avec vous un traité; le dernier qui reſtera de nous tous dans les arçons, ſera ſeul le maître du château; les autres ſeront forcés d'en ſortir ſur le champ. Clodion, honteux de ſe voir défier par un ſeul Chevalier dans ſon propre château, crut ne devoir pas le refuſer; mais il fut renverſé par terre cruellement bleſſé: ſes dix Chevaliers le furent de même; & Triſtan, ſans aucune pitié, les chaſſa tous honteuſement.

Triſtan, paiſible maître du château, ſe mit à le parcourir, & parvint bientôt à l'appartement

qui renfermoit la plus charmante perſonne ; il ſembloit que la nature n'eût jamais autant prodigué ſes tréſors pour une autre belle ; il ſe mit à cauſer fort tranquillement avec elle.

Le malheureux Clodion, pendant ce tems, n'étoit pas ſi tranquille ; bien bleſſé, bien jaloux, il frémiſſoit lorſqu'il ſavoit le plus aimable des Chevaliers tête à tête avec ſa maîtreſſe : il lui fit faire les prières les plus preſſantes, les plus humbles de la lui envoyer. Quoique l'aimable & brave Triſtan de Léonois n'eût vu cette maîtreſſe qu'avec indifférence ; quoique le boire amoureux agît également ſur ſon cœur & ſur celui de la belle Yſeulte, & que ni l'un ni l'autre ne puſſent brûler d'une autre flamme que de celle que ce philtre avoit allumée, il n'imagina pas de meilleur moyen de ſe venger de la brutalité dont Clodion avoit oſé lui donner tant de marques, que de lui faire dire qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à faire ſortir une ſi charmante perſonne de chez elle. Dites à Clodion, ajouta-t-il, que ſi la ſolitude l'ennuie, ſi la fraîcheur de la nuit l'incommode, j'ai conduit avec moi ce ſoir une jeune fille très-fraîche & très-jolie, que je peux envoyer lui tenir compagnie. Ajoutez, dit-il, que quoiqu'elle ne ſoit pas tout-à fait auſſi belle que ſa maîtreſſe, l'autre l'en dédommagera par ſa complaiſance, d'autant plus

qu'elle conſent à ſortir pour l'aller trouver; mais repréſentez-lui qu'il eſt bien juſte auſſi que la plus belle des deux paſſe la nuit avec le vainqueur. Clodion, plus déſeſpéré que jamais de cette réponſe, paſſa la nuit ſous les arbres voiſins du château, ſans partager un inſtant le repos que goûtoient les autres; un homme jaloux croit voir ſans ceſſe tout ce qu'il craint, & les charmes de ſa maîtreſſe lui parurent, pendant cette cruelle nuit, repoſer tout nus entre les bras de Triſtan. Il en fut quitte cependant pour la peur; le fidèle & courtois Triſtan lui rendit le lendemain ſa maîtreſſe, en lui faiſant ſerment qu'il n'avoit fait que l'admirer: Je vous la remets, lui dit-il, telle qu'elle étoit avant que je m'en fuſſe rendu maître pour vous punir d'une folle jalouſie qui change votre caractère juſqu'à le rendre incivil & féroce; car ne croyez pas que vous puiſſiez me donner l'amour pour excuſe. Cette douce & délicieuſe paſſion ne porte dans l'ame que des ſentimens délicats propres à faire le bonheur de la nature entière, & n'offenſe jamais un objet aimé. Dès que Triſtan de Léonois ſe fut éloigné, Clodion changea bientôt d'habitation; il donna le gouvernement de celle qu'il quittoit, ſous la condition de faire exécuter la loi qui maintenant vous eſt connue: depuis ce temps, le plus brave Chevalier & la

Dame la plus belle jouiſſent des appartemens, & ſont traités avec honneur dans ce château; les autres, ainſi que ceux que votre valeur a terraſſés, vont dormir au ſerein ſur l'herbe ou ſous les arbres voiſins. A peine finiſſoit il ces mots que le Maître-d'Hôtel vint ſervir le ſouper.

On avoit préparé la table dans une grande ſalle voiſine; les deux Dames y furent conduites à la clarté d'une infinité de flambeaux de cire blanche, & cette grande ſalle étant éclairée, elles apperçurent que ſes murs étoient couverts par de nombreux & magnifiques tableaux; ils leur firent même une ſi vive impreſſion, qu'ayant toujours les yeux fixés ſur ces belles peintures, elles ne buvoient ni ne mangeoient, quoiqu'elles duſſent en avoir grand beſoin. Le Maître-d'Hôtel, le Cuiſinier même, qui voyoient tous les plats ſe refroidir, en prirent de l'humeur: Eh, de grace, Meſdames, leur dirent-ils, commencez par bien ſouper, vous aurez tout le temps de ſatisfaire votre curioſité.

Elles trouvèrent l'avis très-raiſonnable, & toutes deux avançoient déjà leurs mains vers les plats, lorſqu'une réflexion troubla tout-à-coup le Châtelain: A quoi penſois-je, dit-il! comment puis je aller ainſi contre la loi jurée! Voilà deux Dames aſſiſes à cette table, tandis que je n'y dois admettre que la plus belle, &

que l'autre doit aller braver toutes les injures du tems & de la saison : il faut absolument que l'une des deux cède la place à l'autre.

Aussi-tôt il appelle deux vieillards & quelques autres femmes qui servoient dans la maison ; ceux-ci sachant ce qu'ils ont à faire, regardent attentivement les deux Dames : ils décident que la fille d'Aimon mérite la couronne de la beauté. Bradamante triomphe deux fois dans le même soir ; l'une par ses charmes, l'autre par sa valeur. Le Châtelain alors dit assez maussadement à la Dame Islandoise, qui n'étoit pas sans inquiétude : Il faut absolument que vous sortiez d'ici, & que vous alliez chercher un autre logement : il est prouvé que quoique la beauté de Bradamante n'ait le secours d'aucune parure, elle surpasse infiniment la vôtre.

Comme on voit quelquefois d'épais brouillards s'élever subitement des humides vallées, former des nuages épais qui rempliſſent l'air en étendant un voile obscur ; de même aussi la Dame Islandoise s'attriste, se décolore, & ses yeux se rempliſſent de larmes en écoutant le dur arrêt qui la condamne à quitter un bon souper, une bonne compagnie, une maison bien chaude, pour aller passer la nuit à la pluie hors du château. Elle regarde la guerrière en pâliſſant d'effroi ; mais Bradamante aussi-tôt émue par une

Bradamande triomphe deux fois dans le même jour, l'une par ses charmes, l'autre par sa valeur.

tendre pitié, ouvre un avis bien différent, & dit : Rien ne me paroît plus injuſte que cette déciſion ; nul cas litigieux ne peut être légitimement jugé ſans que les raiſons pour & contre aient été bien diſcutées. Moi, qui me charge de la cauſe de la Dame que vous condamnez, je dis que nous ne devons point diſputer enſemble ſur la beauté : ce n'eſt point comme femme que je ſuis entrée dans ce château, mes actes l'ont aſſez prouvé ; perſonne de vous d'ailleurs ne connoît avec certitude quel eſt mon ſexe ; mes cheveux longs ne prouvent rien, beaucoup d'hommes en portent de pareils : ne m'avez-vous pas vu me comporter comme un bon Chevalier ? quel droit avez-vous donc d'aſſurer que je ſuis une femme, quand tout ce que vous voyez de moi vous aſſure que je ſuis un homme, & puiſque tous les faits que vous pouvez alléguer vous prouvent en effet que j'en ſuis un ? Accompliſſez donc votre loi ſtrictement comme elle eſt portée ; une femme ne peut être vaincue que par une femme, elle ne doit point l'être par un guerrier. Poſons encore en avant cette ſuppoſition, qu'en effet je ſois une femme, (ce dont je n'ai garde de convenir,) & que ma beauté ſe trouve inférieure à celle de cette Dame, auriez-vous donc l'injuſtice de me priver du prix de mon courage & de ma victoire ?

Certes, je ne dois pas perdre par un peu moins de charmes ce qui m'eſt acquis par ma valeur : je dois donc vous dire que ſi vous jugiez ainſi contre moi, je me ſervirois de moyens auſſi sûrs que prompts pour caſſer votre arrêt ; l'inégalité de mes droits avec ceux de cette Dame rendent donc les miens trop ſupérieurs pour qu'elle puiſſe en ſouffrir ; par conſéquent quand même ces droits, ſouvent abuſifs, lui ſeroient contraires, la ſingularité de cette affaire mérite une exception en ſa faveur, & je conclus qu'elle doit demeurer. Au reſte, ſi quelqu'un oſoit dire que ma concluſion eſt fauſſe, il ſeroit bien hardi, continua Bradamante en les regardant tous d'un œil fier ; car je déclare ici que je lui ſoutiendrai les armes à la main que j'ai raiſon, & qu'il n'a pas le ſens commun.

Toutes les raiſons adroites qu'un tendre intérêt fit apporter à Bradamante en faveur de la Dame, & ſur-tout la dernière, firent trop d'impreſſion ſur le Châtelain pour qu'il ne ſe rendît pas ſur le champ. Telle que la fleur deſſéchée par la chaleur ardente du jour, ſe ranime lorſqu'une douce roſée la rafraîchit, & fait relever ſa tête languiſſante ; tel on vit la Dame Iſlandoiſe reprendre des couleurs & de la ſérénité.

Cette diſpute étant terminée, on s'occupa

très-ſérieuſement alors d'un excellent ſouper : bientôt il fut animé par la gaité ; nul Chevalier indiſcret ne ſurvint pour la troubler. Bradamante ſeule pouſſoit de tems en tems des ſoupirs, en penſant à Roger : à peine put-elle même manger de quoi réparer un peu ſes forces. On ſortit cependant de table de très-bonne heure ; la curioſité qui renaiſſoit, fut la plus forte : le Châtelain fit un ſignal ; dans un inſtant la clarté des lumières égala celle du jour en cette ſalle : mais je remets au chant ſuivant à vous parler de ce qui dut bien intéreſſer Bradamante & la Dame Iſlandoiſe, qui s'étoient levées de table enſemble pour ſatisfaire leur curioſité.

Fin du trente-deuxième Chant.

CHANT XXXIII.

TIMAGORE, Parrhaſius, Polignotes, Protogènes, Timante, Apollodore, Xeuxis, le célèbre Apelles, tous ces grands Peintres dont les Grecs & les Latins ont conſacré les noms, & dont les ouvrages méritoient l'immortalité, jouiſſent encore de la célébrité qu'ils eurent dans l'antiquité.

André Mantègne, les Bellins, les Doſſes; Michel-Ange Bona Rotta, Ange véritable deſcendu des cieux pour porter la vie & la lumière ſur l'Architecture & la Sculpture comme ſur le grand art de peindre; Léonard de Vinci, ſi célèbre par ſon ſavoir & par ſa mort dans les bras de François premier; cet aimable Coloriſte, ce Titien qui fait autant d'honneur à Cadore, que Veniſe en reçut par les Véronèſes, & Urbin par la naiſſance de Raphaël, dont la gloire doit même rejaillir ſur le Perrugin qui dirigea ſes premiers crayons; les Parmeſans, les Corréges, les Carraches, & beaucoup d'autres dont l'art ſublime égale & ſurpaſſe quelquefois les premiers de ceux que je nomme, ne peignirent jamais que les choſes préſentes ou paſſées, ſoit qu'ils

les

les fiſſent vivre ſur la toile, ou qu'ils les rendiſſent éclatantes ſur les murs par leurs freſques brillantes ; ils n'ont jamais imaginé de peindre des événemens futurs ; & ni les anciens, ni les modernes de ces grands Peintres, n'ont eu le mérite d'une pareille invention : il faut l'avouer, ces Peintres, ſi juſtement renommés, doivent céder aux Démons dans cette partie ; un ſeul des ouvrages de ces eſprits infernaux préſentoit de bien plus grandes merveilles dans la grande ſalle dont je vous ai parlé au chant précédent. Merlin, avec un ſeul livre que l'Averne ou l'affreuſe grotte de Norſa vomirent pour ce fameux Enchanteur, avoit forcé les Démons à peindre dans cette ſalle mille événemens futurs dans une ſeule nuit. C'eſt grand dommage qu'un ſi bel art ſoit ignoré : mais revenons à ceux que nous avons laiſſés dans cette ſalle éclairée par un ſi grand nombre de flambeaux que la clarté ſembloit égale à celle du jour. Le Châtelain prit la parole, & leur dit : Peu d'évenemens arrivés ſont peints ici : ces tableaux ont été deſtinés à mettre d'avance ſous les yeux, les ſuccès ou les malheurs que l'Italie doit éprouver.

Merlin fit peindre également par les Peintres noirs qu'il s'étoit ſoumis, tous les avantages paſſagers, & toutes les défaites que les François

devoient éprouver pendant les mille années ſuivantes, toutes les fois qu'ils franchiroient les Alpes. Le Roi de la Grande Bretagne, à la prière du ſucceſſeur de Marcomir, avoit engagé Merlin à venir en France, & je vais vous apprendre quel étoit l'objet de ſon voyage.

Pharamond, qui fut le premier à paſſer le large fleuve du Rhin à la tête d'une grande armée pour conquérir la Gaule, voyoit qu'il devenoit facile alors de mettre un frein à la puiſſance de la ſuperbe Rome. L'orgueil, le courage & l'empire des Romains tomboit dans une décadence facile à reconnoître; Pharamond crut ne pouvoir mieux faire que de ſe lier avec le célèbre & puiſſant Artus: ce Prince Breton ne faiſoit jamais rien ſans le conſeil du Prophète Merlin; on diſoit aſſez communément que ce Prophète étoit le fils du Diable, qui n'avoit pu mieux faire pour cet enfant chéri, que de lui donner le don de prédire avec celui des enchantemens. Artus avoit appris de Merlin, & voulut faire ſçavoir à ſon allié Pharamond, les périls & les pertes que les François devoient eſſuyer toutes les fois qu'ils auroient l'inprudence d'attaquer l'Italie, & de s'enfermer d'eux-mémes dans un pays qu'entourent & défendent les Apennins, les Alpes, & la mer. Merlin ayant donné ſes premiers avis à Pharamond, lui fit connoître

auſſi que tous ceux de ſes ſucceſſeurs qui voudroient attenter ſur l'Italie, verroient preſque toujours leurs ſujets détruits par le fer, la famine, & même par la peſte; qu'ils ſe réjouiroient peu de tems de quelques premiers avantages ſuivis par la défaite & par un long deuil, & que les lys ſeroient bien long-tems à prendre racine en Italie.

Pharamond eut une ſi grande confiance dans les prophéties de Merlin, qu'il porta ſes armes ailleurs, & voyant que tous les événemens futurs étoient préſens pour cet Enchanteur, il crut ne pouvoir donner une meilleure leçon à ſes ſucceſſeurs, que de le prier de peindre par ſes enchantemens toutes ces guerres & ces pertes ſi menaçantes pour la France; ce que Merlin fit exécuter par ſes Démons dans cette grande ſalle.

C'eſt ainſi qu'il vouloit prévenir les Rois de France que toutes les fois qu'ils entreroient en Italie pour y combattre ſes oppreſſeurs, ou les barbares qui l'attaqueroient, ils ſe couvriroient d'une gloire immortelle; mais auſſi que s'ils avoient la témérité de paſſer les Alpes pour mettre ſous le joug cette même Italie, leurs ſujets y trouveroient une mort certaine, & creuſeroient eux-mêmes leur tombeau.

Le Châtelain alors conduiſit Bradamante & la Dame Iſlandoiſe pour voir le tableau qui repréſentoit le premier de tous ces grands événemens.

Vous voyez ici, leur dit-il, Sigebert qui deſcend du mont Jura dans les plaines que le Téſin & le Lambro rendent ſi fécondes; il eſt attiré par les promeſſes & les tréſors de l'Empereur Maurice: mais Eutaris, Roi des Lombards, l'attaque, taille en pièces ſon armée, & le force à fuir dans les montagnes.

Dans ce ſecond tableau, c'eſt Clovis: il a déjà paſſé les Alpes à la tête de cent mille hommes: le Duc de Bénévent, avec des troupes bien moins nombreuſes, ſe préſente pour lui réſiſter: l'Italien dreſſe un camp, qu'il remplit d'une grande quantité de ces vins doux & fumeux de Lombardie; il feint d'être forcé d'abandonner ce camp au pillage: les François s'en emparent, perdent bientôt la force avec la raiſon; le Duc de Bénévent revient alors ſur eux, & des flots de ſang françois coulent avec le vin ſur la terre qui va les engloutir.

La Lombardie devient l'écueil de Childebert comme de Clovis. Cette fois-ci c'eſt le glaive céleſte qui ſemble punir les malheureux habitans de la France de cette entrepriſe; des mala-

dies épidémiques les attaquent, les enlèvent, & la dixième partie de ces troupes échappe à peine à leur malignité.

Les tableaux ſuivans & d'un coloris plus agréable, montrent l'un après l'autre Pepin & le grand Charles; ils deſcendent avec des armées brillantes en Italie, & loin de venir pour l'attaquer, l'un défend le Pape Etienne alors opprimé, l'autre vient au ſecours d'Adrien & de Léon; Pepin triomphe d'Aſtolphe Roi des Lombards; Charles bat & ſoumet le ſucceſſeur d'Aſtolphe, & tous les deux ſe couvrent de gloire en affermiſſant la Chaire de Saint Pierre à laquelle ils rendent ſa première ſplendeur.

Un autre jeune Pepin, moins prudent, étend ſes troupes depuis le Pô juſqu'à ces fameuſes lagunes adriatiques; il imite la folie de Xerxès, & veut enchaîner par un pont Rialte à Malamocco: la mer s'émeut, ſe ſoulève, briſe, diſperſe les débris de cet ouvrage inſenſé; elle engloutit pour toujours cette armée trop follement audacieuſe.

Louis de Bourgogne forme une nouvelle entrepriſe ſur l'Italie; vaincu, priſonnier, ce Prince jure de ne jamais renouveller un pareil projet il devient parjure; il tombe une ſeconde fois entre les mains des Italiens juſtement indignés ſes yeux arrachés ſont la punition de ſon ma-

que de foi, & c'eſt privé de la lumière que le malheureux, mais infidèle Prince repaſſe les Alpes. Voyez, au contraire, dans cet autre tableau cet Hugues d'Arles qui chaſſe Bérenger de l'Italie, & qui ſemble enchaîner la victoire à ſon char; mais il a la foibleſſe de traiter avec ce même Bérenger, quand il le voit ſecouru par les Huns & par les Bavarois, & n'ayant pas vécu long-tems au-delà, ce même Bérenger défait & chaſſe ſon ſucceſſeur.

Charles d'Anjou, dont la gloire paroît ſi brillante ſur cet autre tableau, vient au ſecours de l'Italie; les deux Conradin & Mainfroy tombent tour-à-tour ſous ſes coups en deux grandes victoires; il s'établit en Italie. Cette riche & belle iſle, célèbre par le ſupplice de Typhée, eſt en ſa poſſeſſion; mais le déſordre & la licence des François appelle la rebellion & la vengeance : une cloche ſonne, & tous les ſoldats de Charles ſont égorgés ; les cris des mourans remplacent le chant des Pſeaumes que la cloche de Vêpres venoit d'annoncer.

Après d'autres événemens & près d'un ſiècle après un grand Capitaine François deſcend en Italie pour attaquer l'illuſtre Maiſon des Viſcontis : il entoure la célèbre ville d'Alexandrie, & ce Comte d'Armagnac remplit d'une nombreuſe armée les deux pays où cette Place eſt ſituée;

mais le Duc de Milan lui dreſſe un piège adroit, l'y fait tomber, & l'armée du Comte d'Armagnac attaquée à la fois en avant, en arrière & ſur les flancs, eſt défaite à la première charge, & groſſit de ſon ſang le cours du Tanaro & de l'ancien Eridan: un guerrier de la Maiſon de la Marck, & trois Princes de celle d'Anjou, ont d'abord quelques avantages; mais ils ſont à la fin défaits & chaſſés par Alphonſe & par Ferdinand réunis.

Ici Charles VIII deſcend des Alpes comme un torrent impétueux roule à gros bouillons des montagnes; il eſt à la tête de cette nobleſſe nombreuſe & brillante qui ſuit ſes loix & ſon exemple; il inonde l'Italie, il la ſoumet en paſſant; & ſans tirer l'épée, ſans éprouver de réſiſtance, il paſſe le Liris: rien ne lui réſiſte, juſqu'à ce rocher énorme dont le corps de Typhée eſt accablé; il y trouve un Héros de l'illuſtre ſang d'Avalos, & le brave Inigo du Guaſt oſe lui réſiſter. Mais, (dit le Châtelain à Bradamante en lui montrant l'île d'Iſchia,) je veux avant de vous mener plus loin vous raconter ce que j'appris de mon biſayeul, qui le tenoit du ſien inſtruit par la tradition orale de ſes pères: cette tradition sûre rapporte que lorſque Merlin fit exécuter ſans pinceaux toutes ces vives

& brillantes peintures, il dit à Pharamond ce que je me fais un devoir de vous raconter.

Sire, dit Merlin, cette iſle d'Iſchia doit être défendue lorſqu'elle ſera couverte de troupes juſqu'à ſon phare, par un Chevalier qui ſurpaſſera tous ceux de ſon ſiècle; alors Merlin lui dit l'année & le jour de la naiſſance de ce Chevalier. Plus beau que Nirée, brave comme Achille, auſſi prudent qu'Ulyſſe, ayant la légèreté d'Hypomènes & la prudence de Neſtor, il ſurpaſſera Céſar par ſa clémence & ſa libéralité. Cette île d'Iſchia deviendra célèbre à jamais par ſa naiſſance; la Crète n'aura plus d'avantage ſur elle par celle de Minos; Thèbes n'oſera pas même ſe croire ſupérieure pour avoir vu naître Hercule & Bacchus, non plus que celle de Délos par la naiſſance des brillans Enfans de Latone: c'eſt cette iſle d'Iſchia qui verra naître dans ſon ſein cet incomparable Marquis du Guaſt, dans le tems où l'Italie aura le plus preſſant beſoin de ſon ſecours pour défendre ſa liberté; mais c'eſt dans une autre occaſion que je me propoſe de vous parler encore de lui, je dois retourner à vous raconter la ſuite des premiers ſuccès de Charles.

Louis le More ſe repent bientôt d'avoir attiré ce Roi dans l'Italie, par un motif de vengeance;

il voit que le bras victorieux de Charles eſt prêt à le chaſſer lui-même de Milan: il forme alors une ligue avec les Vénitiens; & lorſque Charles VIII revient couvert de gloire, après avoir conquis le Royaume de Naples, il l'attend aux défilés des montagnes eſpérant faire ce brave Roi priſonnier; mais Charles, à la tête de la nobleſſe françoiſe, fond ſur ces lâches ennemis, les écraſe, leur paſſe ſur le ventre, & revient couvert de lauriers dans ſes États.

Cependant ce Monarque, plus brave que prévoyant, n'a pas aſſez aſſuré ſa belle & riche conquête; Ferdinand d'Arragon, aidé par le Duc de Mantoue, attaque les François trop foibles dans le Royaume de Naples; & peu de mois lui ſuffiſent pour les détruire en entier. Le grand homme qu'il perd alors par le coup d'un traître, l'empêche de jouir de la joie qu'il eût ſentie de ſa victoire.

Le Châtelain alors montre à Bradamante l'illuſtre Alphonſe de Peſcaire: Ce Héros, lui dit-il, réuſſira, ſe couvrira de gloire en mille entrepriſes différentes; mais un Ethiopien, un vil Nègre lui perce le cœur d'une flèche par la plus noire des trahiſons.

Otez vos yeux de ce funeſte tableau, continua-t-il, & regardez celui qui vous fera voir Louis XII, accompagné de quelques troupes

italiennes. Il chaſſe Louis Sforce de ſon beau Duché de Milan, & les lys ſont arborés ſur les tours qui portèrent la couleuvre des Viſcontis; il veut, comme ſon prédéceſſeur, s'étendre en Italie, & faire conſtruire des ponts ſur le Garillan; mais ſon avant-garde eſt abſolument défaite: il ne réuſſit pas mieux dans la Pouille; le célèbre Gonzalve de Cordoue, bat deux fois ſon armée: Louis ſe porte alors entre le Pô, l'Apennin, & le Golfe Adriatique, où la fortune lui devient plus favorable.

Le Châtelain alors ſe rappelle quelques faits oubliés, il revient ſur ſes pas, & leur fait voir Louis Sforce trahi par les Suiſſes auxquels il s'eſt confié: ces Suiſſes livrent Milan à Louis, ſans qu'il perde un ſeul homme de ſon armée. Louis devient alors plus puiſſant en Italie; il protége ouvertement Céſar de Borgia; les Seigneurs Romains oppoſés à Céſar ſont exilés; les armes des Bentivoglies ne parent plus bientôt les remparts de Bologne, celles de la Rovère les remplacent. Les Génois révoltés contre Louis ſont vaincus, & la ſuperbe Gènes eſt ſoumiſe; le reſte de cette contrée cède à ſes armes; il les porte juſqu'auprès de Veniſe. Le belliqueux Jules Second eſt chaſſé de Modène; Louis défend contre ce Pape ambitieux, Alphonſe Duc de Ferrare; il enlève Bologne à ces mains qui portent

également les clefs de Pierre & l'épée ſanglante d'un Guerrier ; il y rétablit les Bentivoglies ſes anciens Seigneurs ; il reprend & ſaccage la ville de Breſſe ; il repouſſe les troupes de Jules, & ſe porte alors vers Ravenne, où Jules voyant ſon armée groſſie par les troupes eſpagnoles, haſarde enfin de ſe livrer au ſort d'une grande bataille.

Cette mémorable bataille eſt terrible, & long-tems diſputée ; des flots de ſang inondent la campagne jonchée également d'Italiens, d'Eſpagnols & de François. Mars balance entre ceux qui recevront de ſa main, la palme de la victoire ; mais un Alphonſe d'Eſt le détermine ; il charge les Eſpagnols ; il les renverſe, & les François ſont vainqueurs. Ravenne emportée d'aſſaut eſt ſaccagée ; Jules, furieux, donne juſqu'à des marques extérieures de ſa rage ; il appelle du haut du Tirol, une armée innombrable d'Allemands, ſupérieurs en nombre. Ces nouvelles troupes forcent les François à ſe retirer dans les Alpes ; Louis ignore encore qu'ils ont mérité cette punition du ciel par les horreurs qu'ils ont commiſes dans Ravenne ; & Jules, triomphant à ſon tour, rétablit un jeune Sforce dans le Duché de Milan : les François retournent ſur leurs pas pour attaquer une ſeconde fois le Milanès ; mais le Duc de Man-

toue s'avance ſur les bords du Teſin, & leur en ferme le paſſage. Les François arrêtés ſont encore attaqués par les braves Helvétiens ; cette Nation ſi renommée pour ſa fidélité, veut réparer ce qu'elle a fait contre Louis le More ; c'eſt elle qui défend ſon jeune ſucceſſeur qui vient de lui confier ſes Etats & ſa liberté : le reſte des François battus de tous côtés repaſſe les Alpes, la fortune ſemble alors les avoir précipités du haut de ſa roue ; mais un jeune & nouveau Roi de France ſe prépare à l'enchaîner déſormais à ſon char.

C'eſt l'aimable & brave François Premier, qui paroît de nouveau contre une Nation féroce encore alors, & qui ſe donnoit le titre de Dominatrice des Princes & de Protectrice du Saint-Siége. François à la tête de ſa Gendarmerie Françoiſe, s'avance en avant de ſes rangs, fond ſur ces Helvétiens belliqueux ; les glaives françois les renverſent & les moiſſonnent ; mais aucun d'eux ne reçoit que des bleſſures honorables, & la faulx de la mort les abat, ſans leur faire perdre leurs rangs.

Malgré tous les efforts de la ligue, François reprend le Milanès ; le jeune Sforce le reçoit alors de ſa main : le Connétable de Bourbon défend Milan, & repouſſe les Allemands qui viennent l'aſſiéger ; & cependant, tandis que

François Premier ſe prépare à de nouvelles entrepriſes, il perd encore cette belle ville de Milan par un malheur qu'on ne peut attribuer qu'à l'orgueil & la licence de la garniſon françoiſe.

Le jeune Frédéric, dont un léger duvet commence à peine à cotonner les joues, ſe couvre de gloire par ſa prudence & par ſa valeur; il repouſſe les François; il met à couvert Pavie; il confond les projets & la politique cachée des Vénitiens; & deux hommes la terreur de leurs ennemis, & l'honneur de leur patrie, lui prêtent leurs ſecours; tous deux ont le même titre de Marquis, tous deux ſont nés du ſang d'Avalos.

L'un d'eux qui porte le même nom que ſon illuſtre père, ce célèbre Alphonſe du Guaſt aſſaſſiné par la trahiſon d'un Nègre, & l'autre, auſſi beau qu'il eſt brave, chaſſent juſqu'à quatre fois les François d'Italie; c'eſt du dernier, dont je vous ai déjà parlé, lorſque je vous ai montré l'île d'Iſchia, c'eſt celui dont Merlin avoit annoncé tant de faits mémorables, en diſant à Pharamond qu'il naîtroit lorſque l'Empire & le Saint-Siége auroient le plus de beſoin de ſon ſecours.

Voyez les deux couſins avec Proſper Colonne, inonder la Bicoque du ſang françois & du ſang helvétique; loin d'être découragé par ces pertes, François deſcend à la tête d'une nouvelle armée

en Lombardie, tandis qu'il en envoie une ſeconde pour faire la conquête de Naples; mais cette fortune aveugle & légère qui ſe joue de la deſtinée des hommes, comme un tourbillon élève quelquefois la pouſſière juſqu'aux nues, & la laiſſe le moment d'après retomber ſur la terre, éblouit les yeux de François qui ſe croit à la tête d'une armée formidable ſur le faux rapport de ſes Miniſtres; il a l'imprudence de n'avoir pas reconnu ſes forces; & les Eſpagnols, mieux informés que ce Prince même de l'état de ſon armée peu nombreuſe, prennent le deſſein d'attaquer ſon camp pendant la nuit, conduits par les deux célèbres d'Avalos. Combattant avec courage, mais en déſordre, déjà la Nobleſſe françoiſe tombe & couvre la terre. Voyez, (dit avec douleur le Châtelain), voyez François entouré de lances & d'épées, faire encore tomber les téméraires qui l'attaquent de plus près; il voit ſes plus fidèles Chevaliers étendus ſur le ſable; perſonne ne vient à ſon ſecours; il eſt ſeul, ſon cheval tombe, & quoiqu'à pied il ſe défend encore, & ſon bras & ſon épée ſe baignent dans le ſang de ſes ennemis: mais il faut enfin que ſon courage cède à la force; il rend ſon épée à du Guaſt, qui ne le quitte plus lorſqu'on le conduit en Eſpagne; & tout l'honneur de cette journée mémorable & de la priſe de

ce grand Roi n'eſt dû qu'à la conduite ainſi qu'au courage des deux héros du ſang d'Avalos.

L'autre armée françoiſe qui marche vers Naples, apprend la fatale nouvelle de la perte de la bataille & de la priſe de ſon Roi; elle s'arrête; & de même qu'une lampe qui manque d'huile s'éteint tout-à-coup, elle ſe ſépare d'elle-même, & ſe diſſipe en un moment : François reſte priſonnier en Eſpagne, & ne revient en France, qu'en ſe faiſant remplacer par ſes fils dans la priſon de Charles; il veut entretenir la guerre en Italie, tandis qu'on l'attaque dans ſes propres Etats.

Le tableau ſuivant doit vous effrayer par ſa ſombre horreur : Rome attaquée, emportée, eſt en feu; le ſacrilége y marche à côté de la mort; le ſang coule, le crime impuni lève ſa tête coupable, & cette ligue de Princes Italiens réunis eſt aſſez près pour entendre les cris qui s'élèvent avec les flammes de la Capitale du monde; elle n'y porte aucun ſecours; l'armée de cette ligue s'éloigne, & laiſſe le Chef viſible de l'Egliſe chargé de fers.

François fait partir une nouvelle armée, commandée par Lautrec, non pour attaquer de nouveau la Lombardie, mais pour délivrer le Pape & les Cardinaux : ſa marche eſt retardée; Charles

ſaiſit le tems de ce retard pour mettre le Pape en liberté; celui-ci ne la doit point à Lautrec, qui marche auſſi-tôt à Naples, en fait déclarer le Royaume en faveur de François, & aſſiège auſſi-tôt cette belle Ville.

L'armée impériale s'embarque pour voler à ſon ſecours, mais Doria attaque, ſubmerge & brûle cette flotte; la fortune alors paroît favorable aux François qui reſtent maîtres paiſibles de Naples: mais bientôt la fièvre conſume le ſang du ſoldat, bientôt un poiſon mortel, & nouveau même dans les mains de l'amour, s'introduit & coule dans ſes veines; tous les malheureux François périſſent preſque juſqu'au dernier, & Naples qu'ils ont conquiſe leur ſert de tombeau.

Le Châtelain finit ainſi ſon récit, ſans leur parler de pluſieurs autres tableaux dont le ſujet ſeroit trop long à rapporter. Bradamante, ainſi que la Dame Iſlandoiſe, retournèrent à pluſieurs repriſes admirer ces ſavantes & brillantes peintures, & reliſoient de même ce qui ſe voyoit écrit en lettres d'or au-deſſous de chaque tableau; elles avoient peine à s'arracher de cette ſalle, & ſe plaiſoient à s'entretenir des grands événemens qu'elles avoient vu repréſentés.

Le Seigneur Châtelain, toujours attentif à rendre les pius grands honneurs à ſes hôtes, conduiſit

conduiſit les deux Dames à des chambres agréables & commodes. Bradamante eſpère en vain goûter le repos; le plus mauvais de tous les lits eſt celui des amans jaloux : elle ſe tourne & ſe retourne ſans ceſſe : ce n'eſt que vers le point du jour qu'elle dort d'un léger ſommeil. Comment la fille d'Aimon auroit-elle pu rêver d'un autre que de ſon cher Roger ! Elle croit le voir, & l'entendre dire à ſes genoux : Ah ! Bradamante, ſouveraine unique de mon âme, pourquoi te tourmentes-tu pour de vaines chimères ? Tu verrois plutôt les fleuves remonter vers leur ſource, que de me trouver un inſtant ſans être occupé de toi. La vie, la lumière du jour ne me ſont pas ſi chères que mon amour. Oui, chère Bradamante, je viens pour recevoir l'eau ſalutaire, & faire tout ce que je t'ai promis ; des bleſſures cruelles m'ont ſeules retenu; nul autre amour que celui que je t'ai juré, ne peut avoir de pouvoir ſur mon cœur. Bradamante s'éveille dans ſon tranſport de joie ; mais l'image de Roger fuit de ſes yeux, & cet inſtant de bonheur fuit avec lui.

Bientôt cette amante affligée recommence ſes plaintes, & dit en elle-même : Hélas ! l'image & l'idée qui m'enchantoient ne ſont qu'un ſonge, & mes malheurs ſont une triſte vérité; pourquoi n'ai-je pu voir, n'ai-je entendu qu'un inſ-

tant ce qui raviſſoit mon âme ? mes yeux n'ont-ils vu la lumière du bonheur que comme un éclair ? ils ſe r'ouvrent dans la nuit d'un malheur ſans bornes : ce ſonge heureux portoit la paix dans mon ame ; mais, hélas ! il me trompe, ce n'eſt qu'une vaine illuſion ; je veille, mon cœur eſt déchiré par la douleur, & je ne peux rejetter une vérité cruelle : ah ! ſi le ſommeil adoucit mes maux, s'ils renaiſſent tous à mon triſte réveil, ne puis-je dormir toujours ! Heureux animaux, vous dont un doux ſommeil ferme les yeux pendant ſix mois, que j'envie votre ſort ! que m'importe que le tems que l'on dort ſoit celui d'une mort anticipée ! ah ! ſi le ſeul ſommeil eſt un bonheur pour moi, & ſi veiller n'eſt plus qu'un ſupplice, puiſſe une prompte mort me fermer à jamais les yeux !

Déjà le Soleil commençoit à rougir les bords de l'horiſon, les nuages obſcurs paroiſſoient ſe diſſoudre & ſe diſſiper ; un jour plus brillant & plus ſerein que le précédent s'annonçoit à l'Orient, lorſque Bradamante reprit ſes armes, rendit grace au Seigneur du château de ſa bonne réception, & ſe remit en chemin.

Bradamante en ſortant du château, trouva ſur le pont la Dame Iſlandoiſe, qui partoit avec ſes écuyers & ſa ſuite ; elle alloit rejoindre ſous les arbres ces trois pauvres Rois du Nord, que

la lance d'or avoit ſi rudement renverſés, & qui venoient de paſſer une très-mauvaiſe nuit battus ſans ceſſe par le vent & par la pluie : eux & leurs chevaux bien affamés frappoient la terre de leurs pieds pour ſe réchauffer ; on entendoit claquer leurs dents, & tous les trois étoient de fort mauvaiſe humeur ; ce qui la redoubloit, c'étoit d'avoir pour témoin de leur défaite la Dame du Nord qui ne manqueroit pas de dire, qu'à peine étoient-ils entrés en France qu'ils avoient été abattus d'un premier coup de lance.

Réſolus de mourir ou de venger cet affront, dès qu'ils apperçurent Eulalie, (dont j'avois oublié de dire le nom,) qui ſortoit du château avec Bradamante; ils s'avancèrent près de l'entrée du pont, & tout contribuant à leur perſuader que la Guerrière étoit un Chevalier, ils la défièrent : la fille d'Aimon les refuſa d'abord n'ayant pas le tems de s'arrêter ; mais à la fin impatientée de quelques mauvais propos qu'ils lui tinrent, elle baiſſa la redoutable lance ; de trois coups, elle les renverſa tous trois un peu plus rudement que la veille, & paroiſſant dédaigner ce léger triomphe, elle leur tourna le dos, & s'éloigna d'eux au grand galop.

Les trois Rois du Nord ayant perdu la parole avec le courage, ſe relevèrent honteux & ſtupéfaits, ſans oſer même lever les yeux ſur Eulalie,

avec laquelle ils s'étoient vantés ſouvent en chemin qu'aucun Paladin de France ne pourroit leur réſiſter; la malicieuſe Eulalie s'amuſa pour-lors à les punir de leur préſomption, & pour redoubler leur honte, elle leur apprit avec quelle eſpèce de Paladin ils avoient combattu: Comment pourriez-vous croire, leur dit-elle, après avoir été ſi facilement abattus par une jeune Demoiſelle, que vous pourriez tenir un ſeul moment contre Renaud ou ſon couſin Roland, dont la renommée eſt ſi brillante: rendez-vous juſtice, ſi vous ne vous montriez pas plus braves & plus adroits contre ces fiers Paladins que contre la belle Bradamante, leur enleveriez-vous l'écu d'or que Charles auroit pu donner à l'un des deux; pour moi, je vous avoue que je ne le crois pas, & en vérité vous ne pouvez pas le croire vous-mêmes.

Les triſtes Princes voyant leur ancienne renommée abſolument ternie par cette cruelle aventure, qu'un grand nombre de témoins pouvoient divulguer, comme Eulalie, furent ſaiſis d'une douleur mêlée de tant de rage, qu'ils pensèrent tourner contre eux leurs propres armes: ſur le champ ils les arrachent, ils s'en dépouillent de honte & de dépit; ils quittent juſqu'à leurs épées, & les jettent dans les foſſés du château; ils jurent que puiſqu'ils ont eu la foibleſſe de ſe laiſſer

battre par une fille, ils ſeront un an ſans porter les armes ; qu'ils ſeront tout ce tems marchant à pied, quelque rude que puiſſe être le chemin, & qu'ils ne ſe couvriront point d'une cuiraſſe ni ne monteront ſur un cheval, à moins qu'ils ne les enlèvent par force à quelque Chevalier : ce fut donc en cet état humiliant qu'ils s'en retournèrent, tandis que le reſte de leur ſuite voyageoit à ſon aiſe ſur de bons chevaux.

Bradamante, ce même jour, arriva vers la nuit dans un château dont le Seigneur lui raconta la grande victoire que Renaud, ſes autre frères & ſes couſins avoient remportée ſur Agramant; mais cette nouvelle, la bonne chère & les honneurs qu'on lui rendit ne purent calmer ſon âme agitée par l'amour & par la jalouſie; cependant quelque pitié que j'aie d'elle, je ne peux m'en occuper plus long-tems; il faut que j'en revienne abſolument à ces deux braves Chevaliers qui venoient, d'un commun accord, d'attacher leurs chevaux près d'une fontaine ; ce n'étoit pour aucune riche & brillante poſſeſſion qu'ils étoient prêts à ſe battre ; il n'étoit queſtion que de ſçavoir lequel des deux reſteroit en poſſeſſion de Durandal, & de Bayard.

Sans que le ſon de la trompette ou quelqu'autre ſignal annonçât le commencement de leur combat, la colère, la valeur & l'intérêt les ani-

moient assez pour leur en servir ; tous les deux en même tems, tirent leurs épées ; & malgré leur adresse à parer, les coups commencent à retentir sur leurs armes ; il n'existoit pas deux épées d'une trempe pareille à celle de Durandal & de Flamberge : toute autre n'eût pu supporter deux ou trois coups pareils à ceux qu'elles portoient sans se briser ; mais les deux lames qui n'avoient pas de pareilles, pouvoient se rencontrer sans se rompre, & ne faisoient qu'étinceler : cependant Renaud qui connoissoit la force & le tranchant de Durandal, évitoit avec adresse & légèreté les grands coups que lui portoit Gradasse. Celui-ci se servant du même art, presque toujours les coups ne portoient qu'en l'air ou ne frappoient qu'en glissant ; Renaud cependant frappoit souvent des coups plus assurés ; il cherchoit à pouvoir engourdir les bras de son ennemi par leur pesanteur ; il essayoit de porter la pointe de Flamberge dans toutes les jointures de ses armes ; mais tous les deux en avoient de si bonnes, qu'elles n'avoient pas encore perdu de leurs mailles. Ce combat duroit déjà depuis long-tems, sans qu'ils eussent repris haleine, lorsqu'un grand bruit les arrêta, leur fit détourner leurs regards, & tous les deux virent le bon Bayard dans le plus grand péril.

Ils reconnurent donc que Bayard étoit aux pri-

ſes avec un oiſeau monſtrueux dont le bec avoit trois braſſes de long, & dont le corps & les ailes reſſembloient à la chauve-ſouris; ſon eſpèce de plume étoit noire; ſes ſerres étoient longues & tranchantes; ſon œil de feu lançoit des regards affreux, & ſes ailes avoient l'étendue de deux voiles de vaiſſeau.

Peut-être étoit-ce un véritable oiſeau; mais je ne ſçais de quel pays il pouvoit être, car je n'en ai jamais connu de pareil; je crois n'en avoir vu la deſcription que dans Turpin, mais il me ſemble vous avoir accoutumés à la confiance que j'ai & que vous devez avoir pour cet Auteur ſi véridique; cependant je ne voudrois pas toutefois vous aſſurer que ce ne fût encore quelque Diable envoyé par Maugis pour détourner les deux Chevaliers de leur combat; Renaud dans le fond de l'âme en fut ſi perſuadé, qu'il fit une ſcène terrible à Maugis quelque tems après, & le ſorcier de couſin s'excuſa, jura même par la lumière du ſoleil qu'il étoit innocent, craignant un peu que l'impatient Renaud ne le corrigeât de ce nouveau tour.

Vous voyez bien que je ne peux vous rien dire de poſitif; mais ſoit que ce fût ou quelque Diable ou quelque oiſeau, les Chevaliers frémirent en voyant qu'il ſoulevoit Bayard entre ſes griffes; cependant le vigoureux cheval

rompant à la fin ſes rênes, ſe défendit ſi bien à force de ruades & de coups de dents, que ſouvent il obligeoit ſon ennemi de quitter priſe, & de s'élever en l'air; mais bientôt celui-ci fondoit ſur lui de nouveau, attaquoit & tourmentoit Bayard au point qu'il prit enfin la fuite vers la forêt; alors s'enfonçant dans le bois le plus épais, il ſe déroboit aux atteintes de l'oiſeau qui le pourſuivoit toujours, mais qui le perdit de vue aſſez long-tems pour lui donner celui de trouver une grotte obſcure & de s'y cacher: l'oiſeau ne pouvant plus le découvrir, finit par s'élever dans les airs, & chercher quelqu'autre proie.

Gradaſſe & Renaud ayant vu fuir Bayard, convinrent d'aller à ſa pourſuite, & que le premier des deux qui pourroit le joindre, reviendroit attendre l'autre ſur le bord de la même fontaine avec ce cheval pour lequel ils finiroient le combat qu'ils avoient commencé; tous deux ſuivirent donc les premières traces de Bayard; mais bientôt l'épaiſſeur des arbres & des baliveaux les leur firent perdre: Gradaſſe avoit l'avantage d'être monté ſur l'Alphane, & devança de beaucoup Renaud qui ne pouvoit aller qu'à pied. Celui-ci parcourut avec beaucoup de peine les rochers & les taillis les plus épineux où ſon cheval avoit pu ſe mettre le plus ſurement hors des

atteintes de ce maudit oiſeau; mais après s'être bien fatigué, toutes ſes recherches étant vaines, il revint triſtement ſur les bords du ruiſſeau, dans l'eſpérance que Gradaſſe auroit été plus heureux que lui, qu'il rameneroit Bayard & qu'il lui tiendroit la parole qu'ils s'étoient donnée : mais ſçachons un peu ce que Gradaſſe fit de ſon côté ; la fortune le favoriſant, lui fit bientôt entendre le henniſſement du bon cheval, & le lui fit trouver tremblant encore de frayeur & n'oſant ſortir de la grotte. Gradaſſe l'eut donc en ſon pouvoir; mais le Sarraſin, quoiqu'il ſe ſouvînt très-bien de la parole qu'il avoit donnée de le ramener à la fontaine, prit le mépriſable parti de ne la pas tenir, ſe diſant en lui-même : Il m'eſt beaucoup plus commode & plus agréable de poſſéder tout ce que je deſirois par un haſard heureux que par un grand nombre de périlleux combats : je ſuis venu pour m'emparer de Bayard, je le tiens; bien ſot qui croira que je le ſois aſſez pour aller le remettre au ſort des armes; je ſuis venu tout exprès en France pour le chercher ; que Renaud, s'il veut le ravoir, vienne à ſon tour juſques dans l'Inde; il ſera tout auſſi bien dans la Séricane que je peux l'être en France. En diſant ces mots, il prit tout au-travers de la plaine pour aller rejoindre l'armée ſarraſine campée ſous Arles, & c'eſt

de-là que poſſeſſeur de Durandal & de Bayard, il partit pour la Sérícane dans une bonne galère fraîchement eſpalmée; mais ceſſons quelque tems de parler de lui, de Renaud, & même de tout le reſte de la France.

Je veux chanter Aſtolphe qui par le moyen d'une bonne bride gouverne auſſi facilement l'hypogriffe que la douce haquenée d'une belle Dame: on ſçait qne l'aigle & le faucon ont un vol moins rapide que celui du cheval aîlé.

Après qu'il eût vu la terre ſous lui d'une mer à l'autre & des Pyrénées au Rhin, il tourna vers les montagnes qui ſéparent la France de l'Eſpagne; il paſſe ſur la Navarre, l'Arragon; il laiſſe loin de lui Tarragone, & la Biſcaye à ſa droite; il jette un coup d'œil ſur la Galice, & ſe trouve ſur la Caſtille: il tourne enſuite vers Cordoue & Séville, & ne laiſſe ni ſur les bords de la mer ni dans l'intérieur de l'Eſpagne aucune Ville qui s'échappe à ſa vue. Il arrive enfin près de Gades, où les premiers Navigateurs furent long-tems arrêtés par les Colonnes d'Hercule: il paſſe après ſur l'Afrique & ſur la mer Atlantique; il arrive enfin ſur les confins de l'Egypte: il voit les célèbres îles Baléares & Yvica; il tourne enſuite vers Maroc, Fez, Oran, Hyppone, Alger, Bugie: ces villes ſuperbes ſont les capitales d'autant de ſouverainetés différen-

tes, portant des couronnes qui ne ſont ni d'ache ni de rameaux, mais d'un bel or bien pur : il dirige alors ſon cheval vers Biſerte, Tunis, l'île d'Alſerbe, Capſa, Tripoli, Bérénice, la Ptolémaïde, & parvient enfin ſur les lieux où le Nil traverſe l'Aſie, & la ſépare de l'Afrique.

Aſtolphe contempla les beaux pays qui ſont entre la mer & le ſommet chenu du haut Atlas, tournant le dos aux monts Caréniens : il dirige ſon vol vers les Cyrénées, traverſant les déſerts, & ces vaſtes mers de ſable; laiſſant derrière lui le tombeau de Battus & les ruines du Temple d'Ammon, il arrive ſur les confins de la Nubie.

Il voit un autre Trémiſene qui croit en Mahomet; il eſt bientôt au-deſſus des Abyſſins qu'on penſe être voiſins des ſources du Nil : ceux qui ſont un peu plus loin ſuivent un autre culte; il reſſemble aſſez au nôtre, & le nom d'Ethiopiens les diſtinguent.

Les Abyſſins & les Ethiopiens ſéparés de Religion, avoient ſans ceſſe les armes à la main l'un contre l'autre ; Aſtolphe traverſant alors entre Dobada & Coallé, s'arrête enfin ſur l'Ethiopie, qui reconnoît Sénapes pour ſon maître, & ce puiſſant Empereur porte une croix pour ſceptre; ſes richeſſes & ſon pouvoir ſont immenſes; ſes vaſtes Etats s'avancent juſqu'auprès de la

mer Rouge. La Religion de ce pays, preſque ſemblable à la nôtre, pourroit peut-être ſauver de la peine du dam; mais on dit que dans ce pays ils ſuppléent par le feu, à l'eau ſalutaire du Baptême.

Aſtolphe deſcendit alors dans la grande ville de Nubie, & vint rendre viſite à l'Empereur Sénapes qui l'habitoit; le château de ce puiſſant Empereur eſt encore plus riche qu'il n'eſt fort; les chaînes des ponts-levis, les gonds, les ferrures des portes ſont de l'or le plus pur; ce riche métal ſert à tous les uſages où nous employons le fer. Quoiqu'il y ſoit très-commun, on y préfère le criſtal de roche pur, dans lequel toutes les colonnes qui ſupportent ce palais ont été taillées; les pierreries de différentes couleurs rendent les balcons éblouiſſans, & le rubis, l'émeraude, le ſaphyr & la topaſe y forment différens deſſins; les murs, les toits, juſqu'aux parquets ſont couverts de perles.

C'eſt dans ce pays que naît en abondance ce vrai baume dont la Judée ne nourrit que quelques foibles arbriſſeaux; le muſc, l'ambre gris, mille parfums délicieux, les gommes & les raiſines précieuſes ſi chères dans notre Europe, ſe trouvent ſous les pas & dans tout le pays des Ethiopiens. On dit même que le Soudan d'Egypte paye à leur Empereur un gros tribut

pour qu'il ne lui coupe pas le cours des eaux du Nil, qu'il pourroit facilement détourner, & qui n'iroit plus porter l'abondance dans le grand Caire & dans le Delta : Sénapes eſt communément appellé le Prêtre par ſes Sujets, & de ce nom nous avons fait celui de Prêtre Jean.

Le malheureux Sénapes ne pouvoit plus jouir alors de ſa puiſſance ni de ſes richeſſes : il avoit perdu la vue, & ce n'étoit point encore ſon plus rigoureux ſupplice ; un autre bien plus affreux faiſoit le tourment de ſa vie ; cet Empereur ſi riche, ce maître d'un pays ſi fertile & ſi délicieux, ſouffroit perpétuellement toutes les horreurs d'une faim dévorante, ſans pouvoir la calmer.

Dès que ce malheureux Prince vouloit ou manger ou boire, une troupe infernale d'Harpies paroiſſoit ; leurs mains deſtructives, armées d'ongles tranchans, déchiroient, arrachoient les viandes, renverſoient tous les vaſes, & ces monſtres dévoroient la plus grande partie des alimens préſentés à Sénapes, & faliſſoient, infectoient tout le reſte : Sénapes eſſuyoit cette affreuſe punition, parce que trop jeune encore, enivré de ſa puiſſance, il avoit égalé l'orgueil de Lucifer, en formant le deſſein de faire la guerre au Créateur de l'Univers ; & ſe mettant à la tête d'une armée formidable, il l'avoit

conduite jusqu'à la montagne élevée où le Nil prend sa source.

Sénapes avoit entendu dire que sur le sommet de cette montagne, qui se perd dans les nues, le Paradis terrestre étoit situé, & que c'étoit le même que nos premiers parens avoient habité : il se porta donc sur cette montagne avec un grand nombre de chameaux & d'eléphans, bien résolu de soumettre ceux qui l'habiteroient ; l'Eternel, indigné d'une pareille audace, envoie son Ange exterminateur dont l'épée flamboyante commence par renverser morts cent mille de ses soldats ; il frappe ses yeux d'aveuglement, & le livre à la persécution des Harpies qui sortent des gouffres infernaux pour voler sur sa table & dévorer ou gâter tout ce qu'on lui présente. Ce qui désespère le plus Sénapes, (dit celui qui racontoit les malheurs de ce Prince à celui d'Angleterre,) c'est la prophétie qui le menace de n'être délivré de ces monstres affreux & dégoûtans que lorsqu'un Chevalier fendra les airs sur un cheval ailé pour venir à son secours ; & voyant qu'il n'est nullement vraisemblable qu'un événement pareil puisse arriver, Sénapes s'étant repenti trop tard de l'énormité de sa faute, fait en vain bâtir des Temples & couler le sang des victimes.

Tout en parlant ainſi, on conduiſit Aſtolphe dans l'intérieur du palais : Sénapes en ce moment ordonnoit qu'on lui ſervît un grand dîner, eſpérant que peut-être quelque partie pourroit en échapper à la voracité des Harpies.

On prépare auſſi-tôt un feſtin dans un riche ſallon ; Sénapes fait aſſeoir Aſtolphe à côté de lui ; les Maîtres-d'Hôtels apportent & ſervent les plats ; l'air retentit auſſi-tôt du ſifflement aigu des Harpies ; il frémit juſques dans la ſalle par le battement de leurs aîles ; elles fondent ſur la table de Sénapes attirées par l'odeur des viandes.

Elles étoient ſept ; leur viſage avoit les traits de celui d'une femme ; mais une pâleur livide, plus horrible encore que celle de la mort, rendoit leur aſpect hideux ; l'effet de l'inanition leur donnoit un air exténué ; leur varocité ſe faiſoit connoître dans leurs regards inquiets ; leurs aîles étoient grandes & mal formées ; leurs mains portoient des ongles crochus ; elles avoient un large ventre d'une puanteur extrême, & leur longue queue avoit l'air d'un ſerpent qui s'agite & forme des nœuds en ſe repliant ſur lui-même.

A peine avoit-on entendu le bruit qu'elles avoient excité dans l'air, qu'on les vit ravir les plats & renverſer tous les vaſes ; perſonne ne put alors prendre d'autre parti que de ſe bien ſerrer

le nez pour ſe défendre un peu de leur puanteur exécrable. Aſtolphe ſeul, bien en colère, tira ſon épée, & vainement il leur en porta des coups ſur le col & ſur les aîles : il voulut leur percer la poitrine, mais leur corps paroiſſant n'avoir pas plus de conſiſtance que des étoupes, cédoit à tous les coups ſans en être offenſé ; il ne reſta pas un ſeul plat, ni un ſeul vaſe ſur la table qui ne fût abſolument infecté, & tout ce qui demeura, lorſqu'elles furent parties, n'inſpiroit plus que du dégoût & de l'horreur.

Sénapes avoit eu d'abord quelque eſpérance dans le ſecours d'Aſtolphe ; mais lorſqu'il ſe vit traité comme il l'étoit déjà depuis long-temps, il la perdit, & ne put s'empêcher de gémir ſur ſon ſort : Aſtolphe, à la fin, ſe reſſouvenant de ſon cor, jugea qu'il ne pouvoit employer un meilleur moyen pour chaſſer ces abominables monſtres. Il pria ſur le champ le Roi de ſe remplir les deux oreilles de cire chaude, & dit à tous ceux qui l'entouroient de prendre la même précaution : il prit l'Hypogriffe, & ſauta légèrement deſſus ; il fit ſigne au Maître-d'Hôtel de faire recouvrir les tables de linge blanc, & de faire apporter promptement un aûtre repas.

Au même moment où l'on couvre la table de mets nouveaux, les Harpies s'approchent pour fondre

fondre deſſus ſelon leur coutume : Aſtolphe auſſi-tôt a recours à ſon cor, les Harpies ſont ſaiſies d'épouvante, & leurs oreilles ouvertes ne pouvant ſoutenir ce ſon horrible, elles s'enfuient épouvantées, & ſans être arrêtées par les viandes, elles s'éloignent à tire-d'aîles. Le Paladin ſort promptement pour les pourſuivre dans les airs; il redouble les ſons aigus & terribles de ſon cor; il les pouſſe vers la Zone Torride: elles volent enfin vers ce mont élevé que l'on dit renfermer dans ſon ſein la ſource du Nil, s'il eſt bien vrai toutefois qu'il y en ait une.

C'eſt au pied de ce mont qu'une grotte profonde entre dans le ſein de la terre, & chacun dit qu'il n'eſt point de route plus certaine pour pénétrer dans les Enfers; c'eſt-là que la troupe infernale des Harpies va chercher un aſyle, & ſoudain elle vole juſqu'aux bords du Cocyte pour éviter les ſons du cor qui la pourſuit : Aſtolphe, voyant les Harpies s'abîmer dans les Enfers, arrêta l'Hypogriffe, ceſſa de ſonner; mais avant que je le conduiſe plus loin, & d'ailleurs, afin de ne me point départir de mon uſage ordinaire, je finis mon chant, voyant mon papier couvert de tous côtés de vers que je chante, & je vais un peu me repoſer.

Fin du trente-troiſième Chant.

CHANT XXXIV.

HARPIES faméliques & cruelles, qui dévorez les biens & la ſubſtance des meilleures maiſons de l'Italie; non, ce ne peut-être que par une punition divine que vous avez le pouvoir de rendre malheureuſes tant de mères tendres qui ſe voient enlever juſqu'à la nourriture de leurs enfans; vous engloutiſſez ou vous infectez dans un ſeul de vos repas, ce qui pouvoit ſoutenir pendant long-temps l'exiſtence de pluſieurs familles nombreuſes.

Que maudite ſoit la main coupable qui vous rouvrit la porte des noirs abîmes qui vous renfermoient depuis long-temps; tous les vices vous ont ſuivies du fond des Enfers; lors vous êtes revenues ravager, dévorer, infecter cette malheureuſe Italie. La guerre, la pauvreté la tiennent plongée dans le deuil: la douce paix, les mœurs honnêtes n'habitent plus dans ſon ſein: ô ma chère patrie, le courage & la vertu ne peuvent-ils donc plus réveiller quelques-uns de tes enfans? Ne s'en trouvera-t-il plus qui ſe ſentent animés comme Calaïs & Zethès à vaincre, à pourſuivre les monſtres qui nous dévorent &

nous infectent de leurs poiſons ? Serons-nous plus malheureux que Phinée ou que l'Empereur d'Ethiopie ? les enfans de Borée délivrèrent le premier de ces Harpies cruelles ; le Paladin Aſtolphe rendit le même ſervice à Sénapes.

Ce Paladin après les avoir chaſſées par le ſon terrible de ſon cor, juſques dans la caverne où leur effroi les avoit forcées à ſe précipiter, s'arrêta près du ſoupirail ouvert au pied de la montagne ; & prêtant l'oreille au bruit confus qu'il entendoit, des cris, des hurlemens, des gémiſſemens perpétuels lui firent juger que cette caverne devoit être une des portes des Enfers. Le courageux Aſtolphe prit le parti d'entrer dans cette caverne. Je veux voir (ſe dit-il) les malheureux privés pour toujours de la clarté des cieux ; je veux pénétrer juſqu'aux fonds de la terre, parcourir toutes ces ſombres demeures. Qu'ai-je à craindre ? Je peux avec mon cor faire fuir Pluton, Satan même ; je peux dompter le chien à trois têtes, & le chaſſer du paſſage qu'il défend par ſon triple aboiement.

Aſtolphe auſſi-tôt deſcend du cheval aîlé. Un arbriſſeau ſert pour l'attacher, & portant le cor dans lequel il met ſa confiance, il deſcend dans la caverne. Bientôt une épaiſſe fumée, plus déſagréable & plus forte encore que celle du ſoufre & de la poix fondues enſemble, bleſſe éga-

lement ſes yeux & ſon odorat; mais rien ne l'arrête; il pourſuit ſa route; cette fumée obſcurciſſoit tellement le peu de jour qui pénétroit dans cette grotte, qu'il ne put diſtinguer qu'à peine, quelque choſe qui ſembloit s'agiter en l'air au-deſſus de lui. Le Paladin, à tout haſard, veut tâcher de s'éclaircir, en eſſayant de frapper ce qu'il entrevoit avec ſon épée; mais il ne ſent aucune réſiſtance : une neige nouvelle en eût fait davantage.

Une voix triſte ſe fait entendre alors : Deſcends, lui dit-elle, ſans me nuire encore; cette fumée déteſtable ne me tourmente-t-elle pas aſſez? Le bon Aſtolphe, très-étonné, s'arrête, & dit à l'ombre : Je prie l'Eternel d'arrêter cette fumée, & de l'empêcher d'aller juſqu'à toi; mais, de grace, apprends-moi quel eſt ton ſort, ſi tu veux donner de tes nouvelles dans le monde où tu n'es plus; je te promets d'exécuter ta volonté. L'ombre lui répondit : Ce que tu me propoſes m'eſt aſſez agréable pour m'engager à te ſatisfaire; je ſuis bien aiſe qu'on parle encore un peu de moi dans le monde, & je vais te conter mon hiſtoire, quoique ce récit ne puiſſe que me rappeller un bien triſte ſouvenir.

Je me nomme Lydie, pourſuivit l'ombre; fille du plus puiſſant Roi de la Lydie, cette

naiſſance illuſtre fut peut-être la cauſe de ma perte ; c'eſt pour avoir été dédaigneuſe, ingrate & cruelle pour le plus fidèle des amans, que la Juſtice éternelle me condamne à reſter à jamais expoſée à cette horrible fumée ; une infinité de celles qui m'ont reſſemblé rempliſſent cette caverne, & ſubiſſent la même peine. Anaxarette, ſuſpendue au-deſſous de moi, ſouffre un tourment encore plus rigoureux ; ſur la terre, ſon corps devint un rocher : mais ſon ame, deſcendue dans ce triſte ſéjour, ſouffre la plus cruelle torture, pour avoir vu ſans pitié le malheureux Iphis mourir & ſe ſuſpendre lui-même à la porte qu'il avoit ſi ſouvent couverte de guirlandes. Près de moi Daphné ſe repent en vain d'avoir fui le Dieu du jour ; il ſeroit trop long de te raconter l'hiſtoire du grand nombre de celles qui ſouffrent ici pour avoir fait le crime inſenſé de rendre leurs fidèles amans malheureux.

Il ſeroit encore bien plus long de te dire tous les crimes, toutes les injuſtices d'une multitude d'hommes ingrats qui ſont encore bien plus ſévèrement punis dans cette grotte ; non-ſeulement ils ſont expoſés à la même fumée, mais ils ſont de plus dévorés intérieurement par des flammes ardentes ; en effet, il eſt bien juſte que des femmes preſque toujours faciles à ſé-

duire, ſoient moins punies que les perfides qui les trompent. Théſée, Jaſon, cet amant de Didon même, qui troubla depuis le pays Latin, ſont les victimes d'une juſte vengeance; on en voit ici de tout pays, & l'amant inceſtueux de la jeune Thamar paſſa dans ces lieux en ſortant de deſſous l'épée ſanglante de ſon frere Abſalon. On ne peut compter dans ce lieu le nombre des infidèles de l'un & de l'autre ſexe parmi ceux qui s'étoient jurés la foi conjugale; mais je m'arrête pour te dire quel fut mon crime, & pour en dévoiler moi-même toute l'atrocité.

La beauté la plus parfaite paroit mes jeunes ans; mais, ſi j'effaçois toutes les femmes par mes attraits, je les ſurpaſſois par mon orgueil: défaut qui naît ſouvent de l'habitude & de l'aſſurance qu'on a de plaire. Dans ce temps, un des plus valeureux Chevaliers qui fuſſent en Thrace, entendit parler de moi comme de la plus belle Princeſſe de l'univers; il devint ſur le champ amoureux en idée, & réſolut de s'attacher à moi, dans l'eſpérance qu'à force d'exploits éclatans il réuſſiroit à mériter ma foi. Il vint en Lydie; & dès qu'il m'eût vue, les chaînes idéales qu'il s'étoit forgées prirent une force indeſtructible dans ſon ame; il donna bientôt les preuves les plus éclatantes de ſa valeur; & ſe diſtinguant ſans ceſſe parmi les autres Che-

valiers, ce fut ſon bras qui ſoumit à mon pere la Pamphilie, la Carie & la Cilicie; il n'eſt point de dons que mon père n'eût offert à ce Chevalier qu'on nommoit Alceſte; mais un ſeul étoit cher à ſon cœur. Alceſte oſa lui demander ma main. Mon père voulant me choiſir un époux d'une richeſſe égale à la ſienne, rejetta ſa demande. La vertu, ſeule & ſans richeſſes, avoit (il faut l'avouer) peu de pouvoir ſur mon père: uniquement occupé de ſes tréſors, & d'en accumuler ſans ceſſe de nouveaux, le bruit de la plus éclatante renommée le laiſſoit inſenſible autant que l'animal aux longues oreilles peut l'être aux ſons d'une lyre. Alceſte, outré de ſe voir refuſé, mépriſé même par mon père, le menaça de l'en faire repentir: il quitta ſa Cour, & paſſa dans celle du Roi d'Arménie qu'il ſavoit être le plus mortel ennemi de la Lydie.

Il ſut bientôt ranimer l'ancienne haîne du Roi d'Arménie, & lui fit prendre les armes: il ſe mit à la tête de ſes troupes: il remporta quatre victoires, & ſubjugua tous les Etats de mon père en moins d'un an, ſans lui laiſſer d'autre aſyle qu'un fort château dans lequel il ſe retira, n'ayant pu ſauver que ſa famille & ſon cher tréſor. Alceſte l'aſſiégea, & bientôt il nous réduiſit au point de ne plus eſpérer de pouvoir nous y défendre. Mon père déſeſpéré,

& ſe repentant de ſon refus, eût offert alors la moitié de ſes Etats; il eût donné ſa fille pour femme, pour eſclave même à ce Chevalier pour ſauver ſon tréſor & ſa liberté. Me regardant alors comme l'unique cauſe de ſes malheurs, il m'envoya vers Alceſte, en lui mandant qu'il me remettoit entre ſes mains, à condition qu'il le laiſſeroit jouir en paix de ce qu'il lui laiſſeroit conſerver de ſes Etats.

Alceſte ſachant que j'allois venir le trouver, vint au-devant de moi : je fus frappée au premier coup-d'œil de le voir pâle, tremblant : il avoit moins l'air d'un vainqueur que d'un priſonnier couvert de chaînes. Je connus alors toute la puiſſance que l'amour me donnoit ſur lui. Je changeai bien promptement le ton ſuppliant que je me propoſois de prendre; & au contraire, avec un air de hauteur & de colère, je commençai par lui dire que je déteſtois & ſon amour & ſa cruauté. Quels affreux ſentimens (lui dis-je) ont pu te porter à réduire mon père dans un pareil état? Quelle rage t'a fait prendre le parti d'arracher par la force ce que tu pouvois eſpérer de ton amour? Ne connoiſſois-tu pas l'humeur de mon père? Devois-tu te révolter par ſes premiers refus? Ne devois-tu pas au contraire continuer à le ſervir, & mériter une récompenſe qui ne pouvoit t'échapper? Ah!

cruel, crois-tu donc que je n'euſſe pas ſu toucher mon pere, & que je ne l'eûſſe pas conduit au point de t'offrir ma main? crois-tu que ſi je l'avois vu déterminé dans ſes refus, Lydie n'eût pas trouvé les moyens d'en dédommager ſon amant? Non, tu ne m'as jamais aimée, puiſque ta main cruelle a pu former l'obſtacle éternel qui s'oppoſe à préſent à notre bonheur : vas, quoique je vienne ici par les ordres de mon père me livrer moi-même en tes mains, n'eſpère pas en être plus heureux! je percerois plutôt mille fois ce cœur que tu viens d'outrager, que de reſter expoſée à tes violences & même à ton amour, qui maintenant me fait horreur.

Ce fut par ces diſcours adroits que je portai la ſoumiſſion & le plus douloureux repentir dans ſon ame; il n'eſt de ſi ſaint Hermite qui puiſſe pleurer ſes péchés avec autant d'amertume qu'Alceſte tombant à mes genoux : il tira ſon épée, me conjura de la ſaiſir & de percer ſon cœur coupable : c'eſt où j'attendois ce foible amant, & ſachant alors profiter de tout l'empire que j'avois ſur lui, je lui fis entrevoir qu'il m'étoit peut-être encore poſſible de lui pardonner, & de le ramener au point d'obtenir ma main, s'il vouloit réparer ſes torts, renoncer au coupable projet de me conquérir par les

armes, en former un plus doux & plus certain, & m'obtenir par ſes ſervices & par ſon amour.

Alceſte jura mille fois de m'obéir, me renvoya libre à mon père, & celui qui s'étoit propoſé d'uſer des moyens les plus violens, n'oſa pas même me demander un baiſer. Vois donc, continua Lydie, en parlant au Paladin, vois ſi j'avois bien ſu courber ſa téte ſous mon joug, & faire pénétrer dans ſon cœur le trait dont il étoit bleſſé ! Alceſte part, va trouver le Roi d'Arménie, & ſaiſit la moins mauvaiſe tournure qu'il put imaginer pour engager ce Prince à faire la paix avec mon père, à lui rendre ſon trône, & même à retourner jouir en paix de ſes beaux & floriſſans Etats d'Arménie.

On croira ſans peine que ce Roi ſurpris & indigné, rejetta bien loin de pareilles propoſitions ; il jura même au contraire qu'il ne ceſſeroit point de combattre, juſqu'à ce qu'il n'eût pas laiſſé la plus petite poſſeſſion à mon père, & que, ſi la paſſion qu'il avoit pour une femme le ſoumettoit à faire une pareille demande, il ne ſacrifieroit pas à ſon fol amour une année de travaux, de combats, & ſa conquête : Alceſte redoubla ſes inſtances ; mais voyant qu'elles étoient abſolument inutiles, la colère, & ſans doute l'amour, le portèrent à menacer le Roi

d'Arménie qu'il emporteroit par la force ce qu'il ne pouvoit obtenir par ſa prière. Le Roi lui répondit avec fierté, & de paroles en paroles, tous les deux s'échauffèrent au point qu'Alceſte mettant l'épée à la main renverſa tous ceux qui voulurent défendre le Roi d'Arménie, & la plongea dans ſon ſein; alors ſe faiſant un paſſage, il appella les Ciliciens & les Thraces à ſon ſecours, ſe mit à leur tête, fondit ſur les Arméniens & les mit en fuite : pourſuivant ſa victoire, & ſe prêtant à l'avarice de mon pere, faiſant tous les frais de la guerre à ſes dépens, non-ſeulement il lui rendit tous ſes Etats en moins d'un mois, mais encore il lui ſoumit l'Arménie avec la Cappadoce voiſines de la Lydie, & l'Hircanie qui s'étend juſqu'à la mer.

Au retour de tant de victoires, ingrate que je fus! au lieu de couronner le triomphe d'Alceſte en lui préſentant ma main, nous formâmes mon père & moi l'affreux projet de lui donner la mort; voyant cependant que tous les Lydiens étoient attachés par l'amour & la reconnoiſſance à ce héros, je fus forcée de feindre qu'il avoit touché mon cœur : je lui donnai l'eſpérance d'unir mon ſort au ſien; mais je le priai d'achever de ſoumettre le peu d'ennemis qui nous reſtoient : ſouvent j'eus la coupable adreſſe de

l'expoſer ſeul, ou ſuivi de peu de troupes, aux plus grands périls, mais il en ſortit toujours vainqueur. Je le fis battre contre des Géans & les farouches Leſtrigons, qui paroiſſoient ſouvent ſur nos frontières : Alcide ſur le Lerne, dans la Némée, dans la Thrace, dans la forêt d'Erimante, dans la Numidie, & les vallées d'Étolie, ſur le Tibre & dans l'Hibérie, ne reçut pas des ordres plus injuſtes & plus périlleux du barbare Euryſthée.

C'eſt ainſi que j'éprouvai la conſtance de ce malheureux amant : voyant qu'il ſurmontoit tous ces périls par ſa valeur, j'employai des ruſes plus ſecrettes ; je ſus l'engager à maltraiter ceux qui l'avoient le mieux ſervi : je voulus faire partager ma haine pour lui, mais rien ne me réuſſit, Alceſte étoit trop reſpecté : cependant le pouvoir que j'avois ſur ſon ame le rendoit ſouvent injuſte ; car, au moindre ſignal, il m'obéiſſoit aveuglément : je réuſſis enfin à détruire l'amour qu'on avoit pour lui ; bientôt je connus qu'il ne lui reſtoit plus d'amis, & ſon bras ayant détruit tous les ennemis de mon père, je levai le maſque ; je lui dis ouvertement que je le déteſtois, & que je déſirois ſa mort : cependant, voyant qu'on m'accuſeroit de la plus lâche ingratitude ſi je la lui faiſois donner, je me con-

tentai de lui dire de ne paroître jamais à mes yeux, & que je ne voulois plus en aucune façon entendre parler de lui.

Alceſte ne put réſiſter à ce dernier trait de cruauté : ce héros, que rien juſques-là n'avoit pu vaincre, ne put ſupporter un coup ſi cruel; abattu par ſon déſeſpoir, une langueur mortelle ſe répandit ſur tous ſes ſens, & ſa vie s'éteignit en peu de jours : Hélas ! dit Lydie, c'eſt en punition d'une cruauté ſi coupable que je ſuis expoſée pour toujours au tourment affreux de cette épaiſſe fumée qui remplit & ma bouche & mes yeux.

Lydie ſe tut à ces mots; Aſtolphe la jugea trop coupable pour la plaindre : il eut envie de pénétrer plus avant pour voir encore quelques-unes de ces ombres malheureuſes ; mais l'épaiſſeur & la chaleur de la fumée le forcèrent à retourner promptement ſur ſes pas, de peur de perdre la route qui l'avoit conduit en ce lieu : ce fut plutôt avec l'air de fuir que de marcher qu'il quitta cet affreux ſéjour. Bientôt il s'apperçut que la fumée devenoit moins épaiſſe, une foible lumière commençoit à diſſiper l'ombre : il parvint enfin à l'entrée de la grotte, & ſortit de cette caverne enfumée. Il s'occupa ſur le champ à boucher exactement le ſoupirail de cette grotte : il employa les troncs d'arbres,

les quartiers de roche, la terre & les épines, pour le fermer : il parvint à faire un ſi fort rempart à cette ouverture, que jamais les maudites Harpies ne purent le rompre pour ſortir & recommencer leurs anciens ravages.

Le bon Aſtolphe, quand il fut au jour, fut aſſez fâché de voir que la fumée infernale avoit pénétré même entre ſes armes, & que ſon corps d'ivoire étoit pareil à celui d'un Nègre. Aſtolphe étoit fort propre, & ſavoit un peu qu'il étoit fort joli; ſon état préſent lui déplut : il chercha ſur le champ une fontaine, & l'ayant trouvée dans le creux d'un rocher, il ſe débarbouilla depuis les pieds juſqu'à la tête.

Remontant alors ſur l'Hypogriffe, le Paladin le fit s'élever juſques ſur la cime de la montagne, qui n'étoit pas sûrement fort éloignée du cercle de la lune. Le deſir ardent qu'il avoit de monter juſqu'à la voûte céleſte lui faiſoit un peu dédaigner la terre, & continuant à s'élever ſans ceſſe, il parvint enfin juſqu'au ſommet de cette montagne.

On auroit pu facilement comparer à toutes les pierreries Orientales les plus brillantes, les fleurs que les larmes de l'Aurore avoient fait naître ſur cette belle planimétrie, l'herbe, les feuillages & les rameaux des arbres, couverts de fruits, ſurpaſſoient en vivacité le verd bril-

lant de l'émeraude ; mille oiſeaux des couleurs les plus variées faiſoient doucement retentir l'air de leur ramage : le murmure des ruiſſeaux, le criſtal pur des lacs, le ſouffle agréable & léger du Zéphyr, tout embelliſſoit ce beau lieu, tout contribuoit à tempérer la chaleur, & l'air frais qu'on y reſpiroit ; les objets qui ſe préſentoient à l'œil, l'air parfumé qui rétentiſſoit mollement des ſons les plus harmonieux, tout ſe réuniſſoit pour faire la plus voluptueuſe impreſſion ſur tous les ſens.

L'ame ſembloit être nourrie par le parfum délicieux qui s'exhaloit de tant de productions agréables. Un palais s'élevoit au milieu de cette belle plaine ; mais il reſplendiſſoit d'une ſi vive lumière, qu'on jugeoit qu'il ne pouvoit être l'ouvrage des foibles mortels. Aſtolphe porta ſon cheval aîlé vers ce palais qui paroiſſoit bien avoir trente milles d'étendue : il le fit planer doucement en l'air, pour avoir le temps d'admirer ce beau pays : ce fut en le comparnt à notre habitation terreſtre qu'il penſa que la nature n'avoit pu produire celle-ci que dans ſa colère, & qu'elle avoit réſervé toute eſpèce de perfection & de félicité pour celle qu'il venoit de découvrir. Le Paladin, en s'approchant de ce ſuperbe Palais, remarqua qu'une ſeule & brillante eſcarboucle formoit en entier ſes murs.

O ſublime ouvrage ! ſi ſupérieur à nos foibles efforts ; ô Dédale, ton labyrinthe ; ô pyramydes célèbres, & vous autres merveilles ſi ſouvent chantées par les Poëtes, qu'êtes-vous pour être comparées à cet aimable édifice !

Lorſqu'Aſtolphe s'approcha du veſtibule étincelant de ce palais, il vit accourir à lui le vieillard le plus vénérable : cet homme divin étoit vêtu d'une longue ſimare plus blanche que la neige; un long manteau de pourpre couvroit ſes épaules, & deſcendoit juſqu'à terre ; une barbe blanche tomboit ſur ſa ceinture, des cheveux pareils ombrageoient ſes joues fleuries, & ſes regards étoient ſi radieux, qu'Aſtolphe crut ſans peine que ce devoit être quelqu'heureux habitant des lambris céleſtes.

Celui-ci ſouriant doucement au Paladin, (qui par reſpect étoit deſcendu promptement de cheval,) lui dit : O noble Chevalier, apprends que c'eſt par la volonté divine que tu viens de t'élever juſques dans le Paradis terreſtre : il n'étoit point dans ta nature humaine de parvenir de l'hémiſphère arctique juſques dans ce lieu de repos & de félicité, ſi l'Eternel n'eût voulu que tu fuſſes inſtruit des moyens de ſecourir Charles, & de ſoutenir la gloire de notre ſainte foi : tu viens recevoir mes conſeils ; mais garde-toi de t'attribuer la puiſſance & la volonté même d'être

arrivé

arrivé dans ce séjour ; sans la puissance divine, ton cor & ton cheval aîlé ne t'eussent été d'aucun secours.

Nous raisonnerons plus à notre aise ensemble, (continua le vieillard,) sur tout ce que tu dois faire ; mais auparavant viens t'amuser avec nous : je me doute bien qu'un long jeûne & ce voyage doivent t'avoir donné grand appétit. Tout ce que le vieillard dit d'ailleurs au Paladin l'étonnoit merveilleusement ; mais sa surprise cessa, lorsque le vieillard lui dit qu'il étoit l'un des quatre Apôtres auquel nous devons le saint Evangile. Astolphe se rappella la tendre amitié que le Rédempteur avoit pour son Disciple Jean auquel il avoit dit que la mort ne trancheroit pas le fil de ses jours ; ce qui même fut cause que le Sauveur fut obligé de dire assez sévèrement à Pierre : Ne suis-je pas le maître que celui-ci puisse attendre mon règne, sans perdre la vie? Quelle espèce de représentation auriez-vous donc à me faire?

Saint Jean conduisant Astolphe rejoignit bientôt sa compagnie. Le premier qui parut fut le Patriarche Hénoch ; il étoit suivi par le grand Prophète Elie : ni l'un ni l'autre n'avoit encore vu son dernier jour, & loin de l'air empoisonné de ce monde corrompu, tous deux goûtoient les charmes d'un printems éternel

juſqu'au terrible jour où des légions d'Anges viendront, au ſon de leurs trompettes éclatantes, annoncer que le Chriſt vient ſur les nuées.

Les trois ſaints Habitans du Paradis terreſtre reçurent Aſtolphe avec une politeſſe infinie ; ils le conduiſirent dans un agréable appartement : ils prirent grand ſoin de l'hypogriffe, & lui donnèrent une nourriture convenable : ils préſentèrent enſuite au Paladin des fruits ſi délicieux, qu'il ne put qu'excuſer nos premiers parens d'avoir tranſgreſſé l'ordre formel du Très Haut pour une pomme.

Après qu'Aſtolphe eut réparé ſes forces, non-ſeulement par ces excellens fruits, mais auſſi par un doux ſommeil, ſon appartement étant meublé d'un bon lit, & pourvu de tout ce qui lui pouvoit être néceſſaire, il ſe leva dès ce moment où la jeune Aurore quitte le lit de cet époux, qu'elle aime encore malgré ſa vieilleſſe ; & dans le moment qu'il ſortoit, il trouva le Diſciple favori du Sauveur qui venoit à lui. Saint Jean le prit par la main, & s'entretint quelque tems avec lui de pluſieurs choſes que je ne dois pas répéter ; enſuite il lui dit tout haut : Peut-être, mon cher fils, ignorez-vous ce qui ſe paſſe à préſent en France, quoique vous en arriviez dans ce moment : apprenez donc que votre célèbre Paladin Roland eſt puni

de pluſieurs fautes graves qu'il a commiſes, & que l'Eternel châtie ſes enfans coupables d'autant plus ſévèrement qu'il les aime plus.

Ce Roland qui reçut en naiſſant une force ſurnaturelle avec le plus grand courage ; ce Paladin, qui ſeul entre les hommes reçut en don de la Divinité d'être invulnérable contre le fer des armes les plus meurtrières, afin qu'il devînt le bouclier de la ſainte loi ; ce même Roland que l'Eternel avoit élu, comme il choiſit autrefois Samſon pour combattre les Philiſtins, s'eſt rendu coupable de la plus grande ingratitude, en abandonnant l'armée chrétienne lorſqu'elle avoit le beſoin le plus preſſant de ſon ſecours. Amoureux avec fureur d'une Sarraſine, il a voulu déjà deux fois arracher la vie à celui de ſes parens qui lui devroit être le plus cher. L'Eternel, pour le punir, a voulu que ſa raiſon fût troublée au point qu'il court tout nud par monts & par vaux, & que ſa folie le prive de toute eſpèce de connoiſſance : c'eſt ainſi qu'il punit autrefois Nabuchodonoſor qu'il fit errer pendant ſept ans parmi les troupeaux & les bêtes ſauvages, broutant l'herbe comme elles ; mais la faute du Paladin n'étant pas auſſi grave que celle du Roi d'Aſſyrie, la volonté divine a borné le tems de ſa punition à trois mois ; c'eſt le terme qu'il a mis à ſa pénitence. Sache

donc, ô mon fils, que le même pouvoir ne t'a permis de monter jusques dans ce lieu, que pour apprendre de nous les moyens de rendre au Paladin Roland le bon sens qu'il a perdu. Il est vrai, (poursuivit Saint Jean,) que tu seras obligé de faire encore un voyage avec moi, & nous serons forcés d'abandonner absolument la terre pour aller jusqu'au cercle de la Lune qui, de toutes les Planettes errantes autour de nous, est la plus proche : c'est dans la Lune que nous pouvons trouver le remède propre à la folie du Paladin, & ce soir dès que cette Planette paroîtra sur notre tête, nous nous mettrons en chemin ensemble.

Pendant le reste du jour, la conversation fut diverse & toujours intéressante entre l'Apôtre & le Paladin ; mais dès que le Soleil se fut retiré sous les mers, & que la Lune eut fait briller les extrémités pointues de son disque lumineux, le Saint fit préparer un char dont il étoit en usage de se servir pour se promener aux environs dans les cieux, & dont l'on s'étoit autrefois servi sur une montagne en Judée, pour enlever le Prophète Elie aux yeux mortels des Hébreux.

Le Saint attela de sa main à ce char quatre bons chevaux tous resplendissans de feu : il fit asseoir Astolphe à côté de lui, prit les rênes,

& rendant la main à ſes chevaux, il les fit élever avec la plus grande rapidité ; ils parvinrent bientôt dans la région du feu ; mais le Saint en rendit tout l'effet inſenſible, à peine Aſtolphe put-il s'en appercevoir.

Cette ſphère ardente étant traverſée, ils arrivèrent au vaſte Royaume de la Lune : ils virent que preſque toute ſa ſuperficie paroiſſoit être d'un acier ſi fin & ſi poli, que la moindre rouillure n'en pouvoit ternir l'éclat. Le Paladin fut très-ſurpris de voir que le globe de la terre avec les mers qui l'entourent, lui paroiſſoit beaucoup plus petit que celui de la Lune. Ses yeux en effet ſe portoient au loin dans ce vaſte pays, & lorſqu'il les plongeoit vers la terre, comme notre planète ne réfléchit point la lumière, à peine pouvoit-il la diſtinguer dans l'immenſité de l'eſpace.

Le Paladin découvrit dans ce pays nouveau pour lui des fleuves, des lacs & des campagnes : il y diſtingua des plaines, des montagnes & des vallées; pluſieurs belles cités, de nombreux châteaux enrichiſſoient ce beau pays : il remarqua que preſque toutes contenoient des maiſons plus grandes que celles qu'il avoit vues juſqu'alors, & depuis il n'en vit jamais de pareilles. Il remarqua de plus, dans l'éloignement, de vaſtes forêts iſolées, & le bruit des cors & la

voix des chiens lui fit préſumer que les Nymphes y pourſuivoient les bêtes fauves.

Aſtolphe ne s'amuſa point à conſidérer tous les nouveaux objets qui frappoient ſes yeux; il étoit trop occupé du ſujet de ſon voyage: il fut conduit par l'Apôtre, dans un vallon étroit entre deux hautes montagnes. Ce vallon devoit être fort riche; car il contenoit tout ce qui ſe perd ſur notre terre, ou par notre faute, ou par celle du tems & du haſard: tout ce que nous perdons ſe retrouve donc en ce lieu.

On croit bien que je ne parle point ici des Royaumes ni des tréſors: ce ſont des jouets que la Fortune diſpenſe en faiſant tourner rapidement ſa roue. Je ne parle donc que de ceux qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de nous enlever, ou de nous donner.

J'entends parler de ces réputations qui paroiſſent d'abord ſi brillantes, & que le tems qui les ronge ſourdement, finit enfin par détruire. C'eſt dans ce vallon que ſe trouvent tant de prières, tant de vœux ſouvent indiſcrets que nous élevons au ciel. On y voit auſſi les larmes & les ſoupirs d'un grand nombre d'amans ennuyeux ou ridicules. Le tems que l'on perd à des jeux ruineux, à de trop longues toilettes, & l'oiſiveté des ignorans; les projets inſenſés, bien des ſyſtêmes, les vains deſirs, rempliſſent

une grande partie du vallon : on peut en général y retrouver tout ce que l'on ſait & tout ce que l'on ſent que l'on a perdu.

Aſtolphe avoit grand ſoin de ſe faire expliquer par ſon guide tout ce qui lui paroiſſoit le plus extraordinaire. Il vit entr'autres une petite montagne de groſſes veſſies gonflées par le vent, d'où ſortoit un bruit tumultueux. Le Saint lui fit connoître que c'étoit ces célèbres Dominations Mèdes, Perſes, Aſſyriennes & Grecques qui firent autrefois l'admiration de la terre, & dont il ne reſte preſque plus que le nom.

Aſtolphe ne put s'empêcher de rire avec le Saint, lorſque celui-ci lui dit : Ce gros monceau d'hameçons d'or & d'argent que tu vois, ce ſont les dons & les ſervices qu'une eſpérance trompeuſe fait prodiguer à des grands Princes, à des protecteurs avides, & dans leſquels on ne trouve que l'avarice & l'ingratitude ; vois ces guirlandes de fleurs qui cachent des filets bien forts, quoiqu'ils paroiſſent déliés & ſubtils, ce ſont les flatteries adroites & ſéductrices ; mais rien n'égale le ſpectacle riſible de toutes ces pauvres petites cigales crevées ; ce ſont les Sonnets, les Odes, les Epithalames que de pauvres Poetes faméliques adreſſent aux grands Seigneurs ; ces chaînes d'or & de perles que des amans malheureux croyent porter, ſont ici,

tandis qu'ils languiſſent accablés ſous des chaînes de fer.

Vois en frémiſſant, continua-t-il, ces longues & ſanglantes griffes ; elles ſont l'exiſtence réelle de l'autorité dangereuſe que des Princes foibles laiſſent prendre à quelque Miniſtre altier, injuſte & prodigue : pour ces ſoufflets crevés & ces pots d'argile caſſés, ils ſont moins dangereux ; ce n'eſt que cette faveur paſſagère que les Rois accordent à ces bas Courtiſans qui s'aviliſſent ſans ceſſe même auprès d'eux pour réuſſir à leur plaire pendant le printems de leur âge.

Aſtolphe apperçut plus loin des villes & des châteaux ruinés & des tréſors épars ſur la terre ; il apprit du Saint que c'étoit ces foibles ligues, ces conjurations faciles à découvrir qui ruinent & détruiſent bientôt ceux qui les ont tramées : chemin faiſant, le Paladin vit un grand nombre de ſerpens qui portoient des têtes de femmes & ne parut point en être ſurpris ; mais Saint Jean, de peur qu'il ne s'y méprît, lui dit bien vîte que ce n'étoit que l'emblême des filoux, des faux monnoyeurs, & de ceux qui ſavent tromper avec adreſſe. Une quantité de bouteilles toutes étoilées, félées, & même fracaſſées, n'étoient autre choſe que cette troupe immenſe de Courtiſans du ſecond ordre qui ſe ruinent en importunant les grandes cours qui les dédaignent.

Aſtolphe fut aſſez étonné lorſqu'il vit une eſpèce de lac formé par des ſoupes accumulées. Eh ! ne voyez-vous donc pas, lui dit Saint Jean, que ce ſont les aumônes que les gens avares & durs pour les malheureux pendant le cours d'une longue vie, lèguent en frémiſſant à l'heure de la mort ?

Le Paladin fut dédommagé de ce vilain ſpectacle par la vue d'une colline émaillée des plus brillantes fleurs ; il crut qu'elles devoient parfumer l'air, & fut très-ſurpris, en s'en approchant, de ſentir que cette colline exhaloit, au contraire, une odeur âcre & fétide : il regarda le Saint pour en demander la raiſon, mais il lui trouva une mine très-embarraſſée ; il fut long-tems à lui répondre, (& puiſqu'il faut le dire,) ce ne fut qu'en héſitant & bien bas, que le fils de Zébédée convint que c'étoit la donation que Conſtantin avoit faite au Pape Sylveſtre ; le Saint, pour le diſtraire, lui fit promptement porter les yeux ſur une immenſité de petits gluaux de mille formes différentes ; & le voyant auſſi-tôt ſourire : Vous y êtes, lui dit-il ; je vois bien que vous devinez que ce ſont toutes ces petites ruſes, ces lorgneries, ces agaceries, & ces riens agréables que les jolies femmes employent pour vous ſéduire vous autres pauvres mortels. Il me faudroit chanter

trop long-tems ſi je voulois peindre dans mes vers tout ce que le vallon contenoit : de plus, tous les défauts, les petiteſſes, les prétentions ridicules, les vices cachés, les vertus ſimulées, tout s'y trouvoit en abondance, hors la folie; car, en ce bas monde, elle ne peut ſe réſoudre à nous quitter un ſeul moment.

Aſtolphe apperçut, par haſard, bien des jours qu'il avoit perdus, bien des démarches imprudentes qu'il avoit faites : il eût bien voulu ne les pas reconnoître; mais le Saint eut la ſatisfaction de l'arrêter, juſqu'au moment où le bon Paladin fut forcé de convenir qu'il ne pouvoit méconnoître tout ce qu'il voyoit accumulé. Le Paladin vit auſſi parmi tant de choſes perdues, ce qu'il croyoit, & ce que nous croyons tous poſſéder en ſi grande abondance, qu'à peine prions-nous quelquefois le Ciel de nous l'accorder, hélas ! c'eſt le bon-ſens ! oh ! que le vallon en contenoit ! un bon tiers de ſon eſpace en étoit rempli : le bon-ſens y paroiſſoit ſous la forme d'une liqueur très-ſubtile & très-prompte à s'évaporer ; il étoit en conſéquence renfermé dans une multitude de petites bouteilles, plus ou moins grandes ; toutes étoient hermétiquement fermées : la plus grande de toutes fut facile à reconnoître ; elle renfermoit le bon-ſens du malheureux Comte d'An-

gers ; elle en étoit pleine en entier, & de plus il étoit écrit deſſus : *Bon-ſens du Paladin Roland.*

Toutes les autres bouteilles portoient chacune leur étiquette ; ſans cela le bon Aſtolphe eût été bien tenté de paſſer ſans reconnoître la ſienne ; mais Saint Jean lui prit la main, lui fit ſoulever la bouteille, & lui fit voir qu'elle étoit plus qu'à moitié pleine : il fut très-ſurpris d'en voir beaucoup d'autres qui renfermoient preſque tout le bon-ſens de gens qu'il croyoit fort ſages. Ah ! qu'il eſt en effet facile de le perdre ! l'amour ou l'ambition l'enlèvent à la moitié des hommes ; quelques-uns le perdent en allant au loin braver les tempêtes & les écueils pour acquérir des richeſſes ; quelques autres, en eſpérant trop de la reconnoiſſance des grands Seigneurs qu'ils ſervent ; pluſieurs méritent de le perdre par leur imbécille confiance dans les preſtiges de la magie, par leur amour effréné pour les bijoux, les pierres précieuſes ou les tableaux, & preſque tous par la foibleſſe qu'ils ont de ſe laiſſer entraîner à quelque penchant favori : on croira facilement que toutes les bouteilles des Sophiſtes, des Aſtrologues, des Fabricateurs de ſyſtêmes, & ſur-tout celles des Poëtes doivent ſe trouver bien grandes & bien pleines dans cette ſingulière collection.

Aſtolphe ſe ſaiſit promptement de ſa bouteille ; l'Ecrivain de l'obſcure & myſtérieuſe Apocalypſe l'aimoit trop pour le lui refuſer : le Paladin la mit ſous ſon nez, la reſpira toute entière, (& Turpin convient lui-même,) que pendant quelque tems il fut aſſez ſage ; mais le véridique Archevêque rapporte auſſi qu'une ſottiſe aſſez complette que fit Aſtolphe dans la ſuite, ſçut faire évaporer ce qu'il avoit repris, & le fit revenir remplir ſa bouteille un peu plus qu'auparavant. Il prit auſſi celle qui devoit rendre la raiſon au Comte d'Angers : outre qu'elle étoit grande & toute pleine, elle étoit d'ailleurs aſſez peſante ; elle paroiſſoit contenir une liqueur un peu moins ſubtile que les autres ſi promptes à s'évaporer.

Avant de quitter cette ſphère reſplendiſſante de lumière, le Paladin, devenu ſage, fut conduit par le ſaint Apôtre dans un palais ſitué ſur le bord d'un grand fleuve. Aſtolphe apperçut d'abord un immenſe ſalon entiérement plein de pelotons de ſoie, de lin, de coton & de laine ; mille couleurs différentes, ou brillantes, ou ternies, ou même très-ſombres, ſe trouvoient variées dans tous ces différens pelotons. Dans la première galerie qui tenoit à ce ſallon, une vieille femme devidoit, choiſiſſoit & mêloit enſemble différens fils, comme on voit pendant

l'été la villageoiſe induſtrieuſe tirer & devider la ſoie des cocons qu'elle a mis tremper dans l'eau tiède. Lorſque cette vieille avoit achevé le peloton qu'elle devidoit, une autre du même âge le prenoit, & l'alloit arranger avec les autres; une troiſième enfin s'occupoit à démêler & choiſir dans ces pelotons les fils les plus fins & les plus beaux. Le Paladin ne pouvant rien comprendre à cette eſpèce de travail, eut recours à ſon guide. Ces vieilles femmes, lui dit le Saint, ce ſont les Parques qui filent, qui comptent, qui colorent & qui terminent les jours de la vie des mortels : tant qu'il reſte un fil dans l'un de ces pelotons, on jouit de la lumière du jour ; mais la nature & la mort ſont également attentives à fermer les yeux de celui dont le dernier fil vient d'être compté. Les plus beaux qu'une de ces vieilles a choiſis ſont deſtinés aux ornemens qui tapiſſent les lambris des voûtes céleſtes ; les plus groſſiers & les plus ſombres ſont employés à former les cables qui doivent attacher ceux qui ſont précipités dans les noirs abîmes.

Chacun de ces pelotons arrangés, après avoir été démêlés, portoit une petite plaque d'or, d'argent ou de fer; & cette plaque marquoit le nom de chaque mortel auquel elle étoit deſtinée.

Un vieillard qui, malgré le poids des ans, paroiſſoit infatigable & léger, accouroit ſans ceſſe pour remplir les pans de ſon manteau, de ces étiquettes dénuées de leurs fils, & les emportoit avec lui; ſi vous êtes curieux de ſçavoir où ce vieillard alloit, & quel étoit le motif de ſes voyages prompts & multipliés, prêtez encore, comme vous l'avez bien voulu juſqu'à préſent, une oreille favorable à mes chants.

Fin du trente-quatrième Chant.

CHANT XXXV.

O SOUVERAINE de ma vie ! quel eſt le mortel, touché de mon état préſent, qui voudra bien voler juſques dans le diſque de la lune, pour me rapporter le bon ſens que j'ai perdu ? Tu le ſçais, cruelle !... un ſeul trait parti de tes yeux égara ma raiſon, & ſçut fixer à jamais mon cœur. Hélas ! ma folie me paroît ſi douce, que juſqu'à ce moment je n'oſe encore m'en plaindre ; mais prends garde !... n'achève pas de déchirer un cœur qui t'adore, par de nouvelles cruautés ! il n'en faudroit que bien peu de plus rigoureuſes encore que celles que j'éprouve, pour me rendre tel que j'ai peint Roland. Ecoute-moi : non, il n'eſt pas néceſſaire pour me guérir, que je vole dans les airs, que je m'élève juſqu'à la Lune ; ni même juſqu'à ce Paradis terreſtre que je n'imagine pas être ſitué ſi haut pour moi ; je le trouve ſur tes joues fleuries & dans tes yeux charmans ; je crois même le voir ſouvent changer de place ; il me ſemble qu'il paſſe de ton cou d'ivoire ſur ton beau ſein ; il paroît s'arrêter ſur ces deux agréables collines d'albâtre, que la roſe naiſſante embellit : permets à mes lèvres

de le pourſuivre; c'eſt à ma bouche à l'y fixer, à me faire jouir de tous ſes charmes.

Aſtolphe parcouroit ce vaſte Palais, en admirant un nombre prodigieux d'écheveaux deſtinés pour les mortels qui devoient naître; dès qu'ils étoient filés, on les arrangeoit ſur un grand dévidoir, pour en former des pelotons.

Parmi tous ceux qui s'y trouvèrent alors, le Paladin en vit un qui brilloit plus que l'or pur: s'il étoit poſſible au même art qui tire des fils de ce métal, d'en tirer de même des perles, ils ne ſeroient pas encore ſi brillans que ceux de ce bel écheveau. Voyant qu'aucun autre ne lui pouvoit être comparé, le Paladin pria ſon guide de lui dire dans quel tems il régleroit le cours de la vie de l'heureux mortel pour lequel il étoit deſtiné: l'Evangéliſte lui déſigna, par des chiffres romains, qu'en comptant ſelon l'Ere chrétienne, cet enfant devoit naître en mil cinq cent vingt; &, de même que cet écheveau (dit-il) ſurpaſſe tous ceux que vous voyez ici par ſa beauté, de même ce ſiècle-là l'emportera ſur tous ceux qui l'ont précédé. L'illuſtre mortel dont les jours ſont comptés par ces fils brillans, joindra les plus riches dons de la nature avec tous ceux que le plus beau génie peut acquérir; la fortune même, ceſſant d'être aveugle pour lui, le comblera de ſes faveurs, & des plus grandes dignités.

25. Entre l'embouchure du roi des fleuves & des marais profonds, on voit un petit bourg de peu d'apparence, qui tout-à-coup deviendra la plus célèbre ville dont les bords du Pô ſoient enrichis; la force de ſes remparts, la magnificence de ſes édifices contribueront moins à ſa réputation, que la gloire de renfermer dans ſon ſein la perfection des Arts, des Sciences & de la Philoſophie: le haſard n'aura point de part à l'élévation ſubite de ce ſimple bourg qui ſera déſormais compté parmi les villes les plus célèbres : l'Eternel veut qu'il ſoit digne de voir naître dans ſon ſein l'un de ſes favoris; & c'eſt celui dont je vous parle. C'eſt ainſi qu'une main habile ente ſur un ſauvageon la branche qui doit produire les fruits les plus délicieux; c'eſt ainſi que le joaillier épure & polit l'or qui doit entourer la pierre la plus précieuſe.

Jamais une plus belle ame ne peut deſcendre des ſphères céleſtes; jamais une créature plus noble & plus agréable ne peut en être animée, que lorſque l'Eternel voudra donner l'être au grand Hippolyte d'Eſt: c'eſt le nom du Prince ſur lequel il veut répandre tous ſes dons. Hippolyte raſſemblera tous ceux qui, pris ſéparément, ſuffiroient pour embellir les autres hommes, & rendre leur renommée brillante: protecteur des hommes vertueux, ſon génie éclairera les

Sciences & les Arts ; mais je borne ici les louanges qu'il mérite, pour ne pas retarder ce qui nous reſte à faire pour Roland.

C'eſt ainſi que S. Jean cauſoit avec le Paladin, tandis que celui-ci voyoit d'un œil attentif tout ce qui régit la deſtinée des mortels. Tous les deux paſsèrent enſuite ſur les bords du fleuve dont l'eau trouble rouloit du ſable & du limon; ils virent accourir bientôt le vieillard qu'ils avoient vu ſe charger de tant de noms gravés ſur différentes plaques. Je ne ſçais ſi vous vous ſouvenez que je vous ai dit dans l'autre Chant, que, quoique ſon viſage eût l'empreinte de la caducité, il ſurpaſſoit la viteſſe d'un cerf dans ſa courſe, & qu'il ne ceſſoit pas d'aller remplir ſon manteau d'étiquettes pour accourir les précipiter dans ce fleuve qui porte le nom de Léthé. Dès que le vieillard arrivoit ſur ſes bords, il ſecouoit le pan de ſon manteau; preſque toutes les petites plaques alloient à fond, & reſtoient ſubmergées pour toujours: un ſi petit nombre de ces noms ſurnageoit, qu'à peine en voyoit-on un ſur cent mille.

Des nuées de corbeaux, de chouettes, de vautours, & d'autres oiſeaux de proie fondoient ſur les étiquettes jettées par le vieillard, en pouſſant des cris horribles ; ardens à cette proie, les uns les ſaiſiſſoient avec leur bec, les autres

avec leurs ſerres; mais ils ne les pouvoient enlever bien loin : le poids de ces plaques les forçoit à les laiſſer retomber dans le fleuve qui les engloutiſſoit; & c'eſt ainſi que des noms, dont quelques-uns méritoient peut-être un meilleur ſort, reſtoient plongés dans le Lethé : deux beaux cygnes ſeulement, d'une blancheur éclatante, revenoient, en donnant des ſignes de joie, rapporter quelques noms qu'ils avoient conſervés dans leur bec : c'eſt ainſi que, malgré la méchanceté du vieillard qui deſiroit ſubmerger tous ces noms, quelques-uns échappoient par le ſecours de ces deux cygnes bienfaiſans. Bientôt ces beaux oiſeaux nageoient juſqu'au rivage, en battant des aîles, & s'approchoient d'une colline où l'on voyoit un temple élevé.

Ce temple avoit été conſacré par le Deſtin à l'Immortalité : une belle Nymphe deſcendoit de la colline, dès qu'elle voyoit les deux cygnes, & prenoit dans leur bec les noms qu'ils avoient ſauvés du naufrage ; elle les portoit dans le Temple, & les attachoit pour toujours ſur la colline ſacrée qui portoit la ſtatue de l'Immortalité. La curioſité d'Aſtolphe augmenta par tous ces nouveaux objets; il ne pouvoit rien comprendre à ce vieillard qui ſe plaiſoit à ſubmerger tant de noms, aux oiſeaux voraces qui les enlevoient, aux cygnes qui ſe plaiſoient à ſauver

quelques noms du naufrage, & le temple & la belle Nymphe étoient de nouveaux myſtères pour ce Paladin; il eut recours à S. Jean qui lui répondit en ces mots.

Tu ſçauras, lui dit-il, qu'une ſeule feuille ne ſe meut pas ſur la terre, qu'on ne le voie de ce lieu : la correſpondance éternelle eſt entre le Ciel & la Terre; mais tous les événemens terreſtres paroiſſent ici ſous une autre face, & ſont éclairés par la vérité : le vieillard n'eſt autre choſe que ce que les mortels nomment le Tems; les écheveaux qui tournent ſur le dévidoir, ſont le ſymbole des jours de la vie humaine qui s'écoulent. Tous les noms des hommes que ces étiquettes repréſentent, pourroient parvenir à l'immortalité, ſi le vieillard ne les ſubmergeoit dans le fleuve de l'éternel oubli. Quant à tous ces oiſeaux voraces qui ſont de vains efforts pour ſauver quelques-uns de ces noms, ce ſont les vils flatteurs, les miniſtres des plaiſirs ſecrets des Princes; ce ſont les bouffons, les délateurs, les médiſans qu'on voit ſans ceſſe infecter les Cours, où preſque toujours ils ſont admis dans la plus haute faveur, tandis que les gens éclairés & vertueux en ſont rejetés. Ces vils complaiſans veulent en vain ſauver de l'oubli le nom des maîtres qu'ils ont ſéduits; ils voudroient rappeler leur mémoire, pour conſerver auſſi les avan-

tages dont ils ont joui ſous leurs règnes : on les traitoit bien alors ; ils paſſoient pour des courtiſans aimables, parce que les uns faiſoient l'apologie de l'ignorance, & que les autres jetoient des ridicules ſur le ſavoir & la vertu ; mais lorſque l'abus des préſens de Bacchus ou des faveurs de la Vénus ſans pudeur de Paphos, a ſoumis le fil de ces Princes au ciſeau des Parques, les louanges que des bouches auſſi viles oſent encore élever quelque tems, ne peuvent empêcher que le nom de leurs maîtres corrompus par eux, ne tombe dans un éternel oubli.

Mais, continua S. Jean, (en reprenant un air plus ſerein) ces cygnes, qui, pénétrés de joie, élèvent des chants harmonieux, en portant quelques noms au temple de Mémoire, ce ſont les grands Poëtes qui ſauvent d'un oubli plus cruel que la mort même pour une ame élevée, les noms de ceux qu'ils jugent dignes de jouir de l'immortalité. O vous, Souverains de la terre! ſouvenez-vous de ce qu'Auguſte doit à Virgile ; il ne dédaigna pas d'être l'ami d'Horace, & combla d'honneurs & de dons pluſieurs Poëtes célèbres de ſon ſiècle : ſi vous l'imitez, vos noms ſeront conſacrés à l'Immortalité. Il eſt vrai que ces eſpèces de cygnes ſont bien rares : il eſt bien peu de Poëtes qui ſoient vraiment dignes d'en porter le nom ; ſouvent c'eſt la faute de ceux

qui pourroient ſoutenir les premiers élans du génie, & qui laiſſent tomber dans une misère humiliante, ceux dont les premiers écrits annoncent de la force & de la lumière. Quelle faute pour un grand Prince! lorſqu'il ſemble favoriſer le vice couvert d'un maſque agréable, qu'il paroît dédaigner les Muſes, & qu'il ſe montre inſenſible aux charmes répandus ſur les Beaux-Arts. On ſeroit tenté de croire que la Divinité ſe plaît à priver les ignorans de toute intelligence, & qu'elle les aveugle ſur leurs propres intérêts, afin que la mort les dévore tout entiers. S'ils euſſent protégé le vrai génie, de légères foibleſſes n'euſſent point empêché les Muſes de répandre quelques fleurs ſur leurs tombeaux. Peut-être, pourſuivit l'Evangéliſte, oui, peut-être bien des hommes ont-ils eu la piété d'Enée, l'ame élevée d'Achille, & le courage d'Hector; mais les deſcendans de ces Héros, devenus ſi célèbres, n'ont point ſçu porter de grands Poëtes à les chanter. Qui peut ignorer qu'Auguſte ne fut ni libéral, ni magnanime au point où Virgile nous l'a peint dans ſes vers? & peut-être ſans ce grand Poëte on ne ſe ſouviendroit que de ſes déteſtables proſcriptions. Qui pourroit être ſûr de toutes les affreuſes cruautés de Néron, ſi les Poëtes & les Hiſtoriens ne les avoient pas fait paſſer à la poſtérité? Croirez-vous le ſublime

Homère lorſqu'il célèbre ſon grand Agamemnon, & qu'il peint les Troyens comme des peuples lâches & ſubjugués? Aurez-vous la duperie de croire que Pénélope ait été ſi religieuſement fidèle à la foi conjugale, & qu'elle ait réſiſté ſans ceſſe au violent amour de tant d'Amans raſſemblés auprès d'elle? Eh bien! ſi vous voulez que je vous diſe la vérité, c'eſt préciſément tout le contraire; ce furent les Grecs qui furent défaits, Ilion fut victorieuſe, & ce modèle de fidélité, cette chaſte Pénélope, fut tout au moins une femme très-galante: j'avoue même que je ne me conſole pas de la fauſſe réputation que Didon a chez vous autres mortels; on l'a donnée à tort pour une veuve jeune & facile, qui fut fort aiſe de ſe trouver dans la grotte qui la défendit de l'orage, & qui la ſoumit à ſon Amant. Virgile ne l'a calomniée dans ſes vers, que parce qu'il l'avoit priſe en averſion.

Au reſte, pourſuivit avec vivacité le ſaint Evangéliſte, ne ſoyez pas ſurpris que j'appuie long-tems, avec tant de force, ſur tous les inconvéniens qui réſultent de déplaire à ceux dont les écrits paſſent à la poſtérité. J'aime les Ecrivains: mon devoir eſt d'en convenir, puiſque je l'étois moi-même dans votre bas-monde, &, mieux que tous les autres enſemble, j'ai ſçu me faire un ſort heureux & plein de gloire, que le

tems ni la mort ne peuvent m'enlever : il étoit bien juſte auſſi que le meilleur de tous les maîtres, me recompensât de l'avoir auſſi dignement célébré ; mais je plains bien les pauvres Ecrivains d'aujourd'hui : ſouvent les portes leur ſont fermées avec dureté ; ſouvent leur mine maigre & pâle annonce-t-elle le mal ſecret qui les tourmente & les humilie jour & nuit. Il n'eſt donc pas étonnant que ceux que les Muſes inſpirent ſe taiſent, & que, ſemblables aux animaux qui fuient les lieux déſerts & ſans pâture, ils abandonnent leur ingrate patrie. En diſant ces mots, le vieillard bienheureux parut enflammé de courroux ; Aſtolphe crut voir deux charbons embraſés dans ſes yeux ; mais bientôt le Saint s'appaiſa, la ſérénité reparut ſur ſon front, & un doux ſourire raſſembla ſes traits agréables, que la colère avoit un peu dérangés.

Mais que déſormais le Paladin reſte avec l'Evangéliſte, tant que cela pourra leur convenir, je me ſens le deſir de faire un furieux ſaut ; je ne peux me ſoutenir ſi long-tems ſur les voûtes céleſtes, & je vais revenir ſur la terre, pour m'occuper de cette aimable & brave fille d'Aymon, dont le cœur eſt ſi cruellement percé par les traits de la noire jalouſie.

Nous avons laiſſé Bradamante dans le moment où les trois Rois du Nord venoient d'être ren-

verſés par cette guerrière; elle s'étoit éloignée d'eux; & le ſoir du même jour, étant arrivée dans un château ſur le chemin de Paris, elle avoit appris que ſes frères & ſes couſins, commandés par Renaud, avoient mis en fuite l'armée d'Agramant, qui s'étoit retiré dans ſa ville d'Arles. Occupée ſans ceſſe de Roger, & ne doutant point qu'il ne fût alors près d'Agramant, elle prit ſur le champ la route de Provence, d'autant plus qu'elle ſçut que Charles ſe préparoit à s'y porter.

Elle s'avançoit en diligence vers cette belle Province, lorſqu'elle fit rencontre d'une jeune Dame qui parut avoir un air auſſi noble qu'agréable, quoiqu'elle eût la douleur peinte ſur ſon front; c'étoit la tendre Amante du fils de Monodant; elle revenoit du tombeau d'Iſabelle, & de ce pont fatal où Brandimart, vaincu par Rodomont, étoit reſté priſonnier; elle accouroit pour tâcher de trouver quelque Chevalier aſſez brave, aſſez entreprenant pour combattre le fier Sarrazin ſur ce pont dangereux. L'Amante affligée de Brandimart aborda civilement l'Amante jalouſe de Roger, qui lui demanda le ſujet de ſa douleur.

Fleur-de-Lys, qui crut voir dans Bradamante un Chevalier qu'elle deſiroit pour délivrer ſon Amant, lui fit tous les détails que nous connoiſ-

ſons déja, ſur le pont étroit & ſur l'avantage que Rodomont en retiroit pour s'oppoſer au paſſage des Chevaliers & pour les vaincre. Si l'audace & la force, lui dit-elle, répondent en vous à l'air noble & martial que je vous vois; ah! de grace, venez délivrer mon époux, ou du moins apprenez-moi comment je pourrai trouver un Chevalier aſſez adroit & redoutable pour faire perdre à Rodomont tout l'avantage que lui donnent, & ce pont étroit, & le fleuve profond ſur lequel il l'a fait conſtruire: non-ſeulement vous acquerrez une gloire immortelle en combattant ce Sarrazin, mais auſſi vous remplirez les loix de la Chevalerie en ſecourant une Dame affligée, & vous délivrerez le plus tendre & le plus fidèle des Chevaliers. Je ſerois peut être ſuſpecte ſi je m'étendois ſur les louanges de mon cher Brandimart; mais ſon nom & ſes exploits ont aſſez occupé la voix de la Renommée, pour que vous ne puiſſiez ignorer quel eſt ſon mérite & ſa haute valeur.

Bradamante qui ne laiſſoit jamais perdre une occaſion d'acquérir de la gloire, n'héſita pas à marcher vers le pont: elle connut bien cependant quel étoit le péril d'un pareil combat; mais dans ſon état préſent, Roger, qu'elle croyoit infidèle, lui rendoit la vie odieuſe. Jeune & tendre Amante, dit-elle à Fleur-de-Lys, quel

que puiſſe être ma force & mon courage, je vous l'offre; je veux braver pour vous tous les dangers de cette entrepriſe. Ah! non-ſeulement je deſire vous ſervir, mais que ne doit-on pas faire en faveur d'un Amant fidèle? Hélas! il en eſt bien peu qui ne ſoient légers & parjures. Un ſoupir, qui partoit du cœur, accompagna ces mots. Marchons, lui dit-elle.

Dès le jour ſuivant, elles arrivèrent au pont, & la ſentinelle qui les vit s'en approcher, avertit, par le ſon de ſon cor, Rodomont qui prit auſſi-tôt les armes, & ſe plaça ſur le pont, ſelon ſa coutume, tout prêt à combattre. Le préſomptueux Sarrazin commence par menacer la guerrière d'une prompte mort, & lui commande de quitter ſes armes, pour qu'elles ſoient attachées ſur le tombeau d'Iſabelle. La fille d'Aimon, qui ſçavoit de Fleur-de-Lys quelle avoit été la fin tragique de cette aimable Princeſſe, lui répondit avec hauteur : Pourquoi prétends-tu, Sarrazin orgueilleux & féroce, que l'innocence expie le crime que ta brutalité t'a fait commettre? Tout le monde ne ſçait-il pas comment Iſabelle a péri par ta main barbare? Que peuvent ſervir à ſa mémoire les armes accumulées que tu ſuſpends à ſon tombeau? Va! la ſeule dépouille qui puiſſe être agréable à ſon ombre indignée, ce ſont tes propres armes

toutes baignées de ton ſang ; cette offrande lui ſera d'autant plus agréable, qu'elle la recevra de la main d'une vierge qui n'eſt venue que pour te combattre & venger ſa mort. Mais, avant de nous éprouver l'un contre l'autre, conviens avec moi des conditions du combat : ſi tu m'abats, tu me traiteras comme tes autres priſonniers ; mais ſi je te renverſe, j'exige que tu me cèdes ton cheval & tes armes, & qu'elles reſtent ſeules attachées par ma main à ce tombeau. Je veux d'ailleurs que tu me rendes tous les priſonniers qui ſont tombés en ta puiſſance. Rodomont lui répondit : Votre demande eſt juſte ; il ne ſera pas cependant en ma puiſſance de vous rendre ſur le champ mes priſonniers Chrétiens, les ayant déjà fait paſſer en Afrique ; mais s'il arrive par haſard que, toujours ferme dans les arçons, vous me les faſſiez vider, je vous promets de les faire remettre à votre volonté dans un mois ; j'exige auſſi que ſi je vous renverſe, comme j'en ſuis certain, vous me laiſſerez votre nom & vos armes, & l'un & l'autre reſteront attachés à ce monument. Vos yeux, votre viſage, ces beaux cheveux remporteroient une victoire plus douce & plus certaine ſur moi, ſi, loin de me montrer de la haine, vous vouliez répondre à mon ardeur. Après tout, dit-il d'un ton plus avantageux que jamais,

quand même je vous renverſerois, on ne pourroit vous reprocher de n'avoir cédé qu'à l'homme le plus renommé pour la valeur & pour la force.

La guerrière ſourit amèrement en écoutant cet inſolent propos; & pour toute réponſe, elle s'éloigna bruſquement pour prendre l'eſpace néceſſaire, & preſſa ſon cheval des éperons, pour courir ſur ce pont étroit, & l'attaquer armée de ſa lance d'or. Rodomont auſſi-tôt met la ſienne en arrêt, & fond ſur la guerrière; le pont tremble, & retentit ſous les pieds de leurs chevaux, au point de frapper l'oreille de gens éloignés, qui ſe retournent à ce bruit : la lance d'or produit ſon effet ordinaire ; elle enlève très-haut le Paladin, & le fait retomber la tête la première ſur le pont. Etadamante eut à peine la place néceſſaire pour paſſer à côté de lui ; mais Rabican étoit trop adroit & trop léger pour la précipiter dans le fleuve ; le petit bord du pont lui ſuffit pour poſer ſes pieds ; il eût eu l'adreſſe de courir de même ſur le tranchant d'une épée. La guerrière ſe retourne alors vers le Sarrazin abattu : Tu peux voir à préſent, lui dit-elle, lequel de nous deux eſt vainqueur ; &, continua-t-elle en riant, quel eſt celui qui devoit abattre l'autre. Rodomont honteux, étonné de ſe voir renverſé par une femme, reſte

muet, ſoit qu'il ne puiſſe, ou qu'il ne veuille pas lui répondre; il ſe relève triſte & furieux dans le fond de l'ame; il fait trois ou quatre pas, arrache lui-même toutes ſes armes, les jette ſur des roches, appelle un écuyer, ordonne qu'on délivre ſes priſonniers, part ſeul, à pied; & depuis on fut très-long-tems ſans entendre parler de lui: l'on dit même alors qu'il s'étoit retiré dans une grotte obſcure.

Bradamante fit auſſi-tôt attacher les armes du Sarrazin au tombeau d'Iſabelle; elle en fit enlever celles qu'elle reconnut avoir appartenu aux ſujets de Charles; mais elle voulut que toutes celles des Chevaliers Sarrazins y reſtaſſent ſuſpendues.

La guerrière reconnut facilement les armes de Brandimart, d'Olivier & de Sanſonnet. Ces trois guerriers ayant quitté la Cour de Charles pour chercher Roland, avoient malheureuſement pris le chemin du pont où Rodomont les avoit vaincus & déſarmés; tous les trois ayant été conduits en Afrique, ils étoient priſonniers dans Alger.

Parmi les armes des Sarrazins qui reſtèrent ſuſpendues au monument d'Iſabelle, on voyoit celles du Roi de Circaſſie, qui n'avoit fait encore que d'inutiles efforts pour s'emparer de ſon Frontalet; il avoit encore perdu ſon ſecond

cheval & ſes armes. Le pauvre Sacripant, bien affligé d'être forcé de partir à pied de ce pont où Rodomont ne retenoit point ceux de ſa ſecte, n'oſa pas retourner vers le camp; il n'eût pas voulu montrer à la Cour d'Agramant un front humilié. La belle Angélique ne ſortant ni de ſon cœur ni de ſon ſouvenir, il ſe remit à ſuivre ſes traces; il apprit, chemin faiſant, de quelque homme qui m'eſt inconnu, qu'Angélique étoit retournée dans le Cathay; & ſur le champ il prit le parti de l'y ſuivre. Mais retournons à la fille d'Aymon.

Dès que Bradamante eut fait poſer ſur la grande tour une inſcription qui portoit comment elle avoit rendu le paſſage libre, elle fut trop touchée de voir Fleur-de-Lys répandre toujours des larmes, pour ne lui pas demander quel étoit ſon projet en partant de ce lieu? Celle-ci lui répondit qu'elle n'en avoit pas d'autre que de retourner au camp raſſemblé ſous Arles: Mon eſpérance, lui dit-elle, eſt d'y trouver un vaiſſeau pour paſſer en Afrique, & je ne m'arrêterai point que je n'aie trouvé mon Epoux, & celui que je regarde toujours comme mon Amant: je veux tout tenter pour le remettre en liberté; il n'eſt rien que je n'entreprenne de nouveau pour y réuſſir. Si Rodomont oſe manquer à la parole qu'il vous a donnée, je m'offre, lui répondit

Bradamante, à vous accompagner une partie du chemin, & jusqu'à ce que vous découvriez la ville d'Arles, où je vous prie d'aller pour l'amour de moi. Vous trouverez Roger à la Cour d'Agramant, & ses exploits le rendent célèbre parmi les Sarrazins; je vous prie de lui remettre le bon cheval que montoit le fier Chevalier que j'ai renversé; j'exige de votre amitié, que vous lui disiez ces propres mots : Un Chevalier qui veut prouver à l'univers que vous avez manqué de foi, vous envoie ce cheval; il desire que vous vous en serviez, & que vous vous couvriez de vos armes pour le venir joindre au plutôt; il vous attend pour vous en demander raison & pour vous combattre.

Dites-lui cela seulement, je vous prie; & s'il vous demande mon nom, ayez absolument l'air de l'ignorer. Fleur-de-Lys lui promit non-seulement d'obéir à ses ordres, mais elle l'assura qu'elle desiroit trouver l'occasion d'exposer sa vie pour elle. Bradamante la remercia tendrement, & lui remit la bride de Frontin. Les deux belles voyageuses marchent ensemble à grandes journées le long du fleuve; elles arrivent à la vue d'Arles; elles entendent déjà ce bruit sourd, ce frémissement que produit la mer, en venant étendre & briser ses vagues sur le rivage. Bradamante s'arrête à l'extrémité des dernières barrières des

fauxbourgs,

fauxbourgs, pour donner le tems à Fleur-de-Lys de conduire Frontin à Roger.

Fleur-de-Lis, en arrivant à la porte d'Arles, ſe fait conduire à l'hôtel que Roger habite; elle deſcend, &, ſelon l'inſtruction qu'elle a reçue, elle parle à ce Chevalier, lui préſente Frontin, &, ſans attendre ſa réponſe, elle ſe retire promptement pour exécuter le deſſein qu'elle a formé.

Roger demeure ſurpris d'un pareil meſſage; il a beau réfléchir, il ne peut imaginer quel eſt celui qui le défie, & dont les procédés ſont aſſez étranges pour attaquer ſon honneur, dans le même moment qu'il le prévient par le préſent le plus agréable pour lui. Il ne peut ſe reprocher d'avoir manqué de foi: l'homme qui ſeroit en droit de l'en accuſer ne peut ſe préſenter à ſon idée, & Roger eſt bien éloigné de penſer à Bradamante: le ſeul avec lequel il eût une querelle étoit Rodomont; mais il ne l'avoit jamais mis dans le cas de l'accuſer de manquer à ſa parole: il reſtoit en ſuſpens; & cependant Bradamante, ſonnant fortement de ſon cor, l'appeloit au combat.

Cet événement parvint promptement à la connoiſſance d'Agramant & de Marſile: on leur dit qu'un Chevalier étoit à la barrière des fauxbourgs, qui demandoit le combat. Par haſard

Serpentin apprit le premier cette nouvelle ; il obtint des deux Rois, de s'armer & de partir pour aller punir & s'emparer de ce téméraire. Tout le peuple courut ſur les remparts de la ville, pour voir lequel des deux remporteroit la victoire. Serpentin de l'Etoile, couvert d'une cotte brillante ſous ſes autres armes, ſe préſenta, la lance en arrêt ; mais celle d'or le renverſa par terre à la première atteinte, & ſon cheval s'enfuit loin de lui : la guerrière courut après, le prit, & préſenta ſa bride à Serpentin avec politeſſe, en lui diſant : Remontez à cheval, & dites à votre Empereur qu'il m'envoie un Chevalier plus ferme dans les arçons. Agramant, qui fut témoin de cette joûte, s'étant placé, ſuivi de toute ſa Cour, ſur les remparts, fut également ſurpris de la politeſſe du Chevalier inconnu, & du peu de réſiſtance qu'avoit fait Serpentin. Celui-ci revint lui dire bien ingénument, que ce Chevalier le prioit d'envoyer le meilleur de ſes Chevaliers pour le combattre. A ces mots, Grandonio de Volterre, l'un des plus orgueilleux Chevaliers d'Eſpagne, pria le fils de Trojan de lui permettre d'être le ſecond, & ſortit de la ville, en faiſant mille rodomontades : Ta politeſſe, dit-il en abordant la guerrière, ne me touche nullement, & je

prétends bien te mener prisonnier à mon Empereur, à moins que je ne te tue du premier coup, comme c'est assez mon usage.

Bradamante lui répondit gaiement : Tes mauvais propos ne m'empêcheront pas d'être encore plus honnête pour toi ; c'est pour t'obliger que je te conseille de prévenir la rude culbute dont mon bras te menace : crois-moi, retourne à ton maître ; dis-lui de ma part que je ne suis pas venu pour m'éprouver contre des gens de ton espèce ; je le plains s'il ne peut m'envoyer un adversaire qui soit plus digne de moi. Cette plaisanterie amère mit en fureur le Sarrazin ; il tourna promptement la bride pour prendre le terrein nécessaire, & revint la rage dans le cœur contre la guerrière, qui, le frappant de la lance d'or au milieu de son bouclier, lui fit faire une pirouette les pieds en l'air, & l'envoya tomber loin de la croupe de son cheval. Alors Bradamante courant après son courtier, le lui ramena d'un air poli, mais assez malin, en lui disant : Je te l'avois bien prédit ; conviens qu'il valoit beaucoup mieux aller faire mon message, que de joûter contre moi ? Dis donc, je t'en prie, à ton Roi, qu'il choisisse le meilleur Chevalier de son armée ; car il est fort inutile que je me fatigue & m'ennuie à vous renverser tous comme des poltrons l'un après l'autre.

Ceux qui du haut des crénaux regardoient ce combat, ne purent imaginer quel pouvoit être ce Chevalier inconnu; ils nommoient tour-à-tour ceux qui leur avoient paru les plus redoutables dans les combats, & qui leur avoient quelquefois glacé le cœur pendant la plus grande chaleur de l'été : les uns nommoient Brandimart, les autres Renaud; & s'ils euſſent ignoré la folie de Roland, ils l'euſſent nommé le premier. Ferragus alors voulut combattre le troiſième, & dit : J'ignore ſi je ſerai vainqueur; en tout cas, ſi je ſuis porté par terre, je ne pourrai me plaindre, & l'on ne pourra me blâmer après avoir vu la défaite de deux auſſi bons Chevaliers. Alors il ſe prépara bien pour cette joûte, & choiſit le plus vîte & le plus vigoureux cheval qu'il put trouver entre plus de cent bons courſiers.

Ferragus ſortit donc pour attaquer Bradamante: ils ſe ſaluèrent très-poliment en s'abordant; & la guerrière, frappée de ſon air martial, lui dit : Si je ne commets pas une indiſcrétion, Sire Chevalier, j'oſe vous prier de m'apprendre qui vous êtes. Ferragus ne craignoit point de dire un nom ſi célèbre, & ſatisfit à ſa demande : Seigneur, lui dit-elle, votre haute renommée m'eſt trop connue pour que je ne trouve pas de l'honneur à vous combattre;

mais je vous avoue qu'il eſt un autre Chevalier avec lequel je deſirois encore plus vivement d'avoir affaire. — Eh ! quel eſt-il donc, dit Ferragus?... — Roger, lui dit-elle d'une voix mal aſſurée ; & ſon beau viſage prit alors les couleurs de la roſe : ſa renommée eſt ſi brillante, que c'eſt lui que je ſuis venue chercher ; c'eſt Roger dont je deſirerois éprouver la force & la valeur.

La modeſte Bradamante répondoit alors bien ſimplement ſelon ſon idée, & ne méritoit pas que de mauvais plaiſans oſſaſſent entendre malice à ce propos. Eſſayons-nous en attendant Roger, lui dit Ferragus ; & ſi j'éprouve le même ſort que les deux braves Chevaliers qui m'ont précédé, je vous réponds de vous envoyer celui contre lequel vous avez un ſi grand deſir de combattre. Pendant tous ces propos, Bradamante avoit tenu la viſière de ſon caſque levée ; Ferragus la regardoit avec admiration, & déjà le deſir de combattre cédoit en ſon cœur à ceux qu'une ſi belle perſonne faiſoit naître. Par Mahom ! diſoit-il en lui-même, il faut que ce ſoit une des Houris de notre ſaint & charmant Paradis ; ma foi, je n'ai pas beſoin d'être frappé par ſa lance, je ne le ſuis déjà que trop par les traits qui partent de ſes yeux. Cependant, ne pouvant pas refuſer cette joûte,

il s'y préſenta de bonne grace ; mais ce ne fut que pour éprouver le même ſort. Bradamante arrêta ſur le champ ſon cheval, & lui dit, en lui préſentant ſa bride : Seigneur, ſouvenez-vous de la promeſſe que vous m'avez faite. Ferragus un peu humilié, retourna vers Agramant, & dit à Roger qu'il trouva près de lui, que le beau Chevalier qui venoit de l'abattre, vouloit abſolument joûter contre lui.

Roger ne ſe doutant point encore du nom de celui qui le défioit, & ſe croyant bien ſûr de vaincre, ſentit une vraie joie, s'arma promptement : ſans penſer ſeulement à la défaite des trois autres Chevaliers, ſon cœur ne fut ému que par l'ardeur de combattre ; mais, ſelon mon uſage, je m'arrête ici, & vous ne ſaurez que dans le Chant ſuivant comment il s'arma, comment il ſortit, & quel fut l'évènement de ce combat.

Fin du trente-cinquième Chant.

CHANT XXXVI.

PUISSENT tous les guerriers avoir la généroſité pour principe ! Cette vertu naît communément dans notre cœur ; c'eſt à l'éducation à nous la rendre ſi naturelle, qu'il nous devienne impoſſible de ne la pas exercer ſans ceſſe. Une ame baſſe s'écarte de ce noble ſentiment, & finit par s'avilir pour toujours, de même que l'ame élevée ſe perfectionne de plus en plus. Si la nature quelquefois nous porte au mal, malheureux celui qui ſe laiſſe entraîner ; il ne ſe relèvera jamais d'un état vil & mépriſable. Quels grands exemples ne nous ont pas donnés les anciens Chevaliers, dont la mémoire eſt ſi célèbre ? Pourquoi n'en reçoit-on pas auſſi ſouvent de pareils de la Chevalerie de notre ſiècle ? Pourquoi faut-il que nous frémiſſions ſouvent au récit des horreurs & des lâchetés dont quelques-uns ſe rendent coupables ?

Vous les imitâtes ces anciens Héros, ô généreux Hippolyte ! lorſque vous ornâtes les murs de nos Temples des pavillons arrachés de ces galères ennemies que vous amenâtes captives dans les ports de votre patrie.

Quelle dut être votre consternation, nobles & sages Vénitiens, lorsque vous apprîtes que vos troupes mercenaires s'étoient livrées aux mêmes excès de scélératesse & de cruauté, que des Tartares & des Infidèles sans frein eussent exercés contre nous ! Ces troupes, à votre solde, portèrent le fer & la flamme dans nos cités, & jusques dans l'asyle agréable de nos campagnes.

Cette conduite, ô magnanime Hippolyte ! fut d'autant plus criminelle contre vous, qu'absent alors de vos malheureux Etats, vous étiez près de l'Empereur au siège de Padoue ; ces barbares auroient dû se souvenir que souvent vos mains victorieuses avoient éteint les feux que la première fureur de la guerre avoit allumés dans les cités de la domination Vénitienne, & que vous aviez toujours traité les sujets de cette République avec la générosité qui vous est si naturelle.

Je ne veux point vous rappeler ici tous les actes injustes & cruels qu'ils ont exécutés contre nous ; je ne veux en rapporter qu'un seul ; & l'ame la plus dure, le rocher le plus insensible, doivent être attendris par mon récit. Souvenez-vous, Seigneur, du jour où vous envoyâtes deux troupes à la poursuite des ennemis, qui, chassés de leurs vaisseaux, couroient cherchez

une retraite dans quelque citadelle ; ſemblables aux Héros Troyens, lorſqu'ils voloient pour embraſer la flotte des Grecs, je vis les jeunes Hercule Cantelme & Alexandre Ferruſin, qui, tels qu'Hector & le brave fils de Vénus, s'étoient avancés hors des rangs pour ſuivre de plus près les ennemis juſques dans leurs retraites : l'un & l'autre ſe livrant trop à l'impétuoſité de leur âge & de leur valeur, furent entourés ; Ferruſin eut le bonheur de s'échapper ; Cantelme ſeul demeura priſonnier. O malheureux Duc de Sora ! quel dut être ton déſeſpoir, lorſque tu vis mille épées étincelantes levées ſur la tête de ton brave fils, & qu'enſuite ces barbares le conduiſirent ſur le tillac d'un de leurs vaiſſeaux, & lui tranchèrent la tête à tes yeux ? Hélas ! comment le même coup ne t'arracha-t-il pas auſſi la vie ? Barbares Eſclavons ! quel eſt l'homme féroce du Nord qui vous enſeigna les loix de la guerre ? Le Scythe vous a-t-il appris à maſſacrer de ſang froid le priſonnier qui ne peut plus ſe défendre & qui vous a rendu les armes ? Quoi ! vous avez l'air de punir comme coupable le jeune combattant qui ſert ſa patrie ! O ſoleil ! ceſſe de répandre tes rayons purs & bienfaiſans dans un ſiècle cruel, que des Tantales & de nouveaux Atrides enſanglantent & déshonorent ! Monſtres avides de ſang, vous

avez répandu celui d'un jeune héros qui n'eût point eu d'émule de l'un à l'autre pôle ! Oui, les Antropophages, Polyphême même l'eussent épargné ; mais votre cœur est moins humain que celui des Cyclopes & des farouches Lestrigons. Non, les guerriers antiques ne donnèrent jamais un pareil exemple de fureur à la terre ; contens de vaincre, la douce humanité renaissoit en leurs cœurs après la victoire ; & les vaincus trouvoient un asyle sûr, & les secours nécessaires dans leur générosité. Voyez comment cette vertu fut celle de la belle & victorieuse Bradamante ! A peine eut elle renversé trois redoutables ennemis, qu'elle courut à la poursuite des chevaux échappés de leurs mains, & qu'elle vint elle-même les leur ramener, & leur en présenter la bride.

Je vous ai dit dans l'autre Chant, comment Bradamante avoit abattu Serpentin de l'Etoile, Grandonio de Volterne & Ferragus ; &, qu'après leur avoir rendu leurs chevaux, elle avoit prié ce dernier de défier Roger de sa part : ce défi fut accepté par ce brave Chevalier ; il demanda sur le champ qu'on lui portât ses armes. Pendant qu'il s'en couvroit, les Chevaliers d'Agramant élevoient avec raison l'excellence du Chevalier étranger, & demandèrent à Ferragus s'il ne le connoissoit pas. Soyez sûrs, leur

dit-il, que ce n'eſt aucun de ceux que vous avez nommés juſqu'ici : je l'ai d'abord pris pour un jeune frère de Renaud ; mais, depuis que j'ai ſi bien éprouvé ſa force & ſa valeur, je ne peux croire que ce puiſſe être Richardet ; je croirois plutôt que ce pourroit être ſa célèbre ſœur Bradamante, ayant ouï dire qu'ils ſe reſſemblent beaucoup. On aſſure que cette ſœur eſt égale en force à Renaud, & qu'aucun Paladin François ne la ſurpaſſe. Quant à moi, je ſuis payé pour croire qu'elle eſt encore ſupérieure à ſon frère, & même à ſon couſin Roland.

Roger ſe ſentit ému bien vivement en écoutant Ferragus : la couleur rouge dont le ſoleil colore l'air à ſon lever, eſt moins vive que celle de ſes joues ; il frémit ; il ne ſçait quel parti prendre : pluſieurs ſentimens différens l'agitent à-la-fois ; les feux les plus vifs de l'amour ſont dans ſon cœur, & cependant un froid mortel coule dans ſes veines ; il craint que ſa Bradamante ne l'aime plus, & que la haine n'ait éteint les ſentimens qu'elle avoit pour lui ; dans cette incertitude mortelle, il ne ſçait quel parti prendre.

Marphiſe, préſente à ce que Ferragus venoit de dire, ſe ſentit naître le deſir le plus ardent d'aller joûter contre ce Chevalier. On ſait qu'elle

étoit toujours armée, & qu'elle ne ſupportoit que cette eſpèce de parure ; elle craignit que Roger qui s'armoit ne lui dérobât cette victoire ; elle prit ſon parti de le prévenir ; &, ſautant ſur ſon cheval, elle courut promptement à la barrière où la fille d'Aymon ſentoit palpiter bien vivement ſon cœur, au moment de voir Roger qu'elle attendoit. Son deſſein étoit bien de le faire ſon priſonnier ; mais où porterai-je le fer de ma lance, ſe diſoit-elle ? mon cœur ne recevra-t-il pas le coup que ma main tremblante oſera lui porter ?...

Marphiſe ayant franchi les portes de la ville, arriva dans ce moment, portant un phénix ſur ſon caſque. On ignore ſi Marphiſe avoit choiſi cet oiſeau célèbre pour emblême, par une élévation d'âme qui la portoit à ſe croire ſupérieure à tout ſon ſexe, ou ſi c'étoit pour annoncer qu'elle imiteroit cet oiſeau qui ſe ſuffit à lui-même, & qui dédaigne toute eſpèce d'union. Bradamante la regardant avec attention, ne reconnut point ce Roger, dont l'air & le moindre trait étoient ſi bien gravés dans ſon cœur. Bradamante ne revoyant point ſon Amant, demande avec humeur à ce nouvel adverſaire quel eſt ſon nom ?... Quel mouvement impétueux s'élève dans ſon ame, lorſqu'elle apprend qu'elle voit ſa rivale, & que c'eſt cette ennemie

mortelle qui fait le malheur de ſa vie, en lui raviſſant le cœur de Roger ?... Réſolue de mourir ou de ſe venger, Bradamante furieuſe tourne ſon cheval pour retourner fondre ſur elle. Ce n'eſt plus une ſimple joûte, ce n'eſt plus le deſſein de renverſer ſeulement ſon ennemie qui l'anime; c'eſt le deſir ardent de la percer d'outre en outre de ſa lance, & de donner la mort à celle dont elle eſt jalouſe juſqu'à la fureur.

Marphiſe, pour la première fois de ſa vie, fut renverſée durement ſur le ſable ; & cet affront, qu'elle n'avoit jamais eſſuyé, la remplit de dépit & de colère. A peine fut-elle relevée, qu'elle mit l'épée à la main pour ſe venger. Que fais-tu, Marphiſe, lui cria la fille d'Aymon auſſi courroucée qu'elle ? n'es-tu donc pas ma priſonnière ?... Si j'ai bien voulu traiter les autres avec courtoiſie, ſçache que tu n'en éprouveras aucune de ma part; & je prétends te punir, & de tes ſentimens coupables, & de ton fol orgueil. Marphiſe, à ce propos, frémit de rage : l'eſpèce de murmure qui ſort de ſon caſque reſſemble à celui de l'Aquilon dont le ſouffle ſe briſe contre un rocher; elle crie, mais ſans pouvoir articuler un ſeul mot, & ne lui répond qu'à coups d'épée; aveuglée par ſa fureur, elle veut frapper également, & la fille

d'Aymon, & ſon cheval : mais Bradamante détourne Rabican ; &, ſans ménager Marphiſe, quoiqu'elle ſoit à pied, elle lui porte un autre coup de lance qui la renverſe une ſeconde fois. Marphiſe ſe relève à l'inſtant ; elle attaque plus furieuſement que jamais la fille d'Aymon, qui la renverſe encore. Quoiqu'en effet Bradamante fût d'une force & d'une valeur extrêmes, elle n'eût pas été cependant aſſez ſupérieure à Marphiſe pour la renverſer auſſi facilement, ſans le charme attaché ſur la lance d'or.

Ce combat, qui ſe paſſoit entre les murs d'Arles & l'armée Chrétienne qui s'en étoit approchée déjà d'aſſez près, attira pluſieurs Chevaliers de Charles qui n'étoient éloignés que d'un mille de ce champ de bataille : ils admiroient Bradamante ſans la connoître ; ils jugeoient ſeulement qu'elle devoit être de leur parti. Le fils de Trojan voyant approcher des remparts d'Arles beaucoup de Chevaliers François, craignit quelque ſurpriſe, & fit ſortir promptement un nombre égal des ſiens. Roger, auquel Marphiſe, en le prévenant, avoit enlevé l'honneur de ce combat, ſortit avec eux.

A peine l'amoureux Roger eut-il vu les deux guerriers aux mains, qu'il reconnut ſa chère Bradamante, & qu'il frémit du péril qu'elle couroit en combattant contre la redoutable

Marphiſe; mais voyant le déſavantage que cette guerrière avoit dans ce moment, il reſta dans l'étonnement; l'inſtant d'après, il éprouva la même crainte, voyant qu'elles combattoient avec plus de fureur qu'auparavant : il aimoit tendrement les deux guerrières; mais la tranquille & douce amitié ſeulement, le portoit vers Marphiſe, & le plus ardent & le plus fidèle amour l'entraînoit pour Bradamante; il les auroit volontiers ſéparées, ſi les loix de l'honneur & des combats l'euſſent permis : mais les Chevaliers d'Agramant, qui ſe trouvoient avec lui, voyant le déſavantage que Marphiſe à pied avoit avec Bradamante, s'avancèrent pour interrompre le combat; alors les Chevaliers Chrétiens ſe préſentèrent contre eux, & ſur le champ ils en vinrent aux mains enſemble.

L'alarme ſe répandit également dans Arles & dans le camp de Charles : comme ſouvent peu de choſe l'excitoit, les uns montent à cheval, les autres s'arment en diligence; & tous vont ſe ranger ſous leurs bannieres. Les cavaliers ſe raſſembloient au ſon éclatant de la trompette, & l'infanterie au bruit des clairons; l'eſcarmouche dans laquelle les deux partis ſe mêlèrent enſemble avec fureur, fut longue & très-ſanglante. Bradamante, outrée que ſon combat fût inter-

rompu dans le moment où la victoire sembloit lui promettre la mort si desirée de sa rivale, portoit ses pas de tous côtés, bien moins occupée à combattre, qu'à chercher ce Roger toujours si cher à son cœur; elle le reconnoît bientôt à l'aigle blanc éployé sur son bouclier: elle s'arrête à le regarder; elle contemple cet air noble & fier, ces mouvemens où la force & la grace se réunissent; mais bientôt elle cesse de s'attendrir, & sa colère se rallume en pensant que tous les charmes de son amant font le bonheur de Marphise. Quoi! s'écria-t-elle alors, une autre que moi baiseroit tes lèvres charmantes! Non, non, ma rivale ne te possédera jamais, non, tu ne seras à personne, si tu n'es pas à moi. Cruel! plutôt que d'expirer seule de la juste fureur qui me transporte, tu vas périr de la main de ton Amante; la mort du moins nous réunira, &, puisque tu me fais expirer de douleur, il est bien juste que tu meurs de ma main. Mais quelle différence entre nous! je ne mérite pas de perdre la vie, & tu te montres indigne de jouir de la tienne, en la rendant criminelle par ton parjure. Grands Dieux! je ferai donc mourir, hélas!... l'Amant, l'Epoux que mon cœur desire! Pour toi Roger, mille fois plus cruel & plus barbare, c'est sans nulle pitié que tu déchires l'ame de celle qui t'adore!... Mais pourquoi balançai-je

encore

encore ? pourquoi ma foible main n'a-t-elle pas encore percé ce cœur perfide, qui ne craint point les effets mortels de mon déſeſpoir ? Quoi ! lorſque tu n'es plus ſenſible pour moi, je pourrois avoir la lâcheté de le ſouffrir ! Ah ! perfide Roger, il faut que je te puniſſe ; il faut qu'un ſeul coup me venge de mille & mille que tu m'as portés !.... Alors la guerrière furieuſe preſſe les flancs de Rabican, & le porte contre ſon Amant : Prends-garde à toi, lui crie-t-elle, perfide Roger ; non, ſi mon bras ſeconde ma juſte fureur, tu n'auras pas le vain orgueil d'aller loin de moi braver le cœur que ton parjure déchire. La voix de Bradamante fut trop bien reconnue par celui de Roger, pour qu'il pût s'y méprendre ; il crut alors que le ſeul reproche qu'elle eût à lui faire, étoit de n'avoir pas exactement tenu la convention qu'ils avoient faite enſemble ; il veut lui parler ; il lui fait en vain des ſignes pour l'arrêter : plus furieuſe que jamais, & la viſière baiſſée, elle court, portée par ſon déſeſpoir, pour le renverſer. Lorſque Roger la voit déterminée à l'attaquer, il s'affermit dans ſes arçons ; il met ſa lance en arrêt ; mais.... il en élève le fer !... Bradamante baiſſe la ſienne ; & dans l'inſtant même qu'elle s'approche de cet Amant adoré, elle ne peut plus ſe réſoudre à le frapper : l'amour détourne le

fer de ſa lance ; ils paſſent donc tous les deux ſans s'atteindre, & le ſeul coup qui les bleſſe, c'eſt un nouveau trait qui leur eſt lancé par l'amour. Bradamante, voyant que ſon bras ſe refuſe à frapper l'Amant qu'elle adore, s'éloigne, porte plus loin ſa fureur, & ſe jettant au milieu des Sarraſins, elle fait des exploits dignes d'être élevés juſqu'aux Cieux: en peu de momens, elle porta plus de trois cents Sarraſins par terre ; &, toute ſeule, elle mit en fuite le reſte de ceux qui s'étoient préſentés à ce combat.

Le tendre & fidèle Roger, qui ne pouvoit s'empêcher de la ſuivre de loin, la joint un moment à la fin, & s'écrie : Ah ! Bradamante, je meurs, ſi je ne te parle un moment. Ah ! Dieu ! que t'ai-je donc fait pour t'obliger à me fuir ?... Ah ! Déeſſe unique de mon ame, daigne enfin m'écouter !....

Comme la douce haleine du vent du midi, qui, s'élevant de la mer, ramène la chaleur, fond les neiges accumulées & les glaçons les plus ſolides, les diſſout, & les fait ſe répandre en torrens ; de même la voix ſuppliante de Roger, ce peu de mots qui partoient du cœur, ces plaintes ſi tendres, amollirent ſur le champ ce cœur que Bradamante en ſa colère croyoit être de marbre. Dans ce premier moment, elle ne veut ni ne peut encore moins lui répondre ; mais elle détourne Rabican ; &, ſortant de la mêlée, ſa

main, guidée par ſon ſenſible cœur, fait ſigne à ſon amant de la ſuivre : elle pouſſe ſon cheval au travers d'un pavillon, où ſe trouve une petite planimétrie plantée de cyprès de même âge & rangés avec ſoin ; elle entre ſous ces arbres, & s'arrête.

On voyoit entre ces cyprès un tombeau de marbre blanc, nouvellement élevé : une inſcription pouvoit inſtruire les paſſans ; mais l'ame de Bradamante étoit trop fortement occupée pour s'arrêter à la lire. Roger, qui ſuivoit de près Bradamante, la joignit en ce moment. Mais retournons à Marphiſe, qui pendant ce tems étoit remontée à cheval ; elle couroit pour trouver ce guerrier qui, d'un ſeul coup, l'avoit portée par terre.

Marphiſe ayant vu celui qu'elle prenoit encore pour un Chevalier ſortir de la mêlée, & Roger le ſuivre, courut après eux : elle étoit bien loin de penſer que ce fuſſent des Amans conduits par l'amour ; elle crut, au contraire, que ces deux Chevaliers ne s'éloignoient que pour terminer enſemble une querelle : elle frappe ſon cheval des éperons ; elle vole, & les joint au moment où tous deux arrivoient ſous les cyprès. Amans ! tendres Amans ! jugez à quel point ſon arrivée fut fâcheuſe & cruelle pour ceux qui devroient vous ſervir de modèles !.... Bradamante ; en

voyant Marphiſe, ſentit renaître toutes les fureurs de la jalouſie ; elle ne douta pas un inſtant que l'amour ne l'eût conduite ſur les pas de Roger : Perfide, lui dit-elle, il ne t'auroit donc pas ſuffi que je fuſſe ton infidélité par des rapports fidèles, ſi tu ne m'avois fait voir celle que tu me préfères ! Tu voudrois déjà me voir bien loin de toi ; mais ne crois pas que je rempliſſe ta vaine eſpérance ; je vais mourir, ingrat ! mais, avant que d'expirer, je vais entraîner mon odieuſe rivale dans ma chute.

A ces mots, elle s'élance avec la viteſſe d'une vipère en fureur ; elle atteint Marphiſe au milieu de ſon bouclier, & la renverſe avec tant de force, que ſon caſque entra preſque à moitié dans le ſable. Cependant Marphiſe s'étoit préparée à la joûte, mais rien ne put l'empêcher de frapper la terre avec la plus grande violence. Bradamante, qui veut mourir, ou donner la mort à ſa rivale, eſt ſi furieuſe, qu'elle ne penſe pas à la frapper une ſeconde fois avec ſa lance ; elle ſaute à bas de ſon cheval, jette la lance d'or, & court ſur Marphiſe pour lui couper la tête ; mais cette guerrière s'étoit déjà relevée ; &, furieuſe de ſe voir une ſeconde fois abattue, elle court, & s'élance l'épée haute contre la fille d'Aymon. Tous les cris de Roger ſont impuiſſans pour arrêter les deux guerrières qui s'attaquent avec une

fureur égale; elles ſe joignent de ſi près, que leurs épées, ſe croiſant juſqu'à la garde, leur deviennent preſque inutiles pour ſe frapper; plus animées que jamais, elles laiſſent tomber leurs épées, ſe prennent au corps, & cherchent mutuellement à ſe renverſer, & ſe percer à coups de poignard. Roger les preſſe, les conjure de s'arrêter, mais toutes ſes prières ſont vaines.

Voyant que ſes cris ne peuvent rien ſur elles, il ſe diſpoſe à les ſéparer de force; il leur arrache leurs poignards de la main, les jette au pied d'un cyprès; &, ne leur voyant plus d'armes meurtrières, il redouble de prières; il en vient même juſqu'à la menace: mais il ne fait que de vains efforts; les pieds, les mains, tout eſt employé par les guerrières pour parvenir à ſe nuire. Roger s'empare tour à tour de leurs bras; il les ſaiſit dans les ſiens pour les ſéparer; il emploie même ſa force avec tant de violence, qu'à la fin Marphiſe entre en fureur contre lui; elle oublie qu'elle eſt l'amie de Roger; elle le croit d'accord avec ſon ennemie pour l'inſulter & pour l'attaquer. Alors elle ſe détache de Bradamante; elle court à ſon épée, & revient ſur lui: Tu fais un acte indigne d'un Chevalier, lui dit-elle avec fureur. Pourquoi troubles-tu notre combat, contre toutes règles? Mais mon bras t'en fera repentir; il me ſuffit pour vous vaincre tous les

deux. Roger veut en vain lui parler pour appaiſer ſa colère ; elle refuſe de l'écouter : il eſt enfin forcé de tirer ſon épée pour ſe défendre de Marphiſe, qui le frappe à coups précipités, & le feu de la colère commence à ſe répandre ſur ſon front. Jamais aucun ſpectacle ne put enchanter les Athéniens, jamais le peuple vainqueur de la terre ne put voir les grandes fêtes remplir ſes cirques de chars, & l'arêne de ſes amphithéâtres de gladiateurs, avec autant de plaiſir, que Bradamante en ſentit en voyant le combat de Marphiſe & de Roger ; elle s'arrête avec délices à contempler ce ſpectacle, qui détruit en un inſtant les noirs ſoupçons qui l'agitent. Elle venoit de ramaſſer ſon épée ; elle s'appuie ſur ſon pommeau. Roger, attaqué, combattant vivement contre celle qu'elle avoit regardée comme ſa rivale, fixoit ſes yeux attentifs ; elle croyoit voir le Dieu de la guerre en ſon Amant : Roger, les armes à la main, en avoit la valeur & la grace : pour Marphiſe, elle lui parut être une Furie déchaînée qui ſe révoltoit contre Mars. Il eſt vrai que le brave Roger, maître de lui même & ménageant ſes coups, avoit l'art de n'en porter aucun qui pût être dangereux : il connoiſſoit qu'elle étoit la trempe de la redoutable baliſarde ; l'expérience l'avoit rendu certain, que preſque tous ſes coups étoient mortels, & que nul enchante-

ment n'y pouvoit mettre obſtacle. Il avoit donc grand ſoin de ne frapper jamais, ne de ſon taillant ni de la pointe, & ne portoit des coups ſur les armes de Marphiſe, que du plat de cette dangereuſe épée. Roger, quoique ſouvent irrité de voir que la fureur de Marphiſe ſe ſoutenoit avec la même impétuoſité, avoit eu long-tems la conſtance de ne frapper que de manière à ne pouvoir la bleſſer : il perdit enfin patience ayant reçu le coup le plus furieux que Marphiſe lui porta ſur la tête : le bouclier d'Hector pouvoit ſeul le parer, & ſi Roger ne l'eût oppoſé promptement à l'épée de Marphiſe, ſon caſque peut-être n'auroit pu réſiſter à ſa violence. Le guerrrier ſentit ſon bras gauche engourdi par ſa peſanteur ; à peine pouvoit-il ſoutenir ſon bouclier : un inſtant de colère lui fit porter un coup de pointe à Marphiſe ; & ſi ce coup eût atteint ſa cuiraſſe, baliſarde l'eût percée d'outre en outre ; mais heureuſement (& moi-même je ne pourrois vous dire par quel heureux haſard) l'épée de Roger ne frappa qu'un des cyprès de ce boſquet funèbre ; baliſarde entra dans ſon tronc d'une palme de profondeur.... Dans ce moment même la terre trembla ſous leurs pieds, les cyprès agitèrent leurs têtes ; & bientôt une voix rauque & terrible s'éleva du fond de ce tombeau, qu'à peine ils avoient remarqué.

Arrêtez, leur cria cette voix effrayante, & ceſſez un combat odieux; il eſt également injuſte & barbare, que le frère ou la ſœur ſe donnent la mort. Ecoute-moi, mon cher Roger; & toi, Marphiſe qui ne m'es pas moins chère, croyez ce que je vais vous révéler.... Le même père, la même mère vous ont donné la vie, & tous les deux jumeaux le même jour vous a vu naître. Roger II fut votre père, & votre mère fut la belle & malheureuſe Galacielle. Les cruels frères de votre mère donnèrent la mort à Roger; &, ſans avoir pitié de leur ſang, & de l'état de leur ſœur prête à devenir mère, ils la firent porter ſur un foible & mauvais eſquif, & l'abandonnèrent à la fureur des flots. Mais la fortune, quoique vous ne fuſſiez pas encore nés, vous deſtinoit dès ce temps aux plus glorieuſes entrepriſes; elle fit aborder paiſiblement cet eſquif au-deſſus de Sirthes, ſur un rivage inhabité: c'eſt-là que votre mère vous mit au jour; mais la douleur profonde & tout ce qu'elle avoit eſſuyé, la priva de cette vie mortelle; ſa belle ame s'envola dans le ſein du Père céleſte. La Providence voulut que je me trouvaſſe en ce moment aſſez près pour vous ſauver la vie.

Je donnai la ſépulture à votre mère, continua la même voix, &, vous enveloppant après tous les deux dans ma robe, je vous portai ſur le

mont Carène ; je fis, par mon pouvoir, ſortir une lionne de la forêt ; elle abandonna pour vous ſes petits, & vous nourrit tous les deux de ſon lait, pendant l'eſpace de vingt mois. Pendant un jour malheureux, des affaires preſſantes me firent éloigner de mon habitation ; une horde d'Arabes arriva chez moi (peut être même vous pouvez vous le rappeller) ; ils s'emparèrent de vous, ma chère Marphiſe, & vous emportèrent ; votre frère, un peu plus fort, ſe déroba de leurs mains par la fuite. A mon retour, je donnai bien des larmes à votre perte, & tous mes ſoins ſe portèrent à conſerver bien chèrement le ſeul élève qui me reſtoit.

Hélas ! tu le ſçais, mon cher Roger, tu dois être ſenſible aux tendres ſoins que ton maître Atlant a pris de toi, tant qu'il a joui de la lumière. La plus noire des trahiſons menace tes jours chez les Chrétiens ; il n'eſt rien que je n'aie fait pour te dérober à la maligne influence des aſtres qui préſidèrent à ta naiſſance ; tous mes efforts ont été vains : ton courage, en t'arrachant de mes bras, te livre à tout ce que je crains pour toi. Cher Roger ! le malheureux Atlant, accablé par ta perte, a ſuccombé ſous le poids des ans & de la douleur ; mais mon art m'ayant fait prévoir qu'un jour tu devois com-

battre ta propre ſœur dans l'endroit où nous ſommes, j'ai choiſi ce lieu pour y faire conſtruire mon tombeau; mes cris, mes larmes ont obtenu de l'impitoyable Caron, de ne point paſſer mon ombre juſqu'au moment de ce combat dont la ſeule idée me faiſoit horreur; j'erre autour de ce tombeau depuis que j'ai rendu mon dernier ſoupir, & je vous attendois tous les deux. O Bradamante! bannis donc de ton cœur une injuſte jalouſie, & crois que notre cher Roger ne reſpire que pour t'adorer & mériter ton amour. Mais, ô mes chers enfans! recevez mes derniers adieux; je ſens que la lumière me bleſſe, & qu'il eſt tems que je m'enſeveliſſe dans l'ombre éternelle.

La voix d'Atlant ceſſa de ſe faire entendre à ces mots. Bradamante, Marphiſe & Roger, reſtèrent quelques momens dans une ſurpriſe mêlée d'attendriſſement: Roger alors reconnoît Marphiſe pour être ſa ſœur; l'un & l'autre ſont pénétrés de tendreſſe & de joie; ils courent en ouvrant leurs bras, & Bradamante jouit ſans trouble, du ſpectacle agréable de leurs embraſſemens fraternels. Le frère & la ſœur ſe plaiſent également à ſe rappeller l'un à l'autre les jeux de leur enfance; mille petits détails qu'ils ſe racontent avec feu, leur font encore mieux

ſentir le bonheur de leur réunion, & confirment tout ce qu'ils ont appris de l'ombre de l'Enchanteur.

Roger ne voulut point cacher à Marphiſe l'amour qui l'avoit ſoumis à Bradamante. Avec quel feu, quelle reconnoiſſance ne parla-t-il pas de tout ce que cette guerrière avoit fait en lui rendant deux fois la liberté! Marphiſe, touchée de leur amour & des vertus héroïques de Bradamante, lui tendit les bras, & la plus tendre amitié bannit la haine & la colère de l'ame de ces deux belles guerrières; l'une & l'autre furent remplacées par l'admiration & l'amour. Marphiſe pria ſon frère de lui faire connoître quels étoient la maiſon, l'état & les événemens de la vie de leur père; de quelles mains il avoit reçu la mort, & ſi c'étoit dans une bataille ou dans un combat particulier qu'il avoit perdu la vie; elle deſira de ſçavoir auſſi quel étoit le barbare dont l'ordre avoit fait livrer leur malheureuſe mère à la fureur des flots. La guerrière n'étoit encore qu'une enfant lorſqu'elle avoit entendu ces faits; ils étoient depuis long-tems ſortis de ſa mémoire.

Roger commença par lui dire comment ils deſcendoient en droite ligne d'Hector & de ſon fils Aſtianax, qu'un ſerviteur adroit & fidèle avoit ſçu ſauver à la prévoyance cruelle d'U-

lyſſe, en faiſant remplacer le fils du Héros par un autre enfant Troyen; il lui raconta comment le fils d'Hector, ſouſtrait aux Grecs, étoit ſorti de la Troade, avoit long-tems erré ſur les mers, étoit enfin abordé dans la Sicile, & s'étoit acquis la domination de Meſſine. Ses deſcendans, continua-t-il, partirent de ſon célèbre phare pour s'emparer de la Calabre; leurs ſucceſſeurs parvinrent à s'établir dans la ville de Mars. Plus d'un Empereur de leur nom régna dans Rome depuis Conſtance & Conſtantin, juſqu'au grand Charles, fils de Pepin. Roger, premier du nom; Jambaron, Beuves, l'un des ancêtres de la Maiſon de Clermont; Raymbaud, & Roger II, furent tous de cette illuſtre race: ce fut ce dernier Roger qui fut (comme on vous l'a déjà dit) l'époux de notre mère Galacielle. Vous trouverez dans l'Hiſtoire, ce que la Renommée a publié de leurs exploits immortels.

Après avoir inſtruit ſa ſœur de ce qui concernoit leurs aïeux, il lui raconta comment Agolant avoit conduit avec lui, dans le voyage qu'il avoit fait en France, ſes deux fils Almont & Trojan, & ſa fille Galacielle, dont la force & la valeur ſurpaſſoit celle des Paladins François; & comment cette jeune Princeſſe, cédant à l'amour de Roger, avoit reçu le baptême,

& n'avoit pas craint de braver la colère de ſon père pour épouſer ſon jeune & brave Amant : il pourſuivit en lui racontant avec horreur comment l'inceſtueux & coupable Bertrand, frère du malheureux Roger, avoit trahi toute ſa famille, dans l'eſpérance de poſſéder ſa belle-ſœur Galacielle dont il étoit éperdument amoureux. Il finit par le récit de l'infâme trahiſon de Bertrand, qui lui-même avoit livré la ville de Rizza, devenue bientôt le théâtre ſanglant de la cruauté des Sarrazins, & ſur-tout de l'acte inhumain d'Agolant, & de ſes deux fils Almont & Trojan, qui condamnèrent l'infortunée Galacielle, dont ils avoient maſſacré l'époux, à la mort longue & certaine qu'elle devoit ſubir, expoſée groſſe, pendant l'hiver, dans un eſquif ſans agrès, ſans vivres & ſans gouvernail, ſur une mer orageuſe.

Marphiſe regardoit fixément ſon frère en écoutant ce récit : ſon ame élevée paſſoit toute entière ſur ſon front & dans ſes regards animés, en apprenant qu'elle étoit d'une race illuſtre & ſi renommée. Elle ſçavoit que la Maiſon de Montgraine & celle de Clermont étoient deux branches de cette même race, & n'avoient jamais produit que des Paladins redoutables, tels que Roland & Renaud ; mais lorſque Roger en fut à la fin tragique de ſon récit, & que Mar-

phiſe apprit que ſon père Roger & ſa mère Galacielle étoient tombés ſous les coups des pères & de l'oncle d'Agramant, elle ne put s'empêcher de l'interrompre. Ah ! mon frère ! dit-elle à Roger, comment ſe peut-il que tu n'aies pas encore vengé la mort de ton père?... Puiſque la mort d'Almont & de Trojan, punis déjà de leurs crimes par la main de Roland & par celle de Charlemagne, ne te laiſſe plus le devoir de te baigner dans leur ſang, tu dois venger la mort de notre père dans celui du ſuperbe Agramant. Comment pourras-tu te laver de la tache honteuſe d'être à ſon ſervice & dans ſa Cour, au lieu de lui donner la mort ? Oui, je fais le ſerment au Dieu vivant que notre père ſervoit, & qui dès ce moment élève mon ame à croire en lui, je jure que jamais je ne me dépouillerai de l'armure qui me couvre, juſqu'à ce que j'aie vengé Roger & Galacielle dont j'ai reçu le jour : crois que tu me perceras le cœur, tant que je te verrai tirer ton épée pour le ſervice d'Agramant & des Sarrazins, toi qui ne dois la lever que pour l'abaiſſer ſur leurs têtes.

Dieu ! que ce diſcours véhément de Marphiſe fut agréable à Bradamante ! Avec quel feu n'appuya-t elle pas tout ce que cette digne ſœur avoit dit à ſon Amant ! Venez trouver

Charles, lui dit-elle ; faites-vous reconnoître pour être le fils de ce Roger dont la mémoire eſt toujours ſi chère & ſi préſente à ſon cœur, & ſoyez ſûr que ce grand Prince vous comblera d'honneurs. Roger répondit doucement à Marphiſe : Oui, ma ſœur, je conviens que je devois commencer par faire tout ce que vous venez de me dire; mais j'ai long-tems ignoré moi-même qui j'étois, &, lorſque j'ai pu le ſavoir, je n'étois plus à tems. C'eſt d'Agramant même que j'ai reçu l'ordre de la Chevalerie ; c'eſt lui qui m'a ceint l'épée que vous voyez à mon côté. Puis-je donc lui donner la mort, ſans manquer à la religion de mes ſermens ? Oui, ma ſœur, je vous promets, comme je l'ai déjà promis à celle qui règne ſur mon ame, que je ſaiſirai la première occaſion de quitter ſon ſervice avec honneur, & que même je chercherai les moyens de la faire naître ; je l'aurois déjà fait peut-être, ſi les cruelles bleſſures que j'ai reçues de Mandricard ne m'en euſſent empêché.

Marphiſe, qui n'avoit pas quitté le chevet du lit de Roger pendant un mois, écouta ſes raiſons ; les deux guerrières lui ſuggéroient tour-à-tour différens moyens de rompre avec Agramant ; mais elles convinrent qu'il ne pouvoit pas ſe diſpenſer de retourner auprès de ce Prince,

jusqu'à ce que l'occasion qu'ils desiroient, parût naître d'elle-même. Laissez-le aller, dit Marphise à Bradamante; je vous réponds bien qu'avant qu'il soit peu de jours, je trouverai les moyens de le dégager de l'odieux service d'Agramant; mais elle ne leur découvrit pas ceux qu'elle projettoit d'employer.

Roger tournoit déja la bride de Frontin, en prenant congé de celles qu'il aimoit si tendrement, lorsqu'une plainte fort vive s'éleva d'une vallée voisine; & leurs oreilles attentives distinguèrent que c'étoit une voix de femme qui poussoit ces cris douloureux. Mais je veux que mon Chant finisse ici; j'exige même que vous le trouviez bon: soyez sûr aussi que je ferai de mon mieux pour vous en dédommager, si vous continuez à m'écouter avec quelque plaisir.

Fin du trente-sixième Chant.

CHANT

CHANT XXXVII.

TROP contentes des dons que la nature leur a prodigués, ſi les femmes vouloient acquérir le talent d'écrire, que les hommes ne possèdent qu'après une longue étude, & bien des veilles laborieuſes; ſi celles qui ſe ſont fait un grand nom dans les armes, par leur valeur, euſſent pris autant de peine à ſe former à la gloire qu'on peut acquérir par les Belles-Lettres; ah! qu'il leur eût été facile de mériter des honneurs immortels! Alors, elles auroient pu rendre compte elles-mêmes à la poſtérité de leurs vertus & de leurs exploits; leurs louanges, leur mémoire n'euſſent pas été ſouvent profanées par la foible plume de quelques Ecrivains vulgaires, & ſouvent jaloux de leur gloire. Les plus beaux traits de la vie des femmes illuſtres, échappent volontairement à cette eſpèce d'Ecrivains; ils exagèrent le peu de foibleſſes qu'ils peuvent leur reprocher, & ſouvent ils ne rendent pas juſtice à celles dont la réputation pouvoit égaler la renommée des hommes que l'on regarde comme des Héros.

Pluſieurs Auteurs anciens ſemblent s'être occu-

pés à répandre avec profusion des louanges sur les écrits de leurs contemporains, dans l'espérance qu'elles leur seroient rendues ; mais, n'attendant pas la même grace des femmes célèbres de leur tems, il semble que leur plume injuste & maligne se soit occupée à découvrir les défauts, à dénigrer celles qui méritoient de se faire un nom. Cependant la méchanceté même de ces Auteurs découvre quelle étoit leur foiblesse; ils craignoient que l'esprit perçant, agréable & délicat des femmes, passé dans leurs écrits, n'obscurcît les productions du leur, autant que la neige obscurçit le soleil.

Ces Ecrivains injustes n'ont pas toujours réussi : malgré leur attention à cacher ce qui pouvoit illustrer un grand nombre de femmes qu'ils auroient dû célébrer, malgré les soupçons & les calomnies même dont ils ont osé les noircir, la renommée de plusieurs d'entr'elles passe encore de siècle en siècle, quoiqu'elle ne soit pas éclatante & pure, comme peut-être elle le seroit s'ils eussent dit la vérité.

Que savons-nous s'ils ont pleinement rendu justice à la célèbre Harpalice ? à cette Thomyris qu'ils ont accusée de cruauté ? Virgile seul a dignement chanté cette Héroïne, qui combattit pour Turnus ; mais n'a-t-il pas attaqué la foiblesse de cette grande Reine de Phénicie, qui

fonda la ſuperbe Carthage ? Quelles atrocités les Anciens n'ont-ils pas mêlées dans le récit qu'ils ont fait des actes de Sémiramis, ſi digne des palmes immortelles ? Mais ils n'ont pu s'empêcher d'avouer qu'un grand nombre de femmes n'aient mérité, par leurs vertus & par leur courage, que leurs noms reſtent à jamais inſcrits dans les faſtes de l'univers ; & l'Aſſyrie, la Perſe & l'Inde retentiſſent encore du nom de Zénobie.

Non-ſeulement l'ancienne Grèce & Rome ſe ſont honorées d'avoir vu naître dans leur ſein des femmes illuſtres par leur courage, leur fidélité, leurs lumières, & leur haute ſageſſe ; mais il en fut une infinité d'autres, depuis les rives du Gange juſqu'au jardin des Heſpérides, dont les noms ſeroient paſſés juſqu'à nous, ſi les Ecrivains de leur tems euſſent été plus éclairés & plus véridiques.

O femmes vertueuſes, aimables & ſpirituelles, ne ſoyez point découragées par l'injuſtice que vos pareilles ont éprouvée : continuez à faire l'honneur de votre ſexe & le bonheur du nôtre ! Les tems changent ; & ſi les écrits des Anciens ne vous ſont pas auſſi favorables qu'ils devroient l'être, vous en ſerez dédommagées par ceux que les Auteurs de nos jours ſe plaiſent à publier en notre faveur. Marulle, Pontan, & les deux

Strozzi, ont déja chanté vos louanges; le Bembe, le Capello, Louis Alamani, qui joignent la politeſſe des Cours aux dons qu'ils ont reçus des Muſes, ſe plaiſent à vous célébrer; mais ce qui doit aſſurer à jamais votre gloire, c'eſt de voir ces deux Princes également favoris de Mars & d'Apollon, ſe ſervir de la lyre de ce dernier pour chanter vos vertus & vos charmes. Celui qui règne dans cette belle cité que le Mincio baigne de ſon onde, étoit porté naturellement à vous rendre juſtice dans ſes beaux vers; quelle haute idée la courageuſe, la ſublime Iſabelle, ſon épouſe, n'a-t-elle pas dû lui donner de votre ſexe enchanteur!... Mais auſſi n'étoit-il pas juſte qu'il élevât ſa voix harmonieuſe pour chanter l'amour, le courage & la fidélité d'une épouſe qui fait ſa gloire & ſon bonheur, & que les plus cruelles menaces n'ont point ébranlée dans ſes ſentimens pour lui? Les louanges que mérite Iſabelle ſe répandent ſur toutes celles qui l'imitent de la bouche de ce Prince: non-ſeulement, ſexe aimable, Alphonſe a conſacré ſa Muſe à célébrer votre gloire & vos charmes, mais il ſait auſſi l'employer à vous défendre, & jamais Chevalier ne peut ſe montrer un plus zélé protecteur de l'innocence. Ce même Prince, en vous célébrant, ſait animer les autres Poëtes à le célébrer lui-même. Alphonſe fut bien digne, ſans

doute, que le Ciel unît ſa deſtinée à celle qui porte toutes les vertus juſqu'à l'héroïſme. La conſtance d'Iſabelle fut inébranlable comme la colonne dont elle porte le nom; ſes ſentimens, fondés ſur la vertu, eurent la ſolidité de la colonne élevée ſur l'épais & dur rocher. Iſabelle! Alphonſe! illuſtre couple, réuni par la Divinité même, vous êtes également dignes d'un ſi beau ſort; les rives de l'Oglio ſe parent de nouveaux trophées élevés par vos mains; &, malgré les horreurs de la guerre qui les entourent, les chants qui retentiſſent ſur ſes rives, rendent le fleuve voiſin jaloux de leur gloire.

Oui, ſexe enchanteur, les noms les plus illuſtres par la naiſſance, ou les plus célèbres par les talens, ſont comptés au nombre de ceux qui vous conſacrent leurs ouvrages. Hercule Bentivoglio, René Trivulce, Guidetto, qui m'eſt ſi cher; Le Molza, qui l'eſt également au Dieu du Parnaſſe; Hercule, fils de mon illuſtre Souverain; ce Marquis du Guaſt, digne par ſes exploits d'animer la trompette d'Homère & de Virgile; tous aiment à vous rendre hommage par des vers ſublimes, & des chants que les Muſes aiment à répéter; mais tous les grands Poëtes qui ſe plaiſent à vous célébrer, ne peuvent contribuer à votre gloire autant que vous-même. Lorſque, quittant l'aiguille & le fuſeau, vos

doigts légers accordent, touchent une lyre, l'onde Aganippide alors ſemble ne couler que pour vous; les Muſes vous prennent pour de nouvelles filles de Mnémoſine; chacune d'elles quitte l'inſtrument dont elle eſt prête à tirer des accords, pour écouter les vôtres; chacune forme une guirlande de fleurs pour en parer la nouvelle ſœur qui charme ſes oreilles par des ſons harmonieux.

Si je voulois citer ici toutes celles dont j'admire les talens divins, mon Poëme ne contiendroit plus que leurs noms & les louanges qu'elles méritent; mais ſi je me bornois à n'en célébrer que cinq ou ſix, combien n'en ſeroit-il pas qui ſe plaindroient, avec juſtice, de cette préférence? Je ne parlerai donc que d'une ſeule, mais je la choiſirai ſi bien, que ſon nom ſeul fera taire juſqu'à la plus ſecrète jalouſie. Celle dont j'ai déjà parlé n'avoit beſoin que de l'agrément de ſon ſtyle & de ſes chants, pour être ſûre de l'immortalité; elle l'eſt également de la donner à tous ceux & celles qu'elle croira devoir célébrer. De même que le ſoleil ne fait briller ſur aucune planète une lumière auſſi reſplendiſſante que celle qu'il répand ſur ſa ſœur; celle dont je m'occupe en ce moment paroît être l'aſtre radieux des Belles-Lettres, par la nobleſſe, la force & l'harmonie de ſes ſublimes écrits. Victoire eſt ſon nom; ce nom eſt celui de tous

qui lui convient le plus, puiſque étant née dans le ſein de la victoire, elle remporte ſans ceſſe de nouveaux triomphes, & qu'elle eſt entourée des trophées qui s'élèvent d'eux-mêmes autour d'elle. On peut la comparer à cette Artémiſe célèbre par le mauſolée dont elle conſacra le nom de ſon époux; mais n'a-t-elle pas une grande ſupériorité ſur cette reine, veuve d'un époux adoré? N'eſt-il pas plus glorieux de faire vivre à jamais ce que l'on aime par ſes écrits, que d'élever pour lui le plus ſuperbe monument?

Si Laodamie, la femme de Brutus, Arrie, Evadné, Alceſte & pluſieurs autres, ont voulu mourir avec leurs époux, quelle ſupériorité Victoire n'a-t-elle pas ſur elles, lorſque, malgré les Parques, elle arrache de ces triſtes lieux entourés cent fois par l'Achéron & le Léthé, l'ombre de ſon époux? Si le grand Alexandre regretta de ne pouvoir être célébré par le Chantre d'Achille, ô victorieux François de Peſcaire! ſi le fils de Philippe vivoit, combien ne regretteroit-il pas encore plus de n'être pas chanté par ton illuſtre veuve, lorſqu'il entendroit l'Europe & l'Afrique retentir aux ſons de la trompette qui rend ta gloire immortelle?

Si je continuois à célébrer tes louanges, ô ſublime Victoire! auſſi long-tems que je le deſire, je ne m'occuperois plus que de toi: je n'en pour-

rois cependant dire encore assez ; mais, Seigneur, je vous dois la continuation de l'Histoire de Marphise, de son frère & de Bradamante ; j'ai promis de le suivre dans ce Chant, si vous voulez m'écouter ; & puisque je m'apperçois que vous me préparez une oreille attentive, il faut bien que je tienne ma promesse. Je réserverai donc pour un autre tems, illustre Isabelle, les louanges que tout m'invite à vous donner ; non que je prétende ajouter de nouveaux lauriers à ceux que vous sçavez si bien cueillir vous-même, mais je crois honorer ma lyre lorsque je me livre au desir de vous célébrer.

Et vous, sexe enchanteur, concluez donc par tout ce que je viens de dire, que j'ai voulu prouver combien vous avez été digne d'être célébré dans tous les âges, & qu'il ne vous a manqué que des Historiens plus fidèles : mais ne craignez plus un pareil oubli ; continuez à vous rendre immortelles par vos propres ouvrages ; comptez aussi sur ma foible Muse qui vous est consacrée, & qui regrette beaucoup que Marphise & Bradamante n'aient pas écrit aussi bien qu'elles savoient combattre. J'ai beau rassembler tout ce qu'il est possible de sçavoir de leurs vertus & de leurs exploits, à peine en connois-je peut-être la dixième partie : j'aurai bien du plaisir du moins à chanter le peu que

Turpin m'en apprend ; car j'ai la même ardeur à célébrer vos vertus, ô femmes illuſtres ou charmantes ! que j'en aurai toujours pour vous ſervir & pour vous adorer.

Roger, comme je vous l'ai déjà dit, étoit prêt à ſe ſéparer des deux guerrières ; il avoit retiré Baliſarde du cyprès, lorſqu'il courut aux cris que tous les trois ils avoient entendus dans la vallée prochaine. Plus ils s'avancèrent, & plus ils entendirent redoubler ces plaintes : ils trouvèrent enfin trois femmes très-embarraſſées de leur contenance, & dont les ajuſtemens étoient bien étrangement dérangés. Quelques coquins, peu courtois, leur avoient coupé tous leurs vêtemens depuis la ceinture ; & les pauvres créatures ſe tenoient aſſiſes par une modeſtie qu'elles ne pouvoient entièrement conſerver, & qui leur faiſoit bien douloureuſement connoître tout le danger qu'elles couroient à ſe lever. De même que le fils de Vulcain qui vint au monde ſans mère, & que la chaſte Pallas eut la généroſité de faire élever par Aglaure, inventa l'art des petits chars pour cacher ſes pieds d'aigle ; ainſi ces trois jeunes femmes s'étoient aſſiſes ſur le gazon le plus touffu. Les deux magnanimes guerrières furent très-ſcandaliſées d'un ſpectacle ſi déshonnête ; leurs joues prirent une couleur plus vive que celle de la roſe du printems. Bra-

damante regardant enfin leur visage qu'elles tenoient baissé sur leur sein, reconnut Ulanie, cette même jeune Dame que la Reine de l'Isle perdue envoyoit en France; elle crut reconnoître aussi les deux autres pour être de sa suite. Eh! grands Dieux! dit-elle modestement, ma chère Ulanie, quel est l'infâme scélérat, assez inique, assez déloyal pour vous avoir arraché des voiles si nécessaires aux secrets qu'on ne doit point révéler?... Ulanie fut bien contente lorsqu'elle reconnut la guerrière au son de sa voix, comme à ses armes. Hélas! dit-elle, ce sont de bien méchantes gens qui demeurent dans un château voisin; car, outre l'infamie qu'ils ont commise en coupant nos robes, les vilains nous ont bien battues, & nous ont fait encore mille autres affronts plus outrageans que leurs coups. J'ignore ce que le bouclier d'or est devenu, ni ce qu'ils ont fait de ces trois pauvres Rois qui sont restés pendant une si longue route avec nous; peut-être sont-ils morts ou prisonniers tous les trois. Quoiqu'il soit, en vérité, bien fâcheux de marcher à pied, vêtues comme nous le sommes, je m'étois mise en chemin pour aller trouver Charlemagne; ce grand Prince seroit sûrement touché de nous voir en cet état, & ne différeroit pas à nous venger d'un pareil affront.

Les deux guerrières & Roger, qui n'étoient

pas moins humains que courageux, furent ſi ſurpris de tout ce qu'ils voyoient & venoient d'entendre, que l'injure faite à ces trois Dames leur parut plus grande de momens en momens: ils en murmurèrent entr'eux; &, prenant le parti d'abandonner toute autre affaire, ils n'attendirent pas que la Dame Iſlandoiſe les en priât, pour voler à ſa vengeance. Ils lui dirent de leur montrer le chemin du château; mais tous les trois s'étant promptement dépouillés de leurs cottes d'armes, ils les donnèrent à ces trois Dames infortunées, pour leur ſervir du moins de quelque défenſe. Bradamante prit Ulanie en croupe; Roger & Marphiſe en firent autant pour les deux autres; & les trois Iſlandoiſes & les cottes d'armes s'arrangèrent de leur mieux pour ſe mettre en chemin.

Ulanie montra celui de la citadelle à Bradamante, qui la conſola de ſon mieux, & lui promit de la venger. Ils ſortirent de la vallée, ſuivirent un chemin tortueux, & marchèrent ſans s'arrêter juſqu'au coucher du ſoleil. Ils ſe retirèrent pour paſſer la nuit dans un village, & n'eurent point à ſe plaindre, ni des lits, ni du ſouper; mais ce qui les ſurprit beaucoup, ce fut de ne voir que des femmes dans ce hameau; pas un vieillard, pas un petit enfant même ne parut à leurs yeux.

Jaſon & ſes Argonautes ne furent pas plus ſurpris de ne pas trouver un ſeul homme dans l'île de Lemnos, dont les habitantes cruelles avoient maſſacré pères, frères, époux, & juſqu'à leurs enfans mâles, que Roger & ſes compagnes de voyage le furent de trouver ce hameau pareillement dépeuplé. On eut ſoin de remplacer promptement les cottes d'armes par des vêtemens d'étoffes un peu groſſières, mais toujours fort utiles pour celles qu'on avoit forcées de s'en paſſer. Roger s'adreſſant à l'une des habitantes du hameau, la pria de lui dire quelle raiſon ou quel ordre avoit exclu tous les hommes de ce lieu; cette femme lui répondit en ces mots :

Seigneur, vous nous voyez ici ſans aucun homme avec nous, & vous ſentez combien il nous doit être cruel de ne pouvoir prendre ſoin de nos pères, de coucher ſeules, & de ne plus careſſer nos enfans; c'eſt l'ordre abſolu de notre cruel Tyran qui nous prive de remplir les devoirs les plus doux de la vie. Nous ſommes nées ſur ſes terres qui ne ſont qu'à deux lieues d'ici : le méchant homme nous en a bannies; & c'eſt après nous avoir fait eſſuyer mille actes de ſa violence, que nous ayant toutes exilées ſur cette frontière, ils nous a ſéparées de tous ceux qui nous étoient chers, en leur défendant,

ſous peine de la vie, de s'approcher jamais de notre retraite. Ce Tyran hait de nous juſqu'au nom de femme; notre préſence eſt tellement odieuſe pour lui, qu'il ſemble qu'elle le rende malade: les arbres ſe ſont dépouillés déja deux fois de leur verdure, depuis qu'il a fait cette loi barbare, que rien n'a pu changer juſqu'à ce jour. Tous ſes ſujets le craignent autant que la mort; il eſt d'une taille giganteſque; cent hommes robuſtes ne pourroient pas lui réſiſter; & s'il traite ſes malheureuſes ſujettes avec tant de barbarie, il eſt encore plus cruel pour les femmes étrangères. Si votre honneur vous eſt cher, & ſi ceux & celles qui vous accompagnent veulent éviter les plus mortels affronts, croyez-moi, n'allez pas plus loin, & prenez promptement une autre route.

Marganor eſt le nom de ce Tyran, (continua-t-elle;) maître d'un fort château, il y ſurpaſſe la cruauté de Néron: s'il aime à répandre le ſang humain, il aime bien plus encore à répandre le nôtre; il en paroît avide autant qu'un loup vorace l'eſt de celui d'un agneau. Les femmes qu'il traite le moins cruellement ſont chaſſées de la citadelle, après avoir eſſuyé mille outrages.

Les deux guerrières & les Iſlandoiſes, deſirant vivement ſavoir d'où pouvoit naître une

pareille rage dans Marganor, Roger pria la même femme de leur en dire la raiſon ; & c'eſt ainſi qu'elle commença ſon Hiſtoire.

Marganor, leur dit-elle, fut dès ſa naiſſance injuſte, orgueilleux & cruel ; mais il fut un tems où ſes défauts furent cachés. Il avoit deux fils qui ne tenoient rien des mœurs féroces de leur père ; ils aimoient & recevoient bien les étrangers ; leur cour étoit polie ; ils s'y montroient affables ; &, quoique leur père fût avare, il les aimoit aſſez pour leur prodiguer ce qu'ils deſiroient pour ſatisfaire leur généroſité. Ceux qui venoient alors dans cette petite cour, étoient accueillis avec tant d'honneurs, qu'ils faiſoient en partant l'éloge des deux frères, que leurs vertus naiſſantes avoient déjà fait décorer de l'ordre de la Chevalerie. L'un s'appelloit Cylandre ; l'autre portoit le nom de Tanacre. Tous les deux étoient braves, beaux & bien faits ; ils euſſent peut-être mérité toujours des louanges, s'ils n'euſſent été ſéduits par l'amour, & ſi cette paſſion dangereuſe ne les eût entraînés par ſa violence à commettre des actes qui noircirent la réputation qu'ils avoient commencé de s'acquérir. Un Chevalier de la Cour Impériale de Grèce, arriva dans le château de Marganor avec une Dame de la plus rare beauté ; Cylandre en devint ſi follement amoureux, qu'il

crut perdre la vie si sa passion étoit malheureuse, & si cette Dame s'éloignoit de la Cour de son père. Il avoit tenté vainement toutes les prières si touchantes que font les Amans; il fut assez insensé pour oser employer la force; &, lorsque le Chevalier Grec partit, il fut l'attendre à quelque distance, pour enlever de ses bras celle qu'il conduisoit sous sa garde. Dès qu'il le vit approcher, il courut sur lui la lance en arrêt. Il ne doutoit point de le porter par terre du premier coup, & d'enlever sa Dame; mais ce Chevalier, expert & valeureux, lui passa le fer de sa lance au-travers du corps: il tomba mort; son corps fut rapporté sur un brancard baigné des larmes amères de Marganor, & déposé dans le tombeau de ses pères. Cet événement fâcheux cependant ne changea rien au ton ordinaire de la Cour; Tanacre n'étoit ni moins prévenant, ni moins aimé que son frère; & la même année un jeune Baron voisin vint chez Marganor avec sa nouvelle épouse, qu'il sembloit que l'Amour & les Graces eussent embellie de leurs mains. Elle étoit aussi vertueuse que belle; elle se nommoit Drusille, & le Baron de Longueville se nommoit Olindre. Cet époux étoit un Chevalier accompli. Tous les deux s'adoroient dès leur enfance, & venoient d'être couronnés par l'hymen, l'amour & les plaisirs.

Tanacre, ſans avoir (comme il l'auroit dû) la mort de ſon frère toujours préſente devant les yeux, conçut un amour effréné pour la belle Druſille ; mais, déſeſpérant d'enlever ſon cœur à l'aimable époux qu'elle adoroit, il prit le parti d'imiter en partie ſon coupable frère. Cependant il ne voulut pas courir de riſque avec le jeune & brave Olindre ; tout ſentiment d'honneur s'éteignit en lui, les vices de ſon père ſemblèrent inonder tout-à-la-fois ſon cœur ; il n'écouta plus que les projets coupables qui lui furent inſpirés par ſon ame, devenue tout-à-coup ſi criminelle. Tanacre eut la lâcheté de faire embuſquer vingt hommes armés ſur le chemin qu'Olindre devoit prendre pour retourner à Longueville avec ſon épouſe ; il le fit entourer par les vingt aſſaſſins qu'il avoit conduits lui-même ; &, malgré ſa valeur & ſa longue défenſe, ce jeune guerrier perdit la vie. Tanacre, dès qu'Olindre fut expiré, ſaiſit la jeune épouſe qui demandoit la mort : il l'enleva malgré ſes cris ; mais, s'étant arrachée de ſes bras, elle courut ſe précipiter dans un vallon : elle fut aſſez malheureuſe pour n'y pas trouver la fin de ſes peines ; & bleſſée à la tête, meurtrie dans tout ſon corps, Tanacre la fit rapporter au château ſur un brancard, prit tous les ſoins néceſſaires pour conſerver ſes jours ; & voyant bien qu'il ne pouvoit avoir pour

pour maîtresse une Dame d'un si haut parage, il fit tous les préparatifs de son hymen avec elle, pendant le tems que d'habiles médecins s'occupoient à la guérir de ses blessures.

Tanacre, continua la même femme, ne cessoit de parler de son repentir & de la violence de son amour à la belle Drusille : je passerai mes jours, lui disoit-il, à réparer les maux que je vous ai faits; mais tout ce qu'il pouvoit dire à Drusille, ne faisoit qu'animer la rage que son cœur avoit contre lui; elle ne desiroit, ne cherchoit que des moyens sûrs de donner la mort à l'assassin de son époux. Bientôt elle connut qu'elle ne pouvoit y réussir que par la feinte : elle prit donc sur elle d'avoir un air plus doux avec Tanacre, de lui faire croire qu'elle oublioit Olindre, & de lui donner l'espérance qu'elle s'en consoleroit avec lui ; son visage annonçoit qu'elle oublioit son injure, tandis que son cœur appeloit la vengeance. Plusieurs projets se présentèrent à son esprit, mais elle n'en trouvoit aucun dont la réussite lui parût assez certaine; le seul auquel à la fin elle s'arrêta, fut de mourir elle-même en donnant la mort à Tanacre ; & le sacrifice d'une vie malheureuse ne lui coûta rien, lorsqu'elle put s'assurer que sa mort entraîneroit celle de son ennemi. Dès

qu'elle eut pris ce parti funeſte, elle fit tout au monde pour le faire réuſſir ; ſon air devint plus riant ; elle entendit parler ſans trouble des nouvelles noces qui ſe préparoient pour elle ; ſa parure même ſembla plus recherchée qu'à l'ordinaire ; & lorſque Tanacre lui parla du jour de ſon hymen : J'eſpère du moins, Seigneur, lui dit-elle, que vous m'accorderez que ces noces ſe faſſent ſelon l'uſage du lieu de ma naiſſance. Cependant le pays de Druſille n'admettoit aucune cérémonie qui lui fût particulière, & ce n'étoit qu'un menſonge adroit qu'elle avoit inventé pour aſſurer ſa vengeance. La veuve qui ſe remarie, dit-elle à Tanacre, doit commencer par appaiſer les mânes de ſon époux ; elle doit faire célébrer des ſervices pour lui dans l'Egliſe qui lui ſert de tombeau ; c'eſt à la fin de cet Office qu'elle reçoit l'anneau de la main de ſon nouvel époux : le Prêtre officiant doit avoir une coupe de vin toute prête, qu'il bénit, & ſur laquelle il prononce des oraiſons ; il remet enſuite cette coupe à l'époux, qui la préſente à celle qui reçoit ſa main, & qui doit boire la première. Tanacre ſe ſoucie très-peu des cérémonies qui doivent être obſervées à ſon mariage, pourvu qu'il s'accompliſſe promptement ; le ſcélérat n'imagine pas que Druſille veuille venger

ainſi la mort d'Olindre ; il n'eſt occupé que de ſes deſirs ; il conſent à tout pour hâter ſon bonheur.

Druſille avoit à ſon ſervice une vieille femme qui l'avoit ſervie depuis ſon enfance : Apporte-moi, ma chère bonne, lui dit-elle, de ce poiſon actif que tu ſais ſi bien compoſer; porte-le moi dans un vaſe. J'ai trouvé le plus ſûr moyen pour qu'il donne la mort au traître fils du Tyran, je ſais après par quel moyen nous nous ſauverons toutes les deux ; mais je n'ai pas à préſent le tems de te le dire. La vieille obéit à ſes ordres, prépara le poiſon, & Druſille le reçut de ſa main ; elle le mêla dans un vin doux & parfumé de l'île de Minos, & le conſerva précieuſement pour le jour fatal de ſes noces. Elle vint au Temple parée de pierreries & d'habillemens ſuperbes ; elle avoit fait élever ſur deux colonnes la repréſentation d'Olindre, & l'on commença l'Office des Morts à ſon intention. Tous les principaux de la ville & des environs formoient un grand concours dans le Temple, où Marganor entra ſuivi de ſes favoris, & conduiſant ſon fils par la main avec un air de ſatisfaction & de gaieté qui paroiſſoit rarement ſur ſon viſage.

Lorſque les obsèques d'Olindre furent finies, le Prêtre apporta le vin préparé dans une coupe

d'or; Druſille en but une partie, & préſenta, d'un air doux & riant, le reſte de la coupe à Tanacre; il eut l'air d'être pénétré de joie en prenant la coupe, & la vuida toute entière. Tanacre la remit auſſitôt entre les mains du Prêtre, & ſe retournant vivement vers Druſille, il lui tendit les bras. La veuve d'Olindre alors changeant tout-à-coup & d'air & de langage, le repouſſa avec violence; ſes yeux ſont allumés; ſon beau viſage eſt défiguré par la fureur & le déſeſpoir: Fuis loin de moi, traître, s'écria-t-elle!... Me croyois-tu donc aſſez foible pour te donner ma foi, pour me rendre au ſcélerat qui m'a plongée dans le déſeſpoir? Frémis, apprends que tu meurs de ma main; apprends que cette main t'a préſenté le poiſon que tu portes dans ton ſein. Vas, ta mort eſt encore trop douce pour punir l'horreur de ton crime. Que n'ai-je pu porter plus loin ma fureur contre le bourreau de mon époux & le mien! Mon ſeul regret, c'eſt de n'avoir pu t'arracher de ma main ton cœur lâche & barbare. Pardonne-moi, cher Olindre, de m'être ſoumiſe à feindre!... Je n'avois que ce ſeul moyen de te venger. Et toi, monſtre! vas ſubir dans les enfers la juſte punition de tes crimes; ſi j'y ſuis précipitée, j'y jouirai du moins de voir les tourmens qui t'y ſont préparés!... Alors élevant ſes yeux

vers la repréſentation d'Olindre : Reçois cette victime, ô cher époux ! de la main de celle qui meurt pour te venger ; obtiens de l'Eternel qu'il me reçoive avec toi dans ſon ſein ; dis-lui que j'ai du moins le mérite d'offrir à ſes pieds la dépouille opime du plus noir de tous les ennemis de ſa juſtice & de ſa loi, & que c'eſt une œuvre méritoire que de purger la terre des ſcélérats qui bravent ſa colère & ſa vengeance ! ... Druſille à ces mots expira : ſon viſage livide portoit encore quelques ſignes du plaiſir que la punition du meurtre d'Olindre avoit porté dans ſon ame. Tanacre en ce moment expiroit auſſi ; &, comme il avoit bu les deux tiers de la coupe, il eſt à préſumer que ſa mort précéda de quelques inſtans celle de Druſille.

Marganor (pourſuivit la villageoiſe) avoit retenu dans ſes bras ſon fils Tanacre, en le voyant chanceler, & ne s'étoit occupé qu'à le ſecourir ; mais au moment qu'il le vit expiré, qu'il connut qu'il avoit perdu ſes deux fils, & que tous les deux étoient péris par le fatal amour qu'ils avoient eu pour deux femmes, l'amour paternel, la colère & le déſeſpoir excitèrent un orage ſi furieux dans ſon cœur, qu'il s'élança pour maſſacrer Druſille ; mais, voyant qu'elle étoit expirée, ce furieux exerça ſur ſoi

corps mille cruautés inutiles pour assouvir en partie sa rage.

Semblable au serpent qui mord le fer d'une lance dont il est frappé, furieux comme un dogue qui brise sous ses dents les pierres qu'on lui lance, Marganor exhale une vaine rage, en portant ses coups sur un corps insensible. Il quitte enfin ce reste inanimé de Drusille; &, voyant le Temple rempli de femmes, non-seulement sa rage se soutient, mais elle semble augmenter; il tire son large cimeterre, il tombe sur nous sans en distinguer aucune. Nous fuyons toutes, en jetant des cris lamentables; mais, avant que ses amis aient pu retenir sa folle rage, plus de trente femmes avoient déja perdu la vie. Ramené dans son palais, entouré par ses amis, & par les habitans qui lui demandoient à grands cris la vie de leurs mères, de leurs épouses & de leurs filles, il prit le parti, pour nous éloigner toutes de sa vue, de nous exiler à deux lieues du pays qu'il habitoit, sans qu'il nous fût jamais permis de nous en rapprocher. Toutes nos familles se trouvèrent séparées, & nous restâmes privées de ces unions si douces qui sont le soutien & qui font le bonheur de la vie. Si nos époux, si nos fils osent aller contre sa défense, en s'approchant furtivement

de nos habitations où règnent la triſteſſe & les regrets, ils ſont cruellement punis. Ce tyran établit de plus dans ſon château la plus inique de toutes les coutumes : cette loi porte que toute femme qui paſſera près de ſon château ſera priſe, battue de verges, & qu'on la chaſſera du pays, après avoir coupé ſes jupes au-deſſus de ſa ceinture ; mais ſi quelque femme oſe ſe préſenter ayant quelque Chevalier pour eſcorte, Marganor la traîne lui-même ſur le tombeau de ſes fils, & l'immole à leurs mânes : pour les Chevaliers, il les fait déſarmer & couvrir de fers. Mille hommes armés qu'il entretient pour ſa garde, le mettent en état de ſoutenir cette coutume barbare : cependant, ſi quelqu'un de ces Chevaliers veut jurer ſur l'autel d'être, pendant le reſte de ſa vie, le plus mortel ennemi des femmes, il lui fait rendre ſon cheval, ſes armes & ſa liberté. Croyez-moi donc, Seigneur, (continua cette même femme, les larmes aux yeux) ſi vous ne voulez pas ſacrifier ces Dames à ſa barbarie, ſi vous deſirez conſerver votre liberté, gardez-vous bien d'approcher le château d'un Tyran, dont le pouvoir & la force égalent l'injuſtice & la cruauté.

Les guerrières, qui d'abord avoient été bien attendries par l'hiſtoire de Druſille, ſentirent naître en leur ame une juſte fureur ; & ſi la

nuit ne les eût arrêtées, elles euſſent volé ſur le champ pour punir Marganor. Elles passèrent donc le reſte de la nuit dans le village; mais, dès que l'aurore annonça le retour du ſoleil, les guerrières & Roger ſuivis des trois Iſlandoiſes, reprirent leurs armes & marchèrent au château.

Ils commençoient à prendre cette route, lorſqu'un bruit de chevaux qu'ils entendirent dans le fond du vallon, excita leur curioſité: bientôt ils virent arriver, par un chemin étroit, une vingtaine d'hommes armés qui menoient une vieille femme condamnée aux plus cruels ſupplices; & quelques femmes du village la connurent auſſitôt pour être cette vieille ſuivante de Druſille, dont la main avoit préparé la mort de Tanacre. Cette vieille, ayant eu quelque inquiétude ſur le projet de ſa maîtreſſe, n'étoit point entrée dans le Temple avec elle; & la rumeur ſoudaine qui s'éleva la fit ſortir promptement de la ville, & chercher ſa ſûreté dans une prompte fuite. Marganor ayant appris par ſes eſpions, qu'elle s'étoit réfugiée en Autriche, fit tenter l'avarice d'un vieux Baron qui la livra dans ſes mains, quoiqu'il l'eût aſſurée de la tenir ſous ſa garde; & Marganor ſentoit une joie barbare, en penſant qu'il la verroit brûler à petit feu. Le Baron Allemand avoit fait mettre

la vieille dans une eſpèce de ballot, pour qu'on ne connût point qu'il trahiſſoit ſa foi : ſes gens l'avoient conduite ainſi juſqu'à Conſtance, où ceux de Marganor s'étoient trouvés pour la recevoir ; & le tyran eſpéroit bien pouvoir aſſouvir ſa rage ſur elle. De même que le beau fleuve qui deſcend & tire ſa ſource du Véſule, devient plus fort & plus rapide, lorſqu'ayant reçu dans ſon lit les eaux du Lambro, de l'Adda, du Téſin, il roule leur onde jointe à ſes premiers flots ; ainſi tout ce que les guerrières apprirent de nouveau ne fit qu'exciter encore plus vivement leur colère ; & le nombre des ſoldats qui pouvoient défendre le tyran ne les retint pas un moment dans le projet de le punir : elles ſe promettoient bien même de lui faire expier ſes forfaits, en le livrant au ſupplice le plus long & le plus douloureux. Ils convinrent de commencer par délivrer la vieille ; ils fondirent ſur ceux qui la gardoient ; & les premiers qui tombèrent ſous les coups terribles des guerrières épouvantèrent aſſez les autres, pour jeter leurs armes & prendre la fuite : ils abandonnèrent la vieille, comme le loup qui vient de ravir un agneau, le laiſſe tomber pour fuir plus rapidement les chiens & les bergers qui le pourſuivent : pluſieurs même laiſsèrent leurs chevaux pour ſe cacher plus facilement ; & Roger choiſit

promptement trois de ces chevaux pour monter les trois Iſlandoiſes qu'ils portoient en croupe, & qui non-ſeulement fatiguoient leurs courſiers, mais qui pouvoient les gêner en combattant.

Libres, après cette première expédition, ils prirent le chemin du château, ſe faiſant ſuivre par la vieille qu'ils voulurent avoir pour témoin de la vengeance qu'ils croyoient devoir à Druſille. La vieille jetoit les hauts cris, & ne vouloit point marcher avec eux, tant elle aimoit encore la vie; mais Roger ſe divertit à l'enlever de terre, & l'emporta ſur la croupe du vigoureux Frontin.

Ils arrivèrent bientôt dans une ville baſſe fort riche & bien bâtie, qui n'avoit ni remparts ni foſſés pour la défendre : une petite montagne qui paroiſſoit formée d'un ſeul rocher, s'élevoit au milieu de cette ville, & portoit ſur ſa cîme le fort château de Marganor : dès qu'ils furent entrés dans cette cité, quelques ſoldats de garde fermèrent la barrière, & d'autres corps-de-garde fermèrent de même les autres défenſes qui terminoient les différentes iſſues de cette ville.

Marganor parut auſſitôt à la tête d'un grand nombre de fantaſſins & de cavaliers, & leur commanda, d'un air menaçant, de ſe ſoumettre à l'inſtant à la coutume qu'il avoit établie. La redoutable Marphiſe, ainſi qu'elle l'avoit obtenu

de Bradamante & de Roger, courut ſur Marganor, pour toute réponſe; & ſans daigner baiſſer le fer de ſa lance, ni tirer ſon épée, elle lui porta ſur la tête un ſi furieux coup de ſon poing couvert d'un gantelet, qu'elle le renverſa tout étourdi ſur la croupe de ſon cheval. Dans le même moment, Roger & Bradamante fondirent ſur les troupes de Marganor; Roger en perça ſix de ſa lance: les cinq premiers furent abattus morts par différentes bleſſures; ſa lance ſe briſa dans le corps du ſixième qui s'enfuyoit. Bradamante de ſon côté renverſoit ou perçoit tous ceux qu'elle frappoit avec la lance d'or; & bientôt tous les gens armés de Marganor, & juſqu'au peuple même, tous s'enfuirent, les uns vers le château, les autres hors de la ville; & les égliſes ſe remplirent de ceux qui cherchoient un aſyle: dans un inſtant on ne vit pas un homme au milieu de la place où Marganor avoit paru. Marphiſe pendant ce tems lioit fortement les mains derrière le dos à ce tyran; elle appela la vieille, elle le lui remit entre les mains. Alors, bien raſſurée, la vieille ne ſentit que le plaiſir d'avoir Marganor ſous ſa puiſſance. Roger & les guerrières furent un moment tentés de mettre la ville en feu: mais, réfléchiſſant que Marganor étoit ſeul coupable, ils prirent le parti de faire grace aux habitans,

s'ils vouloient renoncer à la coutume qu'il avoit établie.

Les habitans conſentirent ſans peine à l'aboliſſement d'une coutume & d'une loi qu'ils déteſtoient eux-mêmes ; ils calmèrent le courroux de l'impétueuſe Marphiſe qui d'abord vouloit tout brûler & ſaccager, en lui repréſentant combien ils avoient ſouffert eux-mêmes d'une loi barbare à laquelle ils n'avoient obéi que parce que le peuple eſt toujours forcé de ſuivre celle du plus fort. En effet, les malheureux ſujets de Marganor n'obéiſſoient qu'en frémiſſant à ce tyran qui les avoit mis au point de ſe défier les uns des autres, par la récompenſe qu'il donnoit aux délateurs de ceux qui murmuroient contre lui : l'un perdoit ſes biens, l'autre ſon honneur, & quelques-uns étoient livrés au ſupplice. Les cris de ce peuple malheureux s'étoient élevés juſqu'au Ciel ; & la Juſtice divine, également infinie dans ſes récompenſes & dans ſes juſtes punitions, venoit d'abattre ſous ſon glaive la tête coupable de ce tyran odieux. Le peuple, qui paſſe facilement de la crainte à la fureur, prouva bien en cette occaſion, que tout le monde ſe jette, la cognée à la main, ſur l'arbre déraciné par les vents. Marganor ſervit d'un exemple de plus à ceux dont l'avarice, la violence & l'injuſtice rendent leurs ſujets malheu-

reux. Grands & petits, il ne fut aucun des habitans qui ne vît avec la joie la plus vive ce tyran puni de ſes forfaits. Ceux dont ſa main cruelle avoit maſſacré celles qui leur étoient chères, couroient ſur lui pour le mettre en pièces; mais Bradamante & Marphiſe, qui vouloient lui faire ſubir une punition plus longue de tant de crimes accumulés, le défendirent de la première fureur de ces habitans irrités: elles firent remettre Marganor tout nu, bien garotté, entre les mains de la vieille qui ſe plut à lui déchiqueter le dos & les épaules avec un poinçon. Les trois Dames Iſlandoiſes, ſe ſouvenant auſſi de l'affront qu'elles avoient reçu, & peut-être ayant quelques raiſons ſecrettes pour être furieuſes qu'on pût ſe reſſouvenir de ce qu'elles n'avoient pu cacher au grand jour, ſe jettèrent à leur tour ſur lui, & deſiroient alors avoir les griffes des ours blancs de leur île pour le déchirer; car une femme ne pardonne jamais les affronts qu'elle a reçus, ni même ceux qu'elle a mis en droit qu'on puiſſe lui faire; elles ſe ſervirent même de leurs dents pour punir Marganor de l'indécence & de l'immodeſtie de ſes procédés.

Marganor étoit alors la fidèle image d'un de ces torrens furieux qui ſe précipitent des montagnes, lorſque les neiges accumulées ſe fon-

dent tout-à-coup, frappées par le soleil; dans sa chute rapide, ce torrent fougueux bondit de rochers en rochers, les blanchit d'écume, les déracine, les entraîne avec les arbres qu'il brise dans sa chute; il porte au loin ces débris accumulés dans la plaine, & leur poids & la rapidité des eaux entraîne les cabanes & les moissons : mais enfin les eaux, en s'étendant sur des terreins unis, perdent leur volume & leur rapidité; & les enfans, que ses ravages avoient si vivement effrayés, se plaisent à braver alors sa première fureur, & le passent en riant & se mouillant légèrement les pieds. C'est ainsi que ce cruel Tyran, dont le seul nom faisoit trembler, se trouve tellement abattu par ses chaînes & par la haine publique, que jusqu'aux timides enfans insultent à son malheur, & lui font sentir leurs atteintes, en se servant de leurs foibles mains pour arracher sa barbe ou ses cheveux.

Roger & ses deux braves compagnes, étant montés dans le Château, trouvèrent des richesses immenses, le bouclier d'or, & les Rois du Nord, compagnons d'Ulanie, qui ne portoient aucune arme depuis que Bradamante les avoit renversés deux jours de suite. Il est bien à croire qu'il fut heureux pour ces Princes de n'être pas en état d'attaquer Bradamante; ils eussent été vraisemblablement renversés une troisième fois.

Mais il leur fut plus heureux encore de n'être pas armés lorsqu'ils furent pris avec Ulanie ; les pauvres Islandoises auroient été immolées sur le tombeau d'Olindre : du moins elles en furent quittes pour voyager un peu trop immodestement, & pour quelques autres petits désagrémens que des soldats impolis avoient pu leur faire essuyer, mais desquels heureusement il ne restoit aucune marque. Les guerrières remirent le bouclier d'or, & comblèrent de dons la bonne Ulanie & ses deux compagnes ; ils firent jurer aux habitans, non-seulement d'abolir la coutume, mais de courir promptement chercher & consoler leurs épouses affligées ; ils leur firent jurer de plus, de ne laisser entrer dans leur ville aucun Chevalier, sans exiger de lui le serment de servir toute sa vie les Dames, & de combattre ceux qui seroient soupçonnés de les haïr : Marphise leur dit même qu'elle reviendroit avant la fin de l'année, & les menaça de sa vengeance, s'ils n'obéissoient pas exactement à ses ordres. Tous les trois après furent ensemble, accompagnés d'un nombreux Clergé, pour retirer le corps de Drusille du cloaque où Marganor l'avoit fait jeter ; &, rendant à sa mémoire les plus grands honneurs, elles le firent ensevelir avec le corps de son époux dans un riche tombeau. Marphise

ayant apperçu près d'un temple une colonne élevée, ſur laquelle le Tyran avoit fait inſcrire ſa loi cruelle, s'en ſervit, de concert avec Bradamante, pour porter le trophée des armes de Marganor ; & , faiſant briſer ſon inſcription, elles firent graver, ſur cette même colonne, la nouvelle loi qu'elles venoient de proclamer ; & ce même monument de la mort & de l'ignominie dont les femmes étoient menacées, devint celui de leur triomphe. Les deux guerrières partirent enſuite avec Roger, & ſe ſéparèrent d'Ulanie, qui voulant paroître devant Charles avec décence, s'occupoit avec ſes compagnes à ſe préparer de riches vêtemens. On ſait que Marganor étoit reſté ſous ſa garde : ne voulant pas le laiſſer ſouffrir plus long-tems, & craignant que ce barbare ne nuisît encore à quelque femme, elle le fit précipiter du haut d'une tour. Mais ceſſons de parler d'Ulanie, pour ſuivre les guerrières & Roger, qui prennent le chemin de la ville d'Arles : ils marchèrent le reſte du jour, & tinrent, une partie du ſuivant, la même route juſqu'à l'endroit où, ſe partageant en deux branches, ils reconnurent qu'une de ces routes conduiſoit à la cité d'Arles où Roger devoit ſe rendre, & l'autre au camp de Charles. Ce fut là que les deux tendres Amans renouvelèrent

velèrent mille fois leurs ſermens, & ſe ſéparèrent en s'embraſſant. Marphiſe & Bradamante ſe rendirent près de Charles, Roger près d'Agramant; & moi je ſaiſis cette bonne occaſion de me taire pour quelques momens.

Fin du trente-ſeptième Chant.

CHANT XXXVIII.

O vous qui daignez écouter mes Chants avec plaiſir ! Dames aimables, qui joignez l'honneur & les ſentimens épurés aux graces de votre ſexe ! peut-être la ſéparation ſubite de Roger d'avec celle qu'il adore, vous fait-elle autant & peut-être plus de peine encore qu'à Bradamante; peut-être accuſez-vous dans votre cœur ce loyal Amant de n'être pas aſſez vivement épris. Je penſerois comme vous, ſi quelque intérêt particulier eût déterminé Roger à s'éloigner de la fille d'Aymon ; & toutes les richeſſes de Créſus, tous les tréſors des deux mondes, ne doivent pas ſéduire, par leur attrait, l'Amant fortuné qui peut voir ſans ceſſe l'objet qu'il adore. Mais cet honneur qui vous eſt ſi cher, cet honneur rigide qu'un Chevalier doit conſerver aux dépens de ſa vie, aux dépens de ſon amour même, rend l'aimable Roger digne d'être également plaint & loué par votre bouche. Si Bradamante ſe fût trop fortement oppoſée à ſon départ, ne diriez-vous pas vous-même qu'elle n'étoit occupée que d'elle, & que Roger n'étoit pas véritablement aimé? L'Amante eſtimable & tendre,

quoique l'amour lui rende ſon Amant auſſi cher que ſa propre vie, ſera toujours jalouſe de ſon honneur ; elle ſait qu'il lui doit être plus précieux que le jour même ; elle ſe ſacrifiera toujours pour le lui laiſſer conſerver avec gloire. Roger fit ſon devoir en retournant près d'Agramant ; ce Prince n'avoit point partagé la fureur d'Almont ; il l'avoit armé Chevalier, & l'avoit toujours comblé de faveurs & de diſtinctions honorables. Oui, Roger fit bien d'obéir au devoir qui le rappeloit auprès de ſon Empereur ; & Bradamante ſe montra digne de ſon ſang & de ſa renommée, en ne le retenant point auprès d'elle : elle étoit trop ſûre que rien ne peut réparer l'honneur quand il eſt perdu ; d'ailleurs ne l'étoit-elle pas également, que l'amour, tôt ou tard, ramèneroit Roger à ſes pieds, amoureux & fidèle ? Son Amant retourna donc près d'Agramant, qui raſſembloit dans Arles les débris de ſon armée.

Marphiſe & Bradamante, qui s'étoient liées de l'amitié la plus tendre, retournèrent enſemble près de Charlemagne ; ce Prince raſſembloit toutes ſes forces pour donner un aſſaut général à la ville d'Arles, & pour terminer, dans une ſeule action, la longue guerre qu'il ſoutenoit contre les Sarrazins.

Dès que Bradamante parut & fut reconnue

dans le camp de Charles, ſon arrivée fit élever des cris de joie : tous les guerriers la révéroient; elle étoit adorée du ſoldat; chacun s'empreſſoit à lui rendre hommage. Lorſque Renaud apprit ſon arrivée, il accourut ſerrer dans ſes bras cette ſœur ſi chérie; tous ſes autres frères ſe raſſemblèrent bientôt autour d'elle. Quand on ſut que la guerrière qui l'accompagnoit étoit cette célèbre Marphiſe, qui, des extrémités de l'Inde juſqu'à celles de l'Eſpagne, avoit mérité des palmes immortelles, toute l'armée quitta ſes tentes pour ſe trouver ſur ſon paſſage, & rendre des honneurs à ces deux belles guerrières.

Marphiſe mit un genou à terre en ſe préſentant devant Charles, & Turpin aſſure que ce fut pour la première fois de ſa vie qu'elle fit un acte pareil; le ſeul fils de Pépin lui parut digne de cet hommage, quoiqu'elle eût vu les plus puiſſans Monarques du continent dans toute leur gloire. Charles lui fit l'accueil le plus honorable; il étoit ſorti de ſon pavillon royal pour venir au devant d'elle; il lui donna la main, & la fit aſſeoir à ſes côtés, au deſſus de ſes Pairs & de ſes hauts Barons. On renvoya la plus grande partie de ceux qui furent préſens à cette première entrevue; il ne reſtoit près de Charles que les Paladins & les grands Seigneurs; alors

Marphiſe, s'adreſſant à Charles, éleva ſa voix agréable en lui diſant ces mots : Très-haut, très-glorieux & très-auguſte Empereur, vous, qui du couchant à l'aurore, & qui des monts glacés de Scythie juſqu'aux rivages brûlans des Ethiopiens, faites révérer l'étendard triomphant de la Croix, je viens des extrémités de la terre pour admirer en vous, non-ſeulement le plus puiſſant Monarque de l'univers, mais auſſi celui que l'Eternel a doué de la plus haute ſageſſe. Je dois vous dire la vérité, grand Prince ! une ſecrette jalouſie m'avoit fait prendre les armes; je voyois avec peine un Monarque d'une autre religion que la mienne, devenir le plus puiſſant Souverain de la terre; je l'ai ſouvent rougie du ſang des Chrétiens, & je fuſſe peut-être reſtée votre plus mortelle ennemie, ſi le Ciel ne me portoit à venir me ranger au nombre de vos ſujettes, au moment même où je me préparois à porter les armes contre vous. J'ai ſu pour la première fois, & par un événement dont je vous rendrai compte dans la ſuite, que je ſuis fille de ce brave Roger de Riſa, que le traître Bertrand, ſon frère, trahit avec tant de lâcheté : ma malheureuſe mère fut expoſée ſur une mer orageuſe lorſqu'elle me portoit encore dans ſon ſein; elle me donna le jour au milieu des événemens les plus funeſtes : un ſavant Enchan-

teur m'éleva juſqu'à l'âge de ſept ans, & je fus enlevée à ſes ſoins par des corſaires Arabes : ils me vendirent en Perſe comme une eſclave : le Roi qui m'acheta voulut me ravir l'honneur ; &, quoique bien jeune encore, je le punis en le privant du jour ; j'exterminai ſa Cour & ſa race coupable ; je m'emparai de ſon trône, & j'avois à peine deux mois au-deſſus de dix huit ans, lorſque je me vis Souveraine de ſept Royaumes que j'avois conquis. Envieuſe alors de votre gloire, comme je l'ai dit, j'eſpérois réuſſir à l'abaiſſer ; mais ce que j'ai ſu depuis que je ſuis en France éteint non-ſeulement cette fureur injuſte, mais tout m'anime à vous aimer & à vous ſervir comme mon Seigneur & mon Maître, & comme un grand Prince auquel j'ai la gloire de tenir par le ſang. Roger fut pour vous, Seigneur, le parent & le ſerviteur le plus fidèle ; je vous conſacre comme lui, mon cœur & mon épée : cette envie qui me portoit à combattre vos Paladins, & à leur arracher les lauriers dont ils ſont couverts ; cette ardeur qui me portoit à la guerre, ſe fait ſentir dans mon cœur contre Agramant, & contre tous ceux qui deſcendent des barbares qui ſe ſont couverts du ſang de mon père.

Marphiſe pourſuivit, en diſant à Charles qu'elle deſiroit d'être Chrétienne, & que dès

qu'il auroit vaincu le fils de Trojan, ſon deſſein étoit de retourner en ſes Etats pour faire embraſſer le Chriſtianiſme à ſes ſujets, & combattre & ſubjuguer ceux des Rois voiſins qui ne voudroient pas ſe ſoumettre à cette ſainte loi.

Charlemagne, qui n'étoit pas moins éloquent que brave, donna les plus grandes louanges à Marphiſe, & rendit le même honneur à la mémoire de ſon père, & de toute ſon illuſtre race : il approuva toutes ſes réſolutions ; & non-ſeulement, lui dit-il, je vous reconnois comme une parente dont je me fais honneur, mais auſſi comme ma propre fille... A ces mots, il ſe leva pour l'embraſſer encore ; & cette fois il la baiſa tendrement ſur le front, comme un père a coutume d'en uſer pour une fille chérie. Tous les Paladins de la maiſon de Mongraine & de celle de Clermont s'avancèrent pour rendre hommage à la belle & valeureuſe Marphiſe, qu'ils reconnurent alors pour être de leur illuſtre ſang, & Renaud ſur-tout, qui ſouvent avoit éprouvé ſa valeur pendant le ſiège d'Albraque. On ne peut exprimer quelle fut la joie du jeune Guidon le Sauvage, lorſqu'il revit cette belle guerrière ; Aquilant, Griffon & Sanſonnet, qui l'avoient vue combattre dans l'Iſle des femmes cruelles ; Maugis, Vivian & Richardet, qu'elle

avoit ſecourus contre Bertolas & les Mayençois; tous à-la-fois entouroient la guerrière en lui rendant les plus tendres hommages. Charles ne s'en rapporta qu'à lui-même pour orner le lieu qu'il deſtinoit au baptême de Marphiſe; il choiſit les Evêques & les grands Clercs les plus ſavans pour l'inſtruire de notre ſainte Loi.

Le lendemain l'Archevêque Turpin, vêtu de ſes habits pontificaux, verſa ſur la tête de Marphiſe l'eau ſalutaire : Charles la tint ſur les fonts. Mais il eſt tems à préſent de remplir le cerveau creux du bon Paladin Roland ; ſon bon ſens eſt prêt à deſcendre du Ciel dans une ampoule portée par l'aimable Prince d'Angleterre, qui ſe ſervoit alors du char d'Elie. Lorſqu'Aſtolphe fut deſcendu de la lune dans le Paradis terreſtre avec cette ampoule précieuſe, S. Jean lui fit connoître une plante merveilleuſe, avec laquelle il lui dit de toucher ſeulement les yeux du Roi de Nubie, & qu'elle ſuffiroit pour lui rendre la vue ; ce ſervice important, (ajouta l'Apôtre) joint à celui de l'avoir délivré des harpies, portera ce Prince à vous donner une armée pour aſſiéger Biſerte. Alors S. Jean lui donna les moyens d'employer utilement ces troupes ſans expérience : Aſtolphe apprit auſſi de lui comment il pourroit paſſer ſans danger ces grands déſerts, où ſouvent l'on eſt enſeveli

ſous des montagnes de ſable ; & le bon & vieux Saint l'endoctrina de point en point ſur tout ce qu'il avoit à faire ; il le fit enſuite remonter ſur l'hypogriffe ; & le Paladin ayant bien remercié le Saint & reçu ſa bénédiction, partit, & dirigea ſon vol ſur la terre.

L'hyppogriffe s'étant approché des bords du Nil, ſuivit le cours de ce fleuve : Aſtolphe découvrit bientôt la Nubie, deſcendit dans la capitale, & fut rejoindre Senapes. La joie du Roi fut extrême, lorſqu'il entendit la voix du Paladin qui l'avoit déja délivré de l'horrible perſécution des harpies ; mais lorſqu'Aſtolphe toucha ſes yeux avec la plante qu'il avoit apportée du Paradis terreſtre, l'humeur épaiſſe qui les couvroit ſe diſſipa tout-à-coup ; & le premier mouvement de Senapes, en voyant la lumière & le Paladin, fut de ſe jeter à ſes genoux & de l'adorer comme un Dieu.

Senapes, touché de la plus vive reconnoiſſance, lui donna cent mille hommes de plus que les troupes qu'Aſtolphe avoit démandées pour aller aſſiéger Biſerte, & s'offrit lui-même pour le ſuivre : ce Prince fut cependant très-affligé de ne pouvoir lui donner de la cavalerie ; ſes Etats fort riches en chameaux & en éléphans, étoient abſolument dépourvus de chevaux.

Pendant la nuit qui précéda le jour où les troupes de Nubie devoient ſe mettre en marche, Aſtolphe monta ſur l'hyppogriffe, & dirigea ſon vol vers la montagne élevée, d'où le vent du midi s'élance pour porter ſes efforts contre la grande ourſe : il trouva la caverne d'où ce vent ſort par une bouche étroite, lorſqu'il va faire ſes ravages ordinaires. Le Paladin, ſelon l'avis qu'il avoit reçu de S. Jean, s'étoit muni d'une outre bien forte & bien fermée, dont il plaça adroitement la bouche ouverte ſur le ſoupirail, qu'elle fermoit en entier.

Le fier autan, fatigué du vol impétueux qu'il avoit fait la veille, dormoit alors tranquillement dans ſa caverne : Aſtolphe ayant bien tendu ſon outre, ſe tint à l'affut près du ſoupirail ; & lorſque l'auſtral, réveillé par l'aurore, voulut ſortir de ſa grotte, il donna dans l'outre, comme un lapin donne dans le panneau, & s'y trouva pris par le Paladin, qui le renferma bien étroitement. Très-content d'une ſi bonne priſe, il retourna promptement en Nubie ; & dès le même jour il ſe mit en marche à la tête de ſa noire armée. Les Abyſſins traversèrent, ſans crainte & ſans danger, les vaſtes mers de ſable fin qui les ſéparoient du mont Atlas ; & le fougueux vent du midi, qui s'étoit pris au piège, n'avoit pas la force de ſouffler une lampe.

Le Paladin étant arrivé dans un lieu d'où l'on découvroit une grande plaine & la mer, choiſit une troupe d'élite parmi les Abyſſins qui lui parurent les mieux faits & les plus intelligens; il les fit ranger par pelotons autour d'une montagne qui touchoit à la plaine, & bientôt il s'éleva ſur le ſommet avec l'air d'un homme qui médite un grand deſſein.

Aſtolphe, ſe préparant à l'exécution de ce projet par la prière, ſe jeta promptement à genoux, ne ceſſa d'invoquer la toute-Puiſſance juſqu'à ce qu'il pût eſpérer que ſes vœux étoient exaucés; il ſe mit enſuite à rouler une grande quantité de pierres & de cailloux du ſommet de la montagne, de façon qu'ils roulèrent de tous les côtés à ſes pieds. O quel eſt le miracle éclatant que l'homme qui croit fermement ne peut eſpérer! Ces pierres & ces cailloux (contre leur uſage ordinaire) ſe mirent à croître tout-à-coup, & ſe formèrent un ventre, des jambes, un cou, & même de longs muſeaux: tout cela bientôt ſe mit à hennir, à bondir, à courir de tous côtés dans la plaine; les uns étoient bais, les autres rouan, aleſan, & beaucoup même étoient gris pommelés. Les troupes diſpoſées par pelotons dans la plaine, prirent ces chevaux de nouvelle création avec aſſez de facilité; car le miracle avoit eu l'attention de leur donner

des brides propres à leur bouche, & des ſelles très-bien faites : il s'en trouva quatre-vingt mille cent & deux, tous vigoureux & bien faits, & jamais on n'a vu de plus belle remonte : le même nombre des fantaſſins de l'armée de Nubie, devint dans le moment un corps formidable de cavalerie.

Aſtolphe, ſe mettant à leur tête, répandit cette cavalerie en détachemens, qui ſe portèrent dans toute l'Afrique, &, ſelon l'uſage, pillèrent, brûlèrent, maſſacrèrent, firent des priſonniers, & établirent des contributions juſqu'aux portes de Biſerte.

Agramant avoit confié, juſqu'à ſon retour, la garde de ſes Etats au Roi de Ferze, à celui d'Algazer, & à Branzard, Roi d'un autre pays. Tous les trois ſe mirent en défenſe contre l'attaque imprévue du Paladin. Branzard dépêcha ſur le champ l'eſquif le meilleur & le plus léger, avec ordre de ſe rendre promptement ſur le rivage de Provence, pour avertir Agramant de l'irruption ſoudaine que le Roi de Nubie faiſoit dans ſes Etats. Le Capitaine de l'eſquif fit une grande diligence, & joignit bientôt ſon Empereur, qu'il trouva ſerré de près dans Arles, dont l'armée de Charles n'étoit plus diſtante que d'un mille. Agramant, alors connoiſſant l'imprudence qu'il avoit faite de vouloir envahir les Etats du

fils de Pépin, tandis qu'il laiſſoit les ſiens expoſés à l'être, fit convoquer ſur le champ ſon conſeil. Après avoir froncé pluſieurs fois les ſourcils, il adreſſa principalement le diſcours ſuivant à Marſile & Sobrin, les deux plus anciens & les plus prudens des Rois qui l'avoient ſuivi dans cette grande entrepriſe.

Quoiqu'il ſoit aſſez embarraſſant pour un Général de dire tout ſimplement, je n'y avois pas penſé, ma franchiſe me porte à vous en faire le ſincère aveu; cependant je pourrois vous donner pour excuſe d'avoir laiſſé mes Etats d'Afrique ſans défenſe, qu'il n'étoit pas dans l'ordre des événemens qu'on doit prévoir, que les Abyſſins vinſſent les attaquer : Dieu, qui connoît également le paſſé, le préſent & l'avenir, pouvoit ſeul prévoir qu'une nation très-éloignée de mes Etats, dont elle eſt ſéparée par de vaſtes & dangereux déſerts de ſables mouvans, que l'impétuoſité des vents agite ſans ceſſe, viendroit ravager mes poſſeſſions, & mettre le ſiège devant Biſerte. Je vous demande conſeil ſur le parti que je dois prendre, ou de ſuivre mon entrepriſe juſqu'à ce que j'aie envahi la France & que j'aie Charles pour priſonnier, ou de retourner en Afrique pour défendre mon Empire attaqué; je vous prie de me dire librement votre avis, & ce que vous croyez être le plus prudent à

faire dans ce moment. Agramant, en finiſſant ces mots, regarda Marſile, pour faire entendre que ce Roi lui répondît le premier. Marſile ayant fléchi le genou & baiſſé la tête, ſe raſſit & lui répondit ainſi : Seigneur, dit-il, tous les évènemens qui nous ſont racontés par la voix publique, ſont ſujets à s'accroître comme à ſe dénaturer en paſſant de bouche en bouche ; de premiers rapports ne me cauſeront donc jamais ou l'affliction prématurée, ou la confiance téméraire ; dans ce que l'on dit de favorable, je doute encore ; dans ce qu'on rapporte de malheureux, j'eſpère ; & c'eſt ainſi qu'on doit penſer ſur des rapports que l'on ſait être paſſés par tant de différentes bouches : je leur prête d'autant moins de confiance, que je les vois s'éloigner de la vraiſemblance. Or, il n'eſt pas naturel de croire qu'une formidable armée puiſſe partir d'une région très-éloignée pour attaquer l'Afrique, & qu'elle oſe s'expoſer à traverſer ces mêmes déſerts où l'armée de Cambyſe fut totalement détruite. Je croirai bien que quelques hordes d'Arabes de la montagne, auront pu deſcendre dans la plaine pour voler, ſelon leur coutume, & qu'ils peuvent avoir fait quelques dégâts. Branzard, effrayé de leurs ſuccès momentanés, & pour s'excuſer de n'avoir pas exactement gardé les gorges de la montagne, aura prodigieuſe-

ment groſſi le nombre de ces brigands. Je conſens encore que ce ſoit une armée de Nubiens qui ſoit tombée du Ciel, & qu'ils ſoient arrivés cachés ſous les nues, (car il faudroit que cela fût ainſi), lorſqu'on n'a point eu de nouvelles qu'ils marchaſſent contre vos Etats: eh ! que pourroient craindre vos braves Africains ? Auroient-ils la timidité de redouter un peuple lâche, & qui n'a jamais porté les armes ?

Si vous voulez envoyer ſeulement quelques vaiſſeaux & quelques troupes pour raſſurer Branzard, ſoyez ſûr que les foibles Abyſſins n'auront pas plutôt vu flotter vos étendards, qu'ils s'enfuiront vers leurs frontières. Que ce ſoit donc ou des Abyſſins, ou des Arabes, également ignorans dans l'art de la guerre, qui donnent cette alarme, votre abſence ſeule a pu leur donner l'audace de faire une courſe, vous ſachant alors au-delà de la mer : prenez donc le parti, Seigneur, de profiter de l'abſence du rempart de la France, de ce redoutable neveu de Charles, pour ſuivre vos premiers deſſeins d'envahir la France & de vous venger de ſon Souverain. La fortune vous a favoriſé juſqu'ici ; bientôt peut-être ne vous montrera-t-elle plus que le côté chauve de ſa tête, ſi vous abandonnez la victoire qu'elle vous prépare ; & ſongez d'ail-

leurs que par une retraite périlleuſe, vous couvririez à jamais vos armes d'infamie.

C'eſt ainſi que l'adroit Roi d'Eſpagne expoſa ſes raiſons, dans la crainte qu'Agramant ne ſortît de France avec ſon armée, avant que Charles, que ce Roi craignoit, n'eût entièrement perdu ſes Etats. Mais le Roi Sobrin voyant bien que Marſile n'avoit parlé que ſelon ſon intérêt perſonnel, & non ſelon celui de la confédération Sarrazine, il dit ſon avis à ſon tour: Lorſque je vous conſeillois, Seigneur, de ne pas rompre la paix, plût au Ciel que je n'euſſe été qu'un faux prophète! Mais puiſque les évènemens que j'ai prévus devoient arriver, que n'avez-vous plutôt cru votre ancien ſerviteur Sobrin, que l'orgueilleux Rodomont, Marbaluſte, Alzird & Martaſin, que je voudrois avoir maintenant en ma préſence pour les confondre, & ſur-tout Rodomont! Cet inſenſé s'imaginoit qu'il briſeroit le ſceptre de Charles comme un fragile verre: il oſoit vous dire qu'il vous ſuivroit la lance & l'épée à la main, juſque ſur la voûte azurée ou juſqu'aux bords du Styx. Ce ſuperbe Roi d'Alger vous a cependant abandonné pour une folle entrepriſe, & maintenant il eſt plongé dans une honteuſe oiſiveté; & moi, que ce fanfaron accuſoit de ne vous donner que de lâches conſeils,

vous

vous me voyez toujours couvert de mes armes auprès de vous. Oui, Seigneur, vous me trouverez toujours, quoique appesanti par les années, combattre à vos côtés jusqu'à la fin de cette guerre. Il n'est personne assez hardi pour me reprocher un sentiment bas, ni un acte qui ne me fasse honneur; & peu de ceux qui se sont le plus vantés auprès de vous, en ont fait autant que moi pour votre service.

Je m'explique ainsi, Seigneur, (continua Sobrin) pour démontrer à tous ceux qui m'écoutent, que tout ce que je vous ai déja dit, & que je vais vous dire encore, ne part point d'une ame fausse ou pleine de foiblesse, mais que je ne suis inspiré que par le cœur le plus fidèle à l'attachement que je vous ai voué. Partez; retournez le plus tôt que vous le pourrez dans vos Etats. Pourroit-on regarder comme un homme sage, celui qui, dans l'espérance très-incertaine de conquérir un autre Etat, se laisseroit enlever celui qu'il possède? Que pouvez-vous même penser à présent de votre entreprise? Nous étions trente-deux Rois de vos vassaux réunis sous votre bannière, lorsque nous sommes partis du rivage Africain avec vous; à peine en reste-t-il un tiers aujourd'hui: tout le reste est péri par les armes. Plaise au Très-Haut que ce reste, & tous vos malheureux sujets n'achèvent

pas d'être entièrement anéantis ! L'abſence de Roland ne détruit pas le danger préſent que nous courons : n'eſt-il donc pas aujourd'hui remplacé par Renaud, qui n'eſt pas moins redoutable? Tous les Paladins de ſon nom ne ſont-ils pas raſſemblés avec Renaud, & ne ſont-ils pas tous la terreur de nos ſoldats ? Quoique ce ſoit avec une ſorte de regret que je donne ici des louanges à nos ennemis, puis-je vous cacher que les Chrétiens ont un ſecond Mars dans ce brave Brandimard, l'émule & l'ami de Roland? J'ai moi-même éprouvé ſa force & ſa valeur; bien d'autres m'ont rappelé ſes exploits; & je vous l'avoue, Seigneur, ce qui m'en impoſe davantage, c'eſt de voir que l'abſence de Roland ne rend pas nos pertes moins fortes & moins fréquentes. Si nous avons beaucoup ſouffert par le paſſé, nous pouvons tout perdre à-la-fois aujourd'hui. Mandricard a perdu la vie; Gradaſſe eſt retourné dans ſes Etats; la redoutable Marphiſe nous abandonne en ce moment; Rodomont, qui pouvoit ſeul tenir lieu de Gradaſſe & de Mandricard, nous a quitté de même. Où ſont ceux qui pourroient remplacer ces guerriers, & le nombre prodigieux de ſoldats que nous avons perdus ? Nous ne pouvons plus eſpérer ni de nouveaux vaiſſeaux, ni de nouvelles troupes de l'Afrique préſente-

ment attaquée ; & Charles vient de recevoir le renfort de deux nouveaux guerriers qui ne ſont point inférieurs à Roland. Savez-vous, Seigneur, que Guidon le Sauvage eſt dans le camp de Charles, avec le brave Sanſonnet de la Mecque, digne fils d'Olivier ? Ces deux guerriers ſeuls ſont encore plus redoutables pour nous, que les ſecours que Charles reçoit de jour en jour de ſes grands Etats d'Allemagne. Notre armée diminue, & celle de Charles s'augmente ſans ceſſe.

Je prévois avec douleur, que vous n'attaquerez plus vos ennemis ſans eſſuyer une défaite. Si les Africains & les Eſpagnols réunis n'ont pu triompher des François, quand leur nombre ſurpaſſoit le double des troupes de Charles, que pouvez-vous eſpérer, lorſque les Allemands, les Italiens, les Anglois & les Ecoſſois viennent augmenter le nombre de leurs bannières, & le rendent ſi ſupérieur en nombre à celles qui vous reſtent ? Oui, Seigneur, vous perdrez en même tems & votre armée, & votre Empire, ſi vous vous obſtinez à ſuivre votre entrepriſe ; & votre retour en Afrique peut ſauver l'un & l'autre. Je conviens qu'il ſeroit indigne d'un cœur auſſi juſte que généreux, d'abandonner Marſile ; mais il vous eſt facile de vous tirer avec honneur du péril commun qui vous menace,

en faiſant avec Charles une paix qu'il doit deſirer autant que vous. Si vous ne penſez pas qu'il ſoit de votre honneur de la propoſer le premier, & ſi vous voulez abſolument que le ſort des armes décide de cette grande querelle, éprouvez du moins un moyen pour que la balance devienne égale, & que la victoire puiſſe couronner votre front : vous pouvez eſpérer de l'obtenir, en propoſant de terminer ces grands débats par le combat d'un ſeul de vos Chevaliers contre un de ceux de Charles, & le brave Roger vous aſſure de triompher. Oui, notre Roger, dans un combat ſeul à ſeul, eſt égal aux Paladins Roland & Renaud, & ſupérieur à tous les autres Chevaliers Chrétiens. Mais ſi vous riſquez un combat général, quoique la valeur & la force de ce Chevalier ſoient ſurnaturelles, que peut-il faire contre la multitude de ceux qui l'accableront de tous côtés ? J'imagine, Seigneur, que vous ne pouvez vous refuſer à croire que le meilleur expédient, c'eſt d'envoyer dire à Charles qu'il doit être auſſi peiné que vous de voir ſans ceſſe couler le ſang de vos ſujets ; que vous lui propoſez de remettre ſes intérêts entre les mains de celui de ſes Chevaliers qu'il voudra choiſir, pour l'oppoſer à celui que vous préſenterez ; que ce combat particulier décidera du ſort de cette guerre, & lequel de vous deux

ſeroit forcé pour toujours de payer un tribut à l'autre. Charles doit recevoir avec plaiſir cette propoſition, pour rendre le calme à ſes Etats; & j'ai tant de confiance dans la valeur de Roger & dans la juſtice de la cauſe qu'il ſoutiendra, que je prévois qu'il remporteroit la victoire, quand le dieu Mars lui-même ſe préſenteroit pour le combattre.

Ce fut par un diſcours ſi ſage, & par tout ce que Sobrin dit encore, qu'il perſuada le fils de Trojan; il ne balança plus ſur le choix de ceux qu'il envoya faire cette propoſition. Charles, entouré des meilleurs Chevaliers de l'Europe, la reçut comme un gage de la victoire, & choiſit ſon neveu Renaud pour être ſon champion, comme étant celui qui pouvoit le mieux remplacer Roland.

L'une & l'autre armée eurent la joie la plus vive d'un pareil accord. Toutes les ttoupes de part & d'autre étoient laſſes d'avoir ſans ceſſe les armes à la main. Preſque tous les combattans des deux armées deſiroient jouir des douceurs de la paix, & maudiſſoient en ſecret la colère & la fureur guerrière de leurs maîtres, qui les ſéparoient de leurs familles & de leurs foyers paternels. Renaud, ſe trouvant très-honoré du choix de Charles, reçut avec la joie la plus vive un ordre qu'il eût demandé lui-même avec

inſtance; il ne peut croire que le jeune Roger puiſſe tenir contre lui, quoiqu'il ait vaincu Mandricard.

Roger de ſon côté fut, à la vérité, ſenſible à l'honneur qu'Agramant lui faiſoit, en le choiſiſſant; mais il eut peine à cacher toute la douleur dont ſon ame étoit déchirée, en penſant que c'étoit contre Renaud qu'il devoit combattre: les efforts réunis de Renaud & de Roland n'euſſent pas ébranlé ſon courage; mais ne devoit-il pas frémir de ſe voir aux priſes avec le frère de celle qu'il adoroit, & ſur-tout dans le tems même où Bradamante, qui le regardoit déja comme l'époux que le Ciel lui deſtinoit, lui reprochoit, par les lettres les plus tendres, de préférer le ſervice d'Agramant à ſon amour? Roger pouvoit-il penſer, ſans un vrai déſeſpoir, qu'en donnant la mort à Renaud il devenoit à jamais odieux à ſa ſœur, & que rien ne pouvoit effacer ce crime contre celle qui pouvoit ſeule faire ſon bonheur?

Tandis que Roger eſt accablé par cette douleur mortelle, quelle n'eſt pas celle que Bradamante éprouve, lorſque les nouvelles de ce combat & le nom des deux champions lui parviennent! Elle meurtrit ſon beau ſein, elle arrache ſes cheveux, elle traite Roger d'ingrat & de perfide Amant; & ſon état préſent lui paroît

mille fois plus cruel que la mort. La fin de ce combat, telle qu'elle puiſſe être, ne peut que l'accabler du plus mortel déſeſpoir : ſi Roger périt dans ce combat, elle ſent qu'elle ne peut lui ſurvivre ; ſi le Ciel ſemble vouloir punir la France, en faiſant tomber ſon frère ſous les coups de ſon Amant, elle perd ce Renaud, ce frère, ce héros ſi cher à ſon cœur, ſi néceſſaire à ſa patrie : elle eſt à jamais ſéparée de Roger ; elle ſent qu'elle exciteroit l'indignation publique, ſi ſon foible cœur la portoit encore à le deſirer pour époux. Cependant la malheureuſe Bradamante n'avoit d'autre deſir, n'avoit d'autre penſée, nuit & jour, que de parvenir à déclarer publiquement qu'ils s'étoient juré réciproquement d'être l'un à l'autre ; & ce lien ſi doux & ſi ſacré pour ces tendres Amans étoit rompu par ce funeſte combat. Bradamante ſentoit que ſa famille & le public ſe ſeroient élevés contre elle, s'ils euſſent jamais voulu le renouer.

Au moment même où cette belle guerrière ſe rappelloit tout ce qui pouvoit augmenter ſon déſeſpoir, ce ſecours puiſſant qui l'avoit toujours ſoutenue, l'empêcha d'y ſuccomber. La ſage Méliſſe n'avoit pas écouté ſes cris & ſes juſtes plaintes ſans en être attendrie ; elle parut tout-à-coup à ſes yeux : Calmez-vous, ma chère fille, lui dit-elle, & ſoyez sûre que dès qu'il en ſera

tems, je ſçaurai bien interrompre le combat qui vous afflige.

Pendant ce tems, Renaud & Roger préparoient les armes dont ils devoient ſe ſervir pour combattre. Le Paladin champion de Charlemagne, qui n'avoit plus voulu monter ſur aucun cheval depuis qu'il avoit perdu Bayard, avoit le droit de choiſir la manière de combattre, & l'eſpèce d'armes dont ils ſe ſerviroient. Renaud déclara donc qu'ils combattroient à pied, tous deux armés ſeulement d'une hache & d'un poignard. Peut-être ce fut le haſard ſeul qui fit choiſir ces eſpèces d'armes au Paladin; peut-être auſſi ſe ſouvint-il que Maugis l'avoit aſſuré que nulle eſpèce de bouclier & de cuiraſſe ne pouvoit réſiſter à la redoutable balizarde. Il fut donc convenu que les deux champions combattroient ſans épée, & que le lieu du combat ſeroit dans une plaine entre le camp de Charlemagne & les murs d'Arles.

A peine la naiſſante Aurore ſortit-elle des bras glacés du vieux Titon, pour annoncer le jour qui devoit éclairer ce célèbre combat, que des Herauts d'armes furent envoyés des deux parts pour marquer une égale diſtance, & pour élever deux autels près du champ de bataille. Bientôt on vit ſortir des murs d'Arles les troupes Africaines : Agramant étoit à leur

tête ; les ornemens qui paroient ſes armes brillantes étoient ſomptueux & taillés à la moreſque ; il montoit un beau cheval bai doré, portant une étoile blanche ſur ſon front : Roger marchoit à côté de lui ; & le fier Roi Marſile ne dédaigna pas de porter ce caſque célèbre, que le plus grand de tous les Poëtes a chanté dans ſes vers ſi ſupérieurs aux miens. C'étoit ce même caſque d'Hector, que Roger avoit conquis en arrachant la vie au Roi de Tartarie. Pluſieurs autres grands Seigneurs Sarrazins s'étoient partagé les autres armes de Roger, & les portoient pour lui faire honneur. Charles de ſon côté ſortit de ſes retranchemens dans le même ordre, & rangea ſes troupes en bataille en demi-cercle ; il étoit entouré de ſes Pairs & de ſes Paladins : quelques-uns d'eux portoient une partie des armes de Renaud qui marchoit à ſa droite ; & le célèbre Ogier le Danois s'étoit chargé de l'armet étincelant de Mambrin. Le Duc Naymes de Bavière, & Salomon, Roi de Bretagne, tenoient les deux haches égales, préparées pour le combat.

Les deux armées, toutes deux rangées également, entouroient un large eſpace où perſonne ne paroiſſoit, excepté les deux champions & les principaux des deux religions différentes. Le choix des armes fut remis à Roger. Deux

Miniſtres de l'une & l'autre croyance entrèrent dans le cercle, tenant chacun le livre qu'ils révéroient : l'un étoit la Loi divine du Dieu vivant ; l'autre, ſous le nom d'Alcoran, renfermoit les dogmes inſenſés du faux Prophète.

Charles s'étant avancé près de l'autel qu'avoient élevé les Miniſtres du Très-Haut, lève les mains vers le Ciel, & dit, avec la foi la plus vive : O Dieu puiſſant qui voûlutes mourir pour nous ! ô bienheureuſe entre toutes les Vierges, vous qui portâtes le Dieu vivant pendant neuf mois dans votre chaſte ſein, écoutez & recevez les ſermens que je fais au Roi d'Afrique, & que je veux qui ſoient accomplis de même par mes ſucceſſeurs, à ce Prince & ceux qui ſuccéderont à ſon Empire. Je jure de lui payer tous les ans la charge de vingt ſommiers en or, ſi mon champion eſt vaincu par le ſien, & dès ce moment même je jure une trève qui ſera ſuivie d'une paix perpétuelle ; & je conſens que tous les coups les plus terribles de la colère céleſte tombent ſur moi ſeul & ſur mes enfans, ſi je manque au ſerment ſacré que je profère : puiſſent les parjures apprendre par ma punition quelle doit être la foi religieuſe d'un pareil ſerment !

A ces mots, Charles lève les yeux au Ciel, invoque le Tout-Puiſſant, & tient la main ſur

l'Évangile. Agramant ſe lève à ſon tour, & marche à l'autel que ſes Dervis avoient préparé. Le Roi d'Afrique jure pareillement de repaſſer ſur le champ en Afrique, & de payer le même tribut à Charles, ſi Roger eſt vaincu par Renaud; il imite auſſi Charlemagne dans le ſerment de la trève qu'il ne doit plus rompre; il invoque à voix haute ſon Prophète, l'habile & trompeur Mahomet, & met ſa main ſur ſon Alcoran qu'un Molack lui préſente : tous les deux alors ſe retirent à grands pas, & l'un & & l'autre retourne ſe remettre à la tête de ſon armée.

Roger s'avance enſuite, & jure que ſi le Roi ſon Souverain manque à la trève, en interrompant ſon combat, il quittera dans ce moment ſon ſervice, & que, ceſſant de le reconnoître pour ſon Seigneur, il paſſera ſous les ordres de Charlemagne : Renaud, de ſon côté, jure de même que ſi Charlemagne interrompt ſon combat, il portera déſormais les armes au ſervice d'Agramant.

Après la fin de toutes ces cérémonies, chacun d'eux ſe retira du côté de ſon parti; mais bientôt la trompette cruelle de Mars éleva des ſons aigus qui furent le ſignal de ce combat terrible : les deux guerriers s'avancèrent à pas meſurés l'un contre l'autre; ils ſe joignirent

au milieu de l'eſpace circonſcrit; ils s'aſſaillirent en même temps, & bientôt l'air retentit des coups qu'ils ſe portèrent ſur leurs armes. L'un & l'autre ſe frappèrent avec autant de force que d'adreſſe, tantôt du fer de leurs haches, quelquefois même de leurs manches. On ne peut exprimer avec quelle vélocité les deux guerriers manioient cette arme meurtrière. Roger cependant voyoit toujours le frère de celle qu'il adoroit dans ſon adverſaire; & ſon bras retenu par l'amour ne pouvoit porter des coups bien dangereux pour Renaud; il n'étoit attentif qu'à parer les ſiens; lui-même s'égaroit quelquefois dans les ſentimens qui ſe ſuccédoient impétueuſement dans ſon ame; il ſe trouvoit obligé de combattre le champion de Charles; il eût plutôt perdu la vie, que de l'arracher au frère de Bradamante; & ces ſentimens qui ralentiſſoient tous ſes coups, firent craindre aux Sarrazins qu'il ne ſoutînt que foiblement leur querelle. Mais je crois vous avoir conduit au point où j'aime aſſez à finir mes Chants; c'eſt dans l'eſpérance de vous faire deſirer celui dans lequel je vais pourſuivre ce récit.

Fin du trente-huitième Chant.

CHANT XXXIX.

NULLE eſpèce de peine ne peut ſe comparer à celle que ſouffre le malheureux Roger en combattant contre Renaud. Quel que ſoit l'événement, il ne peut qu'être funeſte pour lui. Ce qu'il craint le moins, c'eſt de perdre la vie de la main du Paladin : il ſent trop que ſi Renaud ſuccombe ſous ſes coups, il ne pourra ſurvivre à la haine de Bradamante.

Quoique le Paladin Renaud fût pénétré d'eſtime pour Roger, le même intérêt ne troubloit point ſon ame : l'ardeur de remporter la victoire l'animoit, & lui faiſoit porter des coups terribles à Roger, tantôt ſur les bras, tantôt ſur la tête : celui-ci les paroit ou les eſquivoit légérement, & ne frappoit jamais ſon ennemi que de coups légers & peu dangereux.

Les Sarraſins remarquèrent bientôt que leur champion ne combattoit que mollement, & qu'il ne portoit jamais à Renaud des coups pareils à ceux qu'il en recevoit : ſon déſavantage étoit ſi marqué dans ce combat, que l'inquiétude & le dépit parurent ſur le viſage d'Agra-

mant, & qu'il fit les plus durs reproches à Sobrin du conſeil qu'il en avoit reçu.

Méliſſe, l'une des plus habiles Enchantereſſes qui fût alors, ſaiſit ce moment pour quitter ſa figure ordinaire, & pour prendre celle du redoutable Roi d'Alger. Elle paroît avoir ſa mine hautaine & ſon regard menaçant: elle porte une épée, un bouclier ſemblable au ſien, & ſon dos & ſa poitrine ſont couverts de l'horrible peau de dragon. Montée ſur un des eſprits ſoumis à ſes ordres, auquel elle a fait prendre la forme d'un cheval, elle s'avance vers Agramant, & lui dit d'un air irrité : Pourquoi, Seigneur, avez-vous eu l'imprudence de choiſir un jeune homme ſans expérience, pour l'oppoſer au plus fort, au plus redoutable des François ? Il paroît que vous êtes peu touché de l'honneur de l'Afrique & du ſort de votre propre Empire. Gardez-vous bien d'attendre l'événement de ce combat inégal ; votre honte & votre perte ſeroient certaines. Rodomont eſt avec vous.... Qu'auriez-vous à craindre?... Rompez ſur le champ l'accord dangereux que vous avez fait, & ne ſoyez pas aſſez dupe pour reſpecter un ſerment trop téméraire. Amis, s'écria-t-il d'une voix forte, ſuivez-moi ; faites voir le fer tranchant de vos épées à ces Chrétiens que j'ai toujours battus :

un ſeul de vous vaudra cent de ces foibles ſoldats, en combattant à la ſuite de Rodomont!... Ce diſcours fait une impreſſion ſi vive ſur le fils de Trojan, qu'il n'héſite pas à marcher en avant, en donnant le ſignal de charger: il s'embarraſſe peu de rompre l'accord & la trève qu'il a jurée; il ſe croit plus ſûr de vaincre avec le ſecours de Rodomont, que s'il eût reçu celui de mille autres guerriers. Dans l'inſtant les Sarraſins baiſſent leurs lances, frappent leurs chevaux des éperons, & fondent ſur les François. Méliſſe qui voit la bataille bien engagée par ſes illuſions magiques, diſparoit à l'inſtant.

Renaud & Roger, qui voient la trève rompue, & les deux armées ſe charger avec furie, s'arrêtent, ceſſent de combattre; & la haine & la colère ne les excitant pas l'un contre l'autre, ils ſe donnent la main, & ſe promettent mutuellement de ne prendre aucun parti, juſqu'à ce qu'ils ſoient bien ſûrs de celui qui vient de manquer à la foi jurée, ſoit Charlemagne, ſoit Agramant: tous deux renouvellent la promeſſe de quitter pour toujours le ſervice de celui des deux Princes qui ſera coupable d'avoir violé ſon ſerment.

Déja les deux armées s'étoient mêlées avec fureur après la première charge: on voyoit dès

ce moment les uns reculer à l'aſpect de l'épée levée ſur leur tête, & d'autres porter leurs chevaux en avant avec courage : quelques-uns penſent à fuir ; d'autres s'élancent pour renverſer leurs ennemis : la pâle crainte, l'ardeur martiale paroiſſent tour-à-tour ſur le front des combattans.

Juſqu'alors Marphiſe & Bradamante auroient pu mériter d'être comparées au léger & vigoureux lévrier qui voit à cent pas courir un lièvre dans la plaine : il s'agite, il fait claquer ſes dents, il s'élance ſur la leſſe qui le retient, il ſe déſeſpère d'être retenu par ſon maître ; de même les deux jeunes & braves guerrières étoient émues par la colère & l'ardeur de combattre : en voyant les Sarraſins rangés en bataille, elles maudiſſoient le traité qui les retenoit, & qui les empêchoit de voler contre des ennemis qu'elles déteſtoient ; leurs chevaux qu'elles ſerroient involontairement dans leurs talons, piaffoient, s'agitoient ſous elles, retenus par une main que le ſerment juré captivoit. Dieux ! quel heureux moment pour elles, lorſqu'elles virent les Sarraſins aſſaillir les premiers les François, & que rien ne les empêchoit plus de ſe livrer à leur courage impétueux !

Toutes les deux tombent comme la foudre ſur les Sarraſins. Marphiſe a bientôt briſé ſa lance

lance en donnant la mort aux premiers qu'elle frappe : les caſques, les cuiraſſes ſemblent n'être compoſées que d'un verre fragile ſous les coups de ſon épée ſanglante. Bradamante ne porte pas un moindre déſordre dans les rangs des Infidèles ; &, quoique tous ceux qu'elle frappe de ſa lance d'or n'expirent pas ſous ſes coups, il n'en eſt aucun qui ne tombe ſous les pieds des chevaux. Les deux guerrières furent quelque tems à portée d'admirer mutuellement les grands coups qu'elles frappoient ; mais à la fin ſe trouvant ſéparées, chacune fut porter la mort & l'épouvante en des eſcadrons différens. On n'auroit pu compter ceux qui furent renverſés par la lance d'or, ni ceux qui tombèrent ſous la terrible épée de Marphiſe. Elles étoient ſemblables à deux de ces torrens qui ſe précipitent des Apennins, lorſque le ſoleil lance ſes rayons avec force ſur leurs ſommets qu'ils découvrent & dont ils raniment la verdure ; des caſcades terribles ſe briſent & s'entr'ouvrent ſur ces ſolides rochers ; elles entraînent les moins enracinés, elles les roulent juſques dans la plaine où leurs eaux écumeuſes & ſalies par les terres & les graviers, vont détruire au loin la douce eſpérance du laboureur. Tout fuyoit cette lance & cette épée ſi redoutable. Agramant avoit peine à contenir ſes eſcadrons effrayés : il

cherchoit en vain des yeux ce terrible Rodomont, ſans le ſecours duquel il n'eût point violé la foi jurée. Il ne le voit plus, & bientôt il regrette d'avoir oſé manquer à ſes ſermens. Il ne voit pas non plus à ſes côtés le fidèle & vertueux Sobrin : ce religieux Roi de Garbe, indigné d'une pareille infraction au traité le plus ſolemnel, craint la vengeance céleſte; il ne doute point qu'elle ne tombe ſur la tête coupable d'Agramant, &, la conſternation dans l'ame, il vient de ſe retirer dans Arles. Marſile, frappé par les réflexions douloureuſes qui déterminent le Roi de Garbe, ſe retire auſſi dans la même cité. Le fils de Trojan ſent bien cruellement qu'il ne peut réſiſter à Charles ſuivi de troupes nerveuſes, & d'une multitude de guerriers, qui ſont en même tems & le ſoutien & l'ornement de ſa couronne. Guidon le Sauvage, ce Paladin digne frère & l'émule de Renaud, les deux braves fils d'Olivier, dont je ne répète point ici les louanges immortelles que je leur ai déja données; les deux guerrières & pluſieurs autres qui ſont déja ſi connus dans mes chants précédens, achevoient la défaite entière de l'armée Sarraſine.

Mais je vous prie de me permettre de ſortir du tumulte de cette bataille : il me prend fantaiſie de traverſer la mer ſans vaiſſeau. J'aime

bien à m'occuper des braves Paladins François ; mais je ne puis oublier ſi long-tems notre cher Aſtolphe. Vous êtes bien en état déja d'apprécier toutes les graces qu'il avoit reçues du ſaint Apôtre ; je crois même vous avoir dit auſſi que le Roi Brançard & celui d'Algazſer avoient raſſemblé des troupes pour arrêter ſes conquêtes.

Ces miſérables ſoldats, enrégimentés à la hâte, ne valoient pas mieux que des femmes timides. Agramant avoit enlevé par deux fois de ſes vaſtes états tous ſes ſujets propres à porter les armes ; il ne reſtoit en Afrique que la jeuneſſe ſans force, & la vieilleſſe abattue par les années. A peine les Africains apperçurent-ils l'armée Nubienne prête à les charger, que leur déroute fut générale : Aſtolphe les chaſſa devant lui comme de vils troupeaux ; la plaine fut jonchée de ces malheureux, égorgés ſans ſe défendre : Bucifar fut pris ; Brançard s'échappa par une prompte fuite, & le reſte de ſon armée ſe renferma dans Biſerte.

Cette ville étoit fort grande ; ſes remparts très-étendus étoient mal réparés. Brançard ſentit vivement combien Bucifar lui manquoit en ce moment : il eût donné tout au monde pour le ravoir ; & le meilleur moyen qu'il imagina fut de propoſer de l'échanger contre Dudon,

qu'il tenoit priſonnier depuis quelques mois. Le Roi d'Alger avoit pris ce Paladin près de Monaco, dans ſon premier voyage; & depuis ce tems, le brave fils d'Ogier le Danois étoit détenu dans Biſerte. Il envoya propoſer cet échange au Prince d'Angleterre, qu'il ſavoit être commandant de l'armée d'Abyſſinie. Aſtolphe qui connoiſſoit tout le prix d'un Paladin tel que Dudon, ne balança pas un moment à faire cet échange; & Dudon, plein de reconnoiſſance, étant également expérimenté dans le ſervice de terre & dans celui de mer, pria ſon libérateur de l'employer utilement à ſon ſervice.

Aſtolphe, ſe voyant à la tête d'une armée beaucoup plus nombreuſe qu'il n'étoit néceſſaire pour prendre Biſerte & pour tenir ſous le joug le reſte de l'Afrique, s'occupa de l'entrepriſe que S. Jean avoit compriſe dans les ordres qu'il en avoit reçus : cet ordre portoit d'enlever aux Sarraſins les rivages de Provence, Aigues-Mortes, & le reſte du pays dont Agramant avoit fait la conquête. Le Paladin choiſit à cet effet une troupe des meilleurs ſoldats de ſon armée : il donna le commandement de cette troupe d'élite à Dudon, pour qu'il s'embarquât, & qu'il fût attaquer les côtes de Provence. Il eſt vrai cependant qu'il n'avoit pas un ſeul vaiſſeau; mais que ne pouvoit pas

faire ce Paladin, frais arrivé du Paradis terreſtre?

Aſtolphe cueille promptement des feuilles de laurier, d'oliviers, de cèdres & de palmiers; il en remplit ſes deux mains, s'avance ſur le bord de la mer, & jette ces feuilles ſur les flots. O bienheureux mille fois ceux dont l'ame pure & la foi méritent les faveurs de l'Être ſuprême! O miracle ſurprenant, que la grace divine n'accorde que bien rarement! Que ne va-t-on pas voir naître de ces feuilles, à la prière fervente du Paladin?

Ces feuilles ſe courbent, s'alongent en pluſieurs formes différentes, ſelon la première qu'elles portent; leurs fibres nerveuſes deviennent des quilles & des membres de vaiſſeau; leur parenchyme ſe métamorphoſe en planches fortement unies enſemble; la pointe de ces feuilles forme une proue; leur large extrémité devient une pouppe, & leur queue un gouvernail: toutes ces feuilles deviennent autant de vaiſſeaux de quatre formes différentes, ſelon leur première eſpèce.

Comme les chevaux produits par les cailloux parurent tout ſellés & bridés, ainſi nul de ces vaiſſeaux ne manqua d'un ſeul agrès ni des munitions néceſſaires. Dudon, l'un des meilleurs Amiraux qui fuſſent ſur la mer, eut ſoin de les

faire monter par d'excellens Pilotes & de bons Matelots qu'il tira de Corſe & de Sardaigne. Vingt-ſix mille hommes de débarquement montèrent ſur ces vaiſſeaux, & l'habile & brave Dudon commanda cette grande & belle entrepriſe. Il fut forcé d'attendre pendant quelques jours que le vent devînt favorable; & pendant ce tems, on vit arriver ſur le rivage un navire qui portoit un grand nombre de priſonniers: c'étoit ceux que Rodomont avoit faits en les combattant ſur ſon pont étroit & périlleux. Le beau-frère de Roland, ſon cher compagnon Brandimart, & pluſieurs autres Chevaliers de différens pays ſoumis à Charles, étoient du nombre de ces priſonniers.

Le pilote du navire qui les portoit devoit aborder dans la rade d'Alger; mais un vent violent l'ayant forcé de dépaſſer ce port de pluſieurs milles, il arrivoit ſur cette côte qu'il ne croyoit point occupée par des ennemis, avec la même ſécurité qu'une hirondelle revient à ſon nid, où ſes petits gazouillent en l'attendant; mais lorſqu'il apperçut l'aigle impériale, les fleurs-de-lys & les léopards arborés ſur les môles du port, il devint auſſi pâle qu'un voyageur qui ſent qu'il vient de mettre le pied ſur un ſerpent venimeux & endormi dans l'herbe épaiſſe; &, de même que le voyageur, à demi-

mort de peur, veut fuir l'animal venimeux, de même ce pilote vouloit éviter ce port: mais il n'étoit plus tems ; il fut forcé d'aborder ; & Brandimart, Olivier & ſes compagnons d'infortune furent délivrés par Aſtolphe & Dudon qui les reçurent dans leurs bras, & condamnèrent celui qui les conduiſoit captifs, à l'être lui-même ſur le banc d'une galère.

Aſtolphe conduiſit les Chevaliers délivrés à ſon pavillon, & leur préſenta de riches armes. Dudon différa de quelques jours ſon départ, pour l'amour d'eux ; il deſiroit d'ailleurs apprendre en quel état étoit préſentement la France, & quel ſeroit le lieu le plus sûr & le plus commode pour faire ſon débarquement & pour commencer ſon entrepriſe; mais, pendant qu'il en parloit avec eux, ils entendirent une grande rumeur, & qui même leur parut croître de momens en momens.

Aſtolphe & les Paladins ſe couvrirent promptement de leurs armes, montèrent à cheval, & coururent du côté que ce bruit partoit ; ils furent très-étonnés de voir qu'il étoit excité par un ſeul homme tout nu, dont la force & la fureur étoient ſi terribles, qu'il renverſoit tout ce qui s'oppoſoit à ſon paſſage. Cet homme n'étoit armé que d'un bâton noueux & maſſif; mais il le manioit avec tant de force & de v

teſſe, qu'à chaque inſtant on voyoit tomber un homme ſous ſes coups: il en avoit étendu déja plus d'un cent ſur la pouſſière: perſonne n'oſoit plus s'en approcher ni l'attendre; & ce n'étoit même que de loin qu'on oſoit lui tirer quelques flèches.

Aſtolphe, Dudon, Olivier & Brandimart regardoient cet homme ſi féroce avec ſurpriſe, lorſqu'ils virent une jeune Dame vêtue de noir accourir ſur un palefroi. Cette Dame, tout-à-coup, vole les bras ouverts à Brandimart, & le ſerre tendrement. C'étoit, en effet, cette fidelle Fleur-de-Lys qui venoit de paſſer la mer, ayant ſçu de Rodomont qu'il venoit d'envoyer ſon Amant avec pluſieurs autres Chevaliers Chrétiens, pour être détenus dans les priſons d'Alger.

Lorſque Fleur-de-Lys arriva dans le port de Marſeille, pour y chercher un vaiſſeau, elle y trouva par haſard un vieux ſerviteur du Roi Monodant, qui venoit de parcourir pluſieurs provinces de France, pour chercher auſſi Brandimart, ayant ouï dire qu'il le trouveroit ſûrement dans ce royaume. Fleur-de-Lys reconnut auſſi-tôt cet homme: c'étoit le vieux Bardin, par lequel Brandimart avoit été ravi dans ſon enfance, de la Cour du Roi ſon père. Cet homme avoit élevé ce jeune Prince dans la

roche des bois. Fleur-de-Lys ayant ſçu que Bardin cherchoit ſon Amant, l'informa du ſort de ce Prince, & le détermina ſans peine à revenir le chercher en Afrique avec elle : l'un & l'autre, en abordant, avoient ſçu qu'Aſtolphe aſſiégeoit Biſerte, & que peut-être Brandimart étoit alors avec lui ; Fleur-de-Lys étoit partie en diligence pour ſe rendre au camp des Abyſſins ; & ſa joie en revoyant Brandimart étoit d'autant plus vive, qu'elle ne pouvoit être comparée qu'aux chagrins qu'elle avoit éprouvés dans ſon abſence. Le fils de Monodant ne fut pas moins ſenſible au bonheur de retrouver cette épouſe chérie. Jamais union ne fut plus forte, plus égale & plus heureuſe, que celle de leurs ames. Brandimart ne pouvoit ceſſer de l'embraſſer ; &, les yeux attachés ſur ceux de Fleur-de-Lys, il jouiſſoit du bonheur d'y lire à quel point il étoit aimé. Il apperçut enfin Bardin, courut le prendre par la main, & l'embraſſa. Bardin ne put répondre ſur le champ aux queſtions que lui fit Brandimart ſur le motif de ſon voyage, le déſordre qui régnoit en ce moment dans le camp l'en ayant empêché. Ce même homme nu continuoit à donner les plus cruelles preuves de la folie furieuſe qui l'agitoit ; il faiſoit le moulinet de ſon lourd bâton avec rapidité, & s'ouvroit par-tout un

paſſage. Fleur-de-Lys ne l'eut pas plutôt regardé, qu'elle le reconnut : Ah ! mon cher Brandimart, s'écria-t-elle, c'eſt ton ami, c'eſt le malheureux Comte d'Angers. Aſtolphe vit bien auſſi que ce devoit être Roland ; mais ce ne fut que par quelques notions qu'il avoit reçues de ſes ſaints & vieux amis du Paradis terreſtre : aucun des autres Paladins ne put le reconnoître. Roland brûlé, noirci par le ſoleil, ayant la peau couverte de ſange, avoit moins l'air d'un homme, que celui d'une bête féroce. Aſtolphe, ému par une tendre pitié de voir ce Héros dans un état ſi funeſte, ne put retenir ſes larmes ; il ſurprit beaucoup Olivier & Dudon, en leur apprenant que cet homme furieux étoit Roland. Cependant, à force de le regarder, & même d'obſerver ſa démarche, ils le reconnurent auſſi ; & tous les ſentimens dont Aſtolphe étoit pénétré, paſsèrent dans leurs cœurs. Preſque tous les Chevaliers préſens répandoient auſſi des larmes, lorſqu'Aſtolphe leur dit : Mes compagnons, il n'eſt plus tems de le pleurer ; ſongeons plutôt aux moyens de le guérir promptement de ſa folie. Auſſi-tôt ces Paladins, Brandimart, Sanſonnet, Olivier & Dudon ſautent à terre de leurs chevaux, & tous les cinq en même tems ils entourèrent Roland pour le ſaiſir.

Roland qui connoît leur intention, fait le moulinet de ſon bâton avec une nouvelle fureur; il en porte un coup terrible ſur la tête de Dudon qui la couvre de ſon bouclier; mais, ſi l'adroit Olivier n'eût pas amorti la force de ce coup avec ſon épée, le bouclier, le caſque, la tête & le corps de Dudon euſſent été briſés: le bouclier le fut ſeulement; mais le coup, quoiqu'il eût perdu preſque toute ſa force en tombant ſur le caſque de Dudon, en eut encore aſſez pour le renverſer. Sanſonnet alors mit l'épée à la main; il en porta ſur le bâton un coup avec tant de vigueur & d'adreſſe, qu'il en coupa plus de la moitié; Brandimart auſſi-tôt embraſſa Roland par derrière, & lui ſerra les flancs de toutes ſes forces, tandis qu'Aſtolphe le ſaiſiſſoit par les jambes. Roland, en les ſecouant, envoya le pauvre Aſtolphe tomber à la renverſe à dix pas de lui; cependant il ne put faire lâcher priſe à Brandimart qui le ſerroit toujours très-fortement; mais pour le bon Olivier qui s'approcha trop près, il en fut puni par un énorme coup de poing qui le fit tomber le viſage pâle & tout ſanglant.

Olivier reſta long-tems ſur le ſable comme un homme prêt à faire un don de ſon ame à la voûte céleſte; & ſi le caſque n'eût pas été

d'une auſſi bonne trempe, ce ſeul coup de poing eût terminé ſa vie.

Aſtolphe, & Dudon le viſage bien enflé du coup qu'ils avoient reçu, ſe relèvent, & tâchent encore, aidés par Sanſonnet, de s'emparer de Roland. Dudon, comme étant le plus fort, l'embraſſe fortement, & tâche de lui donner le croc en jambe & de le faire tomber; Aſtolphe & Sanſonnet s'emparent de ſes mains, & Brandimart de ſes cuiſſes nerveuſes. Le Comte d'Angers, ſemblable au taureau que des dogues ont ſaiſi par les oreilles, & qui les traîne après lui dans l'aréne, mugit, ſe ſecoue, & marche encore d'un pas ferme en les entraînant de tous côtés, & leur faiſant perdre terre à tout moment. Le bon Olivier, reprenant à la fin ſes eſprits, que le coup de poing de Roland avoit fort interceptés, connut bien que tous leurs efforts ſeroient inutiles pour captiver le terrible Comte d'Angers : il imagina d'envoyer chercher un grand nombre de cables, auxquels ils firent des nœuds coulans, & parvinrent à ſaiſir Roland par les bras, le col & les deux jambes; alors tous les cinq, prenant chacun l'extrémité de ces cables, ils tirèrent tous à-la-fois du même côté; & Roland, perdant enfin l'équilibre, fut renverſé par ce dernier effort, comme un che-

val vigoureux l'eſt quelquefois par l'adreſſe d'un bon maréchal.

A peine Roland fut-il à terre, qu'ils ſe jettèrent tous à-la-fois ſur lui ; &, ſe ſervant adroitement des cables qui le ſerroient, ils en firent tant de tours ſur tous ſes membres nerveux, qu'ils parvinrent à le rendre immobile, malgré tous les vains efforts qu'il faiſoit encore pour ſe défendre. Alors Aſtolphe, pour réuſſir plus facilement à le guérir, le fit enlever ; & Dudon, le plus fort d'eux tous, le chargea ſur ſes épaules & le porta ſur le bord de la mer.

Aſtolphe fit laver Roland dans la mer à ſept repriſes différentes, & chaque fois on le frotta ſoigneuſement, pour enlever tout ce qui ſaliſſoit & défiguroit ſon corps. Alors il ſe ſervit d'une herbe qu'il avoit choiſie pour lui fermer la bouche exactement, de ſorte qu'il ne pût reſpirer que par le nez. Le vaſe précieux qui renfermoit le bon ſens de Roland, étoit tout prêt ; il fit relever la tête de Roland, & poſant adroitement l'embouchure du vaſe ſous ſes narines, le bon Roland le vuida tout entier par une ſeule aſpiration. O prodige merveilleux !... Le Paladin reprend à l'inſtant toute ſa raiſon, & ſon intelligence renaît plus nette & plus lumineuſe que jamais. Roland cependant ſe trouve encore en ce moment tel qu'un homme qui ſe réveille

après un ſonge pénible, dans lequel il a cru que des monſtres horribles ſont prêts à le déchirer, ou que ſa fureur aveugle l'a rendu coupable de quelque crime énorme : il reſte abattu, muet & conſterné. Brandimart, Olivier, Aſtolphe qui vient de lui rendre ſa raiſon, fixent tour-à-tour ſes regards ; il les porte après de tous côtés, & ſur lui même. Il reſte plus ſurpris que jamais en voyant qu'il eſt nu, garotté de toutes parts, & couché ſur le ſable de la mer. Après quelques momens encore, ayant bien reconnu les amis qui l'entouroient, il leur dit ce que le bon Silène dit en ſouriant aux jeunes Nymphes qui, l'ayant ſurpris endormi dans une grotte, s'étoient amuſées à le barbouiller avec des mûres, &, le lier avec des guirlandes de fleurs : Déliez-moi..... Roland leur parla d'un ton ſi doux, & jetta ſur eux des regards ſi touchans, qu'ils le délièrent à l'inſtant ; & ſur le champ ils l'aidèrent à ſe couvrir des riches vêtemens qu'ils avoient pris la précaution d'apporter. Alors ils s'empreſsèrent tous à le conſoler, à diminuer le poids dont ſon cœur étoit oppreſſé, & à lui faire oublier l'état malheureux qui l'avoit humilié.

Roland, en reprenant ſa raiſon, ſentit rompre auſſi les liens d'un amour inſenſé : celle qu'il avoit ſi tendrement aimée, cette ingrate Angé-

Déliez - moi).

C.P. Marillier, Del. L. Croutelle, Sculp.

lique dont la conduite & les attraits avoient causé tous ses malheurs, ne fut plus à ses yeux qu'une Princesse légère & coupable qui s'étoit avilie; son cœur ne fut plus ému que par le desir ardent de réparer le tort que sa folle passion avoit pu faire à sa renommée. Bardin saisit ce moment pour apprendre à Brandimart la mort de son père Monodant; il lui dit mille choses tendres de la part du Prince Ziliant son frère, qui l'attendoit avec impatience; il lui fit part de l'empressement des habitans des îles fertiles & des belles provinces orientales qui desiroient vivement de voir leur maître, & l'assura que nul État de l'Asie n'approchoit du sien pour la richesse, pour la beauté du climat & pour la population. Bardin lui parloit avec chaleur des charmes qu'on doit trouver à revoir sa patrie: Pouvez-vous oublier, lui disoit-il, le pays qui vous a vu naître? Pouvez-vous abandonner le pays le plus riant, le plus fertile, le plus fleurissant de l'univers, où vous êtes adoré, dont vous êtes le maître, pour mener sans cesse cette vie errante, & courir tous les jours de nouveaux périls?... Ah! si vous aviez seulement joui pendant quelque tems de la vie délicieuse que le Ciel vous a préparée, vous renonceriez pour toujours à celle que vous menez aujourd'hui.... Non, mon cher Bardin, lui répondit

Brandimart, je dois mon bras au ſervice de Charlemagne juſqu'à la fin de cette guerre, & je le dois à moi-même, à ma tendre amitié pour Roland; ſois ſûr que dès que je me verrai libre, je ſuivrai volontiers tes conſeils.

Dès le lendemain le fils d'Ogier le Danois mit à la voile. Roland ne voulut point accepter le commandement qu'Aſtolphe offroit de lui remettre: il voulut que le Paladin auquel il devoit tant de reconnoiſſance, eût tout l'honneur de cette guerre; mais celui-ci ne conſentit jamais à rien entreprendre ſans avoir pris les conſeils de Roland: ils convinrent entr'eux de donner un aſſaut général à la ville de Biſerte.

Vous vous impatienterez peut-être que je ne vous raconte pas tout de ſuite comment cet aſſaut fut donné, quel fut le côté par lequel on attaqua Biſerte, comment cette ville fut enlevée; vous voudriez ſçavoir auſſi le nom de ceux qui partagèrent l'honneur de cette action mémorable avec Roland. Eh! n'ayez point d'humeur ſi je ne ſatisfais pas encore votre curioſité; ſoyez ſûrs que je ne vous ferai pas long-tems attendre; mais il faut abſolument, pour mes petits arrangemens particuliers, que je vous mette bien au fait en ce moment des événemens qui ſuccédèrent à la fuite des Sarraſins devant les troupes victorieuſes de Charlemagne.

Agramant

Agramant n'avoit jamais couru d'auſſi grands périls que dans cette journée ſi fatale à ſes armes. Marſile, Sobrin, s'étoient retirés, comme je l'ai déja dit, de ce combat engagé contre la foi jurée, & s'étoient déja rembarqués ſur leurs vaiſſeaux. Pluſieurs chefs des Sarraſins les avoient ſuivis; d'autres, fuyant l'épée victorieuſe des Chrétiens, s'étoient retirés dans Arles: cependant le fils de Trojan ſoutint encore long-tems le combat avec courage; il fut enfin obligé de fuir, comme le reſte de ſon armée, pour chercher un aſyle dans la cité; mais ſa retraite fut ſouvent troublée par les courſes de Rabican. Bradamante, furieuſe contre Agramant de ce qu'il avoit enlevé Roger à ſon amour, preſſoit les flancs de ſon léger courſier, & cherchoit le fils de Trojan pour le ſacrifier à ſa vengeance. Marphiſe, animée par le deſir de venger la mort de ſon père, faiſoit les mêmes efforts pour le joindre; mais ni l'une, ni l'autre, ne purent réuſſir à ſe porter à tems d'empêcher Agramant de paſſer les ponts, qu'il fit lever auſſi-tôt; &, ne faiſant que traverſer la ville, il ſe retira ſur ſa flotte. De même que deux belles & courageuſes léopardes qui voient fuir hors de leurs atteintes les cerfs & les chevreuils qu'elles ont en vain pourſuivis, s'en reviennent triſtes & la tête baiſſée vers leur repaire; ainſi les deux

belles guerrières retournent sur leurs pas, & soupirent en voyant qu'Agramant leur est échappé. Cependant elles n'allèrent pas loin sans passer un peu leur colère sur quelques misérables troupes de Sarrasins qui n'avoient plus de retraite, Agramant ayant fait fermer les barrières & les portes d'Arles, dès qu'il y fut entré. Tous les ponts même élevés sur le Rhône, furent rompus par ses ordres. Ah ! pauvres malheureux sujets, il n'est que trop ordinaire de vous voir traiter comme de vils animaux, que le pouvoir tyrannique sacrifie dès qu'ils ne peuvent plus se rendre utiles. Plusieurs se noyèrent dans le Rhône, d'autres dans la mer ; une infinité périt par le glaive, le soldat ne s'occupant pas de prendre des prisonniers dont il n'espéroit aucune rançon.

On voit encore près d'Arles, & d'un étang dont le Rhône entretient les eaux, une multitude de tombes, qu'on dit avoir reçu le nombre prodigieux de ceux qui périrent dans cette dernière guerre ; & la plus grande partie des Sarrazins dont ils renferment la cendre, étoit tombée sous les coups des deux guerrières.

Agramant fit éloigner vers la pleine mer les plus gros vaisseaux de sa flotte, & laissa quelques-uns des plus petits à portée du rivage, pour recueillir le peu d'Africains qui put échap-

per à la mort. Ces vaiſſeaux demeurèrent en panne pendant deux jours : il donna ce temps à retirer quelques débris de ſon armée; les vents d'ailleurs étoient peu favorables, & ce ne fut que le troiſième jour qu'il fit déployer les voiles, dans l'eſpérance d'un prompt retour en Afrique. Le Roi Marſile cependant eut grand peur alors que Charles ne portât ſon armée victorieuſe en Eſpagne; &, craignant la terrible tempête qui menaçoit ſes Etats, il courut à Valence faire réparer les remparts de cette ville, & d'un grand nombre de fortereſſes : c'eſt-là qu'il médita dès-lors, & qu'il prépara témérairement une nouvelle guerre, qui, dans la ſuite, cauſa ſa perte & celle de ſes alliés.

Agramant alors pourſuivoit ſa route ſur une flotte mal équipée, & dénuée d'un nombre d'hommes ſuffiſant pour monter ſes vaiſſeaux. Un eſprit de révolte & de murmure qui s'élève preſque toujours dans les troupes qui ſe retirent après avoir été bien battues, régnoit dans cette foible armée. Les trois quarts des Sarrazins étoient morts en France; ceux qui reſtoient deſiroient dans leur cœur, mais ſans oſer le dire tout haut, la perte d'un maître orgueilleux, téméraire, & ſi cruellement prodigue de leur ſang : quelques-uns, raſſurés par une confiance réciproque, ouvroient leur cœur enſemble,

mais ils ſe contraignoient tous en préſence d'Agramant : il ne voyoit ſur le viſage d'aucun d'eux les ſignes de la haine & de la colère qui les animoient contre lui : quelquefois une adulation menſongère lui faiſoit croire qu'il étoit encore aimé.

On avoit averti le fils de Trojan de ſe bien garder d'entrer dans le port ſitué ſous les murs de Biſerte, l'armée de Nubie étant maîtreſſe de ce port. Il ſe propoſoit donc d'aborder ſur une plage voiſine, où, débarquant avec facilité, ſes troupes pouvoient être à portée de ſecourir la ville aſſiégée ; mais ſon mauvais ſort ne put ſouffrir qu'il exécutât un deſſein ſi ſage. Cette même fatalité voulut que cette étrange flotte, compoſée de vaiſſeaux formés par des feuilles d'arbres, cinglât alors vers les côtes de Provence, & rencontrât les ſiens pendant une nuit obſcure, orageuſe même, qui portoit un nouveau déſordre dans ſes équipages. Agramant n'avoit aucune nouvelle qu'Aſtolphe eût envoyé ce grand nombre de vaiſſeaux contre lui : d'ailleurs, ce Prince ſavoit bien qu'à peine devoit-il reſter quelques légers bâtimens ſur toutes les côtes de ſes Etats ; & ſûrement quiconque auroit oſé lui dire que quelques petits rameaux d'arbres avoient ſuffi pour former une puiſſante flotte, ſe ſeroit attiré ſon indignation, & n'au-

roit passé que pour un vil menteur. Ses tillacs & ses ponts n'étoient donc point en défense, & même pas une sentinelle postée dans les huniers ne l'avoit averti de l'approche de la flotte commandée par Dudon. Cet amiral au contraire, ayant eu connoissance sur le soir de la flotte Africaine, avoit fait préparer ses vaisseaux au combat, & donné ses ordres à son armée de porter sur celle qui venoit à sa rencontre. Dudon ayant donc surpris les Sarrazins, qu'il reconnut pour tels à leur langage, les attaqua, les surprit, enfonça plusieurs navires avec l'éperon des siens, fit jeter des grapins pour accrocher les autres, & porta le désordre & la mort dans cette flotte surprise par cette attaque imprévue.

Dudon ayant l'avantage du vent, ses gros vaisseaux coulèrent à fond par leur choc plusieurs de ceux d'Agramant; il fit ensuite lancer une grande quantité de masses de fer & de rochers sur les autres. Bientôt cette bataille si désavantageuse pour les Sarrazins, devint une des plus cruelles que les mers eussent vu sur leur surface.

Il sembloit que la Puissance divine eût augmenté la force & le courage des matelots & des soldats de Dudon, & que le temps de la vengeance que sa justice vouloit prendre des

Sarrazins fût arrivé. Les Chrétiens ſavent ſi bien combattre de loin comme de près, que le fils de Trojan ne ſçait comment ſe défendre d'une nuée de flèches qui tombent ſur lui, & des crocs, des piques, des épées, des haches qui l'entourent : les catapultes & les baliſtes lancent ſur ſes vaiſſeaux des pierres énormes qui les entr'ouvrent, & des poutres ferrées qui briſent la proue, la pouppe & les ponts ; l'onde s'élance à grands flots dans les flancs entr'ouverts des navires ſarrazins ; les feux ardens qu'on leur lance en même temps, s'attachent aux mâts, aux voiles, & les embrâſent ; la chiourme épouvantée ſe renverſe ſur les bancs, en jetant des cris affreux : l'un, en voulant éviter le feu qui ſemble le pourſuivre, ſe jette ſous le chevron ferré qui l'écraſe ; pluſieurs, pour éviter l'un ou l'autre aſpect de cette mort certaine qui les menace, ſe jettent dans l'onde qui les enſevelit : quelques-uns, qui paroiſſent d'abord être moins malheureux, fendent l'onde amère, & veulent aborder quelques chaloupes éparſes qui s'éloignent ; mais le péril préſent rend barbares ceux qui les montent ; ils craignent qu'un poids nouveau ne faſſe ſubmerger le ſeul aſyle qui leur reſte contre la mort : la main qui s'attache fortement à la chaloupe, eſt tranchée par la hache, reſte attachée ſur le bord ; & le mal-

heureux ſoldat, précipité pour la ſeconde fois dans les flots qu'il rougit de ſon ſang, perd l'eſpérance & la vie. D'autres enfin, qui, s'étant confiés dans leurs forces, eſpéroient nager aſſez long-temps pour ſe ſauver, ſentent bientôt que l'haleine leur manque & que leurs membres s'engourdiſſent; le danger le plus preſſant les fait recourir aux mêmes feux qu'ils ont évités. Égaré par la peur, l'infortuné matelot embraſſe un bois embrâſé qui lui brûle le ſein : ce bois ardent ſe briſe; le matelot tombe dans l'onde, en le ſerrant toujours; & les deux eſpèces de mort qu'il a voulu fuir, le frappent toutes deux à-la-fois. Les haches, les épieux, les pierres, les flèches lancées des vaiſſeaux de Dudon, frappent les Sarrazins qui s'éloignent, en ſe ſoutenant encore ſur les ondes. Mais, ſi mes Chants en ce moment peuvent vous émouvoir, quel meilleur temps pourrois-je prendre pour les interrompre? Non, je ne veux point épuiſer mon ſujet : il m'eſt bien plus doux & plus utile de me repoſer, pour vous trouver encore ſenſibles aux accens de ma voix.

Fin du trente-neuvième Chant.

CHANT XL.

MAGNANIME fils de l'invincible Hercule, je ne dois point m'étendre davantage sur les détails de cette bataille navale ; je n'en peux parler que d'après les rapports qu'on m'a faits : d'ailleurs, quel intérêt pourriez-vous y prendre, vous qui nous avez fait admirer des faits encore bien plus héroïques? En vous en parlant, Seigneur, je serois dans le cas d'un homme inconsidéré, qui porteroit des vases à Samos, des chouettes aux Athéniens, & des crocodiles sur les bords du Nil.

Quel grand spectacle n'avez-vous pas donné, Seigneur, à vos fidèles sujets, lorsque, sur le célèbre fleuve du Pô, le théâtre de votre gloire, ils purent voir, pendant la nuit & le jour suivant, la flotte ennemie entre les feux dévorans & le fer vengeur ? Ils entendirent des cris perçans & douloureux; ils virent ensanglanter les eaux du fleuve : vous leur fîtes connoître toutes les espèces de calamités qui peuvent frapper des ennemis vaincus. Je n'eus pas le bonheur d'être témoin de votre victoire ; j'étois parti depuis six jours, & j'allois en toute dili-

gence aux pieds du S. Père, pour lui demander un prompt ſecours; mais vous n'eûtes beſoin, vous ne vous ſervîtes que de vos propres forces, pour briſer les dents & les ongles du Lion de S. Marc; & depuis ce temps il n'eſt pas ſorti de ſes lagunes pour reparoître ſur nos bords. J'appris votre triomphe par ceux même qui venoient de combattre ſous vos ordres. Alphonſe Trutto, Annibal & Pierre Moro, Albert, Affranio, trois Arioſtes, le Bagno, Zerbinetto, m'ont raconté tous les événemens de ce combat à mon retour. Les pavillons, les drapeaux que vous remportâtes ſur nos ſuperbes ennemis, parent aujourd'hui nos temples. Quinze galères captives, & mille autres bâtimens plus petits ſont amarrés dans nos ports, & ſont les trophées de votre victoire. Ceux qui virent alors l'incendie & la mort voler ſur les vaiſſeaux Vénitiens, ceux qui furent témoins du naufrage de quelques autres de leurs bâtimens, & qui jouirent du plaiſir de voir venger l'embrâſement de nos palais, peuvent ſe former une idée plus juſte de tout ce que l'armée d'Agramant dut ſouffrir pendant la nuit qu'elle fut attaquée par Dudon.

Ce combat, commencé pendant la plus grande obſcurité de la nuit, fut d'abord foiblement éclairé par les feux noirs & fumeux du ſoufre,

de la poix & du bitume; mais, dès que ces feux ſe furent attachés ſur les mâts, l'avant & l'arrière des vaiſſeaux Africains, une flamme ardente & brillante s'éleva de ces vaiſſeaux embrâſés, &, portant au loin la lumière, la clarté devint preſque égale à celle du jour.

Agramant ne croyoit pas être attaqué par des forces ſi ſupérieures; & juſqu'alors il avoit eſpéré que ſon armée, revenue de ſa ſurpriſe & de ſon premier effroi, finiroit par remporter la victoire : mais, dès qu'il put voir le nombre des vaiſſeaux de Dudon à la clarté des flammes, non-ſeulement il n'eſpéra plus de pouvoir ſoutenir ce combat inégal, mais il ne s'occupa plus qu'à dérober ſa tête au coup mortel, ou ſes mains aux fers qu'il ne pouvoit éviter en demeurant plus long-temps ſur ſon vaiſſeau. Il deſcendit dans une barque, où l'on avoit déja placé Bride-d'or & quelques effets précieux; & les matelots, obſervant un grand ſilence, la firent voguer légérement entre les vaiſſeaux. Ils furent bientôt aſſez éloignés pour ſe replonger dans l'obſcurité, & ſe mettre à couvert de la furie des Nubiens qui combattoient ſous les ordres du fils d'Ogier. Ce fut donc ainſi que, pendant la deſtruction entière de l'armée d'Afrique, dévorée par les flammes, que le fer maſſacroit, & que la mer recevoit dans ſes

gouffres profonds, l'auteur de ſa ruine ſe ſauvoit par une prompte fuite. Agramant n'avoit plus alors avec lui que Sobrin : avec quelle amertume ne convint-il pas de tous ſes torts! quels regrets ne lui témoigna-t-il pas de n'avoir pas eu plus de confiance en ſa haute ſageſſe! Il n'étoit plus temps de s'en repentir, & tous les maux qu'avoit prévus Sobrin étoient à leur comble.

Pendant ce tems, Roland ne pouvant prévoir que toutes les fautes d'Agramant achèveroient de détruire en entier ſon armée, conſeilloit au Prince d'Angleterre d'emporter Biſerte & de la renverſer de fond en comble, avant qu'on pût venir à ſon ſecours, pour qu'elle ne pût être déſormais un ſujet de crainte pour les Chrétiens. Aſtolphe ayant prévu qu'il auroit beſoin de vaiſſeaux pour attaquer le port de Biſerte au moment de l'aſſaut général, en avoit conſervé le nombre ſuffiſant pour cette attaque : il en donna le commandement à Sanſonnet, qui fut jeter l'ancre à la diſtance d'un mille du port de Biſerte; & l'on fit les préparatifs néceſſaires pour l'aſſaut, qui fut commandé pour le troiſième jour ſuivant.

Roland, Aſtolphe & les autres Chevaliers chrétiens ſe préparèrent à cette grande action par le jeûne & par la prière : l'ordre fut donné,

dans l'armée de s'y conformer, & de ſe tenir prêt à l'aſſaut général, qu'on donneroit le troiſième jour. Leur projet, après avoir pris Biſerte, étoit de la livrer aux flammes, & de la détruire de fond en comble.

Après le jeûne & les prières publiques, les parens & les amis ſe raſſemblèrent, & firent bonne chère, pour réparer leurs forces. Ils avoient long-tems chanté des Pſeaumes & des Litanies; ils mangèrent & burent de même; & ſur la fin du repas, bien attendris les uns pour les autres, ils s'embraſſoient & pleuroient même en ſe diſant une eſpèce d'adieu, comme des gens prêts, en effet, à faire peut-être un long voyage.

Les Africains en firent tout autant dans Biſerte, & leur Mahomet qui ne pouvoit les entendre, fut invoqué par le peuple, qu'exhortoient les Dervis : pluſieurs pleuroient, d'autres ſe frappoient, ſe tailladoient en l'honneur de leur Prophète, & lui promettoient des Moſquées, les plus riches dons, & de nouveaux autels, s'il les tiroit de ce péril éminent; mais ils avoient toujours un grand déſavantage dans les bonnes œuvres qu'ils croyoient faire, vis-à-vis des Chevaliers François, & vis-à-vis l'armée Nubienne, qui avoit des proviſions en abondance : cependant, dès que leur Muphti les eut

bénis à sa manière, les Sarrazins prirent assez courageusement les armes, & se portèrent à la défense de leurs remparts.

La belle & jeune Aurore étoit encore dans le lit de son vieil époux, qui faisoit peut-être semblant de dormir, craignant de n'avoir rien à lui dire, lorsqu'Astolphe, d'un côté, mit en ordre les troupes qui devoient monter à l'assaut : Sansonnet disposa de même l'attaque du port : le Paladin Roland donna le signal, & Biserte fut assaillie à-la-fois par mer & par terre.

Biserte, entourée à moitié par la mer, avoit des remparts d'une fabrique excellente du côté de la terre; mais ils étoient fort antiques, & Brançard n'avoit eu ni le tems ni les moyens nécessaires pour les réparer. Astolphe choisit parmi les Nubiens plusieurs troupes des meilleurs frondeurs & des archers les plus adroits, & leur ordonna de tirer sans cesse aux merlons & aux crénaux de la place, afin que son infanterie & que la cavalerie qui la soutenoit, pussent s'approcher des murailles avec une moindre perte. Toutes ces troupes étoient chargées de pierres, de soliveaux, de fascines & de sacs à terre, pour combler les fossés qu'on avoit saignés dès la veille avec tant d'industrie, que presque par-tout ils étoient à sec : tous les

matériaux nécessaires passant promptement de main en main, plusieurs parties des fossés furent comblées au point de les égaliser au terre-plein; & les trois Paladins, Roland, Astolphe & Olivier, commandèrent aussi-tôt les échelles, & ceux qui devoient monter à l'assaut.

Les Nubiens, animés par l'espoir du pillage & du gain, s'étourdirent sur le péril présent; ils formèrent plusieurs tortues, se couvrirent des mantelets qui défendoient les béliers & les autres machines propres à percer & renverser des murailles & des portes ferrées; mais, dès qu'ils furent au pied de la muraille, les Sarrazins firent pleuvoir sur eux une grêle de pierres & de dards. Les poutres & des créneaux entiers tombèrent sur les tortues & les mantelets, & les endommagèrent dans les premiers momens; mais, dès que le soleil parut, les Sarrazins perdirent bientôt cet avantage : Roland fit avancer des troupes fraîches, & les assiégés n'osèrent plus se montrer à découvert. Sansonnet attaquant alors, entra dans le port, fit sa descente; & ses soldats, munis d'échelles & de toutes sortes d'armes, assaillirent Biserte du côté que les Sarrazins croyoient être le plus inattaquable.

Olivier, Roland, Brandimart, & ce Paladin qui parcouroit si courageusement les airs, s'étoient partagés les troupes qui devoient com-

battre, & formoient, du côté de la terre, quatre attaques différentes, dont la vigueur & le ſuccès étoient éclairés par le grand jour, ce qui devoit bien redoubler l'émulation de ceux qui penſoient que les yeux de toute l'armée étoient attachés ſur eux. Déja les tours de bois élevées s'ébranlent, & font crier les eſſieux & les roues qui les approchent des remparts; on fait avancer les éléphans, qui portent auſſi des tours plus petites & plus légères, mais dont la hauteur ſurpaſſe un peu celle des remparts: Brandimart s'approche alors, ſaiſit une échelle, l'applique au mur; & ce héros monte, la tête couverte de ſon bouclier, exhortant à le ſuivre: un grand nombre de combattans, animés par ſon exemple, montent après lui ſur la même échelle; aucun d'eux ne réfléchit ſi cette échelle pourra porter un ſi grand poids, & Brandimart, occupé de joindre l'ennemi, ſe ſaiſit déja d'un créneau; il trouve encore quelque aide nouvelle qu'il ſaiſit de ſes fortes mains, & bientôt il s'élance, l'épée à la main, ſur le rempart.

Brandimart fond ſur tout ce qu'il trouve en défenſe; il maſſacre, il précipite tout ce qui l'entoure; il eſt déja maître d'une longue partie de ce rempart; mais dans ce moment l'échelle, trop chargée des combattans qui le ſuivent, ſe briſe: ils retombent tous dans le foſſé, &

Brandimart reſte ſeul ſur le mur, expoſé de tous les côtés aux flèches qu'on lui tire de la ville. Ce héros, loin de perdre courage, n'eſt pas même ému par les cris de ſes amis qui lui tendent les bras, & lui crient de ſe rejeter de leur côté. Prenant ſon parti, la hauteur des murs, élevés de trente braſſes, ne l'effraie pas; il ſaute dans l'intérieur de la ville, & ſaute ſi légérement, que, ſans ſe faire aucun mal, il ne fait pas plus d'impreſſion ſur la terre qu'une botte de foin, ou quelque oreiller rempli d'édredon : il aſſomme, il perce, il fend tout ce qu'il trouve ſous ſa main, comme ſi ces mécréans n'euſſent été formés que d'une étoffe légère; & tous les autres ſe mettent en fuite, dans la crainte qu'il ne ſoit promptement ſecouru.

Le bruit de ce que Brandimart vient de faire vole auſſi-tôt dans toute l'armée, & s'accroiſſant de bouche en bouche, il parvient à Roland; il parvient de même aux deux autres Paladins qui commandent les différentes attaques. Les trois Paladins eſtimoient, aimoient trop leur brave compagnon, pour ne pas voler à ſon ſecours. Tous les trois dreſſent une échelle; l'amitié leur donne des aîles; ils ſont déja ſur les remparts, & les Sarrazins, épouvantés par leur audace & leur aſpect terrible, abandonnent leurs

leurs murs & s'échappent à leurs coups. C'eſt ainſi que, dans un malheureux vaiſſeau battu de tous côtés par la tempête, une vague furieuſe entame ſes flancs; celle qui lui ſuccède les entr'ouvre; & la troiſième porte une maſſe énorme d'eau dans ce vaiſſeau, qu'elle ſubmerge & fait diſparoître. Les trois guerriers produiſirent le même effet dans l'infortunée cité de Biſerte; ils ouvrirent un ſi grand paſſage, que mille échelles furent dreſſées à-la-fois, & que les remparts abandonnés ſe couvrirent de ſoldats Nubiens : les coups redoublés des béliers ouvrant en même tems les murs, qu'ils avoient déja beaucoup ébranlés, des cohortes entières pénétrèrent dans l'intérieur de Biſerte, & Brandimart fut ſecouru de toutes parts.

On ne peut avoir une idée de la fureur avec laquelle les Chrétiens entrèrent dans Biſerte, ſans ſe rappeler le ravage affreux que fait le Roi des fleuves, lorſque, briſant les digues & ſurmontant ſes bords, il ſe répand dans les riches plaines du Mantouan; les cabanes, les troupeaux, les moiſſons entraînés groſſiſſent ſes flots écumeux; le paſteur, ſon chien même, luttent quelques momens contre la mort ſur ſa ſurface, & ſes eaux s'élèvent au point que les poiſſons s'étonnent de nager entre les feuillages & les rameaux des ſaules & des peupliers : de

même les Nubiens, le fer & la flamme à la main, inondent cette malheureuſe ville; le meurtre, le pillage, toutes les horreurs de la guerre s'étendent dans les différens quartiers; on voit dans un lieu bas un affreux étang ſale & ſanglant, qui ſe forme du ſang que les Africains répandent : le feu s'étend de même; & les toits des moſquées, des palais & des édifices publics, déja ſont embrâſés. Les Chevaliers vainqueurs virent bientôt leurs ſoldats emporter les vaſes d'or & d'argent des moſquées. Pluſieurs jeunes filles, & juſqu'à leurs mères même étoient accablées de triſteſſe : Aſtolphe & Roland furent bien affligés, en devinant quelles étoient les injures qu'elles avoient reçues, & de n'avoir pu les empêcher; mais, dans ces premiers momens, les Généraux ne peuvent entrer dans tous ces petits détails.

Bucifard fut tué par un coup qu'Olivier lui donna ſur l'oreille : Brançard ne trouva pas de meilleure réſolution à prendre que celle de ſe tuer : Folves fut pris par Aſtolphe; mais il mourut de quelques bleſſures, à l'une deſquelles un bon Turc n'aimeroit pas à ſurvivre. Tel fut le ſort des trois Généraux qu'Agramant avoit commis à la défenſe de ſes états.

Ce malheureux Empereur, qui fuyoit alors preſque ſeul avec Sobrin, eut encore le dé-

ſeſpoir de s'approcher aſſez près de la côte pour voir l'embrâſement de Biſerte. Son premier mouvement fut de vouloir ſe jeter ſur la pointe de ſon épée ; mais Sobrin l'en empêcha. » Que pourriez-vous faire de plus favorable à vos ennemis, lui dit le ſage Roi de Garbe ? le ſeul bruit de votre mort les rendroit paiſibles poſſeſſeurs de l'Afrique. Tant que vous vivrez, Seigneur, n'ont-ils pas encore tout à craindre ? Ils ſçavent bien qu'ils ne peuvent reſter les maîtres au-delà du détroit que par votre mort.

» Tous vos malheureux ſujets reſteroient ſans eſpérance ſi vous perdiez la vie : vous ſeul pouvez leur conſerver celle d'être heureux & libres un jour. Votre mort aſſure l'eſclavage de l'Afrique & de ſes habitans. Vivez donc, Seigneur, pour l'amour de votre patrie & de ceux qui vous obéiſſent. Le Soudan d'Égypte ne peut ſouffrir d'avoir Charlemagne pour voiſin : il vous offrira de lui-même ſes troupes & ſes tréſors ; le puiſſant Noradin prendra les armes pour vous ; les Arméniens, les Turcs, les Perſes, les Mèdes & les Arabes viendront d'eux-mêmes ſe ranger ſous vos drapeaux. «

Ce fut par de ſemblables diſcours que l'adroit & vieux Sobrin calma le déſeſpoir du fils de Trojan : peut-être dans le fond de ſon cœur doutoit-il cependant de tout ce qu'il oſoit lui

promettre : il ſavoit trop bien que le malheureux Souverain qui perd un Empire, court les plus grands riſques en remettant ſon ſort entre des mains barbares. Annibal, Jugurtha, pluſieurs autres exemples antiques, devoient le faire frémir .... Eh ! ne le voyons-nous pas nous-mêmes aujourd'hui ? Louis le More n'a-t-il pas été remis dans les mains de Louis XII ? Auſſi, mon cher & illuſtre Maître, vous devez bien eſtimer la ſageſſe & le courage de votre frère, dont la maxime eſt qu'il faut avoir perdu la raiſon pour ſe confier plus aux autres qu'à ſoi-même. C'eſt ainſi que, lorſque le fougueux Jules ſecond excita contre lui la guerre la plus injuſte, quoiqu'Alphonſe eût peu de troupes, quoique les François ſes alliés fuſſent chaſſés de l'Italie, & que les Eſpagnols euſſent repris la ſupériorité, ni les promeſſes, ni les menaces même ne purent l'engager à confier à perſonne la défenſe de Ferrare.

Agramant avoit ordonné qu'on dirigeât vers l'Orient la proue de ſon vaiſſeau, lorſqu'un vent impétueux fit ſoulever les ondes ; & le pilote, aſſis près du gouvernail, s'écria, les yeux au ciel : Je vois arriver une tempête ſi furieuſe, que le navire ne pourra la ſoutenir. Si vous m'en croyez, Seigneur, je vais aborder à cet île à main gauche, où vous reſterez

en sûreté jusqu'à ce que la mer ait appaisé sa furie. Agramant crut le pilote, & descendit dans cette île, située entre l'Afrique & l'île fameuse par son volcan, que l'on prend pour la fournaise de Vulcain. Cette île étoit inhabitée; elle étoit couverte de buissons de myrthes & de genevriers, retraite favorable aux cerfs, aux daims, aux chevreuils, qui s'y trouvoient en abondance : elle n'étoit presque connue que des pêcheurs, qui, laissant dormir les poissons dans leurs profondes retraites, venoient étendre & faire sécher leurs filets sur les buissons.

Un autre vaisseau, chassé de même par la tempête, vint aussi chercher un asyle dans la même île : c'étoit Gradasse, ce puissant Roi de Sericane, qui, quelque tems avant la déroute d'Agramant, étoit parti d'Arles pour retourner dans ses états. Les deux Rois, qui venoient d'être compagnons d'armes sous les murs de Paris, se reconnurent avec joie, & s'embrassèrent tendrement. Gradasse apprit avec beaucoup de peine tous les nouveaux malheurs d'Agramant, & lui fit offre de ses troupes & de sa personne; mais il le dissuada fortement d'aller se commettre à l'infidélité des Égyptiens. Craignez le sort du grand Pompée, lui dit-il, si vous abordez ce funeste rivage. Astolphe, dites-vous, s'est emparé de l'Afrique avec une armée

de Nubiens ſujets de Senapes ; Biſerte, capitale de vos États, eſt réduite en cendres ; Roland eſt préſentement avec Aſtolphe, & vient de reprendre ſa raiſon obſcurcie, pendant les mois précédens, par la plus étrange folie. Le plus court expédient que j'imagine pour vous tirer de l'état cruel où vous êtes, c'eſt celui que m'inſpire le deſir que j'ai de vous ſervir. Je vais défier Roland ; étant armé, monté comme je le ſuis, Roland, fût-il d'acier ou de bronze, ne pourra tenir contre moi : ce Paladin étant mort, les Chrétiens perdront leur plus ferme appui, & ne tiendront pas plus contre nous, que des agneaux timides à l'aſpect d'un loup affamé. Quant à l'armée de Nubie, rien ne me ſera plus facile que de la chaſſer de vos états : j'armerai contre Senapes les Nubiens de l'autre côté du Nil, qui ſuivent une autre loi ; les Arabes, ſi riches en bons chevaux ; les Macrobes, qui joignent les richeſſes à la population ; les Perſes, les Chaldéens, porteront une guerre ſi vive dans les états de Senapes, qu'il ſera forcé de rappeler promptement ſes troupes.

Agramant ſe montra fort ſenſible aux offres de Gradaſſe ; il convint que ce projet pouvoit réuſſir, & crut que la fortune commençoit à lui devenir plus favorable, puiſqu'elle avoit conduit le Roi de Sericane en cette île déſerte ;

mais il ne veut point accepter que Gradaſſe entreprenne ce combat pour lui, quand même il ſeroit sûr de reprendre Biſerte : C'eſt à moi, dit ce Prince, à combattre Roland, & je ſuivrai les loix de l'honneur qui me l'ordonne.

Faiſons mieux ; repartit le Roi de Sericane : il me vient une nouvelle idée, que nous ferons bien de ſuivre. Envoyons défier Roland & l'un de ſes compagnons : pourvu que je puiſſe vous ſervir de ſecond, dit Gradaſſe, cela ms ſuffit, & mon honneur eſt à couvert ; car je vous rends juſtice, & je vous regarde comme n'ayant perſonne qui vous égale. Et moi donc, s'écria le vieux Sobrin, croyez-vous que je veuille reſter ſimple ſpectateur d'un pareil combat ? Sçachez que les ans n'ont point encore abattu mes forces & mon courage, & que ma longue expérience dans de pareils combats, ſuppléera de reſte à l'ancienne vigueur de ma jeuneſſe.... Il eſt vrai que ce Roi de Garbe étoit encore vigoureux pour ſon âge, & qne dans toutes les occaſions il donnoit des preuves du plus grand courage. Les deux autres Rois trouvèrent que ſa demande étoit juſte, & ſur le champ ils envoyèrent leurs Écuyers à la Cour d'Afrique, pour défier Roland de leur part, en lui propoſant de ſe rendre, avec deux de ſes compagnons armés, dans la petite île de Lipadure.

Ces Écuyers, voguant à voiles & à rames, arrivèrent à Biſerte avec la diligence qu'exigent de pareils meſſages : ils y trouvèrent Roland qui faiſoit aux différentes troupes le partage du butin & des priſonniers.

Le meſſage d'Agramant, de Gradaſſe & de Sobrin, fut fait, en préſence de tous les chefs de l'armée, au comte d'Angers. Ce meſſage plut tellement à ſon grand cœur, qu'il combla les Écuyers des plus riches dons. Roland alors ſe propoſoit d'aller chercher Gradaſſe juſques dans l'Inde, ayant ouï dire à ſes compagnons que ce Prince s'étoit emparé de ſon épée durandal, & qu'il la portoit à ſon côté ; il vouloit la lui reprendre ; &, ſçachant qu'il étoit parti de France, il n'eſpéroit pas, ſans aller juſqu'au fond de l'Inde, pouvoir remplir ſon projet. Sa joie fut donc extrême de ſçavoir Gradaſſe aſſez près de lui pour lui faire rendre & ſon épée, & le beau cor d'Almont. Tout ſe réuniſſoit pour que ce défi fût tel que Roland eût pu le deſirer lui-même, ayant ſçu de plus que ſon cheval Bride-d'or étoit dans la poſſeſſion du fils de Trojan. Il choiſit ſur le champ ſon fidèle ami Brandimart, & ſon couſin Olivier : il ſçavoit à quel point il étoit aimé de tous les deux. Il fit chercher de tous côtés de bons chevaux & de forts héaumes pour ſes compa-

gnons & pour lui ; car aucun d'eux, en ce moment, n'avoit ceux ſous leſquels ils s'étoient couverts de gloire autrefois.

Roland, dans le premier accès de ſa folie, avoit jeté ſes armes ſur la terre avec fureur : Rodomont avoit enlevé celles de Brandimart & d'Olivier, pour les attacher au monument d'Iſabelle ; & malheureuſement il en reſtoit peu de bonnes en Afrique, Agramant les ayant enlevées preſque toutes pour armer les gens de guerre qui l'avoient ſuivi lorſqu'il avoit traverſé la mer. Roland fit dérouiller & mettre en état celles qui lui parurent être les meilleures, & fut avec ſes compagnons ſe promener ſur le rivage, en cauſant avec eux du combat qu'ils étoient prêts à livrer aux Rois Sarrazins. Étant arrivés ſur le bord de la mer, ils furent fort ſurpris de voir un vaiſſeau portant ſes voiles qui ſembloit ſe diriger ſur la côte, pouſſé ſeulement par le vent, nulle eſpèce de manœuvre ne donnant à connoître que la marche de ce vaiſſeau fût dirigée par un Pilote & des Matelots.

Ce navire, en effet, n'en avoit aucun ſur ſon bord ; mais le vent portant dans ſes voiles le faiſoit voguer au haſard, le pouſſoit, & le fit échouer ſur le ſable aſſez près du port de Biſerte.

Attendez un moment, je vous prie... car l'amour que je ſens pour le brave Roger, vient de m'en rappeler ſoudain le ſouvenir, & de me preſſer de vous donner des nouvelles de ce qu'il devint avec le brave fils d'Aymon. Souvenez-vous, s'il vous plaît, que je vous ai déja dit que ces deux guerriers ayant interrompu leur combat, s'étoient retirés de la mêlée ſans prendre aucune part à la bataille : ils avoient bien vu, par le choc des eſcadrons, qu'Agramant ou Charlemagne avoit violé la foi de leurs ſermens; mais ils ignoroient lequel des deux s'étoit rendu coupable d'une pareille infraction; ils attendoient d'en être pleinement informés, pour ſavoir dans quelle armée ils auroient à paſſer tous les deux. Cependant un fidèle Écuyer de Roger, qui n'avoit point perdu de vue ſon maître, lui ramena ſon cheval & lui porta ſon épée, dans le deſſein qu'il ſecourût ceux de ſon parti. Roger reprit l'un & l'autre, mais ce fut ſans vouloir s'en ſervir; il ne partit même qu'après avoir promis une ſeconde fois à Renaud, que ſi c'étoit Agramant qui ſe fût rendu parjure, il l'abandonneroit pour toujours. Roger ſe tint donc à quelque diſtance du champ de bataille, ſans penſer ſeulement à tirer ſon épée, & s'informant ſans ceſſe lequel des deux Rois avoit rompu le traité. Bientôt il apprit de tous

ceux qui ſe retiroient du combat, qu'Agramant ſeul s'étoit rendu coupable en rompant la trève; mais l'ancien attachement que Roger avoit toujours pour lui, le ſéduiſit au point de lui faire eſtimer cette faute comme étant trop légère pour qu'il le quittât. L'armée Sarrazine, comme je l'ai déja dit, fut entièrement détruite, & le Dieu des armées commença dès-lors à punir le parjure du fils de Trojan. Roger cependant reſtoit encore incertain ſur le parti qu'il devoit prendre; ſon amour pour Bradamante l'éloignoit du ſervice de l'Afrique : il étoit retenu de même par le ſerment qu'il avoit fait à Renaud; mais il craignit que s'il abandonnoit Agramant au moment où ce Prince étoit le plus malheureux, on ne l'accusât d'ingratitude, & même de manquer du courage néceſſaire pour partager ſon infortune. Cependant il ſentoit que la juſtice l'appeloit auprès de Charlemagne; &, quoique l'amour l'appelât auſſi près de Bradamante, il craignit qu'une moitié du monde ne dit qu'il ſe déshonoroit en ſuivant la loi d'un ſerment injuſte qui lui feroit abandonner le fils de Trojan. Il reſta deux jours dans cette incertitude; il prit enfin le parti de rentrer dans Arles, & de retourner en Afrique avec ce Prince. Son honneur, qu'il craignit de voir attaqué, fut

encore plus puiſſant en ſon cœur que le plus tendre amour.

Roger ne trouva plus dans le port d'Arles un ſeul vaiſſeau de la flotte d'Agramant; il ne vit que des morts & des bleſſés; &, ne pouvant ſe procurer le moindre eſquif, il ſuivit à cheval le bord de la mer pour ſe rendre à Marſeille, dans le deſſein d'obtenir de quelque Patron, par la force, les prières ou l'argent, de le paſſer en Afrique. Il trouva Dudon, arrivé déja dans le port de Marſeille, avec les débris de l'armée d'Agramant & les priſonniers qu'il avoit faits : la mer étoit ſi couverte des vaiſſeaux du vainqueur & de ceux des vaincus, qu'à peine auroit-on pu diſtinguer l'onde entre les navires qui rempliſſoient le port & la rade. Parmi les vaiſſeaux que Dudon avoit pris, on en voyoit ſept que montoient ſept Rois Africains attachés au fils de Trojan : ils avoient garanti leurs vaiſſeaux des flammes; mais, malgré leur longue réſiſtance, ils avoient été forcés de ſe rendre. Ces ſept Rois témoignoient leur conſternation de ſe voir priſonniers, & tenoient leur tête & leurs yeux baiſſés. Dudon, très-empreſſé de voir Charlemagne, vouloit ſe rendre dès le même jour auprès de ce Prince; il étoit débarqué ſur le rivage, & tous ces priſonniers

avoient été rangés dans le même ordre que les Romains obſervoient dans les triomphes. Les Nubiens, couverts de leurs armes, les entouroient, & leurs acclamations élevoient le nom de Dudon juſqu'aux Cieux. Roger, qui ne voyoit encore ce ſpectacle que de loin, accouroit dans l'eſpérance que cette grande flotte étoit celle d'Agramant ; &, pour s'en aſſurer, il preſſa les flancs de ſon courſier : ſa ſurpriſe fut extrême en reconnoiſſant d'abord le Roi des Naſamones conduit comme un priſonnier ; il reconnut de même un peu plus loin Bambiragues, Agricalle, Farurante, Manilard, Balaſtre & Rimedonte. Ces ſept Rois tenoient leur front baiſſé vers la terre, & des larmes amères couloient de leurs yeux.

Roger, étant ancien ami de ces Rois, fut trop touché de leur état humiliant & malheureux pour pouvoir le ſupporter : il imagina bien qu'il ne pouvoit leur rendre la liberté par aucune inſtance, & qu'il ne pouvoit les délivrer que par la force : il baiſſa ſa lance, fondit ſur les Nubiens qui gardoient ſes amis, & lorſqu'il l'eut briſée il tira baliſarde, & fit tomber plus d'un cent de ces noirs qui croyoient jouir paiſiblement du ſpectacle de ce triomphe. Dudon entendit les cris des bleſſés, & vit fuir les Nubiens de toutes parts ; connoiſſant que c'étoit

un seul Chevalier qui les mettoit en déroute, il acheva promptement de s'armer, sauta sur son cheval, & se saisissant d'une forte lance, il partit le cœur plein de cette valeur & de cette générosité qui caractérisoient les Paladins François. Dudon cria d'une voix forte à ses soldats de se retirer : ils ne demandoient pas mieux ; car Roger en avoit fait tomber encore un cent sous ses coups dans cet intervalle, & les Rois prisonniers espéroient déja que Roger leur rendroit la liberté. Celui-ci, voyant arriver Dudon seul à cheval & couvert d'armes brillantes, se douta bien que ce devoit être le Commandant, & vint à sa rencontre. Dudon s'ébranloit déja pour charger Roger, lorsqu'il s'apperçut que celui-ci n'avoit plus de lance : dédaignant de conserver aucun avantage, il jeta la sienne loin de lui. Roger, remarquant cette action généreuse, dit aussi-tôt en lui-même, voilà sans doute un de ces nobles Paladins de France, si renommés par leur courage & par leur courtoisie ; si je le peux, j'obtiendrai qu'il me dise son nom.

Roger priant avec politesse le Chevalier qui venoit à sa rencontre de se faire connoître, il apprit de lui qu'il étoit le fils d'Ogier le Danois ; il dit de même à celui-ci qu'il étoit Roger ; & tous les deux, se connoissant alors

par leur haute renommée, ſe ſaluèrent, ſe défièrent l'un & l'autre ſans colère, & vinrent aux mains enſemble.

Dudon combattoit ordinairement avec une maſſe d'armes qui l'avoit toujours couvert de gloire; & Roger tira cette redoutable épée qui ſçavoit ouvrir les armes les plus fortes & les mieux trempées. Ces deux fiers adverſaires étoient véritablement égaux entre eux par leurs vertus ſociales & par leur haute valeur; mais Roger, ayant ſans ceſſe dans ſon cœur & ſous ſes yeux tout ce qui pouvoit intéreſſer ſa chère Bradamante, n'avoit garde d'affliger celle qu'il adoroit, en faiſant rougir la terre du ſang de ſon couſin. Roger connoiſſoit les maiſons les plus illuſtres de France; il ſavoit qu'Améline, mère de Dudon, étoit la ſœur de Béatrix, à laquelle Bradamante & Renaud devoient le jour. Jamais Roger ne put ſe réſoudre à porter un coup, ni de la pointe, ni du taillant de baliſarde à Dudon; il ſe contenta de parer les coups de ſa maſſe, ou de ne lui laiſſer frapper que l'air en l'eſquivant. Turpin dit même que Dudon, ſouvent découvert, auroit perdu la vie, ſi Roger n'eût pas été ſans ceſſe attentif à ne le frapper que du plat de ſa dangereuſe épée. Baliſarde avoit une très-forte arête, Roger ne pouvoit craindre de la briſer; & les armes de

Dudon retentiſſoient des coups précipités, mais peu dangereux, que Roger lui portoit avec une telle vîteſſe, que les yeux des ſpectateurs en étoient éblouis. Mais j'aime à me taire dans un pareil moment; je vois que je vais vous laiſſer en ſuſpens, & vous en ſentirez plus de plaiſir lorſque je reprendrai mon récit dans un autre Chant.

Fin du quarantième Chant.

CHANT

CHANT XLI.

LES parfums que la jeuneſſe aimable & brillante des deux ſexes aime à répandre dans ſes cheveux ou ſur ſon ſein, prouvent leur excellence & leur pureté; lorſqu'après quelques jours écoulés ils frappent encore agréablement l'odorat, ils font connoître que la nature les avoit perfectionnés dans les fruits, les arbres ou les fleurs dont ils ſont extraits. Cette liqueur délicieuſe qu'Icare donna trop indiſcrètement à ſes moiſſonneurs, & qui fit traverſer les Alpes aux Celtes, pour conquérir les heureux pays qui la produiſent, prouve de même ſa pureté, lorſqu'à la fin de l'année elle conſerve encore une partie de la douceur & tout le parfum qu'elle avoit en s'écoulant du preſſoir. L'oranger, le cédrat, le myrthe, que l'hiver ne peut dépouiller de leur feuillage, annoncent le vert éclatant dont le printems les a vus briller. De même, ô race illuſtre du nom d'Eſt! vos vertus ſublimes, votre renommée prouvent bien la pureté du ſang qui coule dans vos veines; vos aïeux furent des Héros; & celui qui fut l'heureuſe ſouche de votre auguſte race, dut briller en ſon tems

comme le ſoleil brille dans la voûte céleſte. Votre père Roger n'eût pu faire un ſeul acte qui n'eût été caractériſé par la nobleſſe & l'élévation de ſon ame ; il ne ſe montra jamais guerrier plus magnanime, plus tendre, plus fidèle Amant que dans ſon combat contre le parent de Bradamante. Adroit, attentif à cacher toute ſa force, il entretenoit de ſang froid un combat qu'il eût craint d'enſanglanter. Dudon à la fin s'en apperçut; il ſentoit ſes bras appeſantis ; il ſe voyoit trop ſouvent à découvert aux coups de Roger, pour ſe cacher que ſon généreux adverſaire n'en vouloit porter aucun qui pût le bleſſer. Du moins, ſe dit alors Dudon, tâchons d'égaler par des procédés généreux, celui que le brave Roger a pour moi.... Seigneur, lui dit-il, par grace terminons ce combat dont vous remportez déja la victoire. Loin d'y prétendre, j'avoue que je ſuis vaincu; votre généroſité captive mon cœur & vous l'attache à jamais. Ah ! Seigneur, répondit Roger, que cette propoſition m'eſt agréable ! ... Mais vous voyez ces Rois malheureux qui m'ont mis les armes à la main contre vous ; puis-je eſpérer que vous leur accorderez la liberté ? Oui, Seigneur, lui répondit Dudon ; & de plus, choiſiſſez le meilleur des vaiſſeaux qui ſoient dans le port, pour les repaſſer en Afrique. Les

deux Chevaliers ſe ſéparèrent en ſe jurant une éternelle amitié. Roger fit choix d'un très-bon vaiſſeau, ſur lequel les ſept Rois Sarrazins s'embarquèrent avec lui. Le vent le plus favorable en apparence gonflant alors les voiles, le Pilote s'éloigna du rivage ſans inquiétude; la mer étoit tranquille, l'Aquilon & le vent auſtral ſembloient retenir leurs haleines; ce ne fut que ſur la fin du jour que les fougueux Autans commencèrent à ne plus cacher leur perfidie. Bientôt le vent qui donnoit ſur la pouppe, ſe porte ſur les flancs du vaiſſeau; de là directement oppoſé contre ſa proue, il le fait tournoyer ſur ſa quille. Pluſieurs autres vents déchaînés ſe joignent au premier; les vagues s'élèvent de toutes parts à ſens contraire, ſemblables à des moutons par l'écume blanche qui les couvre; les flots ſe preſſent, s'accumulent, s'élèvent, & ſe briſent en mugiſſant; le Pilote voit la mort ſe préſenter de tous côtés, & les deux flancs du vaiſſeau ſont également battus par le choc multiplié des vagues: ces vents tumultueux ſemblent combattre les uns contre les autres; le tangage du vaiſſeau fait baigner alternativement les bords du château d'avant & les galeries du château de pouppe, & ce tantage dangereux n'eſt interrompu que par un roulis qui fait couler d'épaiſſes lames d'eau ſur les ponts: le Pilote,

pâle & troublé, ne peut commander aucune manœuvre à l'équipage effrayé qui ne l'entend plus ; les ſignaux, les cris, tout devient nuiſible ; les Matelots éperdus ſe contrarient dans leurs manœuvres : la pluie, la grêle, l'obſcurité, le ſifflement des vents, le choc des grandes vergues & des poulies, forment un bruit affreux, dans lequel rien ne ſe diſtingue ; rien n'annonce qu'un naufrage certain : ce n'eſt qu'à la lueur des éclairs que les Matelots les plus courageux courent encore, tantôt pour aſſurer la barre du gouvernail, tantôt pour caler quelques voiles ; & pluſieurs s'occupent à rendre à la mer l'eau que le ſommet des vagues embarque ſur les ponts en ſe briſant. Le furieux Borée porte les voiles à contre ſens contre les mâts, qui, par leur craquement, menacent de ſe briſer comme les rames dont les débris roulent déja ſur les ondes ; la proue ne peut plus fendre les montagnes d'eau qui ſe préſentent ſur les flancs du vaiſſeau prêt à s'engloutir à chaque inſtant.

Tout un bordage du vaiſſeau ſe déchire, ſe briſe & ſe diſperſe ; la mer entr'ouverte laiſſe voir ſes abîmes aux Navigateurs effrayés ; chacun lève au Ciel ſes cris & ſes vœux. Le navire échappe heureuſement à ce péril affreux ; mais bientôt il en éprouve un autre, & déja les coutures entr'ouvertes des planches laiſſent péné-

trer l'eau qui s'élance en ſiflant dans l'intérieur du bâtiment. Quelquefois porté juſqu'aux nues, le vaiſſeau ſemble en être précipité juſqu'aux enfers; l'eſpérance, cette dernière reſſource des malheureux, ne peut plus empêcher que l'affreuſe mort ne ſe montre comme une ennemie qui triomphe.

Ceux qui montoient ce vaiſſeau passèrent toute la nuit en de pareilles alarmes, & furent le jouet des vents dont la fureur ſembla redoubler à la naiſſance du jour. Loin d'être raſſurés par ſa clarté, les Matelots ne furent éclairés que pour connoître un danger plus preſſant encore: les vents, les vagues, les portoient alors contre un gros écueil qu'ils ne pouvoient éviter. Le Pilote, aidé par quelques Matelots, fait alors de nouveaux efforts pour lutter contre leur poids & leur violence, & tourner ſon gouvernail afin d'éviter ce danger preſſant; mais le choc de l'onde en ſens contraire fait briſer ce gouvernail, & leur dernière reſſource eſt enlevée. Chacun alors, voyant la mort certaine, ne prend plus conſeil que de ſa frayeur; ils voient que le navire, dans un moment, doit être mis en pièces contre cet écueil; ils ſe jettent tous preſque à-la-fois dans l'eſquif; mais ce frêle bâtiment, trop chargé par un poids énorme, & preſſé par les vagues

contre les flancs du vaiſſeau, ne peut s'avancer ſur l'onde qui le repouſſe.

Roger, dans le moment qu'il voit abandonner le vaiſſeau par ſon Patron & par ſon Pilote, ſe trouvant ſans aucune arme & vêtu d'habits légers, prend enfin le parti de deſcendre auſſi dans la chaloupe; mais, au moment qu'il y monte, le reſte de ceux qui ſe trouvoient ſur le vaiſſeau s'y jette tout à-la-fois, & ce nouveau poids la fait ſubmerger ſur le champ.

Au moment que ceux qui cherchoient à ſauver leur vie, en abandonnant le grand bâtiment, ſentirent enfoncer la chaloupe, ils pouſsèrent des cris lamentables & perçans; mais bientôt une vague écumeuſe achevant de les enſevelir ſous l'onde, nul paſſage ne put laiſſer échapper leurs plaintes; elles s'éteignirent avec leur reſpiration dans les goufres qui les engloutiſſoient.

Quelques-uns reſtent ſubmergés pour toujours; d'autres paroiſſent un moment, & retombent à fond; pluſieurs relèvent quelque tems les bras, les jambes, & même la tête; ils ſe débattent au milieu des vagues qui les élèvent, les renverſent, & finiſſent par les précipiter ſous leurs maſſes. Roger, dont l'ame inacceſſible à la peur ne peut être ébranlée par le péril qu'il court & par la tempête, revient du fond de

l'eau, voit le rocher, & veut le gagner à la nage; il eſpère avoir la force de ſe porter juſques ſur ſes bords couverts de ſable; il repouſſe avec ſon ſouffle l'onde amère qui baigne ſes lèvres; il fend les vagues avec ſes bras nerveux.

Pendant ce tems, un coup de vent chaſſoit le vaiſſeau que tout l'équipage avoit abandonné lors du péril de ſe briſer contre l'écueil; &, dans le moment même où tous ceux qu'il avoit portés périſſoient, ce vaiſſeau s'étoit relevé ſur les vagues. Ah! que les mortels ſont ſujets à ſe laiſſer tromper par l'apparence! Il ſembla que les vents euſſent attendu que tout l'équipage du navire en fût ſorti, pour lui faire dépaſſer l'écueil ſans le toucher, & le porter dans une plage moins agitée: ce qui doit même paroître le plus ſurprenant, c'eſt que ce vaiſſeau, que le Pilote égaré de ſa route eût eu peine à conduire vers la côte d'Afrique, vint échouer à trois milles au plus de Biſerte; &, le vent ni la hauteur de l'eau ne le ſoutenant plus, ſa quille demeura fixée dans le ſable.

Ce fut ce même vaiſſeau que Roland & ſes compagnons virent échouer le jour qu'ils s'alloient promener enſemble. Deſirant d'examiner ce que ce pouvoit être, ils prirent une barque legère & s'y rendirent tous les trois. Ils furent

très-ſurpris de n'y pas trouver même un ſeul Matelot: la ſeule créature vivante qui fût dans ce navire, c'étoit le bon cheval Frontin; ils le reconnurent auſſi-tôt, ainſi que l'armure complète de Roger & ſon épée, qu'ils trouvèrent attachées près du courſier. Roger, preſſé de ſauter dans la chaloupe pour ſauver ſa vie, n'avoit pas eu le tems de les prendre. Roland reconnut d'abord Baliſarde, dont il avoit été poſſeſſeur après l'avoir enlevée à l'Enchantereſſe Falerine, lorſqu'il détruiſit ſes beaux jardins; c'étoit la même que Brunel avoit eu l'adreſſe de lui dérober, & dont cet inſigne larron avoit fait depuis préſent à Roger au pied du mont de Carène. Roland, qui ſouvent avoit éprouvé la bonté de cette épée, ſentit la joie la plus vive de la revoir en ſa poſſeſſion; il a dit même ſouvent depuis, que ce ne pouvoit être que par la faveur du Ciel qu'il l'avoit retrouvée dans un moment où cette arme redoutable lui devenoit ſi néceſſaire. Quelque courageux que fût Roland, il ne ſe cachoit point que Baliſarde ſeule pouvoit diminuer l'avantage que Gradaſſe devoit avoir étant monté ſur Bayard, & armé de Durandal. A l'égard des armes, qu'il ne connoiſſoit pas pour être celles d'Hector, il ne les eſtima que pour leur richeſſe; &, d'ailleurs ſe connoiſſant pour être invulnérable, les armes

les plus communes lui ſuffiſoient : il en fit préſent à ſon couſin Olivier; il fit don à ſon ami Brandimart de Frontin, & ceignit Baliſarde à ſon côté.

Les trois guerriers voulurent paroître avec magnificence dans ce célèbre combat. Roland fit broder ſur ſa cotte d'armes la tour de Babel frappée par la foudre. Olivier voulut avoir pour deviſe un chien d'argent couché, portant ſa leſſe ſur ſon dos, avec ces mots, *juſqu'à ce qu'il vienne*.... Pour Brandimart, le deuil qu'il portoit de ſon père, ne lui permit aucune parure éclatante : il voulut que ſa cotte d'armes & les ornemens de ſon armure fuſſent noirs : Fleur-de-Lys s'occupa de la broder, & les riches perles qu'elle mêla dans ſa broderie, formèrent un contraſte agréable avec le fond noir de la ſoie. Ce fut ainſi que Fleur-de-Lys compoſa tous les ornemens des armes de ſon Amant, & ceux qui devoient couvrir la croupe & la tête de ſon cheval. La tendre Fleur-de-Lys verſa ſouvent des larmes pendant ce travail : une ſecrète terreur qu'elle n'avoit jamais reſſentie juſqu'alors, lui glaçoit le ſang dans les veines, & faiſoit frémir ſon cœur.

Lorſque Roland & ſes deux compagnons furent munis d'armes & de harnois propres pour le combat, ils s'embarquèrent, firent mettre

à la voile, & laiſsèrent Aſtolphe & Sanſonnet à la tête de l'armée. Fleur-de-Lys, le cœur déchiré par une douleur mortelle, élevoit au Ciel & des vœux bien ardens, & des plaintes amères.... Elle ſuivit des yeux le vaiſſeau juſques dans la haute mer; &, quoiqu'il fût déja bien loin hors de la portée de ſa vue, elle reſtoit les yeux attachés ſans ceſſe ſur les flots: ce fut même avec peine qu'Aſtolphe & Sanſonnet la ramenèrent dans ſon palais. Fleur-de-Lys ſe laiſſant alors tomber ſur ſon lit, accablée par la douleur, y reſta long-tems éplorée & tremblante.

Pendant ce tems-là, les trois guerriers voguoient avec un vent favorable, & la ſeconde aurore leur fit voir à droite l'île dans laquelle ce grand combat devoit ſe donner.

Roland & ſes deux compagnons étant deſcendus ſur le rivage, firent tendre un pavillon du côté du levant. Agramant arriva le même jour dans l'île, & campa de l'autre côté; mais le jour ſe trouvant déja ſur ſon déclin, le combat fut remis à l'aurore ſuivante. Des gens armés formèrent différens corps-de-garde de chaque côté. Le ſoir du même jour, Brandimart s'approcha du camp des Rois Sarraſins; &, d'après la permiſſion qu'il avoit reçue de Roland, il alla parler au fils de Trojan, avec

lequel il s'étoit lié d'amitié dans le tems qu'il avoit paſſé dans ſon armée pour venir faire la guerre en France. Après les premiers propos qui ſe tiennent entre d'anciens amis bien aiſes de ſe revoir : Pourquoi, Seigneur, dit Brandimart au fils de Trojan, préféreriez-vous ce combat aux offres que j'oſe vous faire de la part du Paladin Roland ? Il ne tient qu'à vous d'être paiſible poſſeſſeur des vaſtes États ſitués entre le Nil & les colonnes d'Hercule, ſi vous voulez croire au Dieu vivant qui naquit dans le ſein d'une Vierge. Écoutez un homme qui vous eſt attaché par le cœur, & qui vous donne un conſeil qu'il a ſuivi lui-même.... Oui, je connois pour le vrai Dieu celui qui voulut mourir pour nous; & votre Mahomet n'eſt qu'un faux Prophète. Ah ! qu'il me ſeroit cher de vous voir ſuivre la même voie, dont je ne m'écarterai jamais ! Cette voie eſt la ſeule qui puiſſe conduire au bonheur éternel. Ce parti, Seigneur, eſt le plus ſage que vous puiſſiez prendre. Le ſuccès de votre combat contre le redoutable Roland eſt très-douteux : quand vous remporteriez la victoire, elle ne vous ſeroit d'aucune utilité, & vous acheverez de tout perdre ſi vous êtes vaincu. Quand vous donneriez la mort à Roland, & même à nous qui ſommes venus pour vaincre ou mourir avec lui,

vous n'en tireriez aucun avantage pour reconquérir vos Etats; & les armées puiſſantes de Charles & de ſes ſucceſſeurs ſçauront les défendre juſqu'à la dernière tour des ports de l'Afrique. C'eſt ainſi que Brandimart parloit avec chaleur; il étoit prêt à joindre encore beaucoup de nouveaux motifs aux premiers, pour entraîner & toucher Agramant; mais ce Prince l'interrompit d'un air irrité, & lui dit d'une voix animée par une colère qu'il retenoit à peine: Sçachez, Brandimart, que c'eſt une témérité qui va juſqu'à la folie, que de donner des conſeils, bons ou mauvais, à quelqu'un qui ne vous en demande pas. Comment voulez vous que je croie que c'eſt l'ancienne amitié qui vous dicte celui que vous me donnez, lorſque je vous vois avec Roland les armes à la main contre moi? C'eſt bien plutôt moi qui dois croire que votre infidélité pour l'Alcoran livre votre ame en proie au dragon infernal qui doit la dévorer, & l'aller livrer aux peines éternelles. Dieu ſeul peut ſçavoir qui de Roland ou de moi reſtera vainqueur; ſi je releverai mon trône abattu dans ce moment, ou s'il reſtera ſous la puiſſance des Chrétiens. Mais, quel que puiſſe être mon ſort, ſçachez que je ne ferai jamais d'acte qui ne ſoit digne de moi, & que j'aimerois mieux voir, en expirant, tout mon ſang répandu ſur la terre,

que de faire tort à mon honneur.... Allez, retournez près de Roland ; & ſi demain matin vous ne ſçavez pas mieux combattre que perſuader, vous ſerez d'un foible ſecours à ce neveu de Charles. Après cette réponſe qui partoit d'une ame embraſée par le dépit & la colère, tous les deux ſe retirèrent bruſquement, & furent chercher quelques heures de repos avant le jour terrible qui devoit bientôt ſe lever pour eux.

Dès que l'aurore blanchit les bords de l'horiſon, les guerriers des deux partis s'armèrent & montèrent à cheval : bientôt ils furent en préſence.... Les propos entr'eux ne diffèrent pas leur combat : tous les ſix baiſſent les fers de leurs lances, les mettent en arrêt, preſſent leurs chevaux, volent pour ſe charger.... Ah ! qu'allois-je faire, Seigneur ! Il ſeroit trop cruel que, pour raconter la ſuite de ce combat, j'oubliaſſe notre cher Roger, & que je couruſſe riſque de le laiſſer ſubmerger par les vagues en fureur contre leſquelles il défend ſa vie.

Ces vagues menaçantes fondoient quelquefois ſur la tête de Roger, l'élevoient & le précipitoient tour-à-tour ; il avoit à les fendre avec ſes bras nerveux, & la tempête continuoit à le menacer. Une terreur ſecrète, plus redoutable encore pour lui que la tempête & la mort, vint

alors accabler ſon ame ; il craignit que le Ciel, irrité de l'avoir vu manquer aux promeſſes ſolemnelles qu'il avoit faites, ne voulût plus lui permettre de recourir à l'eau ſalutaire du baptême, & qu'il le condamnoit à ne le recevoir que des eaux amères & ſalées de la mer; il ſe rappella les ſermens qu'il avoit faits à Bradamante de ſe rendre à Valombreuſe, & de ceux que Renaud avoit reçus de lui : il conjura la Divinité, d'un cœur véritablement contrit, de lui laiſſer le tems de réparer des fautes dont le ſouvenir déchiroit ſon ame ; &, plein de foi, pénétré du ſaint amour, il fit vœu d'embraſſer le Chriſtianiſme s'il poſoit encore un ſeul jour ſes pieds ſur le rivage. Il fit le même vœu de ne porter jamais l'épée ni la lance que contre les ennemis de notre ſainte loi, & que, dès qu'il ſeroit de retour en France, il iroit conſacrer l'une & l'autre au ſervice de Charlemagne, & remplir les engagemens qu'il avoit pris avec Bradamante. O miracle de la divine Providence!... A peine Roger eut-il prononcé ſon ſerment, qu'il ſentit ſes forces s'accroître, & que ſon corps lui ſembla ſe ſoulever de lui-même ſur les ondes: ſon courage augmente avec ſes forces; il ſuit avec ſes bras le mouvement des vagues qui l'élèvent & le font deſcendre tour-à-tour; il atteint enfin le rivage, & bien-

tôt il arrive ſur celui que forme le penchant de la montagne en s'étendant vers la mer.

Entre tous ceux qui s'étoient embarqués avec Roger, il fut le ſeul qui ſe ſauva du naufrage. Il deſcendit ſur cet écueil ſolitaire; il rendit graces à Dieu, monta ſur ce rocher qui le mettoit à couvert des fureurs de la mer: mais, en jettant les yeux ſur cette montagne inculte & ſtérile, il ne put ſe défendre d'une nouvelle terreur; &, malgré le miracle déja fait en ſa faveur, il craignit qu'exilé, ſans ſecours dans cette affreuſe ſolitude, une mort plus lente & plus cruelle encore n'y terminât enfin ſes jours.

Bientôt cependant ſon courage renaît; il ſe ſoumet aux décrets du Ciel; &, quoique fatigué d'avoir ſi long-tems lutté contre les flots, il monte ſur ce roc eſcarpé, au travers des ronces & des pointes tranchantes. A peine a-t-il fait cent pas, qu'il apperçoit un Hermite courbé par les années, exténué par les jeûnes, mais dont l'aſpect l'attire par un air doux & vénérable. Cet Hermite s'approche, & commence par lui crier: *Saul, Saul, pourquoi me perſécutes-tu?* Vous ſçavez que ce ſont les mêmes paroles dont la grace efficace ſe ſervit pour vaincre & pour changer ſubitement les penchans & le cœur de S. Paul.... Croyois-tu donc, pourſuivit l'Hermite, que tu paſſerois

tranquillement les mers, ſans être atteint par le bras vainqueur du Très-Haut? Apprends qu'il ſçait frapper celui qui ſe croit le plus à l'abri de ſes coups.... Le ſaint Hermite avoit eu, pendant la nuit, une viſion; & l'Éternel avoit mis ſous les yeux de ce ſerviteur fidèle le naufrage de Roger, le ſecours qu'il devoit lui donner, la vie entière de ce Chevalier juſqu'à ce jour, les événemens qu'il éprouveroit, ſa fin cruelle, & juſqu'aux enfans qui devoient naître de lui.

L'Hermite ſçut blâmer, reprendre Roger, & le conſoler tour-à-tour : il lui reprocha d'avoir différé ſi long-tems à ſoumettre ſon col au joug favorable du Seigneur, de n'avoir pas obéi lorſque la grace l'appelloit avec tant de douceur, & de ne s'être rendu que lorſqu'elle s'étoit fait jour dans ſon ame ſous l'appareil le plus menaçant.... Il le raſſura ſur le champ, en lui peignant la Divinité comme un père toujours prêt à tendre ſes bras à l'enfant rebelle qui revient tomber à ſes genoux : il lui rappella cette parabole ſi conſolante, des ouvriers qui ne vinrent ſe préſenter que ſur le ſoir au travail de la vigne; & ce fut en lui développant les principes ſacrés de notre ſainte loi, qu'il le conduiſit à ſa cellule, creuſée aſſez profondément dans le roc.

Au

Au deſſus de ce rocher, l'Hermite avoit bâti de ſes mains une petite Chapelle tournée vers l'orient, qu'il avoit ornée avec ſoin des coquillages & des dépouilles que la mer jettoit ſur la côte. Le flanc oppoſé de la montagne offroit un aſpect bien plus agréable, & étoit bien différent de celui que Roger avoit été forcé de gravir : un petit bois deſcendoit en pente douce juſqu'à la mer; le laurier, le myrthe, le genièvre, le palmier chargé de dattes, & des arbres fruitiers y croiſſoient ſans culture; & leur fraîcheur étoit entretenue par une fontaine pure, qui, du haut du rocher, ſe diſtribuoit en filets, & tomboit en petites caſcades entre ces arbres féconds.

L'Hermite habitoit depuis quarante ans cet hermitage, qu'il ſembloit que le Ciel eût choiſi pour l'entretenir ſans ceſſe dans la prière & la contemplation de l'Être ſuprême : la vie frugale & ſaine qu'il y menoit l'avoit fait parvenir à quatre-vingts ans, ſans la goutte & mille autres infirmités qui tourmentent les foibles mortels.

L'Hermite alluma promptement du feu, couvrit la table de dattes & des fruits de la ſaiſon. Roger ſécha ſes habits, reprit des forces, & prêta de toute ſon ame une oreille attentive aux grandes vérités de notre ſainte loi. L'Hermite, touché de ſes diſpoſitions,

n'héſita pas à lui conférer dès le lendemain le ſacrement du Baptême.

Roger s'accommodant aſſez bien de cette habitation de l'Hermite & d'une chère frugale, paſſa pluſieurs jours avec le ſaint Anachorète, qui non-ſeulement lui parloit de tout ce qui tient à la Religion, mais qui l'inſtruiſoit auſſi ſur ſon départ prochain, & même ſur la poſtérité que le Ciel lui deſtinoit. Le Seigneur avoit révélé la deſtinée entière de Roger & de ſes ſucceſſeurs au ſaint Hermite; il ſçavoit que ce Prince devoit périr ſept ans après ſon Baptême, par la noire trahiſon des Mayençois, qui vengeroient ſur lui la mort que ſon épouſe Bradamante avoit fait ſubir à Pinabel, & que lui, ſa ſœur & ceux du ſang de Clermont avoient donnée à Bertolas: il ſçavoit auſſi que le crime des Mayençois ſeroit caché pendant quelque tems, parce qu'ils enterreroient Roger ſur le lieu même où ces traîtres l'aſſaſſineroient; mais que Bradamante, cherchant ſon époux quoique groſſe, & ſa ſœur Marphiſe vengeroient ſa mort.

L'Hermite étoit de même éclairé par le Ciel ſur la naiſſance du fils auquel Bradamante donneroit le jour: ce devoit être au pied d'une colline ſituée entre les rivières de l'Adige & de la Brenta, lieu charmant qui parut ſi délicieux au

Troyen Anténor, que, perdant le ſouvenir du Xante, du Simoïs & du mont Ida, cette campagne où la terre eſt mêlée de quelques veines de ſoufre, & couverte de vertes & belles prairies, lui parut préférable pour y former un établiſſement. Ce pays devoit être illuſtré par la naiſſance du fils de Roger, que Bradamante mettroit au jour dans une forêt voiſine d'Ateſte. Cet illuſtre enfant devoit être élevé dans ce même lieu, où l'on verroit les graces, la beauté, le courage, briller & ſe développer tour-à-tour ſur toute ſa figure noble & charmante. Les Troyens deſcendus de ceux qui s'étoient établis dans ce pays devoient reconnoître cet aimable enfant pour être du ſang de Priam & d'Hector, & le choiſir pour leur donner des loix: dès qu'il ſeroit en âge de porter les armes, ce jeune Roger aideroit à Charlemagne à ſoumettre la Lombardie, & recevroit de cet Empereur le titre de Marquis, avec de nouvelles & riches poſſeſſions. L'Hermite ſçavoit même que Charlemagne, en lui faiſant ces dons, lui diroit en latin : *Eſte hîc, Domine :* Soyez Seigneur en ce lieu ; & que, quittant le ſurnom d'Ateſte qu'il avoit porté dans ſon enfance, Roger & tous ſes ſucceſſeurs porteroient déſormais le nom illuſtre d'Eſt. La terrible vengeance que ce fils devoit prendre des lâches

assassins de son père étoit comprise dans la même révélation, par laquelle l'Hermite avoit appris que cet infortuné père apparoîtroit en songe à sa chère & malheureuse épouse, pour l'instruire du nom de ses assassins, & du lieu de sa vile sépulture; ce qui seroit suivi de la destruction des coupables maisons de Poitiers & de Mayence, par les bras vengeurs de sa femme, de sa sœur & de son fils. L'Hermite avoit bien vu de même en des siècles plus éloignés, que la gloire du nom d'Est seroit soutenue par les Azzons, les Alberti, les Obysons, jusqu'à Nicolas, Lionel, Borso & Hercule, Alphonse, Hippolyte, & l'illustre Isabelle; mais il ne fit part à Roger que de ce qu'il étoit nécessaire que ce Héros dût savoir.... Vous ne sçaurez rien de plus vous-même, Seigneur, sur tout ce qui tient à Roger & votre illustre race, jusqu'à ce que je vous aie parlé des six combattans que j'ai laissés prêts à se charger dans la petite île de Lipadure. Vous sçavez que d'une part Roland, Olivier & Brandimart avoient baissé leurs lances, & que de l'autre Gradasse, (qu'on pouvoit comparer au Dieu Mars) Agramant & Sobrin portoient vivement leurs vigoureux courtiers contr'eux: les six lances volèrent également en éclats jusqu'au Ciel; le bruit qu'elles excitèrent en se brisant contre leurs armes fut si violent, que

l'air agité fit soulever la mer, & qu'il se fit entendre jusques sur les côtes de France. Ce fut Roland qui soutint la rencontre de Gradasse ; le Paladin n'en fut pas ébranlé, mais son cheval ne put soutenir de même le choc terrible de Bayard ; il recula, chancela de différens côtés, & fut tomber mort à quelques pas en arrière. Roland ayant essayé vainement de le faire relever, se dégagea promptement, embrassa son bouclier, & tira la redoutable Balisarde. Agramant & le brave Olivier n'eurent aucun avantage l'un sur l'autre ; mais Brandimart fit voler des arçons le Roi Sobrin. L'amant de Fleur-de-Lys, en voyant à terre le vieux Roi de Garbe, ne poursuivit pas sa première victoire ; il courut attaquer Gradasse qui venoit de renverser Roland, & le fils de Trojan continua son premier combat contre Olivier : l'un & l'autre ayant rompu leurs lances, se chargèrent à coups d'épée.

Roland, voyant le brave Brandimart combattre Gradasse avec avantage, ne s'occupa plus de lui : tournant alors ses regards sur Sobrin, qu'il voyoit sans adversaire, & démonté comme lui, le Paladin marcha contre Sobrin, l'épée haute ; & dans sa marche rapide, le bruit qu'excitèrent ses jambes nerveuses en froissant les buissons, s'éleva jusqu'aux nues. Le vieux So-

brin, voyant venir à lui le redoutable Roland, raſſembla ſes forces, comme un ancien pilote ſe prépare à l'aſſaut d'un violent orage qui vient l'aſſaillir, en oppoſant le taillemer de ſa proue à la vague impétueuſe qui le menace : Sobrin préſente de même ſon bouclier à l'épée de Falerine, prête à tomber ſur ſa tête; mais quelle eſpèce d'arme eût pu réſiſter au tranchant de baliſarde dans la main redoutable de Roland? Le coup partagea le bouclier de Sobrin, malgré ſa doublure & ſon double cercle d'acier; il retomba ſur l'épaule & fit une large bleſſure au Roi de Garbe, qui s'efforçoit en vain de faire couler le ſang de l'invulnérable Paladin. Roland porte un ſecond coup, que Sobrin, alors ſans défenſe, ne peut éviter en partie qu'en ſe jetant à terre : baliſarde ne le toucha qu'en effleurant ſa tête ; mais, quoique le plat de la lame eût ſeulement porté, le coup fut encore aſſez violent pour laiſſer le vieux Roi ſans aucune connoiſſance.

Roland le croyant mort, s'empreſſa de voler au ſecours de ſon cher Brandimart; il craignoit que Gradaſſe, mieux monté, mieux armé que ſon ami, ne prît enfin quelque avantage ſur lui. Le brave fils de Monodant étoit, à la vérité, monté ſur le bon cheval Frontin, en état de réſiſter à Bayard; mais n'ayant point

des armes d'une auſſi bonne trempe que celle du Sarrazin, il étoit obligé d'eſquiver d'un & d'autre côté les coups de durandal : Frontin, d'une adreſſe extrême, non-ſeulement obéiſſoit à ſa main, mais il ſembloit deviner quelle eſpèce de ſaut il devoit faire lorſqu'il voyoit durandal prête à deſcendre ſur ſon maître.

Agramant & le Marquis Olivier donnoient alors des preuves éclatantes qu'ils méritoient d'être comptés au nombre des meilleurs Chevaliers de leur tems, & juſqu'alors l'avantage entre eux étoit égal.

Roland, comme je l'ai déja dit, ayant abandonné Sobrin, couroit pour ſecourir Brandimart ; il étoit déja prêt, quoique à pied, d'attaquer Gradaſſe, lorſqu'il apperçut, près du champ de bataille, le cheval du Roi de Garbe qui n'avoit plus de maître : il court pour s'en emparer ; l'ayant pris, il ſe met en ſelle d'un ſeul ſaut, & tenant d'une main les rênes très-riches de ce cheval, il revient, l'épée haute, ſur le Roi de Sericane. Celui-ci, loin d'être ému d'avoir le Paladin pour un ſecond ennemi, l'appelle lui-même, le défie, & croit qu'il va bientôt faire perdre la tête à ſes deux adverſaires. Il vole le premier au devant de Roland, & lui porte un coup de pointe aſſez violent pour percer ſes armes défenſives ; mais ſon épée

ne peut pénétrer plus avant : Roland frappe au haſard un coup furieux de baliſarde, ſçachant bien que cette épée doit trancher toute pièce des armes qu'elle frappe. Gradaſſe eſt bleſſé tout-à-la-fois, par ce coup, au viſage, à la poitrine, à la cuiſſe même; & ſi Roland eût pu porter ſon coup de plus près, ſon épée auroit fendu le Sarrazin en deux parts. Gradaſſe connut alors qu'il ne devoit plus avoir la même confiance qu'il avoit eue d'abord dans la bonté de ſes armes, & fut plus attentif à parer es coups que Roland redoubloit.

Brandimart, voyant que Roland l'empêchoit de continuer ſon combat avec Gradaſſe, ſe porta dans le milieu du champ de bataille, pour voir celui de ſes compagnons qu'il pouvoit ſecourir : dans le même tems Sobrin ſe relevoit, ayant repris ſes eſprits; mais il étoit ſi cruellement bleſſé, qu'il étoit facile de croire qu'il ſouffroit de vives douleurs. Cependant, après avoir obſervé quelque temps les combattans, il fit un effort, & marcha d'un pas lent & ſans être apperçu, pour ſecourir Agramant : il vint doucement derrière Olivier, qui n'étoit occupé que de combattre Agramant qu'il avoit en tête; &, paſſant ſon épée au travers du corps de ſon cheval, le malheureux courſier tomba ſur le champ entre les jambes de ſon maître. Olivier,

qui ne pouvoit s'attendre à cet accident, tomba, le pied gauche embarraſſé dans ſon étrier, & ſe trouva ſans défenſe ſous ſon cheval. Sobrin alors frappe à coups redoublés ſur le caſque & ſur le col d'Olivier; mais jamais ſon épée ne put entamer les armes d'Hector, que Vulcain lui-même avoit forgées. Brandimart, qui vit le péril preſſant où ſe trouve Olivier, courut ſur Sobrin à toute bride, le frappa ſur ſon caſque, & le culbuta du choc de ſon courſier; mais le fier vieillard ſe releva promptement. Brandimart courut auſſi-tôt pour ſecourir Olivier, & défendre du moins ſa vie juſqu'à ce qu'il pût le retirer de deſſous ſon cheval. Olivier, qui commençoit alors à dégager ſon bras, ſe défendit avec tant de vigueur à coups d'épée, qu'il avoit forcé le vieux Sobrin (déja bien bleſſé) de ne plus oſer s'approcher de lui. Olivier, voyant qu'il perdoit ſon ſang, eſpéroit, en tenant Sobrin en reſpect, parvenir enfin à ſe dégager; mais jamais il ne put retirer ſa jambe, ayant le pied pris dans ſon étrier.

Brandimart, jugeant qu'Olivier étoit du moins hors de péril pour ſa vie, courut attaquer Agramant. Ils avoient peu d'avantage l'un ſur l'autre, tous les deux ayant d'excellens chevaux. Si Brandimart étoit monté ſur le léger Frontin,

qu'il faiſoit caracoler autour de ſon ennemi, pour le ſurprendre à découvert, Agramant pouvoit combattre de même, monté ſur Bride-d'or, dont Roger avoit fait préſent à ce Prince, après l'avoir conquis ſur Mandricard; mais ſes armes étoient bien ſupérieures à celles de Brandimart, qui n'avoit pu ſe couvrir que de celles que le haſard avoit miſes en ſes mains dans Biſerte. Le courage du fils de Monodant n'en étoit point ébranlé, comptant qu'il alloit bientôt les changer contre de meilleures : en effet, malgré la bleſſure qu'Agramant lui fit à l'épaule, celle que ce Prince reçut à l'inſtant de ſa main fut encore plus forte; &, quoiqu'il eût déja reçu une bleſſure au côté par Gradaſſe, il eut la force de percer d'outre en outre le bouclier d'Agramant, & de le bleſſer cruellement au bras gauche, & même à la main.

Rien n'égaloit alors la fureur du combat qui ſe paſſoit entre Roland & Gradaſſe : les coups de durandal, portés par le bras nerveux du Roi de Sericane, avoient mis en pièces les mauvaiſes armes dont Roland étoit couvert. Gradaſſe voyoit les armes du Paladin fracaſſées : ſa fureur augmentoit ſans ceſſe, en ne voyant jamais ſon épée ſanglante; & Roland, comme je vous l'ai déja dit, avoit déja fait couler ſon ſang de ſa joue, de ſa cuiſſe & de ſa poitrine.

Furieux de ſes bleſſures, & de voir que ſon ennemi n'en avoit aucune, il lève durandal à deux mains, & porte un coup en plein ſur le caſque de Roland, qu'il croit devoir partager le Paladin juſqu'à la ceinture. Tout autre que Roland eût en effet eſſuyé ce ſort, s'il eût été frappé par la main de Gradaſſe, armée de la terrible durandal; mais, comme ſi le Sarrazin n'eût frappé que du plat de ſon épée, la lame rebondit de deſſus la tête de Roland tout auſſi luiſante qu'elle l'étoit auparavant : ce coup cependant fut aſſez violent pour que le Paladin en fût fortement étourdi; il pencha la tête ſur l'encolure de ſon cheval en étendant les bras; & ſes mains ouvertes euſſent laiſſé tomber Baliſarde, ſi la chaîne ne l'eût retenue fortement attachée à ſa main.

Le courſier que montoit Roland fut tellement effrayé du bruit terrible que produiſit ce coup, qu'il emporta Roland au travers de la campagne, ſans que ce Paladin, ayant alors perdu tout ſentiment, fût en état de le retenir. Gradaſſe, qui ſe croyoit victorieux, vouloit le pourſuivre, & l'eût bientôt joint ſur Bayard; mais, en ſe retournant, il apperçut Agramant dans le plus grand péril : le fils de Monodant l'avoit ſaiſi de la main gauche par ſon caſque, qu'il avoit déja délacé : il cherchoit à lui percer

la gorge de ſon poignard ; & le fils de Trojan ne pouvoit plus ſe défendre, Brandimart s'étant emparé déja de ſon épée. Gradaſſe, ému par ce ſpectacle, ceſſe de ſuivre Roland, tourne bride, & vole au ſecours d'Agramant. Brandimart n'étoit point ſur ſes gardes ; & n'imaginant pas que Roland pût donner le tems à Gradaſſe de venir ſur lui, ce Chevalier n'étoit occupé que de trouver le moyen de plonger ſon poignard dans la gorge d'Agramant. Gradaſſe le joint par-derrière ; &, prenant ſon épée à deux mains, il porte un coup furieux ſur ſon caſque. O Père céleſte ! daignez recevoir dans votre ſein l'ame de ce fidèle Martyr, qui vient de conſommer ſon ſacrifice, en mourant pour l'honneur de votre ſainte loi. Ah ! Durandal, quelle eſt ta cruauté ! Quoi ! c'eſt toi-même qui prives ton ancien maître de ſon compagnon le plus fidèle ! Tu lui ravis ſon meilleur ami !... Un cercle de fer qui formoit le tour du caſque fut tranché par la force du coup ; l'épais bonnet d'acier que ce cercle défendoit ne fit pas plus de réſiſtance : Brandimart, le viſage pâle & couvert de ſang, tombe de cheval, & ſur le champ le ſable eſt baigné par un ruiſſeau de ſang qui coule de ſa large plaie.

Roland, en ce moment, reprend ſes eſprits ; il entend retentir ce coup ; il lève les yeux ; il

voit Brandimart étendu ſur le ſable : il connoît, au maintien préſent de Gradaſſe, que c'eſt lui qui vient de donner la mort à ſon ami. Je ne ſçais lequel l'emportoit dans ce moment en ſon cœur, ou de la colère, ou de la douleur; mais il ſuſpendit le cours de ſes larmes, pour ſe livrer aux tranſports de la plus juſte fureur; & moi-même je me ſens ſi touché de cette mort, que je vais interrompre mes chants.

Fin du quarante-unième Chant.

CHANT XLII.

LE frein le plus rude, le lien de fer le plus fort, une chaîne de diamans même, pourroient-ils arrêter la colère d'une ame ſenſible, lorſqu'elle eſt animée à venger l'objet le plus cher à ſon cœur, & qu'elle eſt frappée par l'affreux ſpectacle de voir déshonorer ou donner la mort à ce qu'elle aime ? Si le tranſport d'une juſte fureur rend cruel, inhumain même en ce moment, cette fureur eſt bien digne d'excuſe : la raiſon parle-t-elle, & pourroit-elle ſe faire écouter, lorſque l'ame eſt entraînée par le mouvement impétueux qui la porte à la vengeance ? Achille, après avoir vu le corps de Patrocle couvert de ſes propres armes qu'il avoit fait prendre à ſon ami, ne put aſſouvir ſa fureur en arrachant la vie au meurtrier de celui qu'il aimoit ſi tendrement ; il ne s'arrêta point qu'il n'eût fait mille outrages au corps d'Hector, & qu'll ne l'eût fait traîner ſur la pouſſière à la queue de ſon char.

Vos troupes, illuſtre Alphonſe, furent entraînées par une ſemblable rage le jour que, vous voyant le front frappé par une pierre,

elles crurent que vous touchiez à votre dernier moment; les retranchemens, les murs, les foſſés, ne purent mettre vos ennemis à couvert de leurs coups : vos ſoldats les paſsèrent au fil de l'épée; pas un ſeul ne s'échappa de ce maſſacre pour en porter la nouvelle aux Eſpagnols; vos fidèles ſujets vous avoient vu tomber, & ce ſpectacle affreux pour eux, ferma leurs cœurs à la pitié. S'ils vous avoient entendu leur donner vos ordres, ſi vous aviez pu marcher à leur tête, leurs épées ne ſe fuſſent pas ſi long-tems baignées dans le ſang, vous remportiez une victoire aſſez glorieuſe en n'employant que quelques heures à reprendre la Baſtia dont les Eſpagnols n'avoient pu ſe rendre maîtres que par un ſiège de pluſieurs jours; mais peut-être le Ciel voulut-il que vous reſtaſſiez quelques momens ſans connoiſſance, pour donner à votre armée le tems de punir les excès & les cruautés que ces barbares avoient commis. Le malheureux Veſtidel, bleſſé, tombé dans leurs mains, avoit été criblé de ſang-froid par les épées de ce peuple cruel, dont la plus grande partie portoit encore le ſceau de l'illaniſme.

On doit en conclure avec moi que nulle eſpèce de reſſentiment ne peut égaler celui de voir outrager ſous ſes yeux ſon maître, ſon parent ou ſon ami, & qu'alors on eſt entraîné

par la fureur, à porter la vengeance aux derniers excès : il n'eſt donc pas étonnant que Roland s'abandonnât aux tranſports qui l'entraînèrent, lorſqu'il vit l'horrible bleſſure qui lui raviſſoit ſon meilleur ami, & qu'il ne fît tous ſes efforts pour venger ſa mort ſur Gradaſſe. De même que le Paſteur nomade ſe ſaiſit d'un bâton ferré pour pourſuivre le ſerpent qu'il voit ſe gliſſer en ſifflant dans les roſeaux, après l'avoir privé par ſa dent venimeuſe d'un de ſes enfans qui jouoit ſur le rivage ; ainſi Roland, ſerrant Baliſarde avec fureur, courut vers le lieu de ce dernier combat. Le premier qui tomba ſous ſes coups, ce fut Agramant ; ce malheureux fils de Trojan, ſanglant, ſans épée, n'ayant plus qu'une pièce de ſon bouclier, & ſon caſque étant à moitié délacé, s'étoit tiré des mains de Brandimart, comme un épervier à moitié déchiré s'échappe des fortes ſerres d'un vautour ; il n'avoit plus l'air que d'une victime qui fuit le couteau ſacré ; & ce fut la première que Roland offrit aux mânes de ſon ami. Baliſarde frappa ſur la partie du cou qui ſe trouvoit découverte, & bientôt la tête de l'Empereur de toute la Lybie roula ſur le ſable ; ſon ame deſcendit ſur les bords de ce fleuve noir & tortueux, où Caron la ſaiſit avec ſon croc rouillé, pour la faire entrer dans ſa barque. A peine Roland s'arrêta-t-il un clin

d'œil

d'œil pour priver du jour ce célèbre fils de Trojan ; il ne s'occupoit, il ne desiroit que de joindre Gradasse, & de lui donner la mort.

Lorsque le Roi de Sérican voit tomber la tête d'Agramant, il sent pour la première fois de sa vie une terreur soudaine s'emparer de son cœur ; son visage pâlit ; un noir pressentiment lui fait présumer qu'il ne peut éviter la mort ; il reste indécis sur le parti qu'il va prendre ; à peine se met-il en défense, lorsque Roland le joint & le frappe d'un coup mortel : le Paladin, lui portant la pointe de Balisarde du côté droit entre les côtes, la fit sortir d'une palme par le côté gauche, & Balisarde fut baignée dans le sang de Gradasse jusqu'à la garde. Ce fut ainsi que le plus redoutable des Paladins François donna la mort au Roi le plus renommé qui régnât dans l'Asie & dans l'Afrique. Roland, peu touché d'une victoire qui lui coûte si cher, se jette promptement à terre, court à son cher Brandimart ; il voit sa tête en sang, & la baigne de ses larmes : le casque partagé, comme une foible écorce l'eût été par un coup de hache, est détaché facilement par Roland, & lui laisse voir la tête de son ami fendue jusqu'entre les deux sourcils. Cependant Brandimart respiroit encore ; il venoit d'élever ses prières à l'Être suprême, dont il imploroit les miséricordes ; il

eut encore le courage de chercher à consoler Roland, qu'il voyoit abîmé dans la douleur ; il lui dit d'une voix mourante : O mon cher Roland ! souvenez-vous de moi, priez Dieu pour votre ami ; je vous recommande ma chère Fleur-de.... Il n'en put dire davantage ; une troupe d'esprits célestes élevoit déja son ame dans les Cieux ; & Roland connut aux voix, aux accords mélodieux qui portoient une douce consolation dans son ame, que celle de Brandimart jouissoit déja de la béatitude éternelle.

Cependant, quoique Roland ne doutât plus que Brandimart ne jouît de la félicité suprême, la nature ne put perdre ses droits lorsqu'il tenoit encore le corps inanimé de ce fidèle ami dans ses bras : O toi ! que j'aimois plus qu'un frère, s'écrioit-il en le baignant de larmes, faut-il, hélas ! que tu me sois enlevé dans la fleur de tes jours ?

Sobrin étoit assez près de Roland, renversé sur le dos, & respirant à peine, encore épuisé par la quantité de sang qu'il avoit perdu. Olivier, n'ayant pu se dégager, étant aussi couché sous son cheval ; ce ne fut qu'avec le secours de Roland qu'il put enfin retirer sa jambe ; & ce Paladin étoit tout baigné de pleurs lorsqu'il rendit ce service à son cousin. La jambe d'Olivier lui causoit des douleurs cruelles ; il ne pouvoit

plus s'en ſervir & changer de lieu ſans ſecours. Roland ne put jouir d'une victoire qui le privoit de ſon meilleur ami, d'où ſon couſin n'échappoit qu'avec le danger d'être eſtropié le reſte de ſa vie; & même il eſtimoit aſſez le Roi Sobrin pour être affligé de voir ce ſage & valeureux vieillard épuiſé de tout ſon ſang, & dans le plus grand danger de perdre la vie.

Le Paladin fit enlever Sobrin, lui donna mille marques d'eſtime & d'amitié, le fit traiter avec le même ſoin qu'il eût eu pour un propre frère. Roland, quoiqu'il fût terrible dans un combat, étoit le plus généreux des Chevaliers pour ceux qui cédoient à ſes armes; il fit ſeulement enlever celles de Gradaſſe & d'Agramant, avec Bayard & Bride-d'or, & remit leurs corps & leurs autres dépouilles aux Ecuyers de ces Princes.

J'ai ouï dire que Frégoſe a jeté quelques ſoupçons ſur la vérité de l'hiſtoire que je viens de raconter. Je conviens qu'il eſt difficile de diſputer contre ce grand homme de mer, qui ſouvent a parcouru toutes les côtes de Barbarie à la tête d'une armée navale, & toujours accompagné de la victoire; je ſçais qu'il a dit que la petite île de Lipaduſe eſt ſi couverte de collines & de rochers, qu'elle n'a pas un terrein propre pour un pareil combat, & qu'il n'eſt pas vraiſemblable que ſix des plus célèbres Chevaliers

aient pu combattre à cheval dans cette île ; mais je peux répondre à cette objection, que dans ce tems-là son terrein étoit beaucoup plus uni; ce n'est que depuis le combat de Roland qu'un tremblement de terre affreux a bouleversé cette île, & l'a couverte de rochers fracassés. O vous, chef illustre de la race des Frégoses ! vous, dont la gloire éclatante ajoute encore à celles de votre nom, daignez donc prendre un peu ma défense en présence de ce Duc, qui fait jouir aujourd'hui votre patrie d'un doux repos ; je vous conjure de lui dire que vous êtes content des bonnes raisons que j'allègue, & que je ne dois pas être soupçonné de ne faire que des contes en l'air.

Roland, ayant en ce moment tourné ses regards sur la mer, vit approcher nn vaisseau léger qui voguoit à pleines voiles, & qui paroissoit avoir dessein d'aborder sur cette île ; mais il ne me plaît pas présentement de vous mettre au fait de tout ce qui tient à ce vaisseau ; trop de gens m'appellent ailleurs en ce moment ; & je retourne vîte en France, pour voir un peu la mine qu'on y fait après avoir bien battu, bien chassé ces maudits Sarrazins.

Hélas ! j'y verrai bientôt cette tendre & fidèle Amante, cette Bradamante qui se désespère que Roger se soit encore éloigné d'elle, malgré tous

ſes nouveaux ſermens. Ah ! dit-elle, puiſqu'il oſe les violer, quelle eſpérance me reſte-il encore? Ses larmes coulent, ſes plaintes ſont plus amères que jamais; elle accuſe Roger de cruauté, de perfidie; elle ſe plaint de ſa deſtinée; du Ciel même, qui ſouffre un pareil parjure; déſeſpérée, s'abandonnant à ſon mauvais ſort, elle accuſe de nouveau Meliſſe de l'avoir trompée; elle maudit le faux oracle qui l'a ſéduite dans la grotte de Merlin, & qui, par ſon appât trompeur, l'a plongée dans une mer ſans bornes d'amour & de regrets qui lui fera perdre la vie. Bradamante enſuite ſe jette dans le ſein de Marphiſe, gémit, & lui dit comment ſon frère lui manque de fidélité; ſes ſanglots étouffent ſa voix; elle demande à Marphiſe & des plaintes & des ſecours. Marphiſe ſerre Bradamante dans ſes bras; la ſœur de Roger fait tous ſes efforts pour la conſoler. Ne croyez pas, lui dit-elle, qu'il puiſſe être aſſez perfide pour ne pas revenir en peu de jours; ah! s'il oſoit manquer à ſes ſermens, moi-même j'oublierois qu'il eſt mon frère, & je le forcerois, les armes à la main, à les remplir.... La tendreſſe, la pitié, les promeſſes de Marphiſe, raſſurèrent un peu la fille d'Aymon; mais, après l'avoir entendue donner à Roger tous les noms que prodigue une Amante irritée, voyons un peu ſi ſon frère Renaud eſt plus heureux.

Toujours foible contre le pouvoir de l'amour, Renaud n'avoit pas un ſentiment, ne formoit pas un deſir qui ne reſpirât la flamme ardente qui le dévoroit, & qui ne lui peignît Angélique plus belle que jamais. Cette Reine du Cathay raſſembloit en effet tout ce qui peut inſpirer une paſſion violente; mais celle de Renaud tenoit d'une eſpèce d'enchantement; &, tandis que tous les Chevaliers François ſe réjouiſſoient d'être délivrés des Africains, lui ſeul ſe livroit à la plainte qu'excite un amour malheureux. Il avoit envoyé cent couriers de tous côtés pour en avoir des nouvelles; lui-même l'avoit cherchée vainement; il crut ſe devoir adreſſer enfin à ſon couſin Maugis, qui l'avoit ſouvent aidé de ſes conſeils & de ſon pouvoir magique. Renaud va le trouver les yeux égarés, le viſage rouge d'embarras; il avoue à Maugis qu'il ne peut plus vivre ſans Angélique, & le conjure de lui donner les moyens de la retrouver.

Maugis fut très-étonné de cette confidence; il ſçavoit qu'il n'avoit tenu qu'à ſon couſin d'obtenir cent fois les dernières faveurs d'Angélique; & lui-même, touché de l'amour de cette belle Princeſſe pour Renaud, avoit ſouvent preſſé ſon couſin de s'y rendre. Maugis avoit même bien des reproches à faire à ſon couſin à ce ſujet: il avoit manqué d'être la victime du

dépit d'Angélique, & de reſter long-tems dans une affreuſe priſon.

Plus les inſtances de Renaud étoient vives, plus Maugis étoit ſurpris de ce changement; mais enfin, touché de le voir ſi malheureux, il oublia le reſſentiment qu'il pouvoit avoir de ſa conduite paſſée : il lui promit qu'il alloit ſe préparer à le ſecourir, & que bientôt il ſeroit en état de lui dire quel étoit le lieu qu'habitoit Angélique, ſi cette Princeſſe étoit en France, & quels étoient les événemens préſens de ſa vie.

Maugis, en quittant Renaud, ſe rendit dans une grotte profonde, ſituée entre deux montagnes inacceſſibles ; c'étoit la ſolitude qu'il s'étoit choiſie, pour n'être point troublé lorſqu'il évoquoit les eſprits infernaux qu'il avoit ſoumis à ſes ordres. Il ouvre ſon livre, & bientôt un grand nombre de ces eſprits paroît à ſes yeux. Maugis en choiſit un qu'il ſavoit être inſtruit de toutes les intrigues amoureuſes, & qui ne demandoit pas mieux que de rendre compte de tous les bons tours qu'il ſe plaiſoit à faire : Maugis lui demanda s'il ſçavoit la cauſe du changement de Renaud, & comment l'amour le plus violent avoit pu ſuccéder en ſon cœur à l'antipathie qu'il avoit eue long-tems contre Angélique. Eh ! ne connoiſſez-vous donc pas, lui répondit il, le pouvoir des eaux des fon-

taines de Merlin ? L'une des deux fait naître l'amour, & l'autre une haine violente ; l'eſpèce de ſentiment que l'une de ces eaux inſpire, ne peut être détruit que par le pouvoir de l'autre. Renaud avoit bu des eaux de la fontaine de la Haine, lorſqu'il dédaigna la plus charmante Princeſſe de la terre ; mais ayant été forcé par ſa deſtinée à boire de celles de la fontaine de l'Amour, il le fut de même à ſoumettre ſon cœur à celle que juſqu'alors il avoit déteſtée. Ce qui fut très malheureux pour tous les deux, c'eſt que, dans le même tems que Renaud, brûlant d'amour, cherchoit Angélique pour rendre juſtice à ſes charmes, la mauvaiſe étoile de cette Princeſſe la conduiſit ſur les bords de la fontaine de la Haine ; ſon cœur à l'inſtant devint de glace pour Renaud ; & c'eſt ainſi qu'ils ſe ſont deſirés & fuis l'un & l'autre tour-à-tour.

Maugis ayant été bien inſtruit de la cauſe du double changement d'Angélique & de Renaud, le fut également de la foibleſſe de la Reine du Cathay pour un jeune Africain auquel elle avoit livré ſon cœur & tous ſes charmes, & qu'elle avoit conduit avec elle, après avoir quitté la France, & être entrée dans les ports de l'Eſpagne, d'où elle étoit partie pour l'Inde ſur des vaiſſeaux Catalans.

Lorſque Renaud vint pour recevoir la ré-

ponſe de Maugis, celui-ci ne lui cacha rien de tout ce qu'il avoit appris, lui conſeilla d'abandonner à jamais Angélique, & de mépriſer une ingrate qui s'étoit avilie au point de ſe ſoumettre à jamais à Médor. Vous auriez, lui dit-il, d'autant plus de tort de vouloir quitter la France pour la ſuivre, qu'elle doit être à préſent bien près de ſes États, & qu'elle ne deſire d'arriver au Cathay, que pour placer ſur ſon trône le Sarraſin obſcur qu'elle a déja reçu dans ſes bras.

Le départ d'Angélique & la réſolution de la ſuivre dans l'Inde, n'euſſent point ébranlé le cœur de Renaud; mais la certitude qu'un vil Barbare avoit cueilli cette fleur que ſon amour avoit ſi long-tems deſirée, porta dans ſon ame le plus cruel de tous les coups; il n'eut pas la force de dire un mot à Maugis: ſon cœur frémiſſoit de rage, ſes lèvres étoient tremblantes; un noir poiſon venoit de paſſer dans ſon cœur. Il quitta bruſquement Maugis; il alla donner un libre cours à ſes plaintes interrompues par des accès de fureur; &, traînant toujours ſa honteuſe chaîne, il prit le parti de ſuivre Angélique en Orient. Il fut trouver Charlemagne, & lui dit que ce ſeroit une honte pour lui s'il ne pourſuivoit pas Gradaſſe, pour lui faire rendre Bayard que ce Roi Sarraſin n'avoit en-

levé que par une ſupercherie ; il ajouta même que ce ſeroit un déshonneur pour les Paladins de France, ſi l'un d'eux ſupportoit une pareille injure, & s'il ne donnoit pas un démenti formel au Roi de Sérícane, qui ne manqueroit pas de ſe vanter d'avoir conquis Bayard par les armes.

Quoique l'Empereur & toute la Cour de France fuſſent très-affligés du départ de Renaud, Charles ne put lui refuſer la permiſſion de partir : il trouvoit ſon reſſentiment juſte, & ſa réſolution dictée par l'honneur. Le brave Dudon & Guidon le Sauvage offrirent à Renaud de l'accompagner ; mais il ſe garda bien d'accepter leur offre, cachant la douleur & la rage qui dévoroient ſon cœur ; &, craignant qu'on n'eût quelque ſoupçon de ſes projets, il partit ſeul pour les ſuivre.

Combien de fois ne penſa-t-il pas, avec les regrets les plus amers, qu'il n'avoit tenu qu'à lui de jouir d'un bonheur ſi doux, & qu'il avoit eu la folie de le refuſer ! Il eût donné le reſte de ſa vie pour un ſeul des jours qu'il forçoit alors la belle Angélique à paſſer dans les vains deſirs & dans les larmes ; il ne pouvoit comprendre comment un miſérable Ecuyer ſans naiſſance, ſans renommée, avoit pu ſoumettre un cœur que les premiers Chevaliers de la terre

avoient en vain tâché de mériter par leurs ſervices & par tant d'exploits éclatans. C'eſt en s'occupant de ces penſées qui lui déchiroient le cœur, que, prenant le chemin de Baſle ſur le Rhin, il entra dans la forêt des Ardennes.

Lorſqu'il eut fait quelques milles dans cette forêt, il s'avança dans un bois épais éloigné de toute eſpèce d'habitation; & l'inſtant d'après l'air ſe troubla, des nuages noirs couvrirent le ſoleil, & tout-à-coup il vit ſortir d'une caverne obſcure un ſpectre affreux qui tenoit quelque choſe de la figure d'une femme. Ce monſtre lui paroît avoir un millier d'yeux ſans une ſeule paupière; il ne peut les fermer (& je ne crois pas qu'un être pareil dorme jamais); il a le même nombre d'oreilles; quoique toujours attentif, il a l'air diſtrait, & des ſerpens lui ſervent de chevelure. Cette eſpèce de furie avoit ſans doute été vomie par les Enfers : un ſerpent énorme lui ſervoit de queue; &, relevant ſa tête, il ſe rouloit autour de ſa ceinture, de ſon cou ou de ſon ſein. Renaud ſentit alors ce qu'il n'avoit jamais éprouvé dans les plus grands périls.... Dès qu'il vit le ſpectre s'approcher & paroître prêt à s'élancer ſur lui, une peur ſecrète s'empara de ſon ame; mais, ſe roidiſſant contre cette terreur, & cherchant à la diſſimuler, il tira Flamberge d'une main mal aſſu-

rée. Son ennemi ſemble ſe préparer au combat, comme ſi c'étoit quelque guerrier ; il fait élever ſon ſerpent en l'air, & le lance contre Renaud. Ce ſerpent ſaute de tous les côtés ſur ſa tête : Renaud veut en vain ſe défendre ; il porte vingt coups à ce monſtre adroit, ſans pouvoir réuſſir à le frapper : le ſerpent ſe rejette ſur ſon ſein ; il ſe gliſſe ſous ſa cuiraſſe & lui glace le cœur ; il entre par ſa viſière, parcourt ſon viſage & lui ſerre le cou. Renaud, voyant que toute ſa défenſe eſt vaine, donne des deux éperons à ſon cheval, & veut ſe dérober par la fuite ; mais la bête infernale fait un ſaut à l'inſtant, ſe trouve ſur la croupe, & l'embraſſe. Renaud court en vain dans les taillis les plus épais ; il ne peut ſe débarraſſer de cette déteſtable bête, quoique ſon cheval ne ceſſe pas de lancer des ruades qui ne frappent que l'air. Renaud ſent une horreur ſecrète approchant de la peur ; quoique le monſtre ne lui faſſe aucune bleſſure réelle, il ne peut s'empêcher de gémir, & ſon état lui paroît plus douloureux que la mort ; il parcourt les routes les plus étroites & les plus raboteuſes, il s'élance dans les halliers les plus entrelacés & les plus épais ; il cherche les buiſſons les plus embarraſſés de ronces & d'épines, eſpérant l'arracher ainſi de deſſus ſes épaules : tous ſes efforts ſont vains ; il voit enfin qu'il

faut qu'il périſſe s'il ne reçoit aucun ſecours.

Au moment où Renaud entre dans un vrai déſeſpoir, il voit arriver un Chevalier de la plus haute apparence, & couvert d'armes étincelantes ; ſon caſque a pour cimier un joug briſé ; ſon bouclier d'or eſt ſemé de flammes ; ſa cotte d'armes, ſes ornemens & ceux qui couvrent ſon courſier ſont de la même parure ; il porte une forte lance, une riche épée ; mais ſon arme la plus redoutable eſt une maſſe ardente qu'il porte pendue à l'arçon de ſa ſelle. Cette maſſe, qui paroît avoir été allumée aux feux éternels, briſe, conſume tout ce qu'elle touche : nulle eſpèce d'armes, rien ne peut réſiſter au redoutable Chevalier qui s'en ſert. Il ne falloit pas un moindre ſecours à Renaud, dans la cruelle poſition où ce Paladin ſe trouvoit alors.

Le Chevalier, qui ſemble accourir aux plaintes de Renaud, le voit enveloppé dans les contours & les nœuds du ſerpent que le monſtre a lancé ſur lui ; il a pitié du Paladin qu'il voit brûlé, glacé tour-à-tour par ſes atteintes, & ſe débattre vainement pour le chaſſer de la croupe de ſon cheval : il s'élance contre le monſtre, le frappe ſur les flancs & le renverſe à terre ; mais à peine l'a-t-il touché, qu'il ſe relève &

qu'il darde ſes ſerpens de toutes parts: alors le Cavalier ſe ſaiſit de ſa maſſe ardente; &, partout où les ſerpens ſe portent, il les briſe & les abat par ſes coups redoublés. Déjà le monſtre ne peut réſiſter aux atteintes cruelles de la maſſe, qui ſemble alors venger tous les anciens forfaits dont il eſt coupable. La bête infernale prend enfin la fuite; & le Chevalier, qui la pourſuit en la frappant toujours, crie à Renaud de s'échapper & de monter ſur la montagne voiſine. Le Paladin ne balance pas; & quelque rude que ſoit la route, il gravit ſur la montagne, ſans oſer même regarder derrière lui.

Lorſque le Chevalier eut pourſuivi le monſtre juſqu'à ce qu'il l'eût obligé de ſe précipiter dans les Enfers pour s'y ronger lui-même, tourner ſa rage contre ſon ſein, & verſer des pleurs inépuiſables de ſes yeux effrayans, il courut à Renaud, le fit marcher devant lui; &, comme s'il eût jetté ſur ſon cou un joug nouveau d'une force irréſiſtible, quoique d'un poids léger, il l'entraîna de ces lieux obſcurs & ſauvages, & le fit deſcendre dans la plaine.

Renaud, pénétré de reconnoiſſance, remercia tendrement ſon libérateur; il lui fit offre de ſon bras, & même de ſa vie; il le conjura de ſe faire connoître, & de le mettre en état de rendre gloire à ſon nom, & d'exalter le ſervice & le

ſecours qu'il devoit à ſon courage, en préſence de Charles & de ſes Paladins. Ne ſoyez point en peine, lui dit le Chevalier, ſi dans ce moment-ci je ne vous dis pas encore mon nom; vous le ſçaurez avant que l'ombre ſe ſoit avancée de quinze degrés. Ils continuèrent à marcher enſemble, & bientôt ils arrivèrent ſur le bord d'une fontaine dont l'eau pure & fraîche attiroit ſouvent les bergers & les paſteurs; mais on ne voyoit ni moineaux ni tourterelles ſur ſes bords. Vous ſçaurez, Seigneur, que cette fontaine étoit celle dont la puiſſance éteignoit tous les feux de l'amour; c'étoit celle dont les eaux avoient inſpiré l'horreur qu'Angélique avoit conçue contre Renaud, après avoir brûlé pour lui de la flamme qu'elle avoit puiſée dans l'autre fontaine: l'un & l'autre, tour-à-tour, s'étoient adorés & déteſtés, pour avoir bu de ces deux eaux ſi différentes, & les avoir bues toujours aſſez mal à propos pour que leurs cœurs n'euſſent jamais été dans la même diſpoſition l'un pour l'autre.

Le Chevalier étant arrivé ſur le bord de la fontaine de la Haine, dit à Renaud: Je crois que nous ferions bien de laiſſer rafraîchir un peu nos chevaux & de nous rafraîchir nous-mêmes. — Je ne demande pas mieux, répondit le Paladin; car j'avoue que je me trouve bien

harraſſé du long combat que je viens d'eſſuyer contre le monſtre déteſtable ſous lequel je ſuccombois ſans votre ſecours.

Tous les deux deſcendirent, & laiſsèrent leurs chevaux paître en liberté l'herbe fraîche & fleurie ; tous les deux ôtèrent leurs caſques ; & Renaud, mourant de chaud, courut à la fontaine, où ſur le champ il éteignit & ſa ſoif & ſon amour.

Dès que le Chevalier eut apperçu que l'eau de la fontaine avoit mouillé les lèvres du Palaſiin, il lève la tête, prend un air altier & ſévère : Apprends mon nom, Renaud, s'écria-t-il ; je ſuis le Dédain, & je ne ſuis venu que pour briſer le joug indigne ſous lequel tu te déshonorois. A ces mots le Chevalier & ſon courſier diſparoiſſent. Le Paladin reſte immobile, éperdu : Seroit-ce, ſe diſoit-il, l'effet d'un nouvel enchantement de Maugis ? M'auroit-il envoyé quelque Larve ou quelqu'autre eſprit ſoumis à ſes ordres, pour briſer ma fatale chaîne ? Ah ! non, s'écria-t-il l'inſtant d'après, non, ce ne peut être que par le pouvoir de la bonté divine, que le même Ange des hiérarchies céleſtes, que l'Éternel envoya pour guérir Tobie de ſon aveuglement, vient de me guérir du mien. Quelle reconnoiſſance ne dois-je pas à la puiſſance qui me délivre d'un

auſſi

auſſi vil & malheureux amour ? Il ſentoit en effet en ce moment renaître dans ſon ame l'ancienne antipathie qu'il avoit eue contre Angélique : elle étoit déja trop loin de ſon cœur pour qu'il pensât plus long-tems à la ſuivre ; mais, ſon honneur l'engageant à ſe conformer à ce qu'il avoit dit en préſence de Charles & des Paladins, il pourſuivit ſa route pour aller juſqu'au fond de l'Inde chercher & punir Gradaſſe d'avoir oſé lui ravir ſon cher Bayard. Il arriva le lendemain à Baſle, où la nouvelle du célèbre combat de Roland & des Paladins François contre Agramant, Sobrin & Gradaſſe, étoit déja connue ; ce n'étoit point par l'ordre de Roland que cette nouvelle avoit été publiée, c'étoit de la Sicile qu'elle étoit parvenue aux bords du Rhin.

Renaud, bien affligé de ſe trouver ſi loin de Roland, & de n'oſer eſpérer d'arriver à tems de le ſeconder dans ce combat, fit une diligence incroyable pour le rejoindre ; il changeoit de chevaux de dix milles en dix milles ; il paſſa le Rhin à Conſtance ; il traverſa les Alpes & l'Italie d'une courſe rapide ; il laiſſa Vérone & Mantoue derrière lui, découvrit les bords du Pô qu'il paſſa le même jour en toute diligence.

Le ſoleil étoit déja penché vers la fin de ſa courſe, la première étoile brilloit déja dans le

Ciel, lorſque Renaud étoit encore incertain ſur le rivage, s'il prendroit un autre cheval, ou s'il ſe repoſeroit juſqu'au retour de la naiſſante aurore; mais il fut déterminé par l'arrivée d'un Chevalier qui l'aborda de l'air le plus prévenant & le plus poli. Après quelques propos honnêtes de part & d'autre, ce Chevalier lui demanda s'il étoit marié. Renaud, aſſez ſurpris de cette queſtion, lui répondit qu'il s'étoit ſoumis à ce doux lien. Le Chevalier eut l'air d'être fort ſatisfait de cette réponſe, & ſur le champ il lui fit les plus vives inſtances pour l'engager à paſſer la nuit dans ſon château: Je vous ferai voir, Seigneur, une des choſes les plus merveilleuſes qui puiſſent être ſur la terre, & celle que tout homme marié doit voir avec le plus vif intérêt. Renaud, fatigué d'une longue courſe, & paſſablement curieux de ſon naturel, accepta cette propoſition, & ſuivit le Chevalier.

A peine ſe furent-ils éloignés du grand chemin environ de la portée d'une flèche, que Renaud apperçut un grand & ſuperbe château; pluſieurs Ecuyers, un grand nombre de Pages portant des flambeaux qui rendoient une grande clarté, vinrent au-devant d'eux. Renaud, en entrant dans ce château, fut étonné de ſa ſuperbe ſtructure, & le trouva fort au-deſſus du pouvoir & de la magnificence d'un particulier.

La porte élevée étoit bâtie de porphire & de marbre ſerpentin; les portes étoient d'un airain ciſelé, ſur lequel on voyoit des figures ſi parfaites, qu'elles imitoient la nature vivante; la voûte de cette porte avoit un riche fond de moſaïque qui trompoit l'œil; cette porte étoit l'entrée d'une cour quarrée, entourée de bâtimens d'une même architecture, & chaque face de ce quarré avoit cent braſſes de longueur : chaque face étoit diſpoſée en pavillons réguliers, dont chacun avoit une porte aſſez grande pour laiſſer paſſer un ſommier avec ſa charge : dans le veſtibule on trouvoit un eſcalier commode qui conduiſoit dans un beau ſallon; les arcs de toutes ces portes, ainſi que de celle d'entrée, étoient ſoutenues par deux colonnes d'airain ou de roche vive. Mais je ſerois trop long, Seigneur, ſi je vous peignois ici tous les riches ornemens & les belles ſculptures qui paroient l'intérieur de cette cour, & ſi je vous parlois des vaſtes & beaux ſouterrains qui prenoient leur jour ſous les bâtimens.

Les hautes colonnes, leurs chapiteaux d'or & les riches balcons, étoient incruſtés de pierreries; les montans & les architraves étoient de marbres d'Egypte & de Nubie, que d'habiles mains avoient ſculptés; les peintures, les ſtucs & tous les autres ornemens, firent juger à Re-

naud (quoique la nuit en dérobât une partie) que la puiſſance de deux Rois eût à peine ſuffi pour élever ce bel édifice. Parmi les riches ornemens qui décoroient cette cour, on voyoit une ſuperbe fontaine, dont l'eau couloit par de petits ruiſſeaux pour entretenir la fraîcheur; les domeſtiques avoient dreſſé la table ſur ſes bords, qui faiſoient face également aux quatre portes des grandes aîles.

L'habile Architecte avoit bâti cette belle fontaine dans une forme octogone; un riche pavillon la couvroit; on s'y trouvoit à l'ombre ſous un ciel d'or, embelli par de brillans émaux, que huit ſuperbes ſtatues de marbre blanc ſoutenoient de la main gauche: ces ſtatues, plus belles encore que les cariatides du temple de Vénus, portoient dans leur main droite une corne telle que celle d'Amalthée, de laquelle l'eau tomboit, en formant un murmure agréable, dans une cuve d'albâtre. L'Artiſte, en formant ces élégans & beaux ſoutiens, leur avoit donné l'habit & la figure de huit femmes également belles & pleines de graces; chacune d'elles avoit les pieds appuyés ſur deux autres figures d'hommes de marbres différens; ils avoient la bouche ouverte comme en chantant: des livres, des trompettes, des chalumeaux & d'autres attributs, marquoient que ceux qui ſoutenoient

les huit belles ſtatues aimoient à célébrer les louanges des femmes qu'elles repréſentoient, que leur bonheur étoit d'être ſans ceſſe à leurs pieds & que leurs chants leur fuſſent agréables. Ces ſtatues inférieures avoient auſſi de longs rouleaux, où l'on voyoit le nom de pluſieurs des figures qu'elles ſoutenoient, à la tête des ouvrages qu'ils ſembloient conſacrer aux premières. Renaud examinoit tout avec admiration, & liſoit à la lueur des flambeaux le nom des Dames & celui des Chevaliers ſi doucement occupés à les célébrer.

La première dont il lut le nom étoit Lucrèce Borgia, dont les vertus & la beauté rappelloient celles qui firent honneur à l'ancienne Rome. Les noms de ceux qui paroiſſoient chanter à ſes pieds étoient Antoine Tebaldeo & Hercule Strozzi: la voix de l'un avoit la douceur de celle de Linus; & l'autre l'harmonie de celle d'Orphée.

La ſeconde, plus jeune encore & toute auſſi belle, étoit la fille d'Hercule, cette Iſabelle que Ferrare s'honore plus d'avoir vue naître dans ſes murs, que des autres événemens qui la rendent célèbre: Calandra, Bardelone portant le ſurnom de Jean-Jacques que les Muſes aiment à rendre célèbre, ſembloient lui conſacrer leurs vers & leurs écrits.

La troiſième & la quatrième, placées près de l'un des muſles qui répandoient les eaux de la fontaine, repréſentoient Eliſabeth & Leonor : leur naiſſance, leur beauté, leur eſprit, méritoient également que Mantoue s'enorgueillît encore plus de les avoir vues naître dans ſon ſein, que d'avoir été le berceau de Virgile.

Jacques Sadolet & le célèbre Bembo ſervoient de piédeſtal à la première, & la ſeconde étoit ſoutenue par l'élégant Caſtiglione & le ſçavant Mutio Arelio. Ces noms, ſi connus dans ce ſeizième ſiècle, ne l'étoient pas encore dans celui de Charles.

La ſtatue ſuivante repréſentoit celle qui ſera citée dans la ſuite des ſiècles, comme un rare modèle de la vertu la plus pure, & du courage le plus héroïque dans la bonne ou la mauvaiſe fortune. L'inſcription ajoutoit au nom de Lucrèce Bentivoglio, que le Duc de Ferrare ſon père, feroit ſon bonheur de l'avoir pour fille. De ceux dont les beaux vers la chantoient, l'un étoit l'harmonieux Camille, que le Rheno s'applaudit autant lorſque ſes bords retentiſſent de ſa voix, que l'Amphriſe a pu s'applaudir lorſque ſon Paſteur venoit unir la ſienne au doux murmure de ſon onde; l'autre étoit le Poëte dont les vers ont célébré l'Iſaure prêt à ſe jetter dans la mer, ce Guido Poſtumo, également

favori de Pallas & du Dieu du Pinde, qui rendra la ville de Peſaro plus célèbre encore qu'elle ne l'étoit par les tréſors que les Romains avoient peſés dans ſes murs.

Une belle & ſvelte ſtatue de Diane paroiſſoit après ; l'inſcription gravée ſur le marbre, portoit : *Quoique ſon air & ſon maintien ſoient de la plus grande nobleſſe & ſemblent annoncer la fierté, ſachez que ſon ame eſt auſſi ſenſible qu'elle eſt belle.* L'Eſpagne, l'Afrique, les Parthes, les Indiens même, connoîtront le beau nom de Diane. La trompette ſonore de Celio Calcagnino portera ce nom dans tout l'univers ; & la fontaine de la ville d'Ancône, dont ce grand Poëte a bu les eaux, doit devenir auſſi célèbre que celle de l'Hippocrène.

Béatrix lève ſon front auguſte à côté de Diane : l'inſcription porte qu'elle fera le bonheur de ſon époux pendant ſa vie, & que l'Italie ſera malheureuſe dès qu'elle aura pleuré ſa mort ; après avoir été triomphante pendant la vie de Béatrix, on la verra captive dès qu'elle ne ſera plus conduite par ſa haute ſageſſe. Un ſeigneur de Corrège, & Timothée, l'honneur des Bendedeï, arrêteront, par leurs chants, ce fleuve majeſtueux, dont la couronne de roſeaux eſt ornée de larmes d'ambre ; il ſuſpendra la rapi-

dité de ſon cours pour jouir plus long-tems de leurs brillans accords.

Entre Béatrix & Lucrèce de Borgia, on voyoit une ſtatue d'albâtre, dont la blancheur effaçoit le plus beau marbre de Paros; ſon air étoit ſi noble, elle avoit une ſi grande ſupériorité ſur toutes les autres ſtatues, que, ſous le ſimple voile qui l'enveloppoit, elle eût effacé Cléopâtre voguant ſur le Cydnus : celle-ci brilloit entre toutes les autres, comme la planète de Vénus entre celles de Mars & de Saturne. On avoit peine, lorſqu'on oſoit fixer ſes regards ſur elle, à diſtinguer ſur ſon beau viſage la majeſté de Junon, de l'air agréable & riant des Graces ; une douce modeſtie qui régnoit ſur ſon front, n'empêchoit pas que ſes yeux ne fuſſent auſſi ſpirituels que charmans.

L'inſcription annonçoit à ceux qui ſeroient aſſez téméraires pour entreprendre de la peindre, qu'on leur reprocheroit ſans ceſſe de n'avoir jamais aſſez bien exprimé la variété des graces que chacun croyoit voir naître pour la première fois, ou de ſon ſourire, ou de ſa marche plus légère encore que celle de Galatée.

Le coſtume des ornemens de la fontaine exigeant que cette charmante ſtatue eût une eſpèce

d'appui, l'un de ſes pieds étoit poſé ſur un trophée compoſé de tous les attributs des Muſes. Le plus grand Poëte dont l'Italie eût écouté la lyre, depuis le cygne de Mantoue & le malheureux Amant de Julie, ſoutenoit ce trophée d'une main sûre. Un vieux Chevalier Gaulois qui portoit dans les ſiennes une lance, un compas, le ſceptre de Momus & le ſyrinx des Bergers, élevoit encore ſa téte blanchie ſous le caſque, pour ſoutenir le bras du divin Poëte Ferrarois. L'Architecte ni le Sculpteur n'avoient point fait connoître le nom, ni de cette habitante de l'Olympe, ni de ceux qui lui rendoient hommage (*a*).

Les huit pans ornés par ces ſtatues, renfermoient un large baſſin, dont le fond étoit couvert d'un corail naiſſant; l'eau, briſée ſur ce fond comme dans ſa chûte, entretenoit une fraîcheur agréable; &, ſortant à gros bouillons de ce baſſin, elle couroit en ruiſſeaux argentés, au milieu de l'herbe & des arbuſtes, dont elle animoit la verdure & l'émail des fleurs.

(*a*) Je crois devoir faire obſerver, d'après ce paſſage de l'Arioſte, que Merlin, Logiſtile, Méliſſe & tous les enchanteurs du tems de Charlemagne, n'eurent le pouvoir de prédire l'avenir que juſques vers le milieu du ſeizième ſiècle: l'inſcription eût été remplie ſi le dix-huitième leur eût été connu. *Note du Traducteur.*

Renaud, en cauſant à table avec ſon hôte, eut l'attention de lui rappeller ſa promeſſe : cependant il n'oſoit trop le preſſer ; car quelquefois une diſtraction ſombre, un air de triſteſſe ſe peignoient dans les yeux du maître de ce beau Château ; ſouvent même le Paladin l'entendoit pouſſer de ces ſortes de ſoupirs qui ne peuvent partir que d'un cœur oppreſſé par la douleur la plus profonde. Renaud attendoit donc avec impatience qu'il lui fît voir cette choſe ſi merveilleuſe, & ſouvent il avoit ſur les lèvres de lui demander de contenter ſa curioſité ; lorſqu'à la fin du repas il vit un Page apporter une coupe d'or pleine de vin, enrichie de pierreries & d'un travail exquis.

Le Seigneur Châtelain fit alors un de ces ſourires amers, qui, loin d'être animés par la gaieté, n'expriment qu'un dépit ſecret. Il eſt tems, dit il à Renaud, que je tienne ma parole, & que je vous faſſe voir un chef-d'œuvre de l'art, que tout homme marié doit deſirer bien vivement de connoître. Selon moi, tout mari doit ſentir un vif intérêt à s'aſſurer des ſentimens ſecrets de ſon épouſe, & ſavoir s'il en eſt véritablement aimé, ou s'il n'a pas le malheur d'avoir reçu de ſa main certain ornement dont on ne ſent pas le poids, & qui même ſeroit inviſible aux yeux des autres, ſi la médiſance

& l'imagination ne le leur faiſoit voir. Celui qui jouit de la douce certitude d'avoir une femme fidelle, doit l'en aimer & l'honorer encore plus; celui qui craint qu'elle ne le trompe, paſſe ſa vie dans l'inquiétude & la douleur; ſouvent même des maris aſſez heureux pour avoir des femmes vertueuſes, les offenſent & les affligent par des ſoupçons jaloux; d'autres, auſſi pleins d'une ſécurité ridicule, portent la tête haute, quoique ſurmontée du même cimier qui couvroit le caſque de l'époux couronné de la belle Yſeult. Si vous voulez ſavoir ſi votre femme vous a gardé ſa foi (comme je le crois, & comme vous devez le croire vous-même), l'expérience achevera de vous en rendre certain, ou vous garantira de la duperie d'une foible crédulité; vous n'avez rien de plus à faire pour être sûr de votre ſort, que de boire dans cette coupe; & vous avouerez que je vous ai tenu parole en vous faiſant voir une choſe bien merveilleuſe. Si vous êtes un des compagnons de ce pauvre oncle du beau Triſtan de Leonois, le vin ſe répandra ſur vous, ſans qu'une ſeule goutte puiſſe mouiller votre bouche; mais ſi votre femme eſt fidelle, vous boirez à votre aiſe un vrai nectar, qui portera le calme & la joie la plus pure dans votre ame. En finiſſant ces mots, le Seigneur Châtelain avoit bien l'air

d'eſpérer que le vin ſeroit bientôt répandu ſur le ſein de Renaud.

Le Paladin fut d'abord aſſez tenté de faire une expérience ſi téméraire : il prit la coupe, il la porta même preſque à portée de ſes lèvres ; mais une courte réflexion ſuſpendit un moment ſa curioſité. Mais en vérité, Seigneur, je ne peux plus continuer à vous rendre compte de ce qui ſuivit ce moment ; il faut abſolument que je laiſſe repoſer ma voix.

Fin du quarante-deuxième Chant.

CHANT XLIII.

EXÉCRABLE avarice ! monſtre aveugle, qui nous donne le deſir ſouvent coupable des richeſſes ! empare-toi, ſi tu le veux, de ces ames déja tachées par les vices les plus bas ; mais reſpecte du moins, ne réuſſis pas à ſéduire celles qu'un heureux penchant portoit à la vertu ! n'entraîne pas dans tes ſerres cruelles ces ames élevées qui ſeroient parvenues à mériter l'eſtime publique, ſi tu ne les avois pas ſéduites ! Quoi ! tu ſçais fermer à la lumière les yeux du ſçavant même ; & celui qui ſçait meſurer tout ſur la terre, qui porte ſes regards & ſes calculs juſques dans la profondeur des cieux & ſur les limites de la vaſte étendue des mers, eſt ſoumis à tes deſirs inſatiables ! Ton mortel venin empoiſonne ſon cœur ; le deſir d'accumuler l'or avec l'or, eſt ſon unique bonheur, ſon unique eſpérance !

Et vous, Guerriers célèbres, qu'on a vus cent fois pénétrer les premiers les bataillons ou les murs de l'ennemi, vous dont la valeur généreuſe a toujours ſervi de bouclier à vos ſoldats dans les retraites forcées, pouvez-vous languir dans les fers honteux que vous-mêmes vous vous êtes

forgés, & vous montrer jusqu'à la mort plus sensibles aux dons de Plutus, qu'aux palmes immortelles que le Dieu de la Guerre vous a prodiguées ? O monstrueuse cupidité ! obscurciras-tu toujours la lumière des sciences, & le flambeau qui guide la main des beaux-arts ?

Mais, hélas ! que n'ai-je pas à dire de plus sur les ravages que cette passion sordide fait souvent dans un cœur qu'on croyoit inébranlable à toute espèce de séduction ? O vous qui sçûtes résister à la constance, aux transports d'un amant aimable & fidèle ; vous qui sçûtes réprimer ce doux penchant qui porte à céder à l'amour ! quoi, vous vous laissez vaincre par la plus basse des passions ! quoi, vos charmes deviennent la proie d'un vieillard ou de quelque scélérat enlaidi par la nature & par le vice, lorsqu'il fait briller l'or & les diamans à vos yeux !

Quelques-uns trouveront ma déclamation un peu trop vive ; mais j'ai peut-être quelques bonnes raisons pour m'excuser : chacun sent son mal ; peut-être même aussi quelqu'un, en secret, m'entendra sans oser me condamner. Au reste, ce que je viens de dire ne m'éloigne point du tout de mon sujet : on verra que mes imprécations contre l'avarice se lient intimément à ce que je vais vous dire, lorsque je vous aurai

parlé de Renaud que j'ai laiſſé tenant la coupe enchantée dans ſa main.

Renaud, après avoir regardé cette coupe d'un air penſif pendant quelques momens, prit ſon parti, la poſa ſur la table, & dit à ſon hôte : Il faudroit que j'euſſe perdu la raiſon, pour chercher à ſçavoir ce qu'il me ſeroit peut-être bien cruel d'apprendre. Ma femme eſt femme ; & ce ſexe, dit-on, eſt un peu fragile : pourquoi courrois-je le riſque de perdre l'excellente opinion que j'ai d'elle ? L'eſtime que j'ai pour ma Clarice me rend heureux & tranquille ; que pourrois-je donc apprendre de cette coupe dangereuſe qui pût augmenter mon bonheur ? Ce qu'elle me confirmeroit de plus, ne pourroit rien ajouter à notre union. Je remercie le Ciel de l'avoir formée, & je ne veux point le tenter..... Je crois que ma façon de penſer à ce ſujet eſt très-ſenſée ; je m'en tiens à l'opinion qui fait ma tranquillité, & je ſerois bien fâché d'apprendre rien qui pût me donner le plus léger ombrage. Faites emporter cette coupe, que mes lèvres refuſent de toucher : ſi j'avois la téméraire curioſité d'eſſayer ſa puiſſance, je me rendrois auſſi coupable que notre premier père le devint en goûtant du fruit défendu. Il étoit heureux ; le fol eſpoir de l'être encore davantage le plongea dans un abîme de

malheurs. Il en eſt de même d'un mari trop curieux de ſçavoir tout ce que penſe & tout ce que fait ſa femme; il perd bientôt la douce confiance qui faiſoit ſon bonheur ; il la perd par ſa faute, & ſans eſpoir de la voir jamais renaître en ſon cœur.

En diſant ces mots, le bon & ſage Renaud repouſſa loin de lui cette coupe qui lui faiſoit horreur, en penſant à tous les malheurs dont elle pouvoit devenir la ſource. Il apperçut alors le Seigneur du château tout en larmes ; elles étouffoient ſa voix; & ce ne fut qu'après quelques momens qu'il s'écria : Maudite ſoit celle qui m'a perſuadé de faire une ſemblable épreuve! Hélas ! ſans ma fatale curioſité, je n'aurois pas perdu ma charmante compagne. Ah ! Seigneur, que ne vous ai-je connu dix ans plus tôt ! j'euſſe ſuivi votre exemple & vos ſages leçons; & mes yeux preſque éteints ne ſeroient pas, depuis ce tems fatal, une ſource intariſſable de larmes. Mais faiſons emporter cette table : je veux vous ouvrir mon cœur, & vous faire connoître la cauſe des tourmens qui le déchirent.

Je ſuis né dans une ville voiſine, que le lac de Garde entoure avant qu'il aille porter ſes eaux dans le Pô : elle fut bâtie ſur les ruines de celle que Cadmus & ſes ſoldats ſortis des dents d'un dragon, avoient bâtie. J'étois né d'une

d'une race très-noble, mais ruinée par des malheurs imprévus : la nature me dédommagea des biens que la fortune me refuſoit ; elle m'accorda la figure la plus aimable ; & les faveurs dont un grand nombre de jeunes beautés me comblèrent dans mon printemps, me forcent à convenir avec vous que j'avois tous les dons de plaire, quoique je ſois honteux d'oſer vous le dire moi-même. Il habitoit alors dans la ville où j'avois reçu le jour une eſpèce de philoſophe d'une ſcience profonde : ſon pouvoir ſurpaſſoit celui des hommes ordinaires, & le ſoleil avoit parcouru cent vingt-huit fois le zodiaque depuis le jour de ſa naiſſance, juſqu'à celui qui vit fermer ſes yeux pour toujours. Cet homme, paſſant ſa vie dans l'étude des ſciences les plus profondes, étoit d'une humeur aſſez ſauvage, & fuyoit la ſociété ; mais il n'eſt point de retraite aſſurée contre l'amour : une jeune fille noble & belle toucha ſon cœur : ſa mère, pauvre & intéreſſée, vendit à cet homme extraordinaire ce que tout l'or des deux mondes ne pourroit payer ſans un crime. Maître de cette jeune beauté, ſon art, & les démons ſoumis à ſes ordres, bâtirent le palais où vous êtes : c'eſt-là que la retirant de toute eſpèce de ſociété, il en eut une fille qu'il fit élever avec ſoin par des femmes d'une ſageſſe éprouvée ; & ce fut pour donner à ſa fille une

haute idée de la vertu, qu'il remplit ſon palais des ſtatues élevées aux femmes qui l'avoient portée ou qui la porteroient au plus haut degré. Vous pouvez voir dans l'intérieur du palais les ſtatues de celles qui ſe ſont rendues célèbres dans l'antiquité ; mais les huit qui ſervent d'ornement à cette fontaine, & dont l'ame ne ſera pas moins pure que ſes eaux, ſont encore à naître.

Lorſque la fille de ce vieillard, brillante de toutes les fleurs de la jeuneſſe, lui parut être comme le palmier à dattes, qui n'attend plus pour porter du fruit que l'ombre du palmier qui ne donne jamais que des fleurs, il me choiſit pour m'unir avec elle. Je devois bien des graces à la fortune de m'avoir fait accorder cette préférence, puiſque je ne dois accuſer que moi-même de mes malheurs. Ce ſuperbe château, les terres, les lacs & tous les domaines à vingt milles à la ronde, me furent donnés pour la dot de la plus charmante femme de toute l'Italie : non-ſeulement elle les ſurpaſſoit toutes par ſa beauté, mais ſon eſprit, également brillant & ſage, & ſouvent animé par une agréable gaieté, rendoit les momens où je l'écoutois preſque auſſi délicieux que les plus vifs de notre heureuſe vie. Elle égaloit Pallas pour le ſçavoir & pour la prudence, Arachné pour l'art d'employer la laine

& la ſoie; elle ſurpaſſoit la grace des Nymphes dans ſa danſe légère; ſa voix avoit la douceur & la juſteſſe de celle des Muſes, & ſon goût pouvoit éclairer tous les arts.

Tous ces talens, tous ces dons céleſtes, étoient encore embellis pour moi par le bonheur d'être tendrement aimé. Ah ! comment me rappeler aujourd'hui, ſans mourir de regret & de douleur, qu'elle ne me quittoit jamais un moment ſans peine, & que la joie & l'amour brilloit dans ſes yeux dès que j'y reparoiſſois?.... Nous vécûmes long-tems dans cette union ſi douce: hélas ! elle ne fut interrompue que par ma faute...

Son père mourut cinq ans après notre mariage, & ce fut peu de tems après cette perte que j'eſſuyai mes premiers malheurs. Je croyois que rien ne pourroit troubler ma félicité; elle me paroiſſoit être toujours nouvelle: lorſque j'eus le malheur de plaire à la Dame la plus noble, la plus belle, mais la plus dangereuſe qui fût dans la contrée que j'habitois. Plus habile magicienne que les redoutables femmes de la Theſſalie, la nuit & le jour ſe ſuccédoient à ſa volonté; le ſoleil s'arrêtoit dans ſa courſe; la terre s'ébranloit ſur ſes pôles: mais tout ſon pouvoir, ſon amour & ſa beauté, ne purent ébranler ma fidélité pour une épouſe adorée: tout ſe refuſoit à ſes deſirs dans celui qui n'en ſentoit naître aucun

pour elle. Je me ſerois cru le plus coupable des mortels, ſi j'avois ſacrifié ſur un autel étranger une ſeule des offrandes que je prodiguois ſur celui de la déeſſe de mon cœur & de ma vie. Ses offres, ſes dons, ſes avances, tout m'importunoit; & les rochers glacés de Scythie ne ſont pas plus inébranlables, que je le fus à l'amour de Méliſſe, (c'eſt ainſi qu'elle s'appeloit). La douce certitude que j'avois d'être aimé d'une épouſe que j'adorois, m'eût fait mépriſer cette charmante fille de Léda qui cauſa la ruine de Troie; & tous les charmes qui furent dévoilés aux yeux du Berger du mont Ida, n'euſſent point eu la préférence ſur ceux que je croyois voir toujours pour la première fois.

La paſſion de Méliſſe ne s'éteignit point par la froideur de mes refus. Me rencontrant un jour que j'étois ſorti ſeul de ce palais, elle ſaiſit ce tems pour ébranler la confiance entière que j'avois dans le cœur de mon épouſe, & me fit ſentir les premières atteintes de la jalouſie: adroite & perfide dans l'art de ſéduire, elle commença par louer ma fidélité, puiſque j'étois intimément convaincu de celle de mon épouſe: Mais, me dit-elle, quelle preuve certaine pouvez-vous avoir qu'elle ne puiſſe jamais aimer que vous? A-t-elle quelque mérite à cette fidélité ſans tache, lorſque vous ne la quittez pas d'un

moment, & que votre amour lit dans ſes yeux & prévient tous ſes premiers deſirs? A-t-elle jamais vu un autre homme digne de plaire? Comment donc pouvez-vous être aſſuré qu'elle ſoit inébranlable dans ſa foi? Eſſayez de vous éloigner d'elle pendant quelque tems; faites courir le bruit aux environs que vous ferez une longue abſence; donnez le tems à ceux qui peuvent être épris de ſes charmes d'avoir accès auprès d'elle, d'écrire, de ſe rendre preſſans, d'offrir des dons, de jurer un ſecret inviolable, de plaire, de perſuader : alors, ſi ſa réſiſtance eſt telle que je préſume qu'elle pourra l'être, alors vous ſerez véritablement convaincu que vous êtes parfaitement aimé; mais juſqu'à ce que vous ayiez fait une pareille épreuve, il n'eſt pas raiſonnable que vous le ſoyiez.

Ce fut par cette ruſe coupable que l'enchantereſſe réuſſit à porter le trouble dans mon ame, & même à me faire deſirer de faire l'épreuve dont elle venoit de me donner l'idée. Mais, lui dis-je (par reflexion), ſi malheureuſement mon épouſe venoit à démentir l'opinion que j'ai d'elle, quel moyen aurois-je de pouvoir en être certain? N'en ſoyez point en peine, dit Méliſſe; je peux vous donner une coupe dont la vertu ſera ſemblable à celle des cornets enchantés que Morgane envoya tour-à-tour à ſon frère Artus,

& depuis à Marc, Roi de Cornouailles, pour leur faire connoître l'infidélité que Genevre faiſoit au Roi Breton pour Lancelot du Lac, & tout l'amour de la belle Yſeult pour le brave & charmant Triſtan de Leonois. Dès que cette coupe ſera pleine de vin, l'époux trompé qui voudra boire, répandra toute la liqueur, ſans qu'une ſeule goutte puiſſe le conſoler de tout ce qu'il ſentira dès-lors qu'il aura perdu. Faites-en l'expérience tout-à l'heure : je ſuis bien ſûre que vous trouverez le vin exquis, & que vous vuiderez la coupe avec plaiſir. Mais eſſayez de voyager pendant quelques mois, je crains bien alors que ce vin ne vous paroiſſe amer, quand vous le verrez ſe répandre ſur votre ſein. Cependant, ſi par haſard je me trompe dans ce que je préſume, j'avouerai que vous êtes le plus fortuné des maris.

J'accepte l'offre : la coupe m'eſt préſentée ; je la vuide en entier : je ſens plus de plaiſir que n'en ont les Dieux lorſqu'ils boivent du nectar, & qu'ils voient les charmes naiſſans d'Hébé. Cela va bien, dit Méliſſe ; mais abſentez-vous pendant un ou deux mois ; revenez faire la même épreuve ; & gare que vous ne vous trouviez le ſein bien complétement mouillé. Il me paroiſſoit trop dur de m'éloigner, non que je me défiaſſe du cœur de mon épouſe ; mais je

l'adorois ; une heure d'abſence étoit un ſiècle pour moi. Méliſſe voyant que je réſiſtois au conſeil de m'éloigner : Je vois bien, me dit-elle, qu'il faut que je trouve un autre moyen pour vous aſſurer de la vérité. Je ſçaurai changer vos traits, votre voix & votre façon de vous vêtir, & c'eſt ſous une figure abſolument différente de la vôtre que vous paroîtrez auprès de votre épouſe.

Entre les deux embouchures par leſquelles les eaux rapides & menaçantes du Pô ſe jettent dans la mer, il exiſte une ville d'une belle & nouvelle ſtructure, dont le territoire s'étend juſqu'à la Méditerranée ; & ce terrein aſſez vaſte eſt défendu par les deux larges branches du Pô. Cette ville fut élevée par un reſte de Troyens échappés au glaive d'Attila. Le Seigneur de cette ville étoit jeune, bien fait, aimable & puiſſant : un jour, s'étant éloigné de ſes terres à la ſuite d'un faucon, il arriva ſur les miennes, & trouva mon épouſe qui ſe promenoit dans une calèche ; il en devint ſi vivement épris, qu'il n'eſt rien qu'il n'imaginât depuis pour lui donner ſans ceſſe de nouvelles marques de ſon amour. Des rigueurs conſtantes & les rebuts lui firent ceſſer ſes pourſuites ; mais les attraits qui l'avoient charmé, reſtèrent gravés dans ſon ame. Méliſſe ſçut m'amener adroitement à conſentir

qu'elle me donnât la figure de ce jeune Seigneur, auquel, en tous points, je devins exactement ſemblable.

J'avois feint, deux jours auparavant, avec mon épouſe, de partir pour aller dans une contrée du levant; & ce fut ſous cette nouvelle figure que je vins la retrouver avec Meliſſe, qui s'étoit métamorphoſée en jeune écuyer, & qui portoit avec elle tout ce que les grandes Indes & les deux Arabies produiſent de plus précieux & de plus rare. Nous nous introduisîmes facilement dans ce palais; & montant avec Meliſſe à l'appartement de mon épouſe, le haſard fit qu'aucuns de ſes écuyers ou de ſes femmes ne ſe trouvoient alors auprès d'elle. J'eus l'air de ſaiſir ce moment heureux pour lui parler de mon amour, & je me ſervis du malheureux moyen qu'on m'avoit ſuggéré pour ébranler ſa vertu. J'aimois; il ne me fut que trop facile de m'exprimer avec feu; &, répétant ſans ceſſe des offres nouvelles, je lui dis que tous les diamans, tous ces riches dons (que je faiſois briller à ſes yeux) n'étoient que les prémices de ceux que je lui deſtinois. Je lui parlai des facilités que lui donnoit l'abſence d'un époux que l'amour auroit dû captiver ſans ceſſe à ſes genoux; je lui rappelai le tems de ma première déclaration; je lui peignis toute la douleur dont j'avois été pénétré depuis qu'elle m'avoit

ôté l'eſpérance de réuſſir à lui plaire : je finis par lui dire que tous les maux que j'avois ſoufferts, tant de conſtance & tant d'amour, méritoient enfin quelque récompenſe.

Mon épouſe commença par être un peu troublée, & par refuſer de m'écouter : mais elle rougit ; & ſes yeux, éblouis par le feu de tant de belles pierreries, reſtoient attentifs & fixés pour en admirer l'éclat. Je devins alors plus preſſant encore ; j'oſai baiſer la belle main qui ſe plaiſoit à varier les feux qui s'élançoient de ces diamans & de ces rubis.... Hélas.... elle me dit enfin, d'une voix baſſe & tremblante, ces mots cruels qui furent le commencement des malheurs du reſte de ma vie.... Si j'étois bien súre du plus profond ſecret.... je n'aurois.... je n'aurois plus rien à vous refuſer....

Cette réponſe fut un trait envenimé qui me perça le cœur : un froid mortel courut dans mes veines & ma langue immobile ſembla ſe glacer ſur mes lèvres. Meliſſe, à l'inſtant me redonna ma figure ordinaire. Jugez, Seigneur, quel fut l'état de mon épouſe à cet aſpect : il devint auſſi cruel, auſſi glacé que le mien : nous reſtâmes tous les deux muets, immobiles, pâles comme la mort, & les yeux baiſſés vers la terre.... Ma langue enfin ſe déliant à peine : Ah ! cruelle & chère épouſe, m'écriai-je, eſt-ce donc ainſi que

tu trahis ta foi ? Quoi ! l'appât des richeſſes te ſéduit ! Quoi ! ton honneur & le mien te ſont moins chers que leur poſſeſſion !... Elle reſta muette, & ne put me répondre que par des torrens de larmes.

La honte dont elle ſe ſentit couverte fut bientôt ſuivie d'un dépit mortel ; elle fut indignée, & de mes ſoupçons, & d'une ſi cruelle ſupercherie. La haine s'empara d'une ame ſi ſenſible qui perdoit le bonheur d'aimer, & la haine fit promptement naître le deſir de la vengeance. Dès que le ſoleil fut retiré ſous l'onde, l'obſcurité favoriſa ſa fuite ; elle courut ſur les bords du Pô : le patron d'une barque légère, gagné par un riche préſent, fit faire force de rames ; &, ſecondé par la rapidité du courant, il la fit aborder dès le lendemain matin chez cet Amant dont j'avois pris la figure. On peut imaginer quels furent les tranſports avec leſquels elle fut reçue : ce fut du palais même de celui pour lequel elle me quittoit, qu'elle m'écrivit que j'avois rompu ſa chaîne, détruit ſon amour, & que je ne la reverrois jamais.

Malheureux que je ſuis ! (pourſuivit cet époux en jettant un cri douloureux) ils s'aiment, ils ſont tranquilles, rien ne manque à leur bonheur ; & moi je languis, je pleurs ma fatale imprudence, & la mort ſeule peut terminer ma peine : je crois même que déjà j'aurois perdu la vie, ſans le triſte

ſecours que je trouve dans cette coupe qui me diſtrait quelquefois du noir chagrin qui me pourſuit. Depuis dix ans je vois tous ceux qui viennent chez moi faire l'épreuve de cette coupe, aucun d'eux n'a pu réuſſir encore à la boire; &, chaque fois que je vois leur ſein baigné plus ou moins rapidement par le vin, j'ai la conſolation de ſavoir que je les ai tous pour compagnons de mon malheur. En vérité, Seigneur, vous avez été bien prudent & bien ſage, & vous êtes le ſeul que la raiſon ait ſu décider à me refuſer. Ah ! que vous me faites ſentir vivement la fureur imbécille de ma conduite, qui m'a fait plonger moi-même un poignard dans mon ſein.

La méchante & trompeuſe Méliſſe eſpéra veinement qu'elle jouiroit de ſon ouvrage; mais, la connoiſſant pour l'auteur de tous les maux que j'éprouvois, loin de paſſer dans ſes bras, je repouſſai ſes careſſes avec horreur; elle ne put ni me toucher, ni ſe délivrer de ſon amour : elle prit, peu de tems après, le parti de s'éloigner des lieux que j'habitois; &, depuis ce temps, ſon nom même n'eſt plus venu juſqu'à moi.

C'eſt ainſi que le malheureux maître de ce beau château fit le récit de ſes peines. Renaud en fut attendri, ſe tut quelques inſtances, & lui dit : Méliſſe vous donna ſans doute un conſeil pernicieux; vous avez eu la conduite d'un inſenſé qui

va follement irriter un eſſaim de guêpes; & vous trouvâtes ce que vous ne deviez pas avoir l'indiſcrétion de chercher. Mais pourquoi donc êtes-vous étonné que votre femme ſe ſoit rendue à l'appât des dons & des pierreries? En eſt-il une ſur dix qui n'en eût fait autant? & n'en eſt-il pas un auſſi grand nombre qui pour un moindre prix s'aviliroit encore plus? Comment pourrions-nous eſpérer qu'un ſexe auſſi fragile ne ſe prenne pas à l'amorce des richeſſes, lorſque nous voyons des hommes d'un rang ſupérieur & d'une réputation honorable, devenir traîtres à leurs maîtres & tromper leurs anciens amis dans l'eſpérance de s'enrichir? Vous n'auriez pas dû vous ſervir d'armes auſſi sûres de leurs coups pour attaquer ſa vertu: ne ſavez-vous pas que le marbre & l'acier ſe laiſſent amollir par l'or? Et ce que je trouve de plus inſenſé dans votre conduite, c'eſt que, ſi cette expérience vous eût réuſſi, vous ne pouviez être plus heureux que vous l'étiez avant de faire l'imprudence de la tenter. Ils ſe levèrent de table, & Renaud étoit prêt à paſſer quelques heures de repos dans l'appartement que le Châtelain avoit fait préparer; il vouloit partir une heure avant le jour, ayant très peu de tems à perdre pour joindre Roland, & ſe préparoit à ſe retirer, lorſque le Châtelain, qui le conduiſit, lui propoſa de ſe mettre dans une de ſes cha-

loupes qu'il alloit faire préparer : Vous y dormirez à votre aiſe, lui dit-il, & vous ferez aſſez de chemin pendant la nuit pour gagner une bonne journée.

Le Paladin accepta cette propoſition avec beaucoup de reconnoiſſance ; il remercia le Châtelain, deſcendit ſur le rivage, & monta dans une barque où tout étoit préparé pour le repos de la nuit, & pour voguer avec diligence. Le courant du fleuve & ſix bons rameurs firent voguer cette barque avec la rapidité d'un oiſeau. Le Paladin ne ſe réveilla que lorſque la barque étoit déjà près de Ferrare ; le patron laiſſa Melara à ſa main gauche & Sermido à la droite ; il dépaſſa l'île de Figarolo ; &, lorſqu'il fut arrivé près la Stellata où le Pô ſe diviſe en deux branches, alors, laiſſant celle qui couloit du côté de Veniſe, il fit prendre aux rameurs le canal de la droite ; &, lorſque la barque eut paſſé Bondeno, il s'apperçut que l'aurore commençoit à ſemer les roſes & les ſoucis ſur les bords de l'Orient : ce fut alors que Renaud ſe réveilla.

Le Paladin apperçut de loin les deux forts de Tealdo : O ville heureuſe ! s'écria-t-il, dont mon couſin Maugis m'a prédit la brillante deſtinée, après avoir conſulté les aſtres & recueilli tout ce que ſon eſprit prophétique en annonce ; toutes les autres villes d'Italie envieront ta gloire. A

peine avoit-il dit ces mots, que le courant du roi des fleuves porta la barque comme si ses rames eussent été des aîles ; elle aborda bientôt sur le rivage de la petite île voisine de la ville.

Quoique cette île fût encore inculte & négligée, le Paladin eut du plaisir à la considérer, sachant de son cousin Maugis, que lorsque le tems en seroit arrivé, cette île devoit être également ornée & florissante, & qu'on oublieroit en la voyant, & les agrémens de l'île où Nausicaé prit naissance, & cette île de Caprée que Tibère avoit pris soin d'embellir. Lorsque le soleil aura recommencé sept cents fois son cours, avoit dit Maugis, cette île surpassera les jardins des Hespérides par la beauté de ses arbres, par la variété de ses plantes rares & de ses arbustes; elle rassemblera dans ses bois touffus plus d'animaux de toute espèce, que les étables de Circé. Les Amours & les Graces abandonneront souvent les bosquets de Chypre & de Paphos, pour venir danser & folâtrer dans ceux de cette île agréable ; elle sera non-seulement embellie par un Hercule, fils & père de deux autres Hercules ; mais on verra s'élever, par les ordres de ce Prince également sage & puissant, une ville que des remparts formidables mettront à l'abri des entreprises de ses ennemis.

C'est ainsi que Renaud, se souvenant de tout

ce qu'il avoit appris de Maugis, penſoit avec admiration comment la petite ville & les marais qu'il voyoit ſous ſes yeux, ſeroient un jour changés, & verroient naître de leur ſein une ville ſuperbe, imprenable, & peuplée de ſujets nombreux & fidèles, & dans laquelle les arts & les ſciences fleuriroient. Ces marais auſſi devoient être deſſéchés pour former des plaines & des parcs agréables & féconds. Heureuſe cité ! s'écria pour la ſeconde fois Renaud, la magnificence de tes Souverains, leur Cour brillante, les vertus & l'urbanité de tes citoyens, te rendront à jamais floriſſante.

Pendant que Renaud diſoit ces mots, la barque voguoit avec plus de rapidité qu'un faucon qui revient au leurre que le fauconnier lui préſente : l'on perdit bientôt de vue la ville & la petite île ; & les matelots laiſsèrent derrière eux la tour de la Foſſe & de Gaïbana.

Comme il eſt aſſez ordinaire qu'une idée en faſſe naître d'autres, Renaud appercevant la petite ville dont l'hôte qui l'avoit reçu la veille avoit, à la vérité, quelque raiſon de ſe plaindre, il ſe rappella promptement la coupe ſi fatale à cet homme qu'elle n'avoit éclairé que pour le rendre malheureux ; il ſe rappella de même que cet époux trompé l'avoit aſſuré que tous les maris que leur imprudence avoit engagés à

faire la même épreuve, n'avoient jamais pu porter la coupe sur leurs lèvres sans que le vin se fût répandu sur leur sein : quelquefois il se repentoit de n'avoir pas essayé si sa main auroit été plus sûre que celle de ceux qui s'étoient emparés de la coupe; mais il finissoit toujours par se sçavoir bon gré de sa prudence. Il n'est pas possible, se disoit-il à part soi, que quand j'aurois vuidé la coupe tout d'un trait, j'eusse eu meilleure opinion de ma chère Clarice, qui porta toujours le calme en mon ame; j'aurois fort peu gagné par une pleine réussite ; & si j'avois eu, par hasard, le malheur d'être forcé d'accuser une femme que j'aime & que j'honore, j'en aurois été mortellement affligé. En vérité, je trouve bien extravagant de risquer ainsi le repos du reste de sa vie; c'est mettre au jeu mille contre un, & risquer tout ce qu'on possède, dans l'esperance du plus petit avantage de plus. Le fils d'Aymon, fortement occupé de ces réflexions, étoit assis sur l'arrière de la barque; sa vue étoit fixe comme celle d'un homme tout entier à l'idée donc il est occupé : un des Gondoliers, homme très-gai de son naturel, & beau parleur, fut assez hardi pour l'attaquer de conversation ; il crut même lui rendre alors un très-bon service, ayant remarqué que son air étoit soucieux & mélancolique. Renaud se

mit

mit à rire, & s'entretint familièrement avec lui.

Ils convinrent, après avoir parlé des femmes en général pendant quelque tems, qu'il falloit être extravagant pour expoſer la ſienne à quelque épreuve dangereuſe, & qu'une femme ſe tireroit plutôt d'entre mille épées & d'une fournaiſe ardente, qu'elle ne réſiſteroit à l'or & aux autres dons qui lui ſeroient offerts. En vérité, Seigneur, l'eſprit de ſageſſe vous inſpiroit quand vous avez dit à mon maître qu'il ne devoit pas offrir de ſi riches dons à ſa femme; car, entre nous, il en eſt bien peu dont l'ame ſoit aſſez honnête pour réſiſter quand on l'attaque avec de ſi fortes armes.

A propos, Seigneur, pourſuivit le Gondolier, ſçauriez-vous par haſard l'hiſtoire aſſez plaiſante d'une jeune femme dont l'eſprit & la malice a ſçu faire tomber ſon mari dans la même faute pour laquelle il avoit voulu la faire mourir? Cette hiſtoire a trop couru pour n'avoir pas été juſqu'au-delà des Alpes; & mon maître, qui l'a ſçue comme nous tous, auroit dû s'en ſouvenir, pour ne pas mettre ſa femme à la même épreuve à laquelle l'autre avoit ſuccombé. C'eſt bien mal-à-propos, & pour faire à jamais ſon malheur, qu'il a mis en oubli qu'il n'eſt ni fierté, ni vertu qui réſiſte aux préſens qui ſont offerts avec adreſſe

& prodigalité. Mon pauvre maître ſçavoit auſſi-bien que moi, l'aventure arrivée dans cette belle ville dont le Mincio, retenu dans ſon cours, baigne les murs, & dans laquelle nous ſommes nés tous les deux. C'eſt d'Adonio que je veux vous parler.... C'eſt de ce jeune homme, qui, par le moyen d'un joli petit chien dont il a fait préſent à la femme d'un de nos premiers Sénateurs, a trouvé le ſecret de faire un autre don à ſon mari jaloux.... Non vraiment, dit Renaud, on ne connoît point encore cette aventure en France; je n'en ai pas même entendu parler dans les longues tournées que j'y ai faites, & vous me ferez grand plaiſir de me la raconter.

Le Gondolier ne demandoit pas mieux que de rire, jaſer & ſe faire écouter. Seigneur, lui dit-il, nous avions dans notre grande cité de Mantoue un Sénateur qui ſe nommoit Anſelme; c'étoit un homme illuſtre par ſa naiſſance, & reſpectable par ſon autorité, ſon âge & ſon ſavoir. Cet homme, profond dans la ſcience dont Ulpian donne des leçons, s'ennuya de vivre ſeul: il ne fut pas embarraſſé pour trouver une compagne telle qu'il la deſiroit; une jeune perſonne, noble & charmante, reçut ſa main. L'éducation, les mœurs douces, la gaieté de ſa nouvelle épouſe, la rendoient parfaite; on

croyoit même lire dans ſes yeux vifs & touchans qu'elle étoit née ſenſible, & qu'elle commençoit à le devenir lorſque le Seigneur Anſelme finiſſoit de l'être. Elle eut peut être l'imprudence de ne pas diſſimuler avec ſon vieux époux, pendant les premiers jours, l'heureux préſent qu'elle avoit reçu de la nature ; c'en fut aſſez pour qu'Anſelme devînt le plus jaloux de tous les vieux maris : il n'avoit cependant d'autres raiſons pour excuſer ſa jalouſie, que la jeuneſſe & les charmes de ſon épouſe ; car il craignoit trop qu'on ne connût celle de ſes perfections qui lui donnoit le plus d'ombrage. Un jeune cavalier de la même ville, qui ſe nommoit Adonio, qui méritoit l'eſtime publique, & dont la naiſſance illuſtre ne pouvoit être diſputée, puiſque le meilleur Généalogiſte de Mantoue le faiſoit deſcendre en droite ligne d'une des dents du dragon de Cadmus ; ce jeune homme beau, ſpirituel & bien fait, devint amoureux comme un fou de la charmante femme du Sénateur.

Il ne négligea rien pour réuſſir à lui plaire, & les premiers moyens qu'il employa furent bien chers : les beaux habits, les fêtes, des préſens à tous ceux qui pouvoient avoir accès chez Anſelme, tout fut employé par Adonio ; mais les tréſors de Tibère n'euſſent pas ſuffi pour

ſoutenir une pareille dépenſe ; & dans moins de deux ans tous les biens qu'il avoit reçus de ſes pères furent diſſipés. Vous croirez ſans peine que ſa maiſon fut promptement abandonnée de ceux qui n'y trouvèrent plus ni ſpectacles, ni feſtins ; il reſta ſeul ; il fut délaiſſé, fui de tout le monde ; &, ne pouvant ſupporter l'humiliation d'une misère extrême, il prit le parti d'aller la cacher en des lieux où l'on ne pût le reconnoître. Il ſortit donc dès la pointe du jour de Mantoue, le cœur plein de regrets & les yeux baignés de larmes ; il ſuivit les bords du vaſte marais dont notre ville eſt entourée. Le ſouvenir de celle qu'il adoroit achevoit de déchirer ſon cœur ; il marchoit triſtement, lorſqu'il eut une aventure qui, quelque tems après, le tira de l'état le plus affreux, pour l'élever au faîte de la félicité. Il vit un Payſan, armé d'un long bâton ferré, qui battoit une haie, & qui la fouilloit de toutes parts. Adonio s'arrêta, s'informa du Payſan quelle étoit la cauſe de la longue fatigue qu'il prenoit ; le Payſan lui répondit qu'il avoit apperçu la plus groſſe couleuvre qu'il eût jamais vue, ſe cacher dans cette haie épaiſſe, & qu'il ne vouloit pas ceſſer de la pourſuivre juſqu'à ce qu'il l'eût aſſommée. Adonio, qui ſe reſſentoit de ſon origine, aimoit aſſez les ſerpens, & même il en portoit dans

ſes armes, en mémoire de la dent ſa grand'-mère : il dit au Payſan qu'il vouloit qu'il ne tourmentât plus cette couleuvre, qu'il ceſsât de la pourſuivre, & qu'il étoit réſolu de l'empêcher, de force ou de gré, de ſuivre ſon projet de la tuer. Le Payſan obéit ; Adonio continua ſa route, ſuivit la réſolution qu'il avoit priſe, & réuſſit à ſe cacher à toutes ſes anciennes connoiſſances pendant quelques années qu'il paſſa dans un état très-malheureux. Il le fut encore moins par l'indigence, que par l'amour qu'il ne pouvoit arracher de ſon cœur : cette paſſion impérieuſe lui rappelloit ſans ceſſe tous les charmes de la belle Sénatrice ; elle lui faiſoit ſentir que, de tous les malheurs, le plus inſoutenable étoit celui de ne plus voir celle qu'il adoroit ; elle ſçut le forcer enfin à revenir dans ſa patrie, dût-il expirer de honte & de déſeſpoir, en revoyant cet objet toujours préſent à ſes deſirs & à ſa penſée. Adonio reprit donc le chemin de Mantoue preſque nu, hâve, exténué par la misère, & n'ayant d'autre idée que d'expirer aux yeux de celle qu'il adoroit.

Il arriva dans ce même tems, que le Sénat de Mantoue fut obligé de députer près du Saint-Père un de ſes premiers Sénateurs, pour ſuivre une importante & difficile affaire portée à la Chambre Apoſtolique : on balotta par deux

fois, ſelon l'uſage, le nom des Sénateurs, & celui d'Anſelme ſortit dans la dernière. Le choix que le ſort avoit fait parut trop bon au Sénat, pour qu'il écoutât les prières & les offres que fit Anſelme pour ſe diſpenſer de ce voyage. Le malheureux Sénateur crut ſentir ouvrir ſes flancs, arracher ſon cœur, lorſqu'il vit que ſon départ étoit décidé : la plus noire jalouſie troubloit ſes yeux, portoit la pâleur ſur ſon viſage. Voyant enfin que ſa deſtinée le forçoit de s'éloigner de la belle Argie ſon épouſe, il eut recours au ſeul moyen qui pût lui donner quelque eſpérance ; il l'accabla de careſſes ; il la conjura de lui conſerver chèrement ſa foi, lui répétant ces lieux communs que les pères & les maris renouvellent ſans ceſſe à celles qui les écoutent les yeux baiſſés, & ſentant leur cœur palpiter. Non, non, l'eſprit, la beauté, les richeſſes, ne ſont rien ſans une inébranlable vertu ; vous vous comblerez de gloire, ma chère épouſe, diſoit Anſelme (en tremblant), ſi, pendant ma longue abſence, vous reſtez au-deſſus des attaques de la médiſance. Argie, qui n'avoit encore rien qui parlât à ſon cœur, lui jura de toute ſon ame la plus exacte fidélité ; ſes larmes même coulèrent au départ d'Anſelme ; &, n'aimant encore rien, il lui fut facile de lui faire les ſermens les plus ſacrés, qu'elle préféreroit la mort

à l'horreur de violer les vœux qu'elle avoit prononcés aux pieds des autels.

Quoique Anſelme ſe trouvât un peu raſſuré par ces promeſſes.... comme un jaloux a recours à tout pour s'éclaircir ſur le malheur ſouvent ignoré qui menace ſa tête griſe, il alla trouver un de ſes amis, grand Aſtrologue, & poſſédant preſque l'eſprit de Python : il le conjura d'employer toute ſa ſcience pour ſavoir ſi ſa chère Argie lui ſeroit fidèle pendant une abſence auſſi longue. L'Aſtrologue lui dit bien gravement qu'il alloit tirer ſes lignes, poſer ſes points, & conſulter les conſtellations ſur le ſort que le deſtin lui préparoit. Anſelme, pénétré d'une ſainte horreur, & de la crédulité qui naît ſi naturellement de la jalouſie, ſe retira reſpectueuſement pour laiſſer à ce grand homme le tems d'employer ſon art divin, & quelque tems après il vint chercher ſa réponſe.

Soit que les premiers aſtres que l'Aſtrologue eût conſultés, euſſent les traits charmans & les yeux d'Argie mis en conjonction avec la mine rechignée & la tête chauve d'Anſelme : ſoit que le haſard l'eût fait deviner l'évènement le plus vraiſemblable, il dit aſſez durement au pauvre Sénateur, qu'à peine ſeroit-il parti, que ſa femme, gagnée par de riches préſens, le traiteroit comme Vulcain le fut par la charmante mère d'Enée.

Cette terrible menace, jointe à la crainte qui troubloit déja ſon ame, lui parut être un arrêt dicté par le Ciel même; cependant il ne perdit pas l'eſpérance de conjurer & de prévenir ſon mauvais ſort. Argie (ſe diſoit-il à lui-même) doit être vaincue par un penchant à l'avarice; elle ne doit ſe rendre qu'à l'appât de quelques riches préſens : eh bien! je ſuis aſſez puiſſant en biens pour la mettre au-deſſus de cette eſpèce de ſéduction. Il courut la trouver; il remit à ſa diſpoſition ſes tréſors, tous ſes riches joyaux, lui donna les blancs-ſeings de toutes ſes poſſeſſions & de tous ſes contrats: Diſpoſez de tout, ma chère épouſe, lui dit-il en lui ſerrant les mains; dépenſez, donnez, ſatisfaites toutes vos fantaiſies, imaginez-en de nouvelles; tout eſt à vous : répandez, prodiguez vos dons, & ſoyez sûre que votre époux ne vous demandera jamais d'autre compte que celui des ſentimens que votre cœur vient de lui promettre.

Anſelme cependant finit par prier Argie de quitter la ville, & d'aller habiter un de ſes châteaux à la campagne, eſpérant que ſon honneur y ſeroit plus en sûreté. Que peuvent offrir des Laboureurs & des Bergers? penſoit-il alors. Ils n'ont qu'une houlette & leurs chiens; il n'imaginoit pas qu'Argie s'abaiſsât à ſavoir s'ils avoient

un cœur, ou quelqu'autre préſent à lui faire. Argie jetant ſes bras autour du cou d'Anſelme, lui promit tout ce qu'il exigeoit; & verſant un torrent de pleurs, elle lui reprocha ſes injuſtes alarmes, & les précautions offenſantes qu'il prenoit pour ſa vertu. Je vous ennuierois, Seigneur, ſi je vous racontois toutes les petites façons, toute la foibleſſe & les nouvelles inſtances d'Anſelme en quittant ſa jeune & belle épouſe. Il partit enfin; & le moment de tourner la bride de ſon palefroi, pour s'éloigner d'elle, fut celui de ſe ſentir arracher le cœur: elle le ſuivit des yeux; & ces beaux yeux formoient un ruiſſeau de larmes ſur ſes joues de roſes.

Pendant ce tems, comme je vous l'ai déja dit, Adonio, pâle, défiguré par une longue barbe & couvert d'habits déchirés, ſe raprochoit de ſa patrie, où le malheureux n'oſoit même aller que dans l'eſpérance de n'être pas reconnu. Il arriva ſur les bords du lac, & revit d'abord la haie où quelques années auparavant il avoit empêché qu'un Payſan n'aſſommât une couleuvre. Etant arrivé dans ce lieu, lorſque le ſoleil n'étoit pas encore aſſez haut ſur l'horizon pour éteindre la lumière tremblante des étoiles, il apperçut venir à lui, le long du rivage, une femme d'une belle & noble figure, vêtue comme

une Pélerine; elle n'avoit aucune ſuite après elle. Cette femme, l'abordant avec un air de connoiſſance & d'amitié, lui dit: Je vois bien que vous ne me connoiſſez pas, Seigneur; je ſuis cependant votre parente: nous deſcendons tous les deux de Cadmus, & je vous dois la plus grande reconnoiſſance. Je ſuis la Fée Manto; c'eſt moi qui poſai la première pierre de cette belle cité, & c'eſt de mon nom qu'elle a tiré celui de Mantoue; je ſuis une des plus célèbres Fées de l'univers, mais auſſi ſujette que toutes les autres aux accidens des foibles humains. Nous ſommes immortelles à la vérité; mais nous ſommes obligées à paſſer le ſeptième jour de la ſemaine ſous la forme d'une couleuvre. Rien n'eſt plus cruel pour nous que de vivre tout un jour ſous cette forme; nous ſommes maudites, pourſuivies, perſécutées, & tous ceux qui nous apperçoivent cherchent à nous donner la mort. L'obligation que je vous ai, date du jour fatal dont je viens de vous parler; car dans ce jour nous ſommes ſujettes à toutes ſortes de malheurs; il n'eſt aucun animal ſur la terre qui ſoit auſſi déteſté que le ſerpent; il n'eſt aucune eſpèce d'outrage qu'on ne nous faſſe, ſi nous ne ſommes aſſez heureuſes pour trouver à nous cacher: nous ne pouvons mourir, mais nous ſommes cruellement battues; & vous m'avouerez qu'il

eſt fort fâcheux de ne pouvoir nous échapper qu'eſtropiées, & quelquefois le dos briſé par les coups. C'eſt à vous que je dois de n'avoir pas éprouvé ce même ſort; un ruſtre étoit prêt à me briſer les reins, ſi vous ne m'aviez pas défendue. Nous ſommes privées de toute notre puiſſance le jour que nous ſommes forcées de nous couvrir de cette vilaine peau; mais lorſque nous avons repris notre première forme, tout nous eſt ſoumis dans l'univers; le ſoleil s'arrête à notre voix, ou perd ſa lumière; la terre s'agite dans l'eſpace, & s'ébranle juſques dans ſon centre; la glace élance des flammes, & celle du feu ſe congèle & s'endurcit. Je viens pour vous payer du ſecours que vous m'avez donné; &, revêtue aujourd'hui de tout mon pouvoir, ſoyez ſûr d'obtenir tout ce que vous me demanderez: dès ce moment, je veux que vous ſoyiez trois fois plus riche que vous ne l'étiez de l'héritage de vos pères, & que quelque dépenſe que vous puiſſiez faire, vos tréſors aillent toujours en augmentant.

Je veux faire encore plus pour vous, dit la Fée; je ſçais que vous aimez toujours celle qui fut cauſe de vos malheurs; je veux vous donner les moyens de réuſſir auprès d'elle, & d'être au comble de vos vœux. Son époux eſt loin d'ici: partez pour l'aller trouver dans le châ-

teau qu'elle habite hors de la ville, & je veux vous y ſuivre.

La Fée lui preſcrivit après la forme ſous laquelle il devoit ſe préſenter devant Argie; elle lui fit part auſſi de celle qu'elle vouloit prendre elle-même, cette Fée pouvant paroître ſous toutes celles qui lui convenoient le mieux, hors le jour qu'elle ne pouvoit quitter la peau de ſerpent.

Adonio prit l'habit d'un pauvre Pélerin, qui ne peut vivre qu'en demandant l'aumône de porte en porte: Manto prit la forme du plus joli petit épagneul qu'on eût jamais vu; ſes poils, longs & luiſans, étoient plus blancs que l'hermine, & toutes les gentilleſſes de ce petit animal ſurpaſſoient encore ſa beauté. S'étant ainſi préparés tous les deux, ils s'approchèrent du château qu'habitoit Argie.

Adonio s'arrêta près de quelques cabanes voiſines du château; &, jouant d'une petite flûte, au ſon de laquelle le petit chien ſe mit à danſer, le bruit des tours, de la danſe & de la beauté de ce petit animal, parvint bientôt juſqu'à la belle Argie: elle fit appeller promptement le Pélerin dans ſa cour; & c'eſt ainſi que commença l'aventure que le deſtin réſervoit au vieux Sénateur.

Le Pélerin ſe mit auſſitôt à jouer pluſieurs

airs différens ; & le petit chien, ajuſtant ſes ſauts à la meſure, exécuta des danſes variées de tous les pays, & parut obéir à ſon maître avec une intelligence humaine, le regardant ſans ceſſe & étant docile à ſes moindres ſignes.

Argie ſentit le plus ardent deſir de poſſéder un petit chien ſi charmant, & envoya ſa nourrice pour parler au Pélerin, auquel elle fit offrir un prix conſidérable. L'adroit Pélerin ſe mit à ſourire : Ah vraiment ! dit-il à la nourrice, quand vous auriez autant de tréſors qu'en pourroit deſirer une femme intéreſſée, vous n'auriez pas de quoi payer ſeulement une des petites pattes de mon chien ; & pour vous prouver que je vous dis la vérité, venez au moins avec moi, dit-il à la nourrice, en la tirant à part. Il pria l'épagneul de faire préſent d'une belle pièce d'or à cette bonne Dame. Le petit chien ne fit que ſe ſecouer, la pièce tomba ſur le champ ; le Pélerin la lui fit accepter, en lui diſant : Vous voyez de quelle utilité ce charmant petit animal m'eſt ſans ceſſe ; je ne lui demande jamais rien qu'il ne me le donne ſur le champ ; bagues, joyaux, diamans, perles, riches habillemens même, il me fournit tout ce que je veux. Vous pouvez donc dire à votre belle maîtreſſe que mon chien peut paſſer en ſa puiſſance : mais, comme il n'eſt aucun tréſor qui

le puiſſe payer, je le mets au prix d'une nuit qu'elle m'accordera toute entière; c'eſt le ſeul qui puiſſe me réſoudre à lui donner ce charmant petit animal. Alors il ramaſſe une groſſe perle de la plus belle eau, que le chien fait tomber, & dit à la nourrice de la préſenter à ſa maîtreſſe. La bonne femme, bien contente, courut promptement à celle qu'elle avoit élevée ſur ſon ſein, lui préſenta la perle, & lui dit: Je vous conſeille fort, ma fille, d'accepter un ſi bon marché; ce petit chien vaut tous les tréſors de la terre; & d'ailleurs que riſquez-vous, puiſque vous pouvez le payer avec les revenus d'un bien dont le fonds vous demeurera toujours? Soit que la belle Argie craignît encore de manquer à ſes ſermens, ſoit qu'elle eût peine à croire tout ce que la nourrice lui racontoit du petit chien, elle eut d'abord l'air de rejeter bien loin cette propoſition; mais la bonne nourrice preſſa, tourmenta ſi fort ſon élève, qu'elle conſentit enfin à voir le Pélerin & ſon petit chien en particulier, pour s'aſſurer de la vérité de ce fait ſi ſingulier.

Cette ſeconde entrevue décida le ſort du pauvre Anſelme: le petit chien, ſe ſecouant de toutes ſes forces, fit tomber tant de quadruples, de fils entiers de perles, de rubis & de diamans, que le cœur d'Argie ſe rendit à la fin: il eſt

vrai que, reconnoiſſant dans le Pélerin le cavalier de Mantoue le plus aimable, & qui l'adoroit depuis ſi long-tems, cette rencontre imprévue put contribuer à ſa défaite ; les conſeils intéreſſés de ſa vieille coquine de nourrice, les prières, les inſtances d'un amant qui mouroit d'amour à ſes genoux, les richeſſes immenſes qui tomboient en ſa puiſſance, la longue abſence du vieil Anſelme, & l'eſpérance que le myſtère cacheroit à jamais ſa foibleſſe ſous des voiles épais, tout ſe réunit pour lui faire oublier ſa promeſſe ; tout la détermina à recevoir le petit chien & ſon maître dans ſes bras.

Adonio fut auſſi conſtant qu'amoureux, & jouit long-tems des plus douces faveurs de l'amour. Argie, d'une humeur douce & toujours aimable, plut à la Fée, qui, ſous la forme du petit chien, demeura toujours auprès d'elle. Cependant, avant que le ſoleil eût parcouru ſes douze maiſons, Anſelme eut à la fin ſon audience de congé, & revint dans ſa patrie ; mais plus il en approchoit, plus il craignoit que les prédictions de l'aſtrologue ne fuſſent accomplies. Il vola chez lui dès qu'il approcha de Mantoue ; il le conjura de ſe ſervir une ſeconde fois de ſon art, pour ſçavoir quel étoit ſon ſort. L'aſtrologue recommença ſes grandes opérations ; & lorſqu'il eut bien tiré ſes points,

& long-tems obſervé la poſition de tous les aſtres, il en conclut vis-à-vis d'Anſelme, auſſi durement que la première fois, que tout ce qu'il avoit craint, tout ce qu'il avoit prédit étoit arrivé : Ton Argie, lui dit-il, ſéduite par les préſens, n'a pu te garder ſa foi. Cette réponſe fut un coup de foudre pour le Sénateur : une lance, un épieu même, n'auroient pu déchirer ſi cruellement ſon cœur. Cependant, quoiqu'il n'eût que trop de confiance dans l'aſtrologue, & comme les malheureux conſervent toujours quelque eſpérance, il fit mille queſtions adroites & preſſantes à la nourrice.

Celle ci, bien préparée à toutes les réponſes qu'elle auroit à lui faire, le vit venir de loin: elle éluda toutes les demandes les plus captieuſes; elle nia, d'un front intrépide, tout ce que l'aſtrologue avoit avancé. Sa fermeté, ſon air de candeur, en imposèrent ſi bien au Sénateur, que pendant un mois il reſta dans l'incertitude : elle étoit encore plus heureuſe pour lui que les triſtes vérités qu'il étoit déja prêt d'entendre. Ayant bien obſervé que la nourrice devoit en ſçavoir plus qu'elle ne vouloit en dire, & voyant que les dons & les prières ne pouvoient lui rien arracher, il attendit, pour la queſtionner une ſeconde fois, que quelqu'une de ces querelles qui s'élèvent ſouvent entre les femmes

l'animât

l'animât de quelque dépit contre Argie. Anſelme fut ſervi ſelon ſes ſouhaits ; & la nourrice, pleine d'humeur & de reſſentiment d'une querelle qu'elle avoit eſſuyée, vint d'elle-même trouver Anſelme, & lui faire l'aveu de tout ce qui s'étoit paſſé.

Anſelme, accablé par la certitude de ſon malheur, fut près d'expirer en écoutant la nourrice : hors de lui-même & furieux, prévoyant qu'il n'y pourroit ſurvivre, il prit la funeſte réſolution de céder à ſon ſort, de mourir, & de faire aſſaſſiner ſa femme : l'aveuglement de la fureur lui fit croire que cet acte inhumain & coupable ſeroit excuſé lorſqu'il ſe plongeroit dans le ſein le poignard ſanglant avec lequel on auroit frappé celui d'Argie. S'arrêtant à ce projet horrible, il rentra dans Mantoue, fit appeler le ſerviteur qu'il croyoit le plus ſûr pour exécuter ſes ordres, & lui commanda de voler au château qu'habitoit Argie, & de lui dire de ſa part qu'il venoit d'arriver chez lui, mais dans un état ſi cruel, qu'il ſentoit déjà la mort s'approcher ; qu'il la conjuroit de lui donner encore une marque de ſa tendreſſe, en venant le voir ſur le champ ; que peut-être elle ne le trouveroit déja plus en vie, & qu'elle pouvoit partir ſous la garde de ce ſerviteur fidèle. Pars, vole, dit-il à ce ſerviteur ; je ſuis

ſûr qu'elle n'héſitera pas à te ſuivre; & prends ton tems en chemin pour donner la mort à cette femme infidelle.

Cet homme, aſſez ſcélérat pour exécuter un pareil ordre, va trouver Argie, qui porte ſon petit chien ſous ſon bras, monte à cheval, & prend le chemin de Mantoue. Le bon petit chien avoit eu ſoin d'avertir ſa belle maîtreſſe du noir projet d'Anſelme, contre lequel il l'avoit bien raſſurée, en lui diſant de paroître obéir à ſes ordres, de partir ſans crainte, & d'être ſûre qu'il la ſecourroit à-tems.

L'aſſaſſin envoyé par le vieux jaloux eut la coupable adreſſe de quitter le grand chemin, & de conduire Argie dans un lieu ſolitaire & ſauvage, ſur le bord d'un torrent qui tomboit de l'Apennin. Cet endroit écarté de très-loin de toute eſpèce d'habitation, & couvert d'arbres touffus, lui parut propre pour cacher le crime qu'il alloit commettre. Il tire ſon épée; il déclare à la tremblante Argie l'ordre cruel qu'il a reçu d'Anſelme. Elle le prie de lui donner le tems de toucher le Seigneur par ſes prières & ſon repentir. Il lui donne à peine quelques momens: il s'avance contre elle d'un air impitoyable ... Argie diſparoît à l'inſtant; l'aſſaſſin la cherche en vain autour de lui; le ſcélérat reſte dans la confuſion de n'avoir pu conſommer

ſon crime. Il retourne enfin près de ſon maître, & lui raconte cette étrange aventure, dont il ignore quelle peut être la cauſe. Le Sénateur ne ſavoit pas encore que la Fée Manto protégeoit Argie ; la nourrice, occupée de ſa colère, & de la délation qu'elle étoit venue lui faire, avoit oublié de lui dire que cette Fée étoit aux ordres de ſa femme, qu'elle aimoit tendrement.

Anſelme alors ne ſçait plus quel parti prendre : il voit qu'il ne peut venger ce qui lui ſemble être le plus mortel affront : cette bagatelle ſi commune, qu'il n'auroit dû regarder que comme un fétu, lui paroît être une poutre qui lui briſe le cœur. Il croit que ſon injure va devenir publique ; que ce qu'il eſpéroit cacher à jamais, ſera bientôt la fable de Mantoue, & qu'elle paſſera dans toute l'Italie : il imagine bien d'ailleurs que ſa femme, ayant connu ſon deſſein cruel, ſaura chercher un aſſez bon appui pour ſe mettre à couvert de ſes nouveaux coups, & qu'elle ſera peut-être la première à divulguer ſon aventure, dont elle fera de bons contes entre les bras de quelque nouvel amant. Il croit pouvoir y remédier en envoyant des lettres & des meſſagers dans toutes les villes d'Italie, pour avoir des nouvelles d'Argie ; & dès que ces meſſagers imprudens ſont expédiés, il court lui-

même comme un fou, de tous côtés, pour la chercher, ſans réuſſir à pouvoir apprendre de ſes nouvelles. Il a recours enfin à ce même ſerviteur auquel il avoit donné l'ordre cruel demeuré ſans effet; il ſe fait conduire dans le même endroit où ſa femme eſt diſparue; il s'imagine follement qu'elle aura pu ſe cacher dans un buiſſon pendant le jour, juſqu'à ce qu'elle ait pu trouver où ſe retirer. Le ſerviteur le conduit vers ce lieu ſauvage : tous les deux ſont bien ſurpris en y voyant un palais ſuperbe.

* La belle Argie avoit engagé la Fée Manto, ſa bonne amie, à bâtir par ſon art un beau palais d'albâtre, enrichi par l'or & les jaſpes les plus brillans. On ne peut imaginer ni l'aſpect impoſant & magnifique de ce palais, ni les richeſſes qu'il contenoit; en un mot, Seigneur, (continua le gondolier en parlant à Renaud) mettez-vous bien dans la tête que le

---

* J'avoue tout mon embarras & la répugnance que je me ſens à continuer l'hiſtoire d'Anſelme. L'Arioſte habitoit ſouvent les bords du Pô, du Mincio, de l'Arno même. Ce Poëte parle avec la même liberté que Lucien ſe permit dans la Grèce. Un habitant des bords de la Seine, qui ne voit ſur ſon rivage que des Amadis & quelques Galaors, eût ſouſtrait en entier le reſte de ce Conte, ſans le reſpect & la fidélité qu'il doit au ſublime Auteur qu'il traduit. *Note du Traducteur.*

palais de mon maître, que vous avez tant admiré, n'eſt qu'une maiſonnette en comparaiſon de celui-là : toutes les tentures, tous les lits étoient d'un tiſſu d'or & de ſoie, les ſallons, les chambres, tout étoit plein de vaſes d'or, de jaſpes, d'agathes, de pierres précieuſes; de magnifiques buffets, garnis de coupes & de grands plats d'or cizelé, s'élevoient dans de vaſtes ſalles à manger.

Le Sénateur fut très-étonné de rencontrer ce ſuperbe édifice dans un déſert où jamais on n'avoit vu la plus petite cabane, & dans lequel il ne croyoit trouver qu'un bois épais, embarraſſé par la ronce épineuſe : il croyoit que ſes ſens le trompoient; &, ſentant bien que le vin ne dérangeoit pas ſa raiſon, il n'imaginoit pas ce qui troubloit ainſi ſa vue & ſon intelligence. Il apperçut à la porte de ce palais un Ethiopien hideux : ſon nez, ſes groſſes lèvres, ſa noirceur, lui firent croire que jamais la nature n'avoit produit une ſi laide créature, & faite d'ailleurs comme l'on peint Eſope : il avoit un habit ſale, déguenillé, tel qu'un mendiant. Je ne vous dis pas encore la moitié de tout ce qui le rendoit ſi vilain & ſi dégoûtant, qu'en vérité je crois qu'on s'ennuieroit ſous la voûte céleſte, aſſis à côté d'un pareil monſtre. Anſelme, ne voyant que cet homme auquel il pût s'adreſſer, prit

ſur lui de lui parler & de lui demander le nom du maître de ce palais : C'eſt moi, lui répondit l'autre aſſez brutalement. Le Sénateur prit cette réponſe pour une bouffonnerie de ce miſérable, & redoubla ſes inſtances, auxquelles le Nègre ne répondit qu'en affirmant que le palais n'avoit point d'autre maître que lui. Sur le champ même, il lui propoſa d'entrer, de parcourir le palais, & même de prendre & d'emporter tout ce qui pourroit lui plaire pour ſes amis & pour lui-même. Anſelme, plus ſurpris que jamais, donna ſon cheval à tenir à ſon ſerviteur ; &, conduit ſeul par l'Ethiopien, il alla parcourir ce palais, en admirant de plus en plus tout ce qui s'offroit à ſa vue. Plus le Sénateur examine le plan, l'architecture, le beau travail & les ornemens vraiment dignes d'une maiſon royale, plus il s'écrie que tout l'or des deux mondes ne pourroit pas le payer. Pourquoi non, reprit le vilain Maure ? Il n'eſt pas abſolument hors de prix ; & vous pourriez, ſans m'offrir des tréſors, devenir maître de ce palais, pour quelque choſe qui vous coûteroit beaucoup moins.

Le Nègre (ſous la forme duquel la Fée Manto vouloit obtenir du vieux Sénateur de quoi le confondre) lui fit alors la propoſition la plus infâme. Elle révolta beaucoup Anſelme ; & par

trois ou quatre fois il repouſſa le Nègre en l'accablant d'injures : mais le Nègre ne ſe rebuta point ; & le vieux Anſelme, ſéduit par la richeſſe du palais, convint à la fin de l'acquérir au même prix qu'Argie avoit payé pour le petit chien. Celle-ci, dès qu'elle eut entendu ſon mari conclure un pareil marché, ſortit d'une cache pratiquée dans le lambris, en criant : Ah ! grands Dieux, que vois-je, & qu'ai-je entendu ? Quoi ! vous qui paſſez pour être le plus ſage des Sénateurs, je vous vois prêt à vous déshonorer par le plus lâche & le plus abominable de tous les crimes !

Vous vous peindrez ſans peine, Seigneur, (pourſuivit le Gondolier) quelle fut la confuſion d'Anſelme : il rougit, il pâlit tour-à-tour, il reſta muet ; & ſi la terre ſe fût ouverte devant lui juſqu'à ſon centre, il s'y ſeroit précipité. Son épouſe achevant de l'accabler par ſes reproches : Quel ſupplice ne méritez-vous pas, pour expier une complaiſance auſſi baſſe avec le plus vil & le plus affreux Nègre, vis-à-vis de moi, qui n'ai fait que céder au doux penchant de la nature ; entraînée par l'amour preſſant & fidèle du plus aimable de tous les amans, & ſur-tout lorſque cet amant me fait un don mille fois plus précieux encore que ce palais ! Si vous m'avez jugée aſſez ſévèrement pour vouloir me donner

la mort, que méritez-vous en ce moment, & n'êtes-vous pas cent fois plus coupable ? Cependant, quoique j'aie tout pouvoir en ce lieu, & que je puiſſe faire de vous tout ce qui me plaira, je ne vous imiterai pas, & votre aventure incroyable remplit aſſez ma vengeance. Croyez-moi, le mieux que nous puiſſions faire, c'eſt de nous pardonner mutuellement. Faiſons la paix, & que tout ce qui s'eſt paſſé de part & d'autre ſoit enſeveli dans un éternel oubli, ſans qu'aucun propos, aucun acte puiſſe nous en rien rappeler l'un à l'autre.

Ce marché, très-avantageux pour Anſelme, lui parut trop bon & trop raiſonnable pour ne le pas accepter ſur le champ : la paix, la concorde ſe rétablirent dans ce ménage, qui fut plus uni qu'il ne l'avoit encore été juſqu'à ce moment.

Le Gondolier finit ainſi ſon hiſtoire qui fit beaucoup rire Renaud, hors dans le moment où la vilaine aventure d'Anſelme le fit rougir de honte & d'indignation contre ce vieil avare ; mais il donna beaucoup de louanges à la belle Argie d'avoir ſçu préſenter à ſon mari le même leurre qui l'avoit attirée, & de l'avoir fait tomber dans les mêmes filets qui l'avoient arrêtée d'une manière bien plus douce & bien moins criminelle.

Le ſoleil s'étant élevé déja vers le plus haut

de ſa courſe, Renaud fit apporter la table, qui fut couverte des proviſions dont le maître poli de la coupe avoit eu ſoin de pourvoir ſa gondole. Il laiſſe ſur ſa gauche un très-beau pays, & ſur ſa droite des marais immenſes; il dépaſſe bientôt le territoire & la ville d'Argenta, & les bords du Santerne: je crois que la Baſtia n'étoit pas encore bâtie; les Eſpagnols ont dû deſirer depuis qu'elle ne l'eût jamais été, & les habitans de la Romagne ont dû faire le même ſouhait. Les Gondoliers prirent alors à droite une autre branche de la rivière, firent voler la gondole, &, traverſant une eſpèce de lac, ils arrivèrent près de Ravennes.

Renaud n'étoit pas fort riche, mais il étoit très-noble; il ſe trouva l'argent néceſſaire pour bien récompenſer les Gondoliers. Montant alors à cheval, il en changea ſouvent; il traverſa Rimini, paſſa de même à Monte Fiore; & ſa diligence fut aſſez grande pour qu'il arrivât dans Urbin au coucher du ſoleil.

Si Fréderic, Eliſabeth, Gui, François Marie & Léonore euſſent vécu de ce tems, quelles inſtances n'euſſent-ils pas faites au Paladin pour l'arrêter plus d'un jour? Quels honneurs ne ſe fuſſent-ils pas empreſſés de lui rendre, eux qui ſont ſi polis & ſi prévenans pour les étrangers? N'étant retenu par perſonne, il fut à Cagli,

passa la branche des montagnes que le Metro sépare, & traversant l'Apennin, l'Ombrie & l'ancienne Etrurie, il arriva dans cette ville qui fut jadis la maîtresse du monde. Mais toujours animé par le desir de rejoindre Roland, il courut s'embarquer dans le port d'Ostie, & bientôt il aborda dans cette ville où le vieil Anchise reçut les derniers honneurs du pieux Enée. Ce fut de Trapani que, s'embarquant pour Lipadusc, il fit faire force de voiles & de rames : mais, retenu sur la mer par quelques obstacles, il ne put arriver qu'après le combat.

Renaud, volant à l'instant sur le champ de bataille, trouva Roland victorieux & couvert du sang d'Agramant & de Gradasse; mais il venoit d'en couler un autre, trop précieux & trop cher à ce Paladin, pour qu'il pût n'être pas tout entier à sa douleur. Les premiers objets qui frappèrent la vue de Renaud, ce furent Brandimart étendu mort, & le brave Olivier couché sur le sable, ne pouvant plus se servir que d'une jambe. Roland, en embrassant son cousin, le baigna de ses larmes; Renaud y mêla les siennes en voyant son ami, le fils de Monodant, avec la tête fendue jusqu'aux yeux : il courut après serrer Olivier dans ses bras; il dit à ses compagnons tout ce qu'on peut dire de plus consolant en pareille occasion; mais son grand cœur,

en ce moment, avoit beſoin qu'on le conſolât lui-même : il reſſembloit au voyageur épuiſé par une longue diète, qui n'arrive que pour voir emporter une table vuide ; il étoit déſeſpéré de n'avoir pu joindre ſes compagnons avant le combat.

Les Ecuyers d'Agramant & de Gradaſſe s'emparèrent des corps de leurs maîtres ; & ce fut ſous les ruines de Biſerte qu'ils leur donnèrent la ſépulture, après avoir publié leur mort. Aſtolphe & Sanſonnet furent bien ſenſibles au plaiſir d'apprendre la victoire de Roland ; mais la mort de Brandimart leur ſerra le cœur, & couvrit leurs yeux d'une ſombre triſteſſe : Ah ! Dieux, ſe diſoient-ils, qui de nous pourra ſe réſoudre à porter le coup de la mort à la tendre & malheureuſe Fleur-de-Lis ?... La nuit précédente, Fleur-de-Lis avoit rêvé qu'elle voyoit cette cotte d'armes qu'elle avoit brodée pour ſon époux, toute couverte de gouttes de ſang ; elle imaginoit que ces gouttes avoient été tracées par ſon aiguille ; elle ſe repentoit & s'affligeoit que ce fût l'ouvrage de ſa main : Il m'avoit prié, ſe diſoit-elle, de ne mêler aucune autre couleur avec le noir ; pourquoi donc me ſuis-je trompée en la brodant de cette étrange manière ? Elle ne pouvoit s'empêcher de regarder cette mépriſe comme un mauvais augure.

Aſtolphe & Sanſonnet lui firent cacher la fatale nouvelle juſqu'au moment où tous les deux ils entrèrent dans ſa chambre, en lui faiſant part de la victoire de Roland; mais, leur air conſterné ne répondant point à celui qu'ils devoient avoir après un pareil ſuccès, elle crut lire dans leurs yeux que ſon cher Brandimart n'étoit plus; alors, le cœur déchiré, déteſtant la lumière du jour, & bientôt privée de tous ſes ſens, elle ſe laiſſa tomber comme morte à terre. Dès qu'elle les eut repris, plus éperdue, plus forcenée que ſi les Furies l'avoient agitée, égarée par la fureur, comme les Menades, elle ſe rouloit ſur la terre en arrachant ſes cheveux, & meurtriſſant ſon viſage & ſon ſein; elle demande un poignard; elle veut courir ſur le rivage, & déchirer de ſes mains les meurtriers de ſon époux; elle veut paſſer la mer, voler à Lipaduſe, tenir dans ſes bras le corps de Brandimart, le ſerrer encore une fois, & mourir en l'embraſſant.

Ah! cher époux, s'écria-t-elle, devois-tu partir ſans moi? pourquoi ne t'ai-je pas ſuivi? Ta Fleur-de-Lis ne t'avoit jamais quitté: hélas! je t'aurois ſecouru comme je l'avois déja fait ſouvent; mes cris t'auroient averti de l'infâme action de Gradaſſe, qui t'a frappé par derrière; ou peut-être même j'aurois pu voler pour me

jetter entre deux assez à tems pour que ma tête t'eût servi de bouclier. Eh ! ne faut-il donc pas que je meure toujours ? & pourrois-je survivre à ta perte ? Ah ! du moins ma mort m'eût été douce ; elle seroit utile, si j'étois morte pour toi, cher époux !... Ah ! si le sort eût été si cruel que je n'eusse pu sauver ta vie, j'eusse du moins recueilli tes derniers baisers & tes derniers soupirs ; j'aurois mêlé mes larmes avec ton sang, & j'aurois versé tout le mien après t'avoir dit les derniers adieux. Ah ! Brandimart, est-ce donc là le sceptre que je devois recevoir de tes mains ? Le trône de Damogire n'est plus pour moi que le sable sanglant de Lipaduse. Ah ! sort cruel, que de biens tu m'arraches à-la-fois ! toute espérance m'est ravie ; il ne me reste plus que le choix d'une mort sûre que je desire. Son désespoir augmentoit encore en prononçant ces mots ; elle exerçoit sur elle toutes les fureurs qu'il inspire. Mais éloignons nos yeux de cet objet d'horreur & de pitié qui nous arrache des larmes, & retournons à Roland & à ses compagnons.

Le Paladin voyant le besoin pressant que son cousin Olivier avoit d'être secouru, voulant d'ailleurs donner une sépulture honorable à son cher Brandimart, se rembarqua promptement ; &, le rivage de Sicile n'étant pas fort éloigné

ſur la droite, il fit diriger la proue vers ce mont, dont les feux élancés de ſon ardent cratère éclairent pendant la nuit, & dont la fumée épaiſſe obſcurcit les rayons du ſoleil. Un vent favorable porta le vaiſſeau dans un port de cette belle île à l'entrée de la nuit, & la clarté de la lune leur fit voir la ville d'Agrigente : ce fut dans cette belle & riche cité que Roland fit tout préparer pour rendre, le jour ſuivant, les derniers devoirs à ſon ami. Le Paladin, ſachant que tout étoit prêt pour cette lugubre cérémonie, & que toute la Chevalerie & la Nobleſſe qu'il avoit fait convoquer étoit raſſemblée, attendit le ſoir, dont l'obſcurité ceſſa bientôt par la multitude de flambeaux dont les rues & les environs d'Agrigente furent éclairés. Roland ſe rendit enſuite dans la Chapelle où l'on avoit dépoſé le corps de celui qu'il avoit ſi tendrement aimé, & dont les triſtes reſtes étoient encore chers & ſacrés pour lui. Le vieux Bardin, les yeux pleins d'un affreux déſeſpoir, les tenoit fixes ſur le cercueil de Brandimart; ils étoient épuiſés par les larmes; de tems en tems il les levoit avec fureur vers le Ciel, en accuſant le deſtin; ſes gémiſſemens ſourds reſſembloient à ceux d'un lion bleſſé; ſa peau ridée étoit déja meurtrie, déchirée, & les débris de ſes cheveux blancs couvroient ſes épaules courbées.

Les cris, les gémiſſemens redoublèrent à l'arrivée du Comte d'Angers. Le Paladin attache ſes regards fixes ſur le viſage de ſon ami; ſon cœur eſt ſerré lorſqu'il le voit pâle & flétri, comme la fleur coupée & déja ternie: il eſt longtems ſi pénétré de ce ſpectacle douloureux, que ſes lèvres reſtent immobiles: à la fin un profond ſoupir ſemble donner à ſa voix plus de liberté de s'élever, & c'eſt en ces mots qu'il exprime ce que ſon cœur ſent plus vivement encore: O brave & cher compagnon! que le Ciel enlève à ton ami, pardonne-moi ma foibleſſe; je te pleure, hélas! puis-je ne pas te pleurer toujours? Quoique mes yeux même aient été témoins que tu jouis des félicités éternelles, ah! que ne puis-je donc les partager avec toi? Ah! mon ami, tu me laiſſes ſeul en proie à ma douleur; oui, je reſte ſeul ſur la terre, puiſque je t'ai perdu pour toujours!... Cent fois nous avons bravé la mort enſemble dans les tempêtes, les combats, & mille autres périls; la barbare te traite mieux que moi; ſes coups t'ont ouvert les barrières céleſtes & le ſéjour de l'éternel repos. Ah! ce ſont ſans doute mes anciennes erreurs qui ſerrent la chaîne peſante qui m'attache encore à la terre; le Ciel ne m'a pas trouvé digne de partager ton bonheur. Jouis de ta gloire, mais plains la France, l'Allemagne & l'Italie, qui per-

dent leur plus ferme appui. O grand Charles ! & vous nobles & braves Paladins, quelle ſera votre douleur mortelle, lorſque vous ſçaurez que le bouclier de l'empire & de la foi vous eſt enlevé pour toujours ! De quelle audace nouvelle les Sarraſins ne ſeront-ils pas animés, lorſqu'ils ſauront que celui qui portoit dans leurs rangs l'épouvante & la mort, n'eſt plus à craindre pour eux. Mais, hélas ! quelle idée plus cruelle encore vient achever de m'accabler ! O Fleur-de-Lis ! comment oſer me préſenter devant toi ? J'entends déja tes cris funeſtes : Rends-moi mon époux, cruel ! me diras-tu ; c'eſt toi qui me l'arraches ; c'eſt pour toi qu'il eſt mort, & tu viens de m'ôter toute eſpérance & la vie.

Mais du moins, ô malheureuſe épouſe ! nous pouvons être ſûrs qu'il n'eſt aucune ame élevée qui n'envie la mort de celui que nous pleurons. On entendra retentir l'Europe du nom de Brandimart, comme les places publiques de Rome retentirent de celui des Decius ; & la mort de Codrus fut moins célébrée dans Argos, que la ſienne ne ſera ſur le Pô, le Danube & la Seine.

Pendant que le Comte d'Angers proféroit ces triſtes mots, tous les Ordres Religieux, les Clercs & les Miniſtres du Très-Haut, marchoient & défiloient deux à deux les yeux baiſſés, & récitoient des prières : les torches funèbres répandoient

doient une grande clarté; mais elle portoit dans l'ame une douloureuſe mélancolie. On leva le corps.... Ce moment fut terrible & marqué par un cri général.... les Chevaliers, les plus grands Seigneurs, s'honorèrent de le porter tour-à-tour. Une robe de pourpre, enrichie de pierres précieuſes, couvroit le corps du fils de Monodant; des appuis pareils ſoutenoient ſa tête; & la cotte d'armes dont il étoit revêtu, les ſurpaſſoit encore par la richeſſe & le travail. Le cortège avoit été précédé par trois cents pauvres, couverts de crêpes traînans juſqu'à terre; cent Pages le ſuivoient avec une nombreuſe cavalerie, & juſqu'aux chevaux étoient caparaçonnés de lugubres ornemens; pluſieurs étendarts & de riches armes que ce Héros avoit remportés ſur les ennemis de Charlemagne & du ſaint Siège, étoient portés également en avant & en arrière du convoi; deux cents de ces eſpèces de gens chargés du ſoin des funérailles, comme les Nomenclateurs l'étoient chez les anciens Romains, ſuivoient auſſi la marche. Roland, accompagné de Renaud, & les deux Paladins ayant leurs joues couvertes de larmes, marchoit en ſoupirant & prononçant ſouvent le nom de ſon ami; l'état préſent d'Olivier n'avoit pas permis qu'il pût aſſiſter à cette cérémonie funèbre.

Le corps fut porté dans la principale Egliſe:

les pleurs & les gémiſſemens des femmes qu'on y voyoit raſſemblées, rendirent au Héros un tendre, mais inutile hommage; & lorſque les Miniſtres des Autels eurent terminé de longues prières, on poſa le corps ſur un retable élevé ſur deux colonnes, que Roland fit couvrir d'un grand voile tiſſu d'or, juſqu'à ce qu'il pût faire élever un monument plus riche & plus durable à la mémoire de ſon ami. Le Paladin ne voulut point quitter la Sicile ſans avoir fait venir les porphyres, les marbres & les jaſpes néceſſaires; il fit exécuter par les plus habiles Architectes & Sculpteurs le deſſin qu'il avoit fait lui-même de ce monument; mais ce fut la tendre Fleur-de-Lis qui paſſa la mer, qui le fit achever, & qui le conſacra par ſes larmes. Cette tendre épouſe ſentit bien qu'elles ne ceſſeroient jamais de couler; & voyant que ſes prières ferventes ne pouvoient même calmer ſa douleur, elle prit le parti de ſe faire bâtir une cellule près du tombeau de ſon époux, & c'eſt-là que cette fidèle & malheureuſe épouſe pleura ſon cher Brandimart juſqu'à ſon dernier ſoupir. Roland la preſſa ſouvent en vain, ſoit par ſes lettres, ſoit en venant la chercher lui-même, de repaſſer en France, & d'y demeurer avec ſa ſœur Galerane; il lui propoſa même de faire bâtir un Monaſtère pour lui ſervir de retraite: rien ne put la détourner

du deſſein de ne jamais quitter le corps de ſon époux; & le Ciel, touché de ſes peines, l'appela bientôt pour les rejoindre tous deux dans le ſéjour de la paix & de la béatitude éternelle.

Les trois guerriers repartirent de l'ancienne habitation des Cyclopes, bien affligés d'avoir perdu leur brave & cher compagnon ; ils voulurent auparavant s'aſſurer du ſecours d'un habile Chirurgien, pour prendre ſoin de la jambe d'Olivier : ſa bleſſure avoit été d'abord ſi mal conduite, que ſes plaies ſembloient s'accroître de jour en jour ; quelque courageux qu'il fût, il ne pouvoit s'empêcher de pouſſer ſouvent des cris arrachés par la douleur. Un vieux Matelot, en étant touché, propoſa, pour le guérir, un moyen qui plut à ſes compagnons : Un ſaint Hermite, leur dit-il, demeure aſſez près d'ici ſur une montagne iſolée, qui porte plutôt l'aſpect d'un écueil que d'une petite île ; on ne s'adreſſe jamais en vain à ce ſaint homme ; on reçoit également des ſecours temporels & des conſeils utiles ; l'Eternel ſemble bénir ſes ſoins & ſes paroles ; il rend la lumière aux aveugles ; il guérit les malades dont on déſeſpère le plus ; il peut avec un ſigne de croix appaiſer la fureur des vents, & calmer celle des vagues irritées après une violente tempête : je vous conſeille de lui conduire ce Chevalier bleſſé ; & je ne doute

point, d'après les prodiges qu'il a déja faits, que cet homme ſi cher à l'Être ſuprême ne le guériſſe en peu de tems.

Ce conſeil parut ſi bon au Comte d'Angers, qu'il ordonna qu'on dirigeât la marche du vaiſſeau vers la ſainte retraite de ce pieux Solitaire; & dès l'aurore du jour ſuivant, ils découvrirent le rocher qu'il habitoit. Pluſieurs ſerviteurs adroits, aidés par les Matelots, enlevèrent doucement Olivier, & le portèrent dans la chaloupe; & ce léger bâtiment ayant franchi les briſans écumeux de l'écueil, ils le deſcendirent à terre, & le portèrent à l'habitation de ce ſaint Reclus: l'Hermite étoit le même des mains duquel Roger avoit reçu le baptême.

Le ſerviteur de Dieu reçut Roland & ſes compagnons avec cette tendre affection qu'inſpire l'amour du prochain; il les bénit au nom du Seigneur, & leur demanda pour quel ſujet ils venoient le trouver, quoiqu'il l'eût appris déjà par une des intelligences céleſtes. Roland, en lui montrant ſon couſin, lui répondit que la foi qu'il avoit en ſes prières & dans ſon ſecours, l'avoit conduit dans ſa retraite pour les implorer; il eut ſoin de lui dire qu'Olivier s'en étoit rendu digne en combattant contre les ennemis de notre ſainte foi. Le ſaint homme lui dit d'avoir confiance dans la bonté du Très-Haut, & qu'il

eſpéroit en obtenir la guériſon du bleſſé. Cet Hermite n'uſoit d'aucune eſpèce de remèdes, & n'avoit jamais appris le grand art de la Médecine, ni celui de la Chirurgie. Il monta dans ſon Egliſe, ſe mit en prières; il en ſortit avec un air riant & plein d'aſſurance; &, faiſant le ſigne de la croix ſur Olivier, il le bénit au nom de la très-ſainte Trinité. O divin effet qu'éprouvent de la bonté du Seigneur ceux qui croient fermement en lui! ſur le champ Olivier ne ſent plus aucune douleur; & ſon pied, entièrement guéri, devint plus ſain & plus ferme qu'avant ſon accident.

Le vieux Roi Sobrin fut témoin de cette guériſon miraculeuſe. Quelque ſoin que l'on eût pris de ſes bleſſures, elles devenoient de jour en jour dans un état plus dangereux. Frappé par l'évidence du miracle que le ſaint Hermite venoit d'opérer, il prit le parti d'abjurer le Mahométiſme, & de croire au Dieu vivant, au nom duquel ſes ſerviteurs faiſoient des actes auſſi merveilleux : il demanda ſur le champ la grace d'être agrégé dans le nombre des enfans de ce Dieu; ſon air plein de foi, l'ardeur de ſa demande toucha l'Hermite, qui n'héſita point à lui conférer l'eau ſalutaire; il ſe mit en prière, & lu rendit ſa première ſanté.

Les trois Paladins ne ſentirent pas une joie

moins vive de la converſion du ſage & vertueux Roi de Garbe, que de la guériſon d'Olivier. Roger, préſent à ces deux miracles, ſentit une conſolation intérieure; ſon cœur fut ému par un ſaint amour, & la foi prit encore un plus grand empire en ſon ame. Roger, depuis le jour qu'il s'étoit ſauvé ſur cet écueil, étoit toujours demeuré près du ſaint Anachorète; l'homme de Dieu, parlant avec onction au milieu de tous ces guerriers, les exhortoit avec tendreſſe à conſerver chèrement la pureté de leur ame & de leur foi. Ce paſſage ſi court, leur diſoit-il, qu'on nomme la vie, & qui paroît ſi cher & ſi délicieux aux hommes privés de toute réflexion, eſt plein d'abîmes, où l'homme ne peut tomber ſans ſouiller ſon ame; combattez contre vous-mêmes, généreux guerriers, & ne perdez jamais de vue la patrie céleſte où doivent s'élever tous vos vœux.

Le Comte d'Angers envoya promptement chercher les meilleures proviſions qui fuſſent ſur le vaiſſeau: on dreſſa la table; & l'Hermite, trop véritablement homme de bien pour affecter une macération rigoureuſe, but & mangea de tout avec eux, quoique depuis long-tems il eût oublié la ſaveur des mets qui lui furent offerts. Lorſque l'on eut enlevé la table, les guerriers ſe mirent à cauſer entre eux des évènemens de la dernière

guerre ; &, comme il arrive ſouvent que quelque récit donne lieu d'apprendre ce qu'on ignoroit auparavant, quelque choſe que dit Roger le fit reconnoître pour être ce Chevalier dont la renommée racontoit tant d'exploits éclatans : ce ne fut que dans ce moment que Renaud fut convaincu qu'il étoit le Chevalier du parti d'Agramant, dont il avoit éprouvé la valeur & la courtoiſie dans ſon combat près d'Arles. Pour Sobrin, il avoit reconnu Roger dès qu'il l'avoit vu près du vieillard ; mais il avoit mieux aimé ſe taire, que de courir le riſque d'être indiſcret. Les Paladins lui rendirent beaucoup d'honneurs, quand ils furent certains qu'ils voyoient en effet ce Roger ſi fameux par ſon courage & ſes actions nobles & généreuſes ; mais lorſqu'ils apprirent que ce guerrier avoit embraſſé le Chriſtianiſme, leur joie fut extrême, & tous les trois coururent à lui les bras ouverts : l'un lui prend la main, l'autre l'embraſſe, & le Paladin Renaud ne peut ceſſer d'exalter ſes vertus, & de lui faire de nouvelles careſſes. Mais je réſerve à vous dire dans le Chant ſuivant, les raiſons particulières qu'avoit Renaud pour lui donner des marques de la plus tendre amitié : j'oſe eſpérer que vous voudrez bien continuer à m'écouter.

Fin du quarante-troiſième Chant.

CHANT XLIV.

O vous, dont le cœur eſt ſenſible au bonheur ſi pur d'aimer & d'être aimé, ſçachez que les nœuds ſacrés de la vraie amitié ſe forment bien plus facilement ſous un humble toit & dans la cabane des bergers, que dans les palais des Rois, ou dans les ſomptueux édifices élevés par les favoris de Plutus !... Les richeſſes font ſouvent naître l'envie, & détruiſent la douce égalité; les Cours ne connoiſſent que l'ambition, l'intérêt perſonnel & les dehors trompeurs ; la cordialité, la candeur en ſont à jamais bannies. Quel exemple d'ailleurs ces Cours ne reçoivent-elles pas ſouvent de leurs maîtres? De quelle autorité ſont-ils pour les grands Princes, ces traités qu'ils rompent ſi facilement?... Le ſouverain Pontife, le Roi de France, l'Empereur forment une ligue aujourd'hui : leur traité ſemble être formé par les mains de l'amitié; dès demain ils ſeront prêts à le rompre, & leur gloire ou leurs intérêts en feront des ennemis mortels. On les voit, dans le moment d'une alliance qui leur paroît être néceſſaire, oublier également & les injures qu'ils ont éprouvées, & les ſervices qu'on

leur a rendus : leur politique ne connoît que le moment préſent, & l'art de réuſſir dans un projet qui peut leur devenir utile. Cependant, quoique ces grands Princes ſoient preſque tous élevés à garder une diſſimulation profonde qu'ils portent dans leurs diſcours comme dans leurs actes, ſi par haſard ils éprouvent de grands revers, ils apprennent alors à connoître le prix de l'amitié ; leur ame s'épure, les ſervices qu'on leur rend s'impriment dans leur ſouvenir, & quelques momens d'infortune font plus d'effet ſur eux, & les rendent plus capables de ſenſibilité, qu'une longue ſuite de ſuccès & de puiſſance abſolue.

Ces fiers Paladins & ces guerriers que l'on avoit vus ſi long-tems diviſés & combattans les uns contre les autres, furent plus promptement & plus fidélement unis dans la cellule d'un ſaint Anachorète, qu'ils n'auroient pu l'être dans le palais des Rois. Une amitié qui dura juſqu'à la mort fut jurée entre ces braves Chevaliers : l'Hermite reçut leurs ſermens : le Ciel lui donnoit la lumière néceſſaire pour lire dans leur ame ; & le ſaint homme connut avec admiration qu'elle étoit pure & blanche comme le plumage des cygnes : non-ſeulement il n'apperçut aucune tache de celles qu'imprime ſouvent l'éducation des Cours ; mais il y trouva la plus aimable candeur, le deſir le plus vif de ſe ſervir mutuellement.

Ils lui parurent auſſi tendrement unis, que ſi le même ſang eût coulé dans leurs veines.

Le fils d'Aymon fut celui des Paladins qui s'empreſſa le plus à combler Roger de louanges & de careſſes ; non-ſeulement il avoit éprouvé lui-même la valeur de ce jeune guerrier, mais il connoiſſoit auſſi toute la généroſité de ſon ame ; & d'ailleurs il ſçavoit qu'il lui devoit la plus tendre reconnoiſſance. Il n'ignoroit pas que Roger avoit ſauvé ſon frère Richardet de la mort la plus cruelle, lorſque ce jeune fils d'Aymon avoit été ſurpris dans le lit de Fleur-d'Epine, qui lui pardonnoit bien tendrement alors de l'avoir trompée par ſa reſſemblance avec Bradamante. Renaud ſçavoit même que Roger avoit délivré ſes couſins, fils du Duc de Boves, des fers & de l'épée des Sarraſins & du perfide Mayençois Bertolas. Ces obligations faiſoient trop d'impreſſion ſur Renaud, pour qu'il ne ſentît pas le plus grand deſir de prouver à Roger la haute eſtime & la tendre amitié qu'il avoit pour lui. Le Paladin regrettoit même de n'avoir pas rempli plus tôt un devoir cher à ſon cœur ; mais alors ils étoient ſéparés par leurs différens ſervices auprès de Charles & d'Agramant ; &, Roger de plus s'étant fait Chrétien, tout ſe réuniſſoit pour attacher le cœur de Renaud.

Le prudent & ſaint Hermite voyoit avec une

grande ſatisfaction les careſſes & les honneurs que le fils d'Aymon ſe plaiſoit à rendre à Roger; il prit ſon tems avec eux,,&, les ſerrant entre ſes bras, il leur dit: Je vois avec attendriſſement quelle eſt déja votre union; il ne tiendra qu'à vous (& j'eſpère que vous vous rendrez ſans peine à mes vœux) de joindre les liens du ſang à ceux de la tendre amitié. C'eſt ainſi que des deux plus illuſtres races qui ſoient dans l'univers, on verra naître une poſtérité dont la gloire brillera comme le flambeau du jour, & durera tant que les ſphères céleſtes ſeront emportées dans l'eſpace, en roulant ſur leurs axes enflammés. Dieu m'inſpire pour vous le déclarer, dit alors l'Hermite d'un ton plus véhèment, & les yeux brillans d'un feu qui n'étoit plus d'un homme de ſon âge.

Ce que venoit de dire l'Hermite perſuada facilement à Renaud de promettre la main de ſa ſœur Bradamante à Roger. Roland & ſon couſin Olivier approuvèrent beaucoup cette alliance; ils ne doutèrent point qu'elle ne fût agréable à Charles, au Duc Aymon, & que toute la France ne ſe réunît pour obtenir leur conſentement. C'eſt ainſi qu'ils penſoient tous alors; mais ils ignoroient ce qui ſe paſſoit à la Cour de France. Le Duc Aymon, après avoir pris l'avis de Charlemagne, écoutoit les propoſitions que lui fai-

ſoit Conſtantin, Empereur de Grèce. Ce Prince lui demandoit Bradamante pour le Prince Léon ſon fils & ſon ſucceſſeur. Le jeune Léon s'étoit épris d'amour pour cette guerrière, ſur la réputation éclatante de ſa valeur & de ſa beauté. Le Duc Aymon cependant n'avoit rien voulu conclure ſans le conſentement du Paladin Renaud ſon fils aîné, dont il attendoit le retour; & Renaud, par ſes exploits & l'honneur qu'il faiſoit à ſa race, méritoit bien que le Duc ſon père lui donnât cette marque de conſidération; mais il ne doutoit pas que ſon fils ne fût ſenſible à l'honneur d'une ſi haute alliance: cependant le Paladin, porté par ſon propre cœur, preſſé par les inſtances du ſaint Hermite, & certain de l'approbation de Roland & de ceux qui ſe trouvoient préſens, venoit de promettre ſolemnellement ſa ſœur à Roger, ne pouvant ſoupçonner qu'une pareille alliance ne dût être chère à ſon père, comme elle le ſeroit à toute la France.

Tous ces guerriers reſtèrent encore deux jours avec le ſaint Hermite qu'ils aimoient & reſpectoient, & dont ils écoutoient avec tant de plaiſir les diſcours pleins d'onction, qu'ils ne penſoient pas à retourner à leur vaiſſeau, quoique le vent fût favorable; mais les mariniers les pressèrent tellement de partir, qu'ils prirent enfin congé de l'Hermite, quoiqu'ils regrettaſſent de s'en

ſéparer, & ſur-tout Roger qui venoit de paſſer avec lui tout le tems qu'il avoit été rélégué ſur cet écueil, & qui lui devoit d'avoir ouvert ſes yeux à la lumière.

Roland ſe fit un vrai plaiſir de remettre à Roger baliſarde, les armes d'Hector & le bon cheval Frontin, ſçachant que ce Chevalier avoit poſſédé ce cheval & ces armes. Le Comte d'Angers cependant avoit des droits plus légitimes encore ſur baliſarde, dont il avoit fait la conquête dans les jardins de la redoutable Falerine, au lieu que Roger n'avoit eu cette épée enchantée, que parce que Brunel l'avoit volée à Roland pour la lui donner avec Frontin ; mais Roland ne balança pas à la remettre à celui qui s'en ſervoit avec tant de gloire.

Les guerriers reçurent la bénédiction du ſaint vieillard & ſe rembarquèrent. Les rames s'élevèrent pour battre l'onde ; les voiles reçurent un vent favorable qui les gonfla. Ce vent fut ſi conſtant, & la mer ſi belle, que les Matelots n'imaginèrent pas de faire une ſeule prière juſqu'au port de Marſeille, où le navire entra promptement. Mais, puiſqu'ils y ſont arrivés à bon port, il eſt de mon devoir que j'y faſſe arriver auſſi le brave Duc Aſtolphe.

Le Prince d'Angleterre ayant appris le ſuccès de la ſanglante victoire de Roland, & la

mort de Gradaſſe & d'Agramant, vit que la France étoit pleinement tranquille contre les entrepriſes des Sarraſins; il ne penſa plus qu'à faire retourner dans ſes Etats le Roi de Nubie avec l'armée qu'il avoit amenée pour prendre Biſerte, & jugea que cette armée devoit reprendre le même chemin.

Dudon avoit déja fait rappeler en Afrique l'armée navale avec laquelle il avoit battu celle d'Agramant, & l'on vit un nouveau miracle. Dès que les Nubiens eurent mis pied à terre, tous les vaiſſeaux de cette belle flotte retournèrent tout-à-coup dans leur premier état de feuille; & le vent qui les éleva dans l'air les diſſipant au loin, les fit ſur le champ diſparoître. Aſtolphe remercia le Roi Senapes, de la puiſſante diverſion qu'il avoit faite en faveur de Charles, en venant lui-même à la tête de ſon armée. L'infanterie & la cavalerie Nubienne ſe mirent en marche, & Aſtolphe fit préſent à Senapes de l'outre dans laquelle le vent auſtral étoit renfermé. Il étoit très-important pour les Nubiens, que ce vent reſtât dans cette outre juſqu'à leur retour: Prenez-y bien garde, leur dit Aſtolphe; vous ſçavez que le fougueux vent du midi élève ſouvent des tourbillons de ſable juſqu'aux Cieux dans les déſerts arides que vous avez à repaſſer, & qu'alors, ſemblables aux vagues

de la mer, ils engloutiſſent tout ce qui ſe trouve expoſé ſous leur maſſe énorme; mais, dès que vous ſerez arrivés ſur vos foyers, ne manquez pas de lui rendre la liberté.

Nous liſons dans l'hiſtoire de ce tems, recueillie par le très-véridique Turpin, que dès que les Nubiens furent arrivés au pied du haut Atlas, les cavaliers de ce pays furent très étonnés de la culbute générale qu'ils firent tout-à-coup, & de ne ſe trouver plus que des gros cailloux entre les jambes, ce qui les obligea de retourner à pied chez eux comme ils en étoient partis. Mais il eſt tems de ramener notre bon Aſtolphe en France. Il donna promptement ſes ordres pour aſſurer à Charlemagne les conquêtes qu'il avoit faites en Afrique; il monta l'hypogriffe, & lui fit déployer ſes grandes ailes.

Aſtolphe du premier vol paſſa ſur la Sardaigne, du ſecond ſur la Corſe; & de-là, tournant un peu ſur la gauche, & fendant les airs pour la dernière fois, il deſcendit ſur le rivage de la belle & riche Provence : c'eſt-là que, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu de ſon bon ami S. Jean, il rendit la liberté pour toujours à l'hypogriffe. Ce Saint avoit eu, ſans doute, de bonnes raiſons pour défendre au Prince Aſtolphe d'éperonner plus long-tems ce bon animal, & de le traiter comme un cheval de poſte. Il le renvoya donc

avec ſa bride & ſa ſelle ; & l'hypogriffe, s'élevant au plus haut des airs, diſparut pour toujours. Aſtolphe même, n'ayant plus beſoin (apparemment) ni d'enchantemens ni de miracles, abandonna de même ſon merveilleux cor, qui ne rendoit plus aucun ſon depuis qu'il étoit entré dans le Paradis terreſtre.

Le Prince d'Angleterre mit pied à terre à Marſeille le même jour que Roland, Olivier & Renaud. Les Paladins avoient conduit avec eux le ſage Sobrin & le brave Roger ; ils euſſent été bien plus ſenſibles encore au bonheur de revoir leur patrie, s'ils n'avoient pas eu leur cher compagnon Brandimart à regretter ; mais leur victoire, & la mort d'Agramant & de Gradaſſe coûtoient trop cher à leur cœur. Charles ſçavoit déja que ſes ennemis n'étoient plus, & qu'il le devoit à ſon neveu Roland qui revenoit avec Sobrin & Roger : il avoit donné des larmes à la perte de Brandimart ; mais le bon Empereur ſentoit bien vivement le bonheur d'être délivré d'un poids qui depuis long-tems peſoit durement ſur ſes vieilles épaules, & qui les avoit tenues courbées avec peu d'eſpoir de les relever. Il crut ne pouvoir trop honorer ceux qu'il regardoit comme les plus fermes appuis du Saint Empire ; il convoqua la Chevalerie & la haute Baronnie Françoiſe pour aller au devant de ces guerriers

guerriers juſqu'aux bords de la Saone; lui-même ſortit des murs de Paris avec l'Impératrice, les plus nobles Dames de France, les Rois & les Ducs ſouverains attachés à ſa Cour.

Dès que Roland & ſes compagnons parurent, Charles courut au devant d'eux les bras ouverts: les parens, & les amis des Paladins, la nobleſſe & tout le peuple élevèrent juſqu'au Ciel les noms de Montgraine & de Clermont. Lorſque ces premiers mouvemens de tendreſſe & de joie furent un peu calmés, les trois Paladins préſentèrent Roger à Charlemagne: Voilà, lui dit Roland, le fils de ce brave Roger de Rizza que vous avez ſi tendrement aimé. La valeur de ce fils égale celle de ſon père, & ſouvent nos eſcadrons en déſordre par ſes coups, l'ont éprouvée.

Les deux belles guerrières Marphiſe & Bradamante s'avancèrent alors, & le frère & la ſœur ſe ſerrèrent bien tendrement dans leurs bras. Il eſt bien à préſumer que Bradamante en eût fait autant pour Roger, mais ſa modeſtie la retint: ſa rougeur, un regard bien tendre dédommagèrent l'Amant qui l'adoroit.

L'Empereur ayant fait remonter à cheval Roger, qui par reſpect en étoit deſcendu, le fit marcher à côté de lui. Ce grand Prince croyoit devoir rendre les plus grands honneurs à l'illuſtre frère de Marphiſe, ſur-tout depuis que les Pala-

dins l'avoient assuré qu'il avoit embrassé le Christianisme. Toute cette belle & noble troupe entra dans Paris en entourant les Paladins. Toutes les rues étoient tapissées de guirlandes de fleurs, de rameaux & de riches tapisseries ; leur chemin étoit jonché d'herbes odoriférantes ; & toutes les Dames & jeunes Demoiselles parées, & se tenant sur de riches balcons, faisoient pleuvoir sur leurs têtes des roses, des lauriers & des parfums exquis. Ils passèrent sous plusieurs arcs de triomphe élevés à leur gloire ; ils virent en différens endroits de vastes trophées : les uns représentoient l'assaut terrible des remparts de Biserte ; d'autres, l'embrasement de cette grande cité ; d'autres enfin, le sanglant combat de l'île de Lipadusc. On avoit élevé dans tous les carrefours des théâtres, où des Mimes exercés à représenter les Mystères retraçoient aux yeux les actes éclatans de tous ces guerriers ; quelques Poètes même, élevés sur des tribunes, chantoient des vers à leur louange ; & l'on voyoit écrit en lettres d'or sur le fronton de tous ces fragiles édifices, comme sur le frontispice élevé des temples : *Aux Libérateurs de l'Empire.*

Ce fut au son des trompettes, des clairons & de toutes sortes d'instrumens, ce fut au milieu des cris, des applaudissemens & des vœux de tous les Parisiens qui se pressoient sur leur passage,

que les guerriers montèrent dans le palais de l'Empereur. Les fêtes, les tournois, les bals, & tous les plaisirs réunis succédèrent au jour de cette entrée solemnelle.

Renaud, un des jours suivans, fit part à son père de la promesse qu'il avoit faite à Roger de lui donner sa sœur Bradamante; il lui dit qu'Olivier & Roland avoient été les témoins de sa promesse, & que ces illustres Paladins, leurs proches parens, avoient trouvé qu'il ne pouvoit faire un plus digne choix, & pour l'illustre naissance, & pour la brillante renommée.

Le Duc Aymon ne put écouter sans un secret dépit, que Renaud eût osé disposer de Bradamante sans l'avoir consulté : son dessein alors étoit de la marier au fils de Constantin, plutôt qu'à Roger qui non-seulement n'étoit pas né Roi, mais qui ne possédoit pas même la plus petite Souveraineté. Aymon lui rendoit justice sur sa valeur ; mais le vieux Duc préféroit la puissance & les richesses du jeune Léon, aux vertus sublimes de Roger. Son épouse Béatrix blâma Renaud bien plus vivement encore, & s'opposa d'une façon décidée au mariage que son fils avoit arrêté; elle s'emporta même jusqu'à lui reprocher son arrogance d'avoir osé disposer seul de sa fille qu'elle vouloit faire Impétratrice d'Orient; mais Renaud ne voulut jamais se plier à

ſa volonté, la parole qu'il avoit donné lui paroiſſant trop ſacrée pour y manquer.

Béatrix, qui croyoit que Bradamante ne pouvoit avoir d'autre volonté que la ſienne, s'imagina que ſa fille lui diroit qu'elle aimeroit mieux être morte que d'épouſer un auſſi pauvre Chevalier; qu'elle tiendroit ferme contre Renaud, & qu'elle ne ſe laiſſeroit jamais contraindre à donner la main à Roger.... Béatrix en vint même au point de déclarer à Bradamante qu'elle la renonceroit pour être ſa fille, ſi ſa foibleſſe pour le deſſein de Renaud lui faiſoit former une pareille alliance.

Bradamante reſta muette en écoutant ſa mère; elle étoit ſi pénétrée de reſpect pour elle, qu'elle n'oſa lui rien repréſenter; mais, ne pouvant ſupporter la ſeule idée de parler contre ſes ſentimens ſecrets, l'amour & l'obéiſſance filiale retinrent tout-à-coup ſur ſes lèvres tout ce qu'elle auroit pu lui répondre en ce cruel moment. Elle n'exprima donc rien de tout ce qui l'agitoit, que par de profonds ſoupirs; mais dès qu'elle fut ſeule, donnant un libre cours à ſa douleur, des torrens de larmes couvrirent ſes belles joues; une eſpèce de déſeſpoir y ſuccéda; & ce fut en meurtriſſant ſon beau ſein, en briſant, même en arrachant ſes cheveux, qu'elle proféra ces triſtes mots: Malheureuſe que je ſuis! s'écria-t-elle,

aurai-je donc la coupable audace de réſiſter à la volonté de celle qui doit avoir un pouvoir abſolu ſur la mienne ? Quel eſt le crime plus grave pour une fille vertueuſe, que celui de ſe choiſir un époux contre le choix de ceux dont elle tient le jour ? Mais, hélas ! ô mon cher Roger ! comment pourrois-je me ſoumettre à prononcer d'autres vœux que pour toi ? Me livrerois-je donc lâchement à de nouvelles eſpérances, à quelqu'autre amour ? Non, la raiſon ne te bannira jamais de mon cœur ; l'amour ſe rend le maître de tous mes ſens, de toutes mes penſées ; il bannit cette raiſon cruelle qui veut me forcer à renoncer à toi : non, je ne peux ni dire, ni faire que ce qu'une paſſion auſſi légitime m'inſpire. Oui, je l'avoue, je ſuis la fille d'Aymon & de Béatrix ; je ſçais tout ce que je leur dois ; mais, hélas ! je ſuis l'eſclave de l'amour : mes proches auront pitié de moi ; ſi je m'écarte de ma ſoumiſſion pour eux, ils me le pardonneront. Et toi, cruel amour !... ſi j'oſois t'offenſer, je ſçais trop que tu ne pardonnes jamais ; les plus affreux tourmens & la mort ſerviroient bientôt ta vengeance. Quoi ! je ſuis prête à perdre ma plus douce eſpérance, & le fruit de tout ce que j'ai fait pour ſoumettre Roger au joug de la foi ; &, dans le moment où je croyois m'être aſſurée de lui pour toujours, il faudra que j'y renonce moi-

même ! J'aurai fait comme l'abeille qui forme laborieuſement un miel dont on la prive ! Non, non, je mourrai mille fois, plutôt que d'avoir un autre époux que Roger.

La douleur & le dépit emportant alors Bradamante, elle ne put s'empêcher d'ajouter : Si je n'obéis pas à mon père & à ma mère, j'obéirai du moins à mon frère, dont les années n'ont pas affoibli la raiſon. Renaud veut que j'accompliſſe ce qu'il a promis à Roger ; Roland penſe de même ; & j'ai pour moi les plus célèbres Chevaliers de la terre, & devant leſquels tous les autres doivent trembler. Ces deux chefs de la Maiſon de Clermont n'en font-ils pas toute la gloire ? Pourquoi, pourquoi le Duc Aymon diſpoſeroit-il plutôt qu'eux de ma main ? Rien n'eſt encore arrêté, nul engagement ne le lie avec le Prince Grec, & je ſuis promiſe ſolemnellement à Roger.

Si Bradamante étoit vivement agitée par la douleur & le dépit que lui cauſoit ſa ſituation cruelle, le malheureux Roger ne l'étoit pas moins. Quoique le projet de marier Bradamante avec le Prince de Grèce ne fût pas encore public, il étoit aſſez répandu déja pour être parvenu juſqu'à lui. Roger ne put s'en prendre qu'à ſa mauvaiſe fortune ; il ne pouvoit offrir un trône à la fille du Duc Aymon ; il ſentoit bien dou-

loureuſement que cette ſeule raiſon s'oppoſoit à ſon bonheur; mais ſi cette aveugle déeſſe, qui prodigue ſouvent ſes dons à ceux qui les méritent le moins, s'étoit montrée juſqu'alors auſſi cruelle pour lui, la nature l'en avoit bien dédommagé par ſes dons les plus précieux. Il réuniſſoit aux charmes de la figure, l'ame la plus noble & le courage le plus généreux; ſon eſprit étoit aimable & cultivé; rien ne pouvoit réſiſter à ſa force & à ſon adreſſe quand il avoit les armes à la main. Malheureuſement, les ames vulgaires accordent bien moins de prix à ces qualités perſonnelles & à ces dons ſi rares, qu'aux richeſſes qu'elles envient & qui les éblouiſſent. Cependant il faut excepter du nombre de ceux qu'elles ſéduiſent & qu'elles corrompent, les ames privilégiées auxquelles les Rois, les Papes & les Empereurs doivent leur élection; mais les dons qu'elles ont reçus du Ciel ſont des graces qu'il n'accorde qu'au plus petit nombre.

Je dis donc, pour m'expliquer encore mieux, que le commun des hommes n'a d'égards que pour la puiſſance & les richeſſes, & qu'il ſacrifie tout à ces deux idoles, dont les bienfaits allument ſes deſirs: toutes les qualités, tous les dons, toutes les vertus perſonnelles ne ſont rien pour ceux qu'elles humilient, & qui ſentent qu'ils n'y peuvent prétendre; ils eſpèrent les richeſſes &

les grandeurs, parce qu'ils les voient ſouvent prodiguées aux hommes les plus vils par le cœur: elles peuvent leur devenir utiles; & c'eſt par ce retour ſur eux-mêmes, que les vertus les plus pures & les plus éclatantes ont ſi peu de pouvoir ſur eux.

Roger ſe diſoit quelquefois : Puiſqu'Aymon veut que ſa fille ſoit Impératrice, qu'il retarde du moins d'une année le traité qu'il eſt près de conclure avec Conſtantin & ſon fils. Non, je ne déſeſpère pas de réuſſir, avant ce temps expiré d'un an, de leur enlever leur Empire; & l'ambition d'Aymon ſera ſatisfaite, puiſqu'alors je ſerai digne à ſes yeux de devenir ſon gendre. Mais, s'il veut unir dès ce moment ſa fille au Prince de Grèce, s'il n'a pas égard à la promeſſe que Renaud & Roland m'ont faite en préſence du ſaint vieillard, d'Olivier & de Sobrin, que ferai-je?... Souffrirai-je un affront auſſi cruel & qui m'arracheroit la vie? Ah! perdons-la mille fois, plutôt que d'éprouver une pareille injure. Mais, que dis-je?... hélas!... ce ſera donc au père de Bradamante que je porterai mes coups!... Ah! j'ignore moi-même, dans le trouble où je ſuis, quel eſt le parti le plus ſage que je puiſſe prendre. Je ſuppoſe que je me venge de l'injuſte Aymon & des ſiens, en leur donnant la mort, n'en ſerai-je pas mille fois plus malheureux encore?...

Mon desir le plus ardent, mes soins les plus empressés & les plus tendres n'ont-ils pas toujours été de réussir à plaire à Bradamante? & ne deviendrois-je pas pour elle un objet d'horreur, si j'étois couvert du sang de son père? ne lui donnerois-je pas un juste sujet de me détester? oserois-je encore alors espérer sa main?... Ah Dieu! que puis-je donc faire? Dois-je souffrir cet affront sanglant?... Non, je sens que je ne le peux.... j'aimerois mieux perdre la vie. Mais la perdrois-je sans me venger?... Ah! périsse plutôt mille fois ce Léon qui vient pour rompre une chaîne que le Ciel a formée, & qu'Aymon même soit entraîné dans sa chute?... J'en frémis; mais je prévois qu'Hélène ne coûta pas plus de sang aux Troyens, & que Proserpine ne fut pas plus fatale à Pirithoüs, que Bradamante le sera pour son père & pour celui dont il veut faire son gendre.

Et toi, cher objet d'un amour si fidèle, ah, Bradamante! pourras-tu donc obéir à ton père en quittant ton Roger pour ce Grec?... Ce père injuste te déterminera-t-il à m'abandonner, quoique tes frères soient pour moi? Je ne peux penser sans frémir qu'une lâche obéissance pour Aymon, ou que le desir d'avoir un Empereur pour époux plutôt qu'un simple Chevalier, puisse te porter à rompre tes premiers sermens. Non, je ne peux le croire, & ton ame est trop élevée pour être

ſéduite par la pompe faſtueuſe dont le trône des Céſars eſt entouré. Oui, chère ame de ma vie, tu ſçauras réſiſter à ton père, tu ſçauras dédaigner un Empire, pour conſerver la foi que tu m'as jurée ſi tendrement....

C'eſt ainſi que parloit ſouvent Roger, & ſon cœur oppreſſé lui faiſoit élever ſes plaintes & ſa voix aſſez haut pour qu'on pût les entendre: elles étoient ſi touchantes, que quelques perſonnes affidées firent paſſer juſqu'à Bradamante les expreſſions du déſeſpoir de ſon Amant. Hélas! elle le partageoit bien cruellement avec lui; mais ce rapport fidèle vint y mettre le comble. Il étoit affreux pour cette Amante, que Roger pût la ſoupçonner d'avoir jamais eu l'idée de lui préférer le Prince Grec; elle ne put réſiſter au deſir de bannir à jamais de l'ame de Roger un ſoupçon qui l'offenſoit; &, choiſiſſant la plus attachée des femmes qui la ſervoient: Vas, cours, lui dit-elle, & dis à Roger ces propres mots:

Ah! Roger, crois que rien ne peut ébranler un cœur qui t'adore, & crois que juſqu'à la mort, qu'au-delà même du trépas, ta Bradamante te ſera fidelle. Que l'amour faſſe mon bonheur ou ma peine, que la fortune me favoriſe ou m'abaiſſe au dernier degré de ſa roue, crois que mon ame aura la ſtabilité d'un rocher, & que la crainte ni l'eſpérance, les faveurs ou les injures

du ſort ne l'ébranleront jamais. Le ciſeau de plomb pourra trancher le diamant, avant que la fortune ou quelque nouvel amour donne atteinte à ma fidélité pour toi. Le torrent remontera vers la cîme élevée de la montagne, avant qu'une ſeule de mes penſées ſoit pour un autre que mon Amant. C'eſt à toi ſeul, Roger, que j'ai donné le plus ſouverain empire ſur mon cœur: il eſt à toi .... jamais un ſujet ne fut plus attaché, plus ſoumis à ſon maître. Tu n'as beſoin d'aucun autre ſecours, tu ſeras toujours aſſez fort pour que rien ne puiſſe t'arracher un empire qu'il me fut ſi doux de te donner; je ſçaurai combattre la première pour te le conſerver: il n'eſt aucun aſſaut auquel je ne me ſente le courage de réſiſter: je mépriſe celui des richeſſes; pourroient-elles ébranler un inſtant une ame généreuſe? Les couronnes, l'Empire, les honneurs, n'éblouiſſent que les yeux du vulgaire; & la beauté d'Adonis & d'Endymion ne pourroient faire une nouvelle impreſſion ſur moi. Ah! ne crains pas, cher Roger, que ton portrait charmant ne ſoit pas ſans ceſſe préſent à mon idée; il eſt à jamais gravé tout ſeul en mon ame: crois que mon cœur eſt incapable d'une honteuſe foibleſſe; tel que le jaſpe ou la cornaline, l'amour le briſeroit plutôt en éclats, que de pouvoir l'empreindre d'une autre image que de la tienne; & les épreuves

cruelles que ce cœur n'a que trop ſouvent éprouvées, te doivent bien aſſurer qu'il n'en eſt aucune à laquelle il ne puiſſe réſiſter.

Bradamante joignit encore à ces promeſſes ſi propres à raſſurer Roger, mille ſermens ſacrés, mille aſſurances ſi tendres, qu'une ſeule eût ſuffi pour lui rendre la vie & l'eſpérance. Mais, hélas! cette eſpérance devoit encore être long-tems malheureuſe, & de nouvelles traverſes ſe préparoient contre cette union ſi deſirée: elle leur fit entrevoir une fin heureuſe à leurs malheurs; mais elle étoit ſemblable à celle d'un navigateur qui voit, après un long voyage, le port qui va le recevoir & le rendre à ſes foyers, ſans penſer au vent furieux qui va l'en repouſſer & le reporter au loin ſur une mer irritée.

Bradamante, ſans ceſſe occupée de ſon amour, veut faire même plus qu'elle ne promet à Roger: il remplit ſon cœur d'un courage plus ardent encore; il la porte à braver tout ce qui peut intimider une jeune perſonne de ſon âge. Elle va trouver Charlemagne; elle embraſſe ſes genoux, & lui dit: Seigneur, ſi mes ſervices ont pu vous être utiles & agréables, je vous conjure de m'accorder un don; mais j'oſe, avant de m'expliquer, vous demander votre parole royale, que je ne ſerai pas refuſée; & vous devez croire que votre nièce ne vous demandera rien d'injuſte &

qui ne ſoit digne de vous .... Ma chère fille, lui répondit Charles, vos vertus éclatantes & vos ſervices méritent tout d'un Empereur & d'un oncle qui vous eſtime & qui vous aime; je vous accorde ce don, dût-il être celui de la moitié de mes Etats .... Tout ce que je vous demande, Seigneur, c'eſt de ne pas permettre qu'on puiſſe me donner un époux qui ne me ſoit égal en courage; &, les armes à la main, je demande que celui qu'on me préſentera s'éprouve auparavant contre moi; qu'il ne reçoive ma main que lorſqu'il m'aura vaincue; & que ſi je ne deviens pas ſa conquête, il aille loin de moi porter des vœux pour leſquels je ne pourrois avoir que du mépris.

Charles lui dit: Ma chère nièce, cette demande eſt bien digne de vous; je n'en attendois pas moins de l'élévation de votre ame: ſoyez tranquille, & je vous réponds de tout ce que vous deſirez.

La demande de Bradamante & la promeſſe de Charles ne purent demeurer aſſez ſecrètes pour n'être pas divulguées; &, dès le même jour, les deux vieux époux, Aymon & Béatrix en furent informés. L'audace de leur fille leur parut extrême: ils connurent bien qu'elle cherchoit à ſe défendre de donner la main à Léon, & qu'elle n'aſpiroit qu'à ſe laiſſer vaincre par Roger; &, pour éviter qu'elle ne trouvât encore quelque

nouveau moyen de ſe ſouſtraire à leur puiſſance, ils la firent enlever en ſecret, & l'envoyèrent en exil à Rochefort. Cette place étoit alors une forte citadelle aſſiſe ſur les bords de la mer, entre Perpignan & Carcaſſonne: Charles depuis peu l'avoit donnée au Duc Aymon; & c'eſt-là que ce père irrité fit conduire Bradamante, pour être plus à portée de l'envoyer dans la Grèce, pour lui faire oublier Roger, & la forcer d'accepter enfin le Prince Léon pour ſon époux. La belle guerrière, auſſi modeſte que brave, reſpecta les ordres de ſon père; & quoiqu'elle n'eût point de gardes, & qu'il lui fût libre d'entrer ou de ſortir, elle ne rompit point les arrêts que ſon père lui avoit impoſés; mais elle prit plus fortement encore la réſolution de tout ſouffrir, & même de perdre la vie plutôt que de renoncer à ſon amour.

Renaud fut indigné de l'eſpèce d'enlèvement de ſa ſœur; il vit que ſon père Aymon ne l'avoit fait conduire à Rochefort, que pour l'empêcher de tenir la parole ſacrée qu'il avoit donnée à Roger; il ne put s'empêcher de lui faire les reproches les plus vifs, & même aſſez peu reſpectueux pour un fils; mais Aymon n'en fut point ému. Ce vieux père avoit pris ſon parti de n'écouter perſonne, & de diſpoſer à ſon gré de la main de Bradamante. Roger, informé de

tout ce qui ſe paſſoit, craignit que celle qu'il aimoit ne fût tôt ou tard la victime de l'entêtement de ſon père; il vit bien que la mort de Léon pouvoit ſeule affranchir Bradamante de cette injuſte perſécution. Roger prend le parti, ſans en parler à perſonne, d'aller attaquer Conſtantin & Léon ; de le mettre promptement à portée d'obtenir les honneurs de l'apothéoſe, & de changer ſon ſurnom d'*Auguſtus* pour celui de *Divus*. Son cœur audacieux lui fit voir comme un projet ordinaire & facile, celui d'arracher l'Empire & la vie aux deux Princes de la Grèce.

Roger ſe couvrit des célèbres armes d'Hector, qu'il avoit conquiſes ſur Mandricard ; mais il changea le cimier de ſon caſque, la deviſe de ſon bouclier & ſa cotte d'armes ordinaire ; il ne voulut point que l'aigle éclatante annonçât un deſcendant du Prince Troyen : une licorne blanche comme la neige, la remplaça ſur ſon bouclier. Il monta ſur Frontin, ſuivi ſeulement de deux braves & fidèles écuyers, auxquels il avoit expreſſément recommandé de ne rien dire qui pût le faire connoître. Il paſſa la Meuſe, le Rhin; il traverſa l'Autriche, la Hongrie; &, ſuivant la rive droite du Danube, il arriva près de Belgrade, dans la partie où la Save ſe jette dans le Danube. Il vit ſur les bords de ce fleuve une grande armée qui formoit un camp très-

étendu. Le pavillon ſurmonté de la bannière impériale fit connoître à Roger que Conſtantin commandoit cette armée. En effet, les Bulgares s'étant emparés de Belgrade, l'Empereur d'Orient avoit raſſemblé toutes ſes forces, &, ſuivi du Prince Léon, il formoit le ſiège de cette ville importante qu'il vouloit reprendre ſur eux.

Une partie de l'armée des Bulgares occupoit la ville pour la défendre, & le reſte formoit un camp depuis la deſcente de la montagne juſqu'à la Save. Les deux armées oppoſées bordoient cette rivière, où la cavalerie des deux partis faiſoit abreuver également ſes chevaux. L'une & l'autre cherchoient à s'inquiéter. Les Grecs faiſoient tous leurs efforts pour jeter des ponts, & les Bulgares en faiſoient de même pour les en empêcher. Au moment où Roger arriva, il vit qu'une eſcarmouche très-vive ſe paſſoit entre les deux armées. Les Grecs, très-ſupérieurs en nombre, avoient fait ſemblant de ſe préparer à forcer le paſſage de la Save; ils préſentoient des ponts & des bateaux pleins de gens armés. Pendant cette feinte, Léon avoit remonté la Save, avoit jeté des ponts; & ce Prince, à la tête de vingt mille Grecs, étoit paſſé de l'autre côté de la rivière : faiſant alors un long circuit, il étoit venu pour attaquer en flanc les Bulgares,

&

& porter le déſordre dans leurs rangs. L'empereur, voyant l'attaque de ſon fils commencée, profita de cette diverſion; & faiſant jeter des pontons & des bateaux, il paſſa la Save à la tête du reſte de ſon armée.

Vatran, Roi des Bulgares, & Prince auſſi prudent que brave, faiſoit tous ſes efforts pour ſoutenir cette attaque imprévue, & remédier au déſordre qu'il voyoit déja dans ſon armée. Léon trouvant le moment de le ſurprendre, le ſaiſit d'un bras nerveux, & le fit tomber entre les pieds des chevaux : il ſe releva pour ſe défendre, & ce fut en vain qu'on lui demanda de rendre ſon épée; mais il fut bientôt percé de mille coups. Dès que les Bulgares eurent vu tomber leur brave Souverain, ils prirent la fuite. Roger, ſe livrant à la haine qu'il portoit aux Princes Grecs, prit ce tems pour ſecourir leurs ennemis effrayés : il pouſſe à toute bride le léger Frontin; il atteint la tête des fuyards, il les arrête, les ramène au combat; &, baiſſant ſa lance, il vient fondre ſur les Grecs avec un air ſi terrible, qu'il eût fait trembler juſqu'aux habitans de l'Olympe.

Un neveu de Conſtantin, Prince auſſi cher à cet Empereur que s'il eût été ſon propre fils, étoit en avant des premiers eſcadrons Grecs,

portant un riche panache or & pourpre ſur ſon caſque, & couvert d'armes brillantes : Roger l'attaque, perce ſon bouclier, ſa cuiraſſe, & le fer enſanglanté de ſa lance paroît en entier au-delà de ſon corps ; il tire auſſi-tôt la redoutable baliſarde, & bientôt les têtes, les bras & des buſtes entiers volent & tombent autour de lui. Les Grecs s'épouvantent en voyant ces coups horribles ; ils les évitent ; aucun d'eux n'oſe tenir contre Roger. La face du combat change bientôt ; & les Bulgares qui venoient de fuir devant les Grecs, les pourſuivent à leur tour. L'épouvante ſe met juſques dans les eſcadrons qui n'avoient pas encore chargé ; les étendards ſe diſperſent dans la plaine, & la déroute eſt déja preſque générale. Léon étoit alors ſur un tertre élevé ; ſurpris de voir l'armée des Grecs s'enfuir épouvantée, il jette les yeux de tous côtés pour connoître la cauſe d'une déroute qui l'accable de douleur ; il apperçoit enfin que c'eſt un ſeul Chevalier qui fait fuir aux Grecs les coups redoutables qu'il porte ſans ceſſe ; &, quoique Léon ſoit irrité des ſecours que ce Chevalier donne à ſes ennemis, il ne peut s'empêcher d'admirer ſa valeur. Il connoît bien à la forme, comme à la richeſſe de ſes armes, que ce ne peut être un Cavalier Bulgare ; il croit plutôt qu'un Ange

exterminateur vient au ſecours des ennemis, pour punir les Grecs des crimes depuis long-tems accumulés ſur leurs têtes.

Léon étoit doué du cœur le plus ſenſible & le plus généreux; loin d'être irrité contre un ennemi dont le courage éclatant devenoit ſi nuiſible à ſes troupes, il ſe prit d'admiration & d'un ſi vif intérêt pour lui, qu'il n'eût pu voir qu'avec regret qu'il eût été bleſſé; il eût même plutôt ſoutenu la vue de ſes ſujets maſſacrés, que de voir tomber une tête qui dans ce moment lui devenoit ſi chère. Les coups que le Chevalier continuoit à porter ſans ceſſe, ne pouvoient même éteindre ce ſentiment.

C'eſt ainſi qu'un jeune enfant, après avoir reçu quelques coups de ſa mère irritée, ne cherche qu'à les éviter : mais il ne court point à ſon père, à ſa grande ſœur pour implorer leur ſecours; il retourne à celle qui lui donna le jour, il embraſſe ſes genoux, & ſes yeux pleins de larmes ne s'élèvent que pour en obtenir une careſſe. De même les premiers eſcadrons que Roger a défaits, ceux qu'il menace encore, ne peuvent exciter la haine de Léon; & les actes éclatans qu'il voit faire à ce jeune héros ne font qu'animer encore la tendre affection qu'il ſe ſent pour lui. J'avoue que dans ce moment je me ſens moi-même touché pour Léon, puiſque c'eſt lorſque ce jeune Prince

admire le plus Roger, & qu'il cède à la douce ſympathie qui l'attire, que le terrible Roger pourſuit le plus vivement ſa victoire, cherche Léon, & deſire lui donner la mort. Mais Léon qui croit s'en appercevoir, eſt aſſez prudent (quoique bien brave) pour ne pas en venir aux mains avec un guerrier qu'il deſire avoir un jour pour ami ; cependant, pour remédier à la défaite entière de ſon armée, il envoie vîte un aide-de-camp à l'Empereur ſon père, pour le conjurer de repaſſer promptement la Save, de peur qu'il ne ſoit coupé dans ſa retraite ; & lui-même, retournant alors vers le pont éloigné qu'il avoit fait jeter, il ſe retira dans le même camp qu'il occupoit la veille.

La campagne du côté de Belgrade, reſta jonchée d'une multitude de Grecs péris en cette affaire. Il en ſeroit reſté ſans doute un bien plus grand nombre, ſi la Save n'eût bientôt ſéparé les deux armées ; mais pluſieurs de ceux qui s'enfuyoient tombèrent des ponts qui s'étoient engorgés, & périrent ſous les eaux ; quelques autres, bien montés, gagnèrent & passèrent au gué ; mais les Bulgares amenèrent un aſſez grand nombre de priſonniers dans Belgrade.

Cette journée, dans laquelle les Bulgares avoient perdu leur Roi Vatran, & dans laquelle ils euſſent été entièrement défaits ſans Roger,

étant finie, les vainqueurs ſe réunirent près du Chevalier qu'ils ne pouvoient encore connoître que ſous le nom du Chevalier à la licorne; ils l'entourèrent, ils applaudirent à ſa valeur, l'exaltant d'une commune voix, comme un héros auquel ils devoient leur ſalut & la victoire. L'un embraſſoit ſes genoux, l'autre lui baiſoit la main; les gens de pied baiſoient juſqu'à ſes étriers; ceux qui pouvoient le toucher croyoient avoir touché un Ange conſervateur, & tous généralement le conjuroient à grands cris d'être déſormais leur Roi, leur Général & leur guide. Mais Roger leur répondit qu'il ne pouvoit accepter le ſceptre ni le commandement, & qu'il n'entreroit pas même dans Belgrade, juſqu'à ce qu'il eût terminé cette guerre par la mort de Léon; il ajouta qu'il alloit le ſuivre, & qu'ayant fait pluſieurs milliers de milles à deſſein de mourir ou d'arracher la vie à ce Prince, il alloit le pourſuivre; & ſur le champ, n'appelant pas même un de ſes Ecuyers, il courut au pont par lequel Léon s'étoit retiré.

Léon avoit fait ſa retraite trop promptement pour n'avoir pas précédé Roger de pluſieurs heures; il avoit trouvé le paſſage libre; mais, faiſant rompre le pont, il fit en même tems embraſer tous les bateaux. Roger n'arriva ſur le bord du fleuve qu'à l'entrée de la nuit; &, trouvant

alors le paſſage impraticable, il chercha de tous côtés où pouvoir la paſſer à couvert. Quoique la lune l'éclairât, il marcha long-tems ſans pouvoir trouver aucun aſyle : ce ne fut qu'à l'aube du jour qu'il découvrit à main gauche une petite ville vers laquelle il ſe porta, bien moins encore pour y prendre quelque repos, que pour y laiſſer remettre Frontin de l'exceſſive fatigue que ce bon cheval avoit eſſuyée.

Ungiard, ſujet fidèle & fort aimé de Conſtantin, étoit Seigneur de cette petite ville; il avoit, ſelon les précautions ordinaires de la guerre, raſſemblé dans ſa place un aſſez grand nombre d'infanterie pour la défendre, & de cavalerie pour l'envoyer en partis enlever ou détruire les convois des ennemis. Roger ignoroit toutes ces circonſtances; & ne trouvant aucun lieu de repos plus commode que cette petite ville, il avoit cru ne pouvoir mieux faire que de s'y arrêter.

Le haſard conduiſit le ſoir, dans la même auberge où Roger s'étoit rendu, le Capitaine d'une troupe de la Romanie, qui s'étoit retiré de la bataille que les Grecs avoient perdue, lorſque Roger s'étoit mis à la tête des Bulgares. Ce Capitaine, échappé de la déroute générale, frémiſſoit encore des périls qu'il avoit courus : le terrible Chevalier de

la licorne étoit ſans ceſſe préſent à ſon ſouvenir; il trembloit comme un homme qui croyoit en être pourſuivi. Cet Officier reconnut ſans peine ce guerrier redoutable à la deviſe de ſon bouclier; &, voyant preſque ſans défenſe celui dont il avoit fui les coups, il courut au palais d'Ungiard, & le fit prier de lui donner une audience ſecrette. Mais, mon uſage n'étant pas de vous prévenir, ce ne ſera que dans le Chant ſuivant que je vous rendrai compte du rapport que lui fit ce Capitaine Grec.

CHANT XLV.

L'HOMME qui ſe croit ſtable ſur le faîte de la roue d'une Déeſſe aveugle, eſt ſouvent bien près d'en être précipité : ſa chute, rapide & cruelle, abaiſſe ſa tête altière juſqu'aux derniers degrés de ce cercle qu'il voyoit de ſi loin ſous ſes pieds. C'eſt ainſi que Polycrate, le riche Roi de Lydie & le célèbre tyran de la Sicile, tombèrent du ſommet de la puiſſance & des grandeurs, dans la misère extrême & dans l'obſcurité. Quelquefois on admire au contraire avec quelle célérité celui qui ſembloit anéanti dans la pouſſière, ſe relève pour remonter juſqu'à la place où ſes regards n'oſoient pas s'élever. La même tête appeſantie & courbée ſous les fers, donne bientôt des loix à l'univers : Servius, Marius, & Ventidius, en donnèrent un exemple mémorable aux Romains, & Louis XII vient de le donner à notre ſiècle. Cet aimable & brave Duc d'Orléans, ce père de ſon peuple, dont le fils de mon auguſte Maître eſt le gendre, fut pris & couvert de fers dans la fatale journée de Saint-Aubin; cette tête, ſi digne de commander à la France, fut prête à tomber ſur un échafaud,

Le célèbre Mathias Corvin courut plus d'une fois les mêmes périls; cependant le premier monta sur le plus beau trône de l'univers; le second vit les fiers & belliqueux Hongrois élever avec leurs bras la couronne qui lui ceignit la tête. Une infinité d'évenemens semblables rempliſſent les faſtes de l'univers. Les malheurs ſuivent de près les faveurs de la fortune, & c'eſt ainſi qu'un bien ineſpéré nous tire de l'état le plus malheureux. L'eſprit le plus philoſophe, l'ame la plus forte & la plus éclairée, doivent donc ſe préparer à tout, ne point s'enivrer de leur bonheur, s'attendre que peut-être ne leur reſtera-t-il que les épines, des roſes de la félicité: le ſage de même ne doit point ſe laiſſer abattre par l'adverſité; le peu de ſtabilité de la roue d'une Déeſſe aveugle & légère, ramène preſque également ce qui cauſe l'infortune ou le bonheur des mortels.

Roger, après la victoire qu'il avoit remportée ſur Conſtantin & ſon fils, préſumoit ſi fort que tout céderoit à ſon courage, & que ſes grands projets réuſſiroient, qu'il s'étoit expoſé tout ſeul au milieu de ſes ennemis, & qu'il croyoit que ſon bras ſuffiroit pour renverſer les eſcadrons & les cohortes Grecques, & pour donner la mort à Conſtantin & Léon, fuſſent-ils défendus par plus de cent de leurs plus braves guerriers; mais celle

qui ſe plaît à confondre nos projets & notre eſpoir, ſe préparoit à lui porter ſes coups, & ſe ſervit du même Capitaine Grec qu'il avoit fait fuir, pour l'accabler de honte, d'infortune, & pour le faire déchoir de ſes grandes eſpérances. Ce Capitaine avertit Ungiard, que ce même guerrier, qui, le jour précédent, avoit mis l'armée de Conſtantin en déroute, étoit venu de lui-même ſe livrer entre ſes mains; qu'il étoit couché dans la ville; & qu'en le faiſant priſonnier, il livreroit les Bulgares au joug que Conſtantin voudroit leur impoſer.

Ungiard, qui ſavoit par un grand nombre de fuyards (qui, trouvant le pont rompu, s'étoient réfugiés dans la ville) qu'un ſeul Chevalier avoit détruit une partie de l'armée Grecque & mis l'autre en fuite, fut très-aiſe d'apprendre que ce Chevalier avoit eu l'imprudence de venir ſe jeter de lui-même dans ſes filets: il attendit que le ſommeil eût fermé ſes yeux; &, raſſemblant ceux qu'il croyoit les plus intelligens & les plus forts, il ſurprit Roger dans ſon lit, & s'en empara ſans peine; le bouclier du guerrier ſuffit pour trouver qu'il ne ſe trompoit point. Roger étoit nu; que pouvoit-il faire pour ſe défendre? Il fut pris & chargé de fers. Ungiard, plein de joie de l'avoir en ſa puiſſance, le retint priſonnier dans la ville de Novigrade, & dépêcha

ſur le champ un courier à Conſtantin, pour lui faire part de cette nouvelle. L'Empereur d'Orient avoit, dès la nuit ſuivante de la déroute de ſon armée, levé ſon camp de devant Belgrade, & s'étoit retiré ſous les murs de la ville de Beltech, dont Androphile, père du guerrier que Roger avoit fait tomber le premier ſous ſes coups, étoit Seigneur. Conſtantin s'occupoit alors à faire réparer les remparts & à faire terraſſer les portes de cette ville, qu'il craignoit que les Bulgares ne vinſſent attaquer; il trembloit que le guerrier qu'il avoit vu combattre pour eux, ne redoublât leur audace; mais, dès qu'il ſçut que celui qu'il redoutoit étoit priſonnier, ſon cœur nagea dans la joie : il ne douta plus de la priſe de Belgrade, & dit, d'un air ſatisfait, que les Bulgares, privés de leur défenſeur, tomberoient bientôt ſous ſa puiſſance. Léon ſentit une joie plus vive encore que celle de ſon père; non-ſeulement il comptoit dès-lors ſur la priſe de Belgrade & ſur la conquête de toute cette frontière, mais il eſpéroit acquérir l'amitié de ce guerrier, dont il avoit admiré la valeur; il croyoit, à force d'honneurs & de bienfaits, l'attacher à ſon ſervice, & ne plus porter envie à Charlemagne d'être ſervi par ſes deux célèbres neveux, Roland & Renaud, lorſqu'il auroit un pareil guerrier pour compagnon. Théodora,

ſœur de Conſtantin, & mère du malheureux guerrier que Roger avoit percé d'outre en outre d'un coup de lance, étoit agitée par un deſir bien différent. Théodora ſe jette aux pieds de ſon frère, & débute, pour l'attendrir, par verſer un torrent de larmes: Non, Seigneur, lui dit-elle, je ne me lèverai point de vos genoux, que vous ne m'accordiez de pouvoir venger la mort de mon fils ſur le barbare que vous tenez dans vos fers. Mon fils étoit votre neveu ; ſa tendreſſe pour vous, ſes ſervices, doivent vous animer de la même haine qui me tranſporte; & vous ne pouvez me refuſer ſon meurtrier, pour exercer ſur lui ma vengeance. Voyez vous-même que le Ciel ſemble le livrer à nos coups ; il faut qu'il l'ait conduit comme un oiſeau vorace dans nos filets, pour que mon fils, précipité par ſa main cruelle ſur le noir rivage, ne reſte pas ſans être vengé. Donnez-moi ce priſonnier, Seigneur ; c'eſt à ma main à punir elle-même ce qu'une mère peut éprouver de plus cruel. Théodora fait ſi bien par ſes cris, par ſes larmes, & par ſon obſtination à ſerrer les genoux de ſon frère, ſans ſouffrir qu'on la relève, que Conſtantin eſt à la fin forcé de lui promettre tout ce qu'elle deſire, & même de commander qu'on aille chercher le priſonnier pour le remettre entre ſes mains.

On exécuta les ordres de l'Empereur ; & dès le jour ſuivant, Roger fut remis dans la puiſſance de la cruelle Théodora. Elle eût été peu ſatisfaite que Roger eût péri d'une mort cruelle & pleine d'opprobre au milieu d'une place publique ; ſa noire & cruelle vengeance le deſtinoit aux longs & cruels ſupplices qu'elle s'imaginoit lui faire ſouffrir. La barbare Théodora fit enfermer Roger dans le fond d'une tour obſcure, ayant les mains, les pieds & le cou ſerrés par une chaîne peſante. Ce cachot ne recevoit aucun rayon de lumière ; un peu de pain moiſi lui ſervoit de nourriture ; & ſouvent le Geolier, plus barbare encore que ſa maîtreſſe irritée, l'en laiſſoit manquer pendant des jours entiers. Ah ! ſi la tendre Bradamante & la valeureuſe ſœur de Roger l'euſſent ſçu dans cet affreux état, elles euſſent expoſé leur vie pour le délivrer, & la fille d'Aymon n'eût plus été retenue par la crainte de ſon père ni de Béatrix. L'Empereur Charles, dans ces entrefaites, venoit de faire publier à ſon de trompe la promeſſe qu'il avoit faite de ne donner la main de ſa nièce Bradamante, qu'à celui qui pourroit ſe montrer égal à cette guerrière les armes à la main : la publication s'en fit, non-ſeulement dans ſa capitale, mais auſſi dans tous les lieux de ſa dépendance ; ainſi cette promeſſe fut bientôt répandue

dans toute l'Europe, & juſques dans l'Orient. Perſonne ne put donc ignorer que, pour obtenir la guerrière, il falloit avoir le courage, la force & l'adreſſe de pouvoir lui réſiſter depuis le lever du ſoleil juſqu'à ſon coucher, & que celui qui tiendroit tout ce tems contre elle ſans ſe laiſſer vaincre, deviendroit ſon époux, ſans qu'elle pût s'en défendre. La guerrière, experte dans les combats à cheval ou dans ceux de pied ferme, en laiſſoit le choix à ceux qui ſe préſenteroient, ainſi que de celui des armes. Aymon ne pouvant s'oppoſer à la volonté de ſon Empereur, & ſachant qu'on murmuroit de l'exil de Bradamante, prit le parti de céder, & de revenir à la Cour avec elle. Quoique Béatrix fût encore fort en colère contre ſa fille, elle lui fit faire cependant des habits magnifiques & galans, la naiſſance de la guerrière exigeant qu'elle parût avec décence. Bradamante vint donc avec ſon père dans cette Cour, qui, loin de lui paroître brillante comme autrefois, ne fut pour elle qu'un ſéjour de triſteſſe & d'ennui, lorſqu'elle n'y vit plus ſon Amant. C'eſt ainſi que celui qui voit un jardin émaillé de fleurs dans les beaux jours de la fin d'Avril, ne peut le revoir qu'avec peine & ne le reconnoît plus, lorſqu'il le trouve deſſéché par le ſoleil brûlant des jours déja moins longs de l'ardente canicule. La Cour de Charles,

privée de la préſence de Roger, parut avoir perdu tout ce qui la paroit le plus aux yeux de Bradamante : elle n'oſe en demander des nouvelles, de peur de faire naître quelques ſoupçons ; elle ſe contente d'avoir ſans ceſſe l'oreille attentive, dans l'eſpérance d'apprendre ce qu'elle deſire ſi vivement de ſavoir. Elle ſçut enfin que Roger étoit parti ; mais elle ne put en apprendre davantage. Roger ne s'étoit confié qu'au ſeul Ecuyer qu'il avoit conduit avec lui : tout le monde ignoroit quelle route il avoit priſe.

Ah ! que ce départ ſubit parut cruel à la guerrière ! qu'il lui coûta de craintes & de nouveaux ſoupirs !... Cherchant à déchirer ſon cœur elle-même, ſa crainte la plus forte la porte juſqu'à l'injuſtice de croire que Roger, voyant que le Duc Aymon eſt contraire à ſon amour, a pris le parti de s'éloigner, pour l'oublier & la bannir à jamais de ſon cœur ; elle frémit même en penſant que pour mieux réuſſir dans ce deſſein, Roger eſt peut-être allé pour chercher en d'autres Cours quelque nouvelle beauté qui puiſſe le conſoler de l'avoir perdue. Mais une ſi cruelle penſée étoit bientôt détruite, lorſqu'elle ſe rappelloit l'amour & la fidélité qu'il avoit toujours eus pour elle ; elle s'accuſoit elle-même d'injuſtice & d'une folle jalouſie, pour avoir pu ſoupçonner le cœur de ſon Amant ; cependant elle

n'étoit pas la maîtreſſe de réprimer encore de nouveaux ſoupçons, quoiqu'ils ne puſſent durer qu'un moment. C'eſt ainſi que, tour-à-tour & toujours également tendre, Bradamante paſſoit de l'inquiétude au calme ; mais le ſentiment le plus doux pour elle, étoit celui qui l'arrêtoit le plus long-tems, & qui finiſſoit par pénétrer & remplir ſon cœur. C'étoit alors que, ſe rappellant tous les ſermens qu'elle avoit eu tant de plaiſir à recevoir dans ſon ame, elle s'accuſoit d'une injuſtice impardonnable ; &, comme ſi ſon cher Roger eût été préſent, elle frappoit ſon beau ſein, elle s'accuſoit d'être coupable. Oui, j'ai tort, mon cher Roger, diſoit-elle ; oui, je mériterois d'être punie pour avoir oſé te ſoupçonner : mais n'en accuſe que le cruel amour ; cet enfant, toujours inquiet dès qu'il eſt malheureux, fait paſſer tous ſes tourmens dans mon ame ; il te peint à mon ſouvenir tel que je t'ai vu toujours, le plus beau, le plus aimable, le plus tendre de tous les Amans ; il me rappelle juſqu'à tes moindres diſcours, & cette réputation brillante, célébrée par tous ceux qui parlent de tes actions. Crois-tu, me dit ſouvent cet amour injuſte & méfiant, qu'aucune femme puiſſe voir Roger ſans être émue, ſans l'adorer, ſans faire tous ſes efforts pour rompre la chaîne qui l'attache à toi, & ſans deſirer de lui faire porter

la

la ſienne ?... Ah ! ſi ce cruel enfant, au lieu de me parler de ces craintes injuſtes, me rapportoit fidèlement tes plus ſecrètes penſées.... oui, Roger, je ſuis ſûre qu'il ne me diroit rien qui ne remplît mon ame d'un plaiſir égal aux ſentimens que j'ai pour toi, & ce que tu penſes détruiroit ces vaines craintes qui m'agitent encore malgré moi. Tiens, Roger, je l'avoue, je ſens que je reſſemble à l'avare dont toutes les penſées ſont attachées à ſon tréſor, & qui n'eſt point tranquille quoiqu'il le ſache en ſûreté ; tant qu'il n'eſt pas à portée de le voir ſans ceſſe, le malheureux craint toujours qu'il ne lui ſoit enlevé. Hélas ! mon cher Roger, comment puis-je bannir en ton abſence ces cruelles craintes ſans ceſſe renaiſſantes ?... Je ſçais qu'elles n'ont aucun fondement, qu'elles ne me préſentent que des menſonges ; mais enfin, ſuis-je donc la maîtreſſe d'un cœur qui t'adore ? Reviens, reviens ! ah ! tu ne reparoîtras pas plutôt à mes yeux enchantés, que la joie la plus pure, que le plus heureux calme renaîtront dans mon cœur.... Tu ſçais que lorſque le ſoleil ſemble abandonner la terre à l'horreur ténébreuſe de la nuit, ſouvent une eſpèce de terreur inſenſée s'empare de notre ame ; tu dois éprouver comme moi, que lorſque l'aſtre du jour recommence ſa carrière, une agréable aſſurance ſuccède à ces

momens d'un trouble fâcheux : c'eſt ainſi que, ſans ſon Roger, la fille d'Aymon, oui, la guerrière Bradamante même, devient craintive. Mais qu'elle eſt forte, qu'elle eſt heureuſe dès qu'elle revoit ſon Amant !... Reviens, reviens donc, cher Roger ! viens raſſurer ton Amante, & ranimer pour toujours la douce eſpérance en ſon cœur ! Pardonne-moi donc les inquiétudes qui m'agitent ; ton abſence eſt pour moi ce que la nuit eſt pour la nature. Tu ſçais que la plus petite étincelle brille dans les ténèbres ; mais la ſplendeur du ſoleil naiſſant ſuffit pour éteindre la clarté de cette foible lueur : ton retour, mon Roger ! ſera pour moi celui de l'aſtre du jour quand il brille à l'horizon.

Alors le ſeul flambeau de l'amour luira pour ta Bradamante ; & ces étincelles, que la torche affreuſe de la jalouſie ſecoue ſur mes pas tremblans, diſparoîtront pour toujours. Non, je ne peux trop te dire tout ce que je ſouffre dès que je ne te vois plus ; ton abſence eſt l'hiver de ma vie ; je languis, comme la nature languit lorſque le ſoleil ſe retire de notre hémiſphère, ne luit que pendant quelques heures, & ne l'anime plus que par de foibles rayons : on entend alors frémir les vents, ils enlèvent des montagnes glacées de l'ourſe, des tourbillons de neige & de frimats qu'ils répandent à grands flots ſur les

campagnes ; le triſte oiſeau ſe cache, il hériſſe ſon plumage, & l'on n'entend pas ſa voix ; la fleur eſt diſparue ; la feuille, jaune & deſſéchée, couvre le pied de l'arbre qu'elle paroit. Hélas ! je ne reſſemble que trop à la nature : muette, immobile & glacée dès que je ne te vois plus, mille craintes nouvelles, mille penſées ſiniſtres font éprouver à mon ame toutes les rigueurs du plus affreux hiver. Ah ! reviens donc, ſoleil de mes jours, viens ramener un doux printems, fondre les glaces & diſſiper les nuages obſcurs qui me cachent le jour radieux du bonheur....

Semblable à la malheureuſe Progné, lorſque, revenant à tire d'ailes à ſon nid, elle ne voit plus ouvrir un large bec à ſes petits qu'un enfant malin vient d'enlever ; auſſi conſternée que la tourterelle qui, depuis un jour entier, rappelle en vain ſa fidelle compagne, Bradamante ſe plaignoit ainſi : craignant que Roger ne lui fût enlevé pour toujours, elle cachoit le mieux qu'elle le pouvoit les larmes qu'elle étoit ſans ceſſe prête à répandre. Oh Dieux ! quel eût été ſon déſeſpoir, ſi elle eût pu ſçavoir que cet Amant ſi cher étoit prêt alors à ſubir la mort la plus cruelle !

Le Ciel, toujours juſte, permit que le projet de la vieille & méchante Théodora parvînt aux oreilles de Léon ; il ſçut qu'elle tenoit Roger

dans un affreux cachot, accablé ſous le poids de ſes fers, & qu'elle n'attendoit pour achever de lui donner la mort, que d'avoir inventé des ſupplices aſſez affreux pour aſſouvir ſa vengeance. Le cœur noble & généreux de Léon en fut vivement ému; ce Prince ne penſa plus, de ce moment, qu'à ſauver les jours d'un auſſi brave Chevalier.

Quoique Léon ne le connût point encore pour être ce Roger dont la renommée étoit ſi brillante, il admiroit, il aimoit même celui dont la valeur lui paroiſſoit au-deſſus de celle d'un ſimple mortel; il chercha promptement, il ſçut trouver un moyen de lui ſauver la vie, ſans que ſa méchante tante pût le ſoupçonner d'avoir eu part à ſa délivrance. Il fit appeler le Geolier, & lui dit qu'il vouloit parler à ce priſonnier auparavant qu'il perdît la vie; &, prenant avec lui le plus fidèle & le plus fort de ſes ſerviteurs, il ſe rendit la nuit à la priſon de Roger, & ſe la fit ouvrir par le Geolier, auquel il défendit de le faire connoître. Cet homme cruel n'oſant refuſer d'obéir au Prince de Grèce, conduiſit Léon juſqu'au bord d'une trappe qu'il ſe mit en devoir d'ouvrir; il ſe courba tournant le dos à Léon; & celui qui le ſuivoit ſaiſit ce moment pour jeter un nœud coulant autour du cou de ce vil ſatellite qu'il

étrangla ſur le champ. Ils ouvrirent auſſitôt la trappe, & Léon deſcendit (à l'aide d'un cable & tenant une torche allumée) dans l'affreux cachot où depuis long-tems Roger étoit privé du jour ; il le trouva chargé de fers, & le corps à moitié dans une eau bourbeuſe qui ſuffiſoit pour lui donner la mort en peu de tems. Léon auſſitôt embraſſe tendrement Roger, & lui dit : Chevalier, votre valeur éclatante m'attache à vous par des liens que rien ne peut rompre déſormais ; j'oublie mes propres intérêts, j'oſe même braver la colère de mon père ; & votre amitié, que je vous demande pour toujours, me devient plus chère que tout autre ſentiment que je puiſſe éprouver. Je ſuis Léon ;... je ſuis le fils de Conſtantin ;... & c'eſt moi qui viens à votre ſecours. Vous voyez que ce n'eſt pas ſans courir quelques riſques, & ſur-tout ſans être ſûr de la colère de mon père, s'il ſavoit jamais que vous euſſiez été délivré par ma main. Vous avez preſque détruit ſon armée devant Belgrade, & vous ſentez qu'il doit être irrité contre vous ; mais il n'eſt rien qui puiſſe me retenir, & que je n'oſe braver pour rompre vos chaînes & vous ſauver la vie. Ah ! Seigneur, s'écria Roger, quoi ! c'eſt vous-même dont la généroſité m'arrache à la mort ! Recevez donc du moins le vœu que je fais de vous

conſacrer ma vie ; puiſſé-je l'employer à vous ſervir ſans ceſſe ! Cette vie, Seigneur, eſt votre bien, & je ſuis prêt à vous la rendre, & à l'expoſer mille fois pour vous prouver ma reconnoiſſance.

Léon & celui qui le ſuivoit détachèrent promptement les chaînes de Roger ; ils le tirèrent de ce cachot, dans lequel ils jetèrent celui du Geolier ; &, ſans être vus de perſonne, Léon conduiſit Roger dans ſon palais : il l'y tint caché pendant quelques jours ; & pendant ce tems, il ſe ſervit de quelque prétexte pour ſe faire remettre par Ungiard le cheval & les armes de Roger, que ce Seigneur Grec avoit en ſa puiſſance.

Le jour ſuivant, la ſurpriſe & le dépit de Théodora furent extrêmes, lorſqu'elle ſçut qu'on avoit trouvé la porte de la priſon ouverte, le Geolier étranglé & les fers briſés, qui prouvoient que Roger en avoit été délivré. On ne put jamais imaginer par qui, ni par quel moyen cet acte avoit pu s'exécuter ; on penſa bien moins à Léon qu'à tout autre ; on devoit croire que ce Prince eût plutôt appeſanti les chaînes du Chevalier inconnu, que de travailler à les rompre.

Roger, ſurpris, pénétré, confus même de la généroſité de Léon, ne connut plus que le

ſentiment dont ſa belle ame étoit ſi capable. La colère & la jalouſie l'avoient entraîné à l'extrémité de l'Europe pour arracher la vie à ce Prince; mais en ce moment il eût donné mille fois la ſienne pour lui. La plus tendre amitié, la plus vive reconnoiſſance, ces deux ſentimens ſi délicieux pour les ames élevées & ſenſibles, remplirent toute la ſienne, & bannirent à jamais le poiſon de la jalouſie & la noire fureur qu'inſpire la vengeance. Roger s'occupoit nuit & jour du procédé généreux de Léon, de la reconnoiſſance qu'il lui devoit, & du deſir ardent qu'il avoit d'égaler, s'il étoit poſſible, par ſes ſervices, les bienfaits qu'il en avoit reçus: il penſoit que tous les jours d'une vie que Léon avoit conſervée, devoient être employés pour cet aimable Prince.

Ce fut dans ce même tems que la nouvelle du ban que Charlemagne avoit fait proclamer dans ſes vaſtes Etats, parvint juſques dans ceux de Conſtantin. On ſçait déja que ce ban portoit qu'on ne pourroit obtenir la main de Bradamante que par le ſort des armes. Léon n'apprit cette nouvelle qu'avec chagrin: il ſe rendit juſtice; &, quoique brave contre tout autre, il n'eſpéra point ſurmonter le courage & la force de cette redoutable guerrière. Il imagina pouvoir ſuppléer par une feinte adroite à

ce qui lui manquoit pour réuſſir. Léon connoiſſoit la valeur & la force ſurnaturelle de ce Chevalier auquel il avoit ſauvé la vie, & dont il ignoroit encore le nom; il croyoit avec raiſon qu'il pouvoit tenir tête au plus redoutable Paladin de la France: il ne douta point qu'il ne pût réſiſter pendant tout un jour à Bradamante, & conquérir ainſi la main de cette célèbre guerrière; mais il étoit très-embarraſſé pour propoſer à ce Chevalier de combattre en ſa place, & pour cacher ſi bien ſon entrepriſe, que ſa feinte ne pût jamais être découverte. Il appela Roger, lui confia tous les ſecrets de ſon ame, & le conjura de ſe couvrir de ſes armes & de ſes deviſes impériales pour ſe préſenter en ſa place au combat contre Bradamante. La véhémence & la prière éloquente & pathétique du Prince Grec étoient inſpirées par l'amour; mais la reconnoiſſance parloit encore bien plus fortement dans le cœur de Roger: quoique ce projet lui parût mortel à remplir, quoiqu'il lui ſemblât d'une exécution preſque impoſſible, il ne put refuſer Léon, & lui dit même d'un air aſſez tranquille, qu'il n'étoit rien qu'il ne fût prêt à faire pour lui.

Roger a fait à peine cette téméraire promeſſe, qu'il ſe ſent percer le cœur par l'atteinte la plus mortelle; il s'agite, il ſe tourmente

nuit & jour ; il prévoit ſa mort comme certaine ; cependant il ne peut ſe repentir d'avoir tout promis à celui pour lequel il doit & voudroit mourir : il ſent que s'il réſiſte à Bradamante, il la remet entre les mains d'un autre, & qu'il n'y pourra ſurvivre : ſa ſeule eſpérance eſt que la douleur ſuffira pour trancher le fil de ſes jours, ou que, s'il eſt vainqueur dans ce combat, ſa propre main pourra terminer ſes malheurs.

Rien ne lui paroît donc plus impoſſible que de céder celle qu'il adore & que de vivre après l'avoir perdue, & bientôt il n'a plus à faire que le choix fatal du genre de mort auquel il aura recours. Il ſe propoſe quelquefois de la recevoir de la main de ſon Amante, & de préſenter ſon ſein découvert à ſes coups : cette fin lui paroît la plus douce ; le coup d'une main ſi chère lui paroît doux à recevoir dans ſon cœur. Mais bientôt Roger penſe qu'il trompera l'eſpérance de Léon, & qu'il ne tiendra pas ce qu'il a promis à ce généreux Prince : il doit, ſelon ſon engagement ſacré, faire tous ſes efforts pour que Léon puiſſe paroître vainqueur ; &, malgré tous les ſentimens tumultueux qui tour-à-tour agitent ſon ame, il convient toujours avec lui-même que rien ne peut plus le faire manquer à ſa parole.

Léon déja, ſelon la permiſſion de Conſtantin, avoit fait préparer ſes chevaux, ſes armes, & choiſi ceux qui devoient marcher à ſa ſuite; il prit ſur le champ le chemin de Paris, menant avec lui Roger, monté ſur Frontin & couvert des armes d'Hector; ils marchèrent aſſez vîte pour ſe rendre bientôt ſur la Seine. Le Prince de Grèce ne voulut point entrer dans Paris, & ce fut par deux Seigneurs de ſa Cour qu'il fit annoncer ſon arrivée à Charlemagne. Cet Empereur vint le premier lui rendre viſite, & lui fit les plus beaux préſens. Léon, occupé de ſon projet, ſupplia Charles de lui faire ouvrir promptement la lice où ſon ſort devoit être décidé: il le pria de lui mettre en tête la guerrière qui ne vouloit être le prix que de celui qui l'égaleroit en courage & qui ſauroit lui réſiſter. Charles l'aſſura que ce célèbre combat ne ſeroit point retardé, qu'il pouvoit s'y préſenter dès le lendemain; & Charles, en effet, fit dreſſer une lice, pendant la nuit, preſque aux pieds des remparts de la capitale.

Roger paſſa toute la nuit qui précéda ce combat ſi fatal pour lui, dans l'horreur du même déſeſpoir qui l'avoit agité pendant toutes les précédentes. Le jour qui va ſuivre, s'écrioit-il douloureuſement, ſera le terme de ma malheureuſe vie.... Il avoit choiſi de combattre à

pied, armé de toutes pièces & l'épée à la main, non qu'il craignît l'atteinte de la lance d'or dont il ignoroit le pouvoir; il n'avoit été connu que par le père de l'Argail: Aſtolphe, ceux qui s'en étoient ſervi, & Bradamante ne ſçavoient point que cette lance fût enchantée, & croyoient tous ne devoir qu'à leur force, les avantages qu'ils avoient remportés par celle d'un enchantement ſecret.

La ſeule raiſon qu'eût Roger de demander à combattre à pied, fut la crainte que Bradamante ne reconnût Frontin qu'elle avoit ſouvent monté, & qu'elle avoit gardé près d'elle & nourri ſouvent de ſa main à Montauban. Roger eut ſoin de ne conſerver aucune marque extérieure qui pût faire naître le plus léger ſoupçon dans l'eſprit de ſa chère Bradamante.

Il eut l'attention de ne pas armer ſa main de la redoutable Baliſarde: cette épée cruelle tranchoit comme une pâte molle le plus dur acier; un coup malheureux eût pu faire couler un ſang pour lequel il eût répandu tout le ſien: il prend une lame d'une foible trempe, il en briſe la pointe, il en émouſſe le tranchant à coups de marteau; & c'eſt avec cette arme, qui ne peut que parer les coups de la guerrière, qu'il entre dès les premiers rayons du ſoleil dans la lice.

Il avoit eu ſoin de ſe revêtir de la cotte de mailles que Léon portoit; on voyoit ſur ſon écu l'aigle à deux têtes éployé dans un champ de gueules: ce qui rendoit ce déguiſement encore plus vraiſemblable, c'eſt que la taille, la ſtature de Léon & de celle de Roger, étoient abſolument les mêmes. Bradamante, en ſe préparant à ce combat, étoit occupée d'un ſoin bien différent de celui de Roger; & tandis que celui-ci préparoit ſon épée à ne pouvoir porter aucune atteinte dangereuſe, elle s'attachoit à ranimer le vif tranchant de la ſienne; elle en aiguiſoit la pointe; elle deſiroit de la voir bientôt enſanglantée, & que cette lame pût percer la cuiraſſe & trouver le chemin du cœur de ſon ennemi. Pénétrée d'un feu qui coule avec ſon ſang dans ſes veines, la guerrière s'agite, attend le ſignal du combat, tel qu'un cheval Arabe qui bat la terre de ſon pied léger, & qui s'agite prêt à s'élancer de la barrière qui le retient encore; on le voit, les narines enflées, ſouffler rapidement des flocons de fumée, & dreſſer ſes oreilles aigües. Mais dès que la trompette rompit le frein qui la retenoit, Bradamante, qui croit attaquer Léon, s'élance contre Roger; & c'eſt ainſi qu'on voit tomber la foudre au milieu d'une tempête qui fait également ſoulever les mers, & qui porte le ravage

dans les plaines déſolées, en renverſant les cabanes & les moiſſons ſous des torrens de pluie, d'une grêle deſtructive, & en faiſant fuir également les troupeaux, les chiens & les paſteurs épouvantés.

Un vieux chêne dont les racines pénètrent la terre depuis trois ſiècles, une tour dont la lourde maſſe affermit & preſſe le rocher qui la ſoutient, l'écueil profond dans le ſable qui briſe les vagues écumeuſes, ne ſont pas plus inébranlables au ſouffle impétueux de l'Aquilon, que Roger, ſous les armes d'Hector, ne le paroît aux coups multipliés que lui porte Bradamante irritée: elle tourne rapidement autour de lui; elle emploie tour-à-tour la ruſe, l'adreſſe & la force; elle cherche vainement un côté foible; elle ne trouve à frapper que contre un rempart impénétrable à ſes coups. C'eſt ainſi que des aſſiégeans donnent en vain un violent aſſaut à la forte citadelle qu'ils eſpèrent enlever de vive force; les uns veulent faire ſauter les portes, les autres cherchent à s'élancer ſur les remparts; pluſieurs, ſe jettant dans les foſſés, veulent pénétrer par des ſouterrains. Tout eſt en défenſe; ils trouvent la mort ſous mille formes différentes, & ne peuvent trouver aucun paſſage pour pénétrer. La guerrière frappe & ſe tourmente en vain, aucune maille ne tombe

ſous ſes coups, & ſon épée, toujours luiſante, ne peut s'enſanglanter du ſang qu'elle brûle de répandre. Elle fait, il eſt vrai, voler mille étincelles du caſque, de la cuiraſſe & du bouclier de Roger, dont les armes retentiſſent ſous ſes coups, comme le toît d'un fort château ſous une grêle épaiſſe. Roger ſe trouve toujours en défenſe, pare preſque tous les coups, eſquive légérement les autres & n'eſt jamais bleſſé; tantôt il s'arrête ou ſe retire; il leur préſente ou l'oppoſition de ſon épée, ou celle de ſon bouclier; il en porte peu ſur elle, & ne les porte que lorſqu'il eſt ſûr qu'ils ne peuvent la bleſſer. Le jour ſe paſſe inſenſiblement, Bradamante le remarque; elle voudroit prévenir ſa fin par une victoire décidée: elle ſe reſſouvient du ban publié: elle ſçait que ſi ſon ennemi lui réſiſte juſqu'au coucher du ſoleil, elle demeurera ſa conquête. Bientôt elle s'apperçoit que le ſoleil s'approche des colonnes d'Hercule, prêt à ſe plonger rapidement de ce cap dans le ſein de la mer: elle commence à frémir du ſort qui la menace; elle ſent que ſa force ne peut triompher de celle de ſon adverſaire, & la malheureuſe guerrière perd l'eſpérance: mais, plus elle la perd, plus ſa colère s'accroît; elle redouble ſes coups; elle veut encore briſer les armes qui lui réſiſtent depuis le commencement

du jour : elle imite en vain l'ouvrier qui veut terminer un ouvrage laborieux avant la fin de ſa journée, & dont les bras énervés par de longs efforts, ne pouvant plus en faire qui ne lui ſoient inutiles, lui font connoître que ſes forces & le jour vont lui manquer à-la-fois. O malheureuſe Bradamante ! ſi tu connoiſſois celui dont ta colère te fait deſirer la mort ; ſi tu ſavois que c'eſt ce même Roger qui t'eſt plus cher que ta vie, je ſçais que tu tournerois plutôt contre ton propre ſein le fer que tu fais tomber ſur ſa tête ; je ſçais que, l'aimant plus que toi-même, tu ne te conſolerois jamais d'avoir porté tes coups terribles ſur ce tendre & fidèle Amant.

Charles & les Pairs qui l'accompagnoient, admiroient comment celui qu'ils croyoient être le Prince Léon, ſe montroit égal & ſupérieur même à Bradamante : ils avoient remarqué que, pendant ce long combat, Léon avoit toujours ſçu ſe défendre, ſans porter un ſeul coup qui pût bleſſer la guerrière. Ils commencèrent tous à changer de ſentiment, & ſe dirent l'un à l'autre, que Léon étoit vraiment digne de devenir l'époux de celle dont il égaloit la valeur.

Dès que le ſoleil ſe fut caché ſous l'onde, Charles fit ſéparer les combattans, & jugea que la fille d'Aymon n'étoit plus en droit de

refuſer ſa main au Prince de Grèce. Roger, dès que le combat fut terminé, ne s'arrêta pas un moment ; &, ſans lever la viſière de ſon caſque, & ſans ſe dégager d'aucune de ſes armes, il monta ſur une petite haquenée, & courut ſe renfermer ſous le pavillon où le Prince de Grèce l'attendoit. Léon l'embraſſa deux fois tout armé, &, délaçant lui-même ſon caſque, il ſerra long-tems ſes joues ſur les ſiennes: Ah ! mon ami ! s'écria-t-il, je te dois toute mon exiſtence ; mes Etats, tout ce que je poſsède, ſont plus à toi qu'à moi même. Roger, troublé par le malheur préſent qui l'accabloit, & dont il ſentoit alors le poids, ne lui répondit qu'en peu de mots. Il lui rendit promptement ſes deviſes, & reprit celle de la licorne blanche ; il prit le prétexte d'être fatigué de ce long combat ; &, quittant le Prince le plus tôt qu'il lui fut poſſible, il retourna s'enfermer dans le pavillon qu'il occupoit ; mais, dès le milieu de la nuit, il reprit ſes armes, il ſella lui-même Frontin ; &, ſans être apperçu de perſonne, il ſortit promptement, prit le premier chemin qu'il trouva, & ſe laiſſa conduire à l'aventure par le bon & fidèle Frontin. Son cheval marchant au haſard & ſans être guidé par ſon malheureux maître, courut le reſte de la nuit, tantôt ſur de grandes routes,

ſouvent

ſouvent par des chemins de traverſe ; il paſſa des plaines, & s'enfonça dans des bois épais, ſans que Roger ſortît un moment de la rêverie profonde où ſon eſprit étoit abſorbé. Ses pleurs couloient ſans ceſſe, & le déſeſpoir lui préſentoit l'image funeſte d'une prompte mort, comme l'unique ſecours qui lui reſtât pour terminer ſes peines. De qui puis-je me plaindre, hélas ! s'écrioit-il ? quel eſt le barbare qui m'a ravi le ſeul bien qui m'attachoit à la vie ? Si je ne puis ſouffrir l'injure que j'éprouve, je dois en tirer la plus cruelle vengeance. Meurs donc, Roger, meurs de ta propre main, puiſque tu ne peux en accuſer que toi-même ! Ne t'es-tu pas fait l'affront le plus ſanglant & le plus ſolemnel ? Aurois-tu donc la lâcheté de te le pardonner ? Bradamante ne le partage-t-elle pas avec toi, puiſqu'elle en devient la victime ? Et quand même un reſte d'amour pour la vie t'inſpireroit la foibleſſe de ſouffrir cette injure, oſerois-tu, malheureux, laiſſer Bradamante ſans en être vengée ? Ah ! ma mort ſeule peut expier mon forfait contre celle que j'adore : devois-je donc attendre à me la donner, & l'outrager ſi cruellement ? Que n'ai-je péri mille fois dans les ſupplices que me préparoit Théodora ! Si j'étois mort ſous les coups de la main cruelle de cette mère irritée, du moins ma chère Bra-

damante auroit pu me plaindre; mais quand elle ſçaura que c'eſt moi qui l'ai combattue, qui l'ai livrée moi-même dans les bras de Léon, n'aura-t-elle pas toute raiſon de déteſter ma mémoire, autant que je lui ferois horreur ſi j'oſois ſoutenir la lumière du jour?

C'eſt en tenant tous ces propos funeſtes, étouffés à tous momens par ſes ſanglots, interrompus par ſes cris douloureux, que le commencement du jour lui fit voir qu'il étoit alors enfoncé dans un bois épais, dont les entours étoient incultes & ſauvages. Ferme dans la réſolution de mourir, & ne conſultant que ſon déſeſpoir, Roger deſire que ſa mort reſte ſecrète; & ce lieu ſolitaire lui paroît propre pour le deſſein qu'il a conçu. Il prend le parti d'entrer dans la plus grande épaiſſeur de ce bois ſolitaire; mais auparavant il débride, il ôte la ſelle à Frontin, & le met en liberté. Ah! mon cher Frontin, lui dit-il, ſi ton malheureux maître eût pu récompenſer tes ſervices, tu n'euſſes point été jaloux des honneurs dont jouit ce cheval ailé qui brille parmi les conſtellations. Le cheval de Caſtor ni celui d'Adraſte ne purent être meilleurs & plus fidèles que toi. Les Grecs ni les Latins n'en ont point cité dans leurs faſtes qui méritent d'être plus célébrés; mais aucun de ces courſiers renommés n'a jamais joui

d'un honneur aussi grand que celui qui te fut souvent accordé. Tu fus cher à la plus belle, à la plus vertueuse des Héroïnes ; souvent elle te nourrit, elle te caressa de sa belle main ; souvent elle prit plaisir à te brider, à te seller, à te faire bondir avec grace entre ses genoux. Ah ! Frontin, tu fus cher à ma Bradamante !... Mais... malheureux Roger, qu'oses-tu dire ? Oses tu bien, ingrat, insensé, barbare Amant, appeler encore tienne, celle que tu viens de livrer si lâchement dans les bras d'un autre ?... Ah ! Dieux !... Eh ! qui peut donc m'arrêter ? Pourquoi n'ai-je pas encore tourné moi-même épée contre mon sein ?

Si Roger ne cessoit de se livrer au désespoir ; s'il poussoit sans cesse des gémissemens, & s'il versoit des larmes qui n'avoient pour témoins que les bêtes fugitives & les oiseaux de ces bois, Bradamante n'étoit pas moins malheureuse dans les murs de Paris : elle ne voit que trop qu'elle ne peut plus rien opposer aux justes prétentions que Léon a sur elle ; elle prend enfin le parti de manquer plutôt de parole à Charlemagne, à son père, sa mère, ses parens, ses meilleurs amis, que d'accepter un autre époux que Roger. Elle veut tout braver ; & si rien ne peut lui réussir, elle prend la résolution de terminer sa vie par le fer ou par le poison, &

la mort lui paroît plus douce que d'être ſéparée de l'Amant qu'elle adore.

Hélas ! mon cher Roger, quels lieux habites-tu donc ? s'écrioit-elle ; eſt-il poſſible que le ban que Charles a fait publier n'ait pas été juſqu'à toi ? Ah ! ſi tu l'avois ſçu, on t'auroit vu le premier dans la lice, nul autre guerrier n'auroit pu t'y précéder. Ah ! malheureuſe que je ſuis ! puis-je donc croire que Roger vive encore, puiſqu'il n'eſt pas venu pour acquérir le droit de devenir mon époux ? Non, Roger, il n'eſt pas poſſible que tu ſois le ſeul qui n'ait pas eu connoiſſance de ce ban ; il l'eſt encore moins que, l'ayant ſçu, tu ne ſois pas accouru ; la mort ou des fers ont pu ſeuls t'en empêcher. Mais que ſçais-je ?... ne ſe peut-il pas que ce Grec, fils de Conſtantin, ait uſé de quelque ſupercherie pour te retenir ? Cette nation perfide connoît ces lâches moyens de tromper ; il aura trouvé celui de t'arrêter pour te précéder à Paris. Hélas ! je ne demandai ſans doute à Charles de n'accorder ma main qu'à celui qui me vaincroit les armes à la main, que dans la certitude où je croyois devoir être que toi ſeul pourrois me vaincre ; oui, je croyois fermement que le ſeul Roger pouvoit triompher de ſa Bradamante. L'Eternel, hélas ! ſemble vouloir me punir de ma préſomption, puiſqu'il

fait remporter la victoire à Léon, dont les armes ne ſont encore honorées par aucune action éclatante.

Cependant, ſi l'on prétend qu'il m'ait vaincue & que je ſois en ſa puiſſance, parce que je n'ai pu ni le prendre, ni lui donner la mort, cet arrêt me paroît très-injuſte; & Charles a dû voir qu'il n'a point eu d'avantage ſur moi, & que l'honneur du combat eſt égal entre nous. D'ailleurs, quand on n'écouteroit pas cette raiſon, quand on m'accuſeroit de vouloir éluder ce que mes paroles ſemblèrent promettre, que m'importe? ſerai-je donc la première qui ſoit revenue contre ſes premiers engagemens? Ma ſeule volonté, mon ſeul deſir, ma foi, c'eſt d'être inébranlable dans l'amour que je t'ai juré, c'eſt de ſurpaſſer par ma conſtance celles que l'antiquité, comme l'Hiſtoire moderne, célèbre pour leur fidélité. Non, quand même on oſeroit m'accuſer d'être auſſi légère que la feuille qui devient le jouet des vents, rien ne peut me faire renoncer à ma première & mon unique chaîne. C'eſt en formant ces plaintes ſi douloureuſes & ſi ſouvent interrompues par ſes gémiſſemens, que la malheureuſe fille d'Aymon paſſa la nuit qui ſuivit le jour fatal de ſon combat contre le Prince de Grèce; mais, dès que Morphée eut joui d'un doux repos dans

les grottes Cimmériennes, le Ciel, dont les décrets éternels avoient arrêté l'union de Roger & de Bradamante, envoya promptement un puiſſant ſecours à la malheureuſe & fidelle guerrière. Il porta la redoutable Marphiſe à ſe préſenter, dès les premiers rayons du jour, devant Charlemagne : Non, Seigneur, lui dit-elle, Marphiſe ne ſouffrira jamais l'injure atroce qu'on prétend faire à Roger ; Bradamante eſt la légitime épouſe de mon frère ; elle ne lui ſera point enlevée tant que je reſpirerai ; & ſi quelqu'un oſe ſoutenir le contraire, je le défie, & je laverai dans ſon ſang l'affront qu'il oſe faire à ces deux époux & à leur ſœur. Oui, je ſoutiens en préſence de vous, de vos Pairs & de tous vos Chevaliers, que Bradamante a donné la main à mon frère, en prononçant les paroles ſacrées qui joignent deux époux par une indiſſoluble chaîne. Le Ciel a reçu leurs vœux & leurs ſermens ; j'en ſuis témoin ; & ni l'un, ni l'autre ne peuvent plus diſpoſer de leur foi.

Je n'oſerois trop aſſurer ſi Marphiſe alors diſoit exactement la vérité ; mais le moment étoit bien preſſant, il falloit arrêter ſur le champ le mariage de Léon, & la fière ſœur de Roger ſe crut tout permis pour y réuſſir, en voyant que cette déclaration étoit le moyen

le plus ſûr & le plus honnête pour exclure Léon des prétentions qu'il avoit acquiſes.

Charles fut très-ſurpris & très-embarraſſé par la proteſtation que Marphiſe venoit de faire; il fit venir Bradamante, & ce fut en préſence même du Duc Aymon ſon père, qu'il voulut qu'elle déclarât la vérité. Bradamante rougit, baiſſa ſa tête & ſes beaux yeux; une confuſion marquée, un ſilence abſolu qui ne nioit ni n'avouoit rien, donnèrent lieu de croire que la ſœur de Roger n'avoit rien dit qui ne fût véritable. Roland & Renaud, préſens à cette ſcène, furent tranſportés de joie de voir qu'une pareille déclaration alloit rompre une alliance que Léon regardoit déja comme certaine; que l'obſtination du vieux Duc Aymon n'empêcheroit pas Roger d'avoir Bradamante; & qu'ils ne ſeroient pas obligés de l'enlever par force, de la main d'un père, pour la remettre dans les ſiennes. Les deux Paladins voyoient que, ſans en venir à des extrémités fâcheuſes, ils tiendroient la parole qu'ils avoient donnée à Roger, & que, ſon mariage étant public & connu de toute la terre, rien déſormais ne pouvoit le rompre & s'oppoſer à cette union qu'ils deſiroient. Mais le vieux Aymon, s'élevant contre eux tous avec colère, s'écria fortement: Toute votre vaine ſupercherie ne m'en impoſe

point ; tout ce que vous inventez pour m'empêcher de marier ma fille ſelon ma volonté, ne peut m'ébranler ; & quand même tout ce que vous oſez avancer ſeroit véritable, je ne me rendrois pas encore. Je ſuppoſe (quoique je ſois bien éloigné de l'avouer ni de le croire), oui, je ſuppoſe que Bradamante ait eu la foibleſſe & l'imprudence de donner ſa main à Roger, & de recevoir la ſienne, comment pouvez-vous le prouver? En quel tems, en quel lieu ſe ſont-ils donné mutuellement leur foi? Ce ne pourroit être du moins qu'avant le baptême : or, ſi cette union s'étoit formée avant que Roger eût embraſſé le Chriſtianiſme, elle ſeroit nulle, & nos loix ne permettent pas qu'aucune alliance puiſſe ſe former entre une Chrétienne & un Sarraſin. Léon d'ailleurs n'eſt nullement obligé de vous croire, puiſque vous n'avez rien déclaré touchant ce prétendu mariage, avant qu'il ait haſardé de perdre la vie dans le combat dont il eſt ſorti vainqueur ; & notre grand Empereur, qui ne peut pas croire plus que moi votre infidèle rapport, doit être jaloux de maintenir l'exécution de ce qu'il a promis. Que n'avez-vous donc fait cette même déclaration avant qu'il eût fait publier ſon ban dans tous ſes Etats, & lorſque rien n'étoit encore décidé? C'eſt en conſéquence de ce ban que le Prince

de Grèce eſt venu de Conſtantinople pour s'y ſoumettre & remplir ſa teneur.

C'eſt ainſi que le Duc Aymon combattit les raiſons que Roland, Renaud & Marphiſe alléguoient en faveur de Roger & de Bradamante: Charles étoit attentif, peſoit les intérêts, les moyens des deux partis, & gardoit le ſilence.

Un murmure ſourd, mais général, s'éleva dans la Cour de Charles; chacun ſe diſoit à l'oreille quelle étoit la cauſe qui lui paroiſſoit être la meilleure: ce bruit devint encore plus fort & plus éclatant en ſe répandant juſques dans la capitale & le reſte du Royaume. C'eſt ainſi qu'on entend murmurer les vents dans les cîmes & dans les feuillages des hautes forêts, lorſque l'auſtral & l'aquilon les agitent; c'eſt ainſi que les vagues mugiſſent en ſe briſant contre le rivage, lorſque le fougueux Eole oſe attaquer le Dieu des mers. Tous les avis ſe partagent entre Roger & Léon; mais preſque tous les Chevaliers François ſe déclarent pour l'Amant de Bradamante; & le Prince de Grèce obtient à peine le ſuffrage d'un ſeul contre dix autres en ſa faveur. Charlemagne, indécis encore, ne veut point s'en rapporter à ſon ſeul jugement dans une affaire auſſi grave; il la renvoie à l'aſſemblée générale de ſes Pairs aſſis en Parlement. Pour Marphiſe, elle eſt en par-

tie satisfaite d'avoir arrêté le mariage de Léon, & bientôt la guerrière propose un nouveau moyen de terminer cette grande querelle.

Seigneur, dit-elle à Charles, il n'est pas naturel que Léon puisse prétendre à l'épouse de Roger, tant que mon frère conservera la vie; il faut nécessairement que l'un des deux tombe sous les coups de son adversaire, & perde la lumière du jour; l'autre, sans rival, restera possesseur de Bradamante. Charles, convenant tacitement que Marphise avoit raison, proposa ce nouveau combat à Léon. Comme son ban avoit engagé ce Prince à soutenir le premier, Léon qui comptoit sur la valeur & l'attachement du Chevalier de la Licorne, qu'il croyoit être alors dans son pavillon, ne douta pas que celui-ci ne vainquît Roger avec autant de facilité qu'il en avoit eu à résister tout un jour, en ne faisant que se défendre, contre le courage & la fureur de Bradamante. Il ne rejeta point cette nouvelle proposition; mais il ignoroit que dans ce moment le désespoir avoit entraîné Roger dans le fond d'un bois, où ce jeune Héros étoit prêt à succomber à sa douleur mortelle; il croyoit qu'il n'étoit parti que pour aller exercer son cheval à quelques milles de son camp. Léon, comptant employer une seconde fois la même ruse, accepta ce nouveau

combat; il ne tarda pas à s'en repentir, lorſque celui dont il vouloit exiger ce qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de faire, ne reparut pas, ni vers la fin de ce jour, ni les deux ſuivans, & qu'il n'en eut aucune nouvelle. Il ne lui paroiſſoit pas trop ſûr de ſe haſarder lui-même dans un combat contre Roger, dont il avoit entendu cent fois exalter la force & la valeur; & craignant ou la mort, ou d'eſſuyer un affront, il envoya de toutes parts pour chercher ſon brave Chevalier de la Licorne; il le fit demander dans toutes les villes & les châteaux à portée de Paris; &, dans ſon impatience, il monta lui-même à cheval pour en faire la recherche. Mais elle eût été bien inutile, ſans le ſecours de la bonne & ſage Méliſſe, ainſi que vous le pourrez apprendre en écoutant encore le Chant ſuivant.

Fin du quarante-cinquième Chant.

CHANT XLVIe.

ET DERNIER *.

SI ma carte & mes calculs ne me trompent point, j'eſpère découvrir bientôt le port, après avoir ſouvent craint de faire naufrage. Quels vœux, quelles actions de graces ne dois-je pas à la Divinité qui m'animoit, & qui m'a guidé ſur une mer ſouvent bien orageuſe! Combien

* Le début de ce dernier Chant paroîtra peut-être moins agréable à quelques Lecteurs, que ceux auxquels la belle imagination & l'éloquence de l'Arioſte les ont accoutumés: mais, s'ils ſont juſtes, ils pardonneront à leur charmant Auteur la multiplicité des noms qui ſe trouvent raſſemblés dans ce début. Quel eſt le Poëte qui ne deſire pas intéreſſer les perſonnes les plus éclairées de ſon ſiècle au ſuccès de ſon ouvrage? Ne devons-nous pas même connoître avec plaiſir le nom des Auteurs, des Cavaliers & des Dames illuſtres, que l'Arioſte eſtimoit aſſez pour deſirer leur ſuffrage? Que n'a-t-il été permis à ſon Traducteur de remplacer ces noms du ſeizième ſiècle, par pluſieurs de ceux du dix-huitième? Ah! qu'il en eût eu d'illuſtres & de chers à citer, qui méritent encore plus nos hommages! *Note du Traducteur.*

de fois n'ai-je pas frémi, lorſque je croyois voir bientôt briſer mon fragile vaiſſeau, ou que je craignois de m'être égaré de ma route!... Mais déja.... non, mes yeux ne me trompent point.... c'eſt bien la terre que je découvre... J'apperçois un rivage applani qui ſe relève inſenſiblement au-deſſus de la mer; je crois même entendre retentir l'air & la ſuperficie de l'onde, d'un bruit agréable de cris de joie, confondus avec le ſon majeſtueux des cloches & l'éclat de celui des trompettes; eh, vraiment!... je commence même à diſtinguer ceux & celles qui couvrent les deux demi-ceintures dont le port eſt formé!... Oui, ce ſont ceux qui m'aiment qui ſe ſouviennent encore de moi! je les vois accourir ſur le rivage; ils daignent marquer publiquement la joie qu'ils ont de mon retour. Oh! que je vois de belles & vertueuſes Dames, de braves & galans Chevaliers parer ce fortuné rivage! Illuſtres & chers amis, ah! que ne vous dois-je pas, à vous qui daignez, par votre joie, rendre ſi célèbre mon heureux retour? Déja je reconnois ſur le mole le plus avancé des digues, Mamma, Ginevra, pluſieurs autres Dames de Corregio: cette ſublime Véronique de Gambera, cette élève d'Apollon ſi chère au chœur ſacré des Muſes, eſt avec elle; elle tient par la main une autre Ginevra ſortie

du même ſang, & l'aimable Julie. Mais, grands Dieux ! que de Dames illuſtres viennent encore honorer mon arrivée ! Quoi ! c'eſt Hyppolite Sforce ! c'eſt cette jeune & belle Trivulce que les filles de Mnémoſyne élevèrent dans leur antre ſacré ! Emilie Pia, Marguerite, Angélique Borgia, Gratioſa, vous daignez toutes accourir au-devant de moi; Richilde d'Eſt même les ſuit, & mène avec elle Diane, Blanche, & leurs autres ſœurs. ... Je vous reconnois avec tranſport, ô vous, Barbara Turca ! vous vous appuyez ſur votre compagne Laure : couple charmant, vous qui joignez l'eſprit & la ſageſſe à la beauté, non, le ſoleil ne peut rien voir de plus parfait que vous dans ſa courſe. Vous les ſuivez, illuſtre Ginevra, vous par qui le beau nom de Malateſta reçoit encore plus de luſtre, que les palais, les richeſſes & les vaſtes dominations ne pourroient en répandre ſur ce nom révéré.

Si le vainqueur des Gaules eût trouvé Ginevra dans Rimini, lorſque ce ſuperbe Républicain voulut ſe rendre maître de la capitale du monde, il n'eût point paſſé le Rubicon, il eût dépoſé ſes trophées aux pieds de Ginevra ; &, content de la voir, de l'entendre & de l'admirer, il eut reçu ſes loix, & n'eût point été porter des fers pour opprimer ſa patrie.

J'apperçois encore un grouppe conduit par les Graces ; la mère, la femme, les ſœurs, les couſines du Seigneur de Bozzolo s'avancent avec les Torella, les Viſcomti, les Bentivoglio & les Palavicini ; mais les Grecs, les Latins & les habitans de toutes les zônes différentes, n'ont rien chanté, n'ont rien vu d'auſſi beau que la charmante Julie de Gonzague. Sûre de la victoire, & telle que Cythérée quand elle deſcend des Cieux, toutes les autres beautés de l'univers l'envient, l'admirent & lui cèdent la palme : ſa couſine eſt près d'elle, & donne l'exemple à l'univers d'une ame qui ne ſe laiſſa jamais abattre par l'adverſité. Anne d'Arragon, ce flambeau digne de luire dans la maiſon reſplendiſſante de gloire des Du Guaſt, marche à côté d'elle ; ſon cœur eſt le vrai ſanctuaire de l'amour conjugal, de la foi la plus pure ; ſon eſprit eſt celui des Graces, de la lumière & de la ſageſſe ; ſa ſœur, ſon égale, ſon amie & ſa compagne, donne l'exemple à la terre d'un amour & d'une fidélité qui bravent les horreurs du tombeau ; ſes chants divins empêchent que la gloire d'un illuſtre époux n'y reſte enſevelie, & répètent en des vers harmonieux & touchans ce que la Déeſſe aux cent voix publioit ſans ceſſe lorſque ce Héros avoit les armes à la main : le Styx & le Léthé frémiſſent de ne pouvoir éteindre la

gloire de ſon nom ſous leurs ondes noires ; les Cieux ſemblent s'ouvrir pour écouter les louanges méritées qu'elle donne à ſon époux. Vous qui faites l'ornement de ma chère patrie, aimables Dames de Ferrare, vous qu'on voit embellir les bords Adriatiques dans Urbin & Peſaro ; vous auſſi qui brillez ſur le Mincio, dans la ville qui vit naître Virgile, qu'il m'eſt doux, qu'il m'eſt honorable de vous voir remercier le ſort qui me ramène pour vous célébrer !

Si mes yeux, éblouis par tant de beautés qui les arrêtent tour à-tour, ne me trompent point, je vois l'illuſtre citoyen d'Arezzo, Unico Accolti, que les beautés de la Lombardie & de la Toſcane entourent, toujours attentives pour écouter ſes chants divins : ſon neveu Benedetto, couvert de la pourpre romaine, ainſi que les Cardinaux de Mantoue & de Campeggio, augmentent ſon cortège : je lis dans leurs yeux qu'ils ont quelque plaiſir à me revoir ; & mon cœur me répète ſans ceſſe que je ne pourrai jamais leur en marquer aſſez toute ma tendre reconnoiſſance. Mais quelle nouvelle troupe d'Auteurs célèbres s'offrent encore à mes regards ? comment pourrai-je les nommer tous, & leur rendre les hommages qu'ils méritent ? Lactance, Claude Toloméi, Paul Panſa, vous Dreſſino,

Dreſſino, illuſtre & nouveau Juvénal, mes chers Capilupi, Saſſo, Molza, Florian Montino; & toi, Jules Camillo, qui nous applanis la route du double mont, Marc Antonio Flaminio, Sanga, Berna; ah! que j'aime à vous voir! bientôt je jouirai du bonheur de vous entendre.

Mais quel eſt ce Héros qui s'avance couvert de lauriers, & tenant dans ſa main l'urne captive de l'Eſcaut? C'eſt l'illuſtre Farnèſe; c'eſt celui qui porte ſi dignement le nom d'Alexandre: il n'eſt plus entouré des Capitaines qui vainquirent ſous ſes ordres; mais il l'eſt par les favoris d'Apollon, Fedro, Capella, Porzio, Philippe de Boulogne, Volterano, Maddalena, Bloſio, Pierio; toi, Vida, l'honneur de Crémone, dont la veine eſt intariſſable & pure; Laſcari, Muſſuro, Navagéro; Andréa Marone, & toi, religieux Severo, chantez le Héros que vous ſuivez, & que ma voix s'uniſſe à vos chants. Deux autres Alexandres arrêtent mes regards: l'un eſt Orologi; l'autre, l'ingénieux Guarini, cet aimable chantre d'Amarillis & de ſon Berger fidèle. Près de Mario Olvito, je vois l'homme divin aſſez redouté par ſes écrits, pour avoir le ſurnom de correcteur des Souverains; c'eſt ce célèbre Pierre Arétin qui ſouvent n'eſt pas moins gai, moins aimable, qu'il

n'eſt à redouter lorſque la ſatyre aiguiſe ſa plume toujours élégante. Mainardo, Leoniceno, Celio, Panizzato, Teocreno, tous ſont à ſa ſuite avec Bernard Capello. Reçois mes hommages, harmonieux & correct nourriſſon des Muſes; c'eſt à toi ſeul, élégant Pierre Bembo, que la langue italienne doit ſon harmonie, ſes agrémens & ſa pureté. Gaſpard Obigi qui te ſuit, t'écoute & ſe conforme à tes leçons; Fracaſtor, le Bevazzano te prennent auſſi pour modèle. Je vois le Taſſe.

Nicolas Tiepoli, Amanio, Antoine Fulgoſe me font des ſignes d'amitié; tous les trois montrent leur impatience de me voir deſcendu ſur le rivage. Je crois voir auſſi mon cher Valerio s'éloigner un peu des Dames, en cauſant avec Barignano; peut-être ſe plaint-il d'avoir été maltraité par un ſexe enchanteur; mais n'eſt-ce pas notre ſort à tous d'avoir ſouvent à nous en plaindre, & de l'adorer ſans ceſſe?

Muſes, prêtez-moi vos accens divins; ou plutôt, accourez vous-mêmes pour célébrer Pic & Pio, ces Princes de la Mirandole, dignes d'occuper le faîte de l'Hélicon. Quels ſons mélodieux, quel attrait attache mes yeux ſur cet homme dont la tête eſt ceinte d'une double couronne de lauriers & de roſes!... Si ces yeux pleins de feu, ſi cette voix touchante ne

me trompent point, je crois le reconnoître au portrait qu'on m'en a fait ; c'eſt cet homme ſublime que je deſire ſi vivement de voir; c'eſt l'immortel Sannazar, dont les chants attirent les Muſes ſur les bords de la mer, & qui les fait deſcendre de la double colline pour l'écouter.

Je vais te rejoindre enfin, docte & laborieux ſecrétaire Piſtofilo ; je vois que tu parles de ton ancien ami ; je t'entends dire aux Acciajuoli l'Angiar, le plaiſir que tu ſens en me voyant à couvert de la fureur des flots. Mon bon parent Malaguzzo parle avec Adoardo de ma longue navigation ; ils oſent eſpérer qu'elle rendra le lieu de ma naiſſance célèbre depuis les colonnes d'Alcide juſqu'aux ſources du Gange. Victor Fauſto, Tancrède partagent la joie de mes chers compatriotes. Dieux ! qu'il m'eſt doux d'appercevoir les deux ſexes raſſemblés ſur ce rivage pour jouir du plaiſir de me voir de retour ! Mais, tandis que le vent m'eſt ſi favorable, achevons ce qui me reſte encore de chemin à faire, & retournons à Méliſſe ; ſuivons-la dans les ſoins qu'elle prend pour ſauver les jours de Roger.

Cette ſage enchantereſſe aimoit également Bradamante & Roger ; elle deſiroit, comme je l'ai déja dit ſouvent, de les voir unis par une

chaîne indeſtructible ; leurs intérêts étoient toujours l'objet de ſes ſoins les plus tendres, & les eſprits ſoumis à ſes ordres lui rendoient, d'heure en heure, un compte exact de tout ce qui touchoit ces fidèles amans. Elle apprit de l'un d'eux, que Roger, couché dans le fond d'un bois écarté, s'abandonnoit à ſon déſeſpoir, ſe privoit de toute eſpèce de nourriture, & ne deſiroit plus que la mort. Méliſſe auſſi-tôt ſe mit en marche pour le ſecourir, & ſe porta promptement à la rencontre de Léon. Ce Prince, après avoir envoyé de tous côtés à la recherche du Chevalier de la licorne, étoit parti pour le chercher lui-même ; & Méliſſe ayant obligé un des eſprits à ſes ordres à prendre la forme d'une haquenée, elle s'en étoit ſervi pour joindre le fils de Conſtantin. Si la nobleſſe de votre ame, Seigneur, répond à celle de votre figure (lui dit-elle), ſi l'air de douceur & de bonté qu'on trouve dans vos yeux règne auſſi dans votre cœur, venez, de grace, au ſecours du meilleur Chevalier de l'univers, qui touche déja peut-être à ſon dernier moment, & qu'on ne peut trop tôt tirer de ſon état affreux. Ce Chevalier, non ſeulement eſt le plus brave de ceux qui ſont dignes de porter une épée & de couvrir leur bras d'un bouclier, mais il eſt auſſi le plus aimable des mortels. Hélas ! c'eſt par un

acte plus qu'humain de généroſité, qu'il eſt prêt à perdre la vie. Ah! Seigneur, accourez de grace avec moi pour chercher quelque moyen de ſauver ſes jours. Léon, frappé du diſcours & des inſtances de Méliſſe, imagina tout-à-coup que le Chevalier dont elle lui parloit pouvoit être celui qui lui cauſoit de ſi vives alarmes, qu'il faiſoit chercher & qu'il cherchoit lui-même : il n'héſita pas à ſuivre Méliſſe ; & tous les deux arrivèrent bientôt près de l'endroit écarté du bois où Roger étoit prêt à rendre le dernier ſoupir.

Ils trouvèrent ce malheureux Chevalier couché ſur l'herbe tout armé ; ſa tête étoit encore couverte de ſon caſque, & reſtoit appuyée peſamment ſur ſon bouclier, dans le milieu duquel la licorne blanche étoit peinte : il étoit ſi cruellement abattu par trois jours qu'il avoit paſſés ſans prendre aucune nourriture, qu'il n'auroit pas eu la force de ſe relever, ou qu'il ſeroit retombé ſur le champ s'il n'eût été ſoutenu : c'eſt-là qu'occupé ſans ceſſe de l'injure qu'il avoit faite à celle qui l'attachoit ſeule à la vie, ſon ingratitude lui paroiſſoit ſi criminelle, qu'elle le portoit quelquefois juſqu'à ſe déchirer les mains, enſanglanter ſes lèvres ; & ces momens de rage étoient ſuivis d'un abattement mortel. C'eſt dans un de ces derniers momens, que

Méliſſé & Léon s'approchèrent de lui : ſon eſprit alors étoit abſorbé dans une rêverie ſombre, ſes yeux étoient fixes ; il ne s'apperçut pas même de leur arrivée ; ſes ſoupirs & ſes gémiſſemens ne ceſſoient point cependant de ſe faire entendre. Léon s'arrêtant fut attentif à les écouter ; il deſcendit de cheval ; il s'approcha doucement de lui : bientôt de nouvelles plaintes lui firent connoître qu'un amour violent & malheureux réduiſoit le Chevalier dans ce cruel état ; mais Roger ne prononça jamais le nom de celle qui lui faiſoit ſubir un ſi cruel martyre. Léon s'approche pas à pas ; il ſe trouve enfin ſi près de lui, que, ſe ſentant ému comme pour ſon propre frère, il ſe baiſſe, ſe couche à ſon côté, l'embraſſe & le couvre de ſes larmes. Il eſt bien douteux que l'approche de Léon pût cauſer quelque plaiſir à Roger ; il craignoit trop que ce Prince ne voulût combattre la réſolution qu'il avoit priſe de mourir.

Léon, en effet, lui montre la plus vive amitié, & lui dit de l'air le plus touchant & le plus tendre : Ne craignez point de m'apprendre le ſujet de votre douleur ; il eſt peu de maux auxquels il ne ſoit poſſible de remédier ; & quand la cauſe en eſt connue, l'homme courageux doit chercher des reſſources & combattre l'adverſité juſqu'à la mort. Je ſuis affligé,

bleſſé même que vous m'ayiez caché le ſujet de vos peines : ne ſuis-je donc pas votre véritable ami ? Un ſentiment irréſiſtible me portoit à vous aimer, quoique alors vous fuſſiez mon plus cruel ennemi. Quel progrès l'amitié n'a-t-elle pas dû faire en mon cœur, depuis que je vous dois l'honneur & la félicité de ma vie ? Croyez-vous donc que je puiſſe jamais rompre ce nœud ſi cher qui m'attache à vous ? croyez-vous que je n'emploie pas toute ma puiſſance, mes amis, ma vie même pour vous ſecourir ? Ne vous faites donc plus une peine de m'ouvrir votre cœur : voyons ſi la force, l'adreſſe, l'or & les dons, la politique adroite même ne pourront pas nous être utiles. Eh bien ! mon malheureux ami, ſi rien ne peut me réuſſir, n'êtes-vous pas toujours le maître de recourir à la mort ? Mais n'ayez pas la foibleſſe de vous livrer au funeſte projet de mourir, avant que vous ayiez eſſayé tous les moyens de ſurmonter vos malheurs.

Léon joignit à ce qu'il venoit déja de lui dire, des careſſes, des inſtances ſi vives & ſi touchantes, que l'ame ſenſible de Roger en fut attendrie ; il ſe ſentit forcé de répondre à tant d'amitié ; il jeta ſur Léon le regard le plus touchant ; ſes lèvres s'entr'ouvrirent à pluſieurs repriſes, ſans qu'il pût encore lui parler : à la

fin, ce fut d'une voix tremblante & preſque éteinte par la foibleſſe & par la douleur, qu'il lui dit: Ah! Seigneur, quand vous ſçaurez qui je ſuis!... dès que je vous aurai dit mon nom, vous ſerez peut-être bien éloigné du deſir de m'arracher à la mort.... Je ſuis l'homme du monde que vous devez le plus haïr.... je ſuis Roger.... Moi-même je vous ai déteſté lorſque je ne vous connoiſſois pas encore: ce fut pour vous arracher la vie que je partis de cette Cour, & que je me jetai dans le parti des Bulgares. Je voyois Aymon décidé contre moi; je perdois Bradamante qu'il vous deſtinoit! Ah! Seigneur, qu'il eſt facile au Ciel de changer le cœur de l'homme! Votre généroſité, vos vertus éteignirent ma première fureur; elles pénétrèrent mon ame, elles vous l'attachèren pour toujours. Ne penſant point que j'étois Roger, vous me propoſâtes de combattre & de vous acquérir Bradamante: hélas! c'étoit m'arracher le cœur, c'étoit m'ôter le plus doux eſpoir de ma vie; je ne balançai pas cependant.... & je vous ai prouvé que votre bonheur m'étoit plus cher que le mien. Bradamante eſt à vous, Seigneur.... & je meurs content, puiſque je vous rends heureux. En renonçant à celle que j'adorois, j'ai bien ſenti que je renonçois à la vie; car Bradamante en eſt l'ame, &

ſans elle je ne peux plus vivre. D'ailleurs, ſçachez que ma mort vous devient néceſſaire; les ſermens les plus ſacrés m'uniſſent avec elle; elle ne peut recevoir votre main tant que je verrai le jour : abandonnez-moi donc à mon malheureux ſort, & laiſſez-moi terminer ma vie.

Léon demeura ſi ſurpris à ces mots, qu'il reſta muet, & les yeux fixés ſur ceux de Roger; une ſtatue ne ſeroit pas plus immobile, qu'il ne parut l'être pendant quelques momens. Toute la généroſité, toute la reconnoiſſance, toute l'amitié de Roger ſe peignent à ſes yeux, & pénètrent ſon ame; non-ſeulement ce qu'il vient d'entendre ne bleſſe pas les ſentimens qu'il a déja voués à Roger, mais il ſent augmenter pour lui ſa tendreſſe; les maux qu'il ſouffre deviennent les ſiens, ils briſent ſon propre cœur, il ne peut plus les ſupporter.

La généroſité, digne du fils d'un grand Empereur, parle en ſon ame ainſi que l'amitié; du moins, ſe dit-il, égalons (s'il nous eſt poſſible) celle dont Roger me donne l'exemple.... Roger (lui dit-il en lui prenant la main), je te haïſſois auſſi ſans te connoître; mais, au moment même où je te vis percer & renverſer mes eſcadrons, je fus ſi ſurpris, j'admirai tant une ſi haute valeur, que quand même je t'aurois connu dès ce moment pour être

Roger, je ne m'en ſerois pas ſenti naître un intérêt moins tendre pour toi. Non, je n'ai jamais haï que ton nom, & ta perſonne m'a toujours été chère ; quand même je t'aurois counu pour être mon rival & mon ennemi, je ne t'en aurois pas moins délivré des fers de la cruelle Théodora; je t'en délivrerois encore en ce moment. Il n'eſt aucun bien que je ne te deſire ; ſi je volai pour te ſecourir ſans te connoître, juge par ton propre cœur, Roger, de ce que je dois faire aujourd'hui. Ah ! Léon pourroit-il jamais s'avilir par une lâche ingratitude?... Renonçant à toi-même, au plus tendre amour, à tout ce qui t'attachoit à la vie, tu m'as tout donné, Roger.... je te le rends. Ah ! mon ami.... crois que mon cœur ſent encore plus de plaiſir à te le rendre, qu'il n'en eut à le recevoir. Bradamante eſt à toi ; vous êtes dignes tous deux l'un de l'autre : ſa valeur éclatante & ſes charmes m'avoient fait deſirer ſa main ; mais j'éteindrai pour elle tout autre ſentiment que celui qu'inſpire la plus haute eſtime : il m'en coûteroit trop cher ſi ſa main, en la recevant, m'arrachoit un ami tel que toi. Vis heureux avec elle ; reſſerre promptement tes nœuds ſacrés : non-ſeulement je te la rends, mais je perdrois plutôt & l'Empire d'Orient & la vie, que de t'arracher la tienne. Mais, ô

mon ami Roger ! permets-moi de me plaindre; m'as-tu donc ſoupçonné d'être un ingrat, un barbare?... Quoi ! tu préférois la mort à me faire un aveu que je méritois !... Qui pourroit exprimer tout ce qui ſe paſſoit dans l'ame de Roger en écoutant Léon ? De douces larmes couloient de ſes yeux; elles baignèrent la main de ſon ami qu'il tenoit ſerrée ſur ſon ſein. Il le preſſa vainement ; il voulut lui faire de nouveaux ſacrifices;... mais à la fin, vaincu par une amitié ſi touchante & ſi vraie : Je vivrai donc, puiſque vous le voulez, ô généreux Prince ! oui, je vivrai pour vous ſervir, & pour vous adorer comme celui qui m'a deux fois donné la vie....

Méliſſe fit apporter ſur le champ un vin précieux & les alimens néceſſaires pour ranimer les forces épuiſées de Roger. Dans le moment qu'ils s'occupoient de ce Chevalier, Frontin, attiré par le henniſſement des chevaux de Léon & de ſa ſuite, s'approcha d'eux aſſez près pour que ce Prince pût le faire prendre, ſeller & brider par ſes Ecuyers. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Roger put monter & ſe tenir ſur Frontin ; & celui dont la valeur avoit défait toute une armée, & dont la force & l'adreſſe avoient ſoutenu la fureur de Bradamante pendant tout un jour, put à

peine marcher pendant une demi-lieue pour arriver dans une belle Abbaye, où Léon voulut qu'il demeurât pendant quelques jours pour ſe rétablir.

Léon & Méliſſe ayant vu que Roger avoit repris ſes forces, le ramenèrent dans la cité royale de Paris ; ils apprirent en chemin, que, ſur le ſoir du jour précédent, une ambaſſade ſolemnelle, envoyée par les Bulgares, étoit entrée dans cette ville ; que cette nation venoit d'élire Roger pour ſon Roi, & qu'elle avoit envoyé pour Ambaſſadeurs les plus grands Seigneurs du Royaume à la Cour de Charles, pour lui demander Roger, & prêter ſerment de fidélité, pour toute leur nation, entre les mains de ce Chevalier : ce fut des Bulgares même que l'Ecuyer de Roger apprit cette nouvelle, dont il vint rendre compte à ſon maître ; il les avoit ſuivis depuis Belgrade, & cet Ecuyer avoit déja raconté dans Paris, comment ſon maître avoit battu l'armée de Conſtantin & de Léon ; & que les Bulgares, lui devant leur ſalut & la victoire, l'avoient unanimement proclamé pour leur Roi : ce même Ecuyer avoit répandu de même comment Roger avoit été retenu priſonnier par Ungiard dans Novigrade ; le péril affreux qu'il avoit couru lorſqu'il avoit été remis entre les mains de la cruelle Princeſſe

Théodora ; on ſçut même de lui, que ce Chevalier avoit été délivré par une main inconnue, & qu'un matin on avoit trouvé ſon Geolier mort & ſa priſon ouverte.

Ces événemens étoient déja connus dans tout Paris, lorſque Léon & Roger entrèrent ſur le ſoir dans cette ville ; &, ne marchant que par des rues détournées, aucun des habitans n'avoit pu reconnoître ce Chevalier.

Le lendemain matin les deux amis ſe préſentèrent enſemble devant Charlemagne : Roger portoit les mêmes armes dont il s'étoit couvert pour combattre Bradamante ; l'aigle impériale à deux têtes paroiſſoit éployée ſur ſon écu ; il avoit la même deviſe, la même cotte d'armes, que l'on voyoit encore percée & déchirée par les coups que la fille d'Aymon avoit portés. Léon, ſans armes, couvert des plus riches habits & d'un long manteau de pourpre, étoit à côté de lui, & de grands Seigneurs Grecs marchoient à leur ſuite.

Léon ſalua reſpectueuſement l'Empereur Charles, qui s'étoit déja levé pour venir au-devant de lui ; & tenant par la main Roger, qui n'étoit encore connu de perſonne, il le préſenta lui-même à Charles, en lui diſant : Seigneur, voilà le bon & valeureux Chevalier qui, depuis le lever du ſoleil juſqu'à la nuit fermée, a

ſoutenu les efforts inutiles de la brave guerrière Bradamante ; elle n'a pu le vaincre ; & ſelon votre ban, Seigneur, ce Chevalier étant ſorti victorieux de ce combat, il a fait la conquête de cette illuſtre guerrière ; il doit l'avoir pour épouſe, & je viens vous la demander pour lui.

Charles reſta confus & ſurpris ; toute ſa Cour le fut également ; perſonne n'avoit ſoupçonné juſqu'à ce moment, qu'un autre que Léon eût ſoutenu le combat contre Bradamante ; & l'on ne pouvoit imaginer quel pouvoit être le Chevalier préſenté par le Prince de Grèce. Marphiſe n'étoit rien moins que tranquille en voyant, en écoutant tout ce qui ſe paſſoit en ce moment ; elle avoit eu peine à ſoutenir ce que Léon venoit de dire ; mais à peine eut-il proféré les derniers mots, que, ſe levant avec pétulance, elle dit à Charles avec hauteur : Mon frère Roger n'eſt point ici pour défendre ſon épouſe & ſes légitimes droits ; mais ne croyez pas que je les laiſſe attaquer en ſon abſence : je ſuis ſa ſœur ; quiconque oſera dire qu'il a des droits ſur Bradamante, quiconque avancera que Roger ne ſoit pas digne d'elle, qu'il ſe préſente, qu'il vienne combattre Marphiſe, & recevoir la punition de ſon menſonge & de ſa témérité....

Marphiſe montra tant d'indignation & de colère en prononçant ces mots ; ſon air, ſes geſtes étoient ſi menaçans, qu'on craignit que, ſans reſpect pour la préſence de Charles, elle ne courût attaquer ſur le champ Léon & le Chevalier inconnu. Léon ſourit de la fureur dont les beaux yeux de Marphiſe étincellent ; il voit qu'il n'eſt plus tems de cacher Roger ; il lève ſon caſque : Belle & redoutable Marphiſe, lui dit-il, je livre ce Chevalier à vos coups. Le vieux Egée ne fut pas plus ſurpris lorſque, ſéduit par la fureur d'une marâtre jalouſe, il préſentoit une coupe empoiſonnée à Théſée, & qu'il reconnut ſon fils à l'épée ſur laquelle il alloit proférer ſes ſermens. Marphiſe éperdue reconnoît ſon frère, s'écrie & s'élance entre ſes bras ; cette tendre ſœur ne peut s'en arracher. Renaud, Roland, Charles lui-même accourent ; Roger paſſe tour-à-tour dans leurs bras, & n'en ſort que pour paſſer dans ceux d'Olivier, de Dudon & de Sobrin. Tous les Paladins, tous les hauts Barons l'entourent ; Roger eſt en ce moment heureux, l'enfant, le frère, l'ami de toute la Cour de Charles.

Lorſque la vive & tendre émotion de ce premier moment fut un peu calmée, le Prince de Grèce employa l'éloquence ordinaire de ſon pays, pour raconter toutes les actions écla-

tantes de Roger ; il leur dit comment ce Héros avoit été ſurpris ; il finit en leur confirmant tout ce qu'il avoit été forcé de faire pour l'arracher des fers de ſa tante, & du ſupplice qu'elle lui préparoit ; & ce fut les larmes aux yeux qu'il leur raconta le ſacrifice que Roger avoit voulu lui faire, ſon combat contre Bradamante, & l'acte de généroſité ſurnaturelle que ce noble guerrier avoit cru devoir à la reconnoiſſance.

Léon crut pouvoir leur dire auſſi dans quel état affreux il avoit trouvé le malheureux Roger, lorſqu'après avoir rempli tout ce qu'il avoit promis, il l'avoit vu couché ſur la terre, exténué par une abſtinence volontaire, & prêt à perdre la vie s'il n'eût été promptement ſecouru. Léon avoit été trop vivement affecté pour ne pas peindre fortement le déſeſpoir de ſon ami : tous les yeux de ceux qui l'écoutoient ſe remplirent de larmes ; le moment d'après, Léon parla d'une manière ſi pathétique au Duc Aymon, que non-ſeulement il toucha vivement l'obſtiné vieillard, mais il le porta même juſqu'à prévenir Roger, en lui diſant qu'il le prioit d'oublier l'oppoſition qu'il avoit apportée à ſon mariage ; qu'il l'adoptoit pour ſon fils, & que la main de Bradamante étoit à lui.

Pendant ce tems, cette guerrière malheureuſe

fuyoit

fuyoit le monde, & juſqu'au jour même : retirée dans un cabinet ſombre, elle verſoit ſans ceſſe des larmes ; & ſouvent elle appeloit la mort à ſon ſecours. Tout-à-coup elle entend le palais de ſon père retentir de cris de joie ; elle ſe lève : ſes parens, ſes amis accourent, l'entourent ; elle apprend l'heureux événement qui termine ſes peines. Le cours de ſon ſang, retenu par la douleur, s'élance alors de ſon cœur avec tant d'impétuoſité, qu'elle eſt préte à perdre la vie ; tous ſes eſprits ſemblent ſe diſſiper à-la-fois, & ſes nerfs épuiſés la laiſſent ſans force, hors d'état de faire un pas & d'exprimer ce qu'elle ſent ſi vivement. Tel eſt le malheureux qui languit dans les fers, & qui n'attend plus qu'une mort honteuſe & cruelle ; c'eſt au moment même qu'il croit voir arriver la troupe ſiniſtre qui va le conduire au ſupplice, qu'on reconnoît ſon innocence, & qu'il entend retentir juſqu'à lui le cri de juſtice qui le rappelle à la vie.

Les Maiſons de Montgraine & de Clermont partagent la joie de ces heureux Amans, & prennent plaiſir à voir deux branches de leur illuſtre ſang ſe réunir par un nouveau nœud. Les perfides Mayençois, au contraire, s'affligeoient de cette nouvelle alliance ; mais Anſelme, Ganélon, Falcon & Ginames avoient ſoin de cacher la haine & l'envie qui rongeoient

leur cœur ; ils n'oſoient agir à force ouverte, & les traîtres couvroient leurs menées ſecrètes avec la même adreſſe qu'emploie un renard caché dans un buiſſon, pour ſe jeter ſur la proie qu'il épie.

Renaud & Roland avoient déja puni pluſieurs traîtres de cette race perfide : Charles avoit ſagement aſſoupi ces anciennes querelles ; mais la haine des Mayençois étoit encore augmentée depuis la mort de Pinabel & de Bertolas ; cependant, comme ils n'oſoient attaquer ceux qui leur avoient donné la mort, ils feignirent d'ignorer qu'ils étoient tombés ſous les coups de Bradamante, de Roger & de ſes deux couſins. Leur haine n'en étoit que plus envenimée, les traîtres n'attendoient que le moment de ſe venger à coup ſûr de ceux qu'ils déteſtoient & qu'ils craignoient également.

Dans ce même tems, les Ambaſſadeurs Bulgares, arrivés à la Cour de Charles dans l'eſpérance d'y trouver Roger, apprirent ce qui venoit de ſe paſſer; &, venant le trouver auſſitôt, ils ſe jetèrent à ſes pieds, & le prièrent de venir leur donner des loix; ils lui dirent que le ſceptre & la couronne de Bulgarie l'attendoient dans Andrinople, où ſa préſence étoit néceſſaire pour mettre en ſûreté leur Royaume, que Conſtantin étoit prêt d'attaquer avec de

nouvelles forces ſupérieures aux premières : Mais, lui dirent-ils, dès que nous vous aurons à notre tête, loin de le redouter, c'eſt à ce Prince à craindre lui-même de perdre ſon Empire. Roger accepta leur offre, ſe rendit à leur prière, & leur promit d'arriver dans Andrinople avant le troiſième mois expiré, ſi le ſort ne s'oppoſoit pas à ſon deſſein. Léon, qui venoit d'entendre les Ambaſſadeurs, s'avança promptement, & les aſſura que puiſque Roger devenoit leur Roi, dès ce moment il pouvoit leur jurer, au nom de Conſtantin ſon père, une alliance éternelle ; il dit en conſéquence à Roger, qu'il ne ſe preſsât pas de quitter la France pour aller ſe mettre à la tête des eſcadrons Bulgares, & qu'il lui répondoit d'engager ſon père à renoncer à toutes ſes anciennes prétentions.

Toutes les actions éclatantes de Roger, les qualités, les dons céleſtes qu'il avoit reçus du Ciel, furent avoués par l'ambitieuſe Béatrix, & le rendirent à ſes yeux digne de devenir ſon gendre, dès qu'elle ſçut qu'il étoit Roi de Bulgarie. Charles donna ſes ordres pour les préparatifs d'une noce auſſi magnifique, auſſi brillante que s'il eût marié ſa propre fille : les ſervices de Bradamante, tous ceux de ſa famille étoient préſens à ſes yeux ; il crut ne pouvoir

trop faire en cette occaſion ; & l'ame noble & ſenſible de cet Empereur eût volontiers ſacrifié la moitié de ſes tréſors pour honorer une alliance qui lui devenoit ſi chère. Il fit publier dans tous ſes Etats, qu'il tiendroit Cour plénière, & qu'il accordoit toute ſûreté pendant l'eſpace de neuf jours à tous ceux qui voudroient s'y rendre ; il donna des ordres en conſéquence pour faire dreſſer de riches pavillons dans la campagne autour de Paris ; leurs avenues, leurs entours furent garnis de rameaux & parés de feſtons de fleurs ; & ce camp fut comme une ſeconde ville, de l'aſpect le plus agréable.

Charles, imaginant bien que cette grande fête attireroit à Paris un concours prodigieux d'étrangers de tous les pays, & que cette ville, quoique vaſte, ne pourroit les contenir tous, multiplia pour eux des logemens auſſi commodes qu'agréables, par une immenſité de pavillons tendus autour des murs.

Méliſſe s'étoit occupée à préparer un ſingulier & ſuperbe appartement pour les deux jeunes époux qu'elle protégeoit ; elle ſçavoit que cet heureux mariage étoit inſcrit depuis long-tems dans les décrets éternels, & qu'il devoit naître de cette union la meilleure & la plus illuſtre des races ; elle plaça le lit nuptial dont elle prévoyoit l'heureuſe fécondité ſous le plus riche

& le plus vaſte de tous les pavillons ; tous les ornemens en étoient auſſi ſomptueux que galans, & ſes murailles intérieures étoient couvertes de broderies, qui ne repréſentoient que des objets également intéreſſans & agréables ; elle venoit d'enlever ce riche & ſingulier pavillon ſur un rivage de la Thrace, où Conſtantin l'avoit fait tendre ; ce fut du conſentement du Prince Léon, ou plutôt pour lui prouver toute la puiſſance que ſon art lui donnoit ſur la terre & ſur les enfers, qu'elle évoqua les habitans du Styx ſoumis à ſes ordres, & qu'elle fit enlever ce pavillon avec ſes mâts, ſes piquets & ſes cordages. Ce fut donc au milieu du jour même qu'elle le fit enlever à Conſtantin, qu'elle le fit porter dans les airs juſqu'aux bords de la Seine, & qu'elle le fit tendre pour recevoir ſous ſon riche toit les plus fidèles & les plus heureux époux ; mais il ne leur ſervit que pendant la première nuit, & dès le lendemain elle le fit reporter & tendre ſur le même rivage d'où les eſprits à ſes ordres l'avoient enlevé.

La divine Caſſandre, cette fille de Priam qui joignoit une fureur prophétique à l'étude la plus profonde, avoit fait conſtruire ce riche pavillon plus de deux mille ans avant les noces de Roger : Caſſandre l'avoit brodé de ſes propres mains, pour en faire préſent à ſon frère Hector.

Cette Princeſſe avoit voulu donner à ce Héros quelque légère idée de tout ce qu'elle connoiſſoit pleinement devoir contribuer dans les ſiècles futurs à la ſplendeur de ſa race ; elle s'étoit ſervie des ſoies les plus fines & des couleurs les plus vives, pour tramer & faire le portrait du plus illuſtre de ſes deſcendans, quoiqu'elle ſçût bien qu'il ne devoit naître qu'après une longue ſuite de ſiècles. Hector, enchanté de ce beau préſent, l'admiroit ſans ceſſe ; & la main qui l'avoit brodé, le lui rendoit encore plus cher que ſa magnificence.

Lorſqu'Hector fut tombé ſous les coups d'Achille ; lorſque le perfide Sinon eut, par ſa ruſe, ouvert les portes de Pergame, & que les Troyens péris ſous les toits embraſés de cette ville bâtie par les Dieux, furent obligés de fuir les triſtes débris de leurs foyers, ce pavillon étoit tombé dans le partage des dépouilles de Troye à Ménélas ; mais ce Prince avoit été forcé de le donner à Prothée, Roi d'Egypte, en échange de la belle & fatale Hélène, que ce Roi tenoit alors en ſa puiſſance. Ptolomée poſſéda ce pavillon après lui ; & de ce Prince, il vint entre les mains de Cléopâtre. Cette belle Princeſſe, ſi nuiſible à ſon Amant le jour mémorable de la bataille d'Actium, fuyoit devant les vaiſſeaux commandés par Agrippa, qui ſe

rendit maître de celui qui portoit ce pavillon ; il en fit préſent au vainqueur d'Antoine, & d'Auguſte il paſſa dans les mains de Tibère ; il tomba ſucceſſivement dans celles de Conſtantin, de ce Conſtantin qui ſe rendit funeſte à l'Italie, & qui fit perdre une partie de ſon ancienne ſplendeur à la capitale du monde. Ce Prince, en abandonnant les bords du Tibre pour aller établir le ſiège de l'Empire dans Byſance, emporta le pavillon ; & ce fut à l'un de ſes ſucceſſeurs du même nom que Méliſſe l'enleva pour une ſeule nuit. Ses mâts étoient d'un ivoire ciſelé plus blanc que la neige ; tous ſes cordages étoient d'or ; & ſon dôme & les pentes de ſes murailles offroient des peintures variées, dignes du pinceau d'Apelle.

On voyoit dans une des principales parties les Graces, à demi nues, ſecourir une belle & grande Princeſſe, au moment où le plus beau de tous les enfans recevoit le jour ; le puiſſant Jupiter, l'éloquent Mercure, le redoutable Dieu de la guerre & la mère des Amours verſoient à pleines mains des fleurs immortelles ſur ſon berceau ; ils mouilloient ſes lèvres vermeilles d'ambroiſie, & parfumoient ſes langes des plus céleſtes odeurs ; une petite inſcription, que l'œil diſtinguoit à peine, préſentoit le nom d'Hyppolite ; la Fortune tenoit déja la main de ce bel

enfant, & ſembloit vouloir affermir ſes premiers pas ; la Vertu, en action de marcher, tournoit la tête, lui ſourioit tendrement & l'appeloit ſur ſes traces : on voyoit ailleurs une troupe d'hommes portant de longues veſtes, des cheveux & des mouſtaches pareilles, & ces étrangers venoient des rivages du Danube pour demander cet aimable enfant à ſon père, de la part du victorieux Corvin. Plus loin on appercevoit ce jeune fils d'Hercule, de Léonore, porter déja ſur ſon front les fleurs, la nobleſſe, & l'audace naiſſante de l'adoleſcence : il quittoit ceux dont il tenoit le jour d'un air reſpectueux & tendre, & marchoit vers la fin du long cours du Danube, pour ſe faire adorer des habitans belliqueux de ſes rivages. Mathias admiroit, honoroit déja la ſageſſe & les vertus au deſſus d'un âge encore ſi tendre, qu'il voyoit briller dans ce jeune Prince, & le croyoit digne de lui confier toute autorité ſur la Strigonie. Hyppolite ne quittoit jamais Corvin ; il habitoit également avec ce Prince, ſes palais & ſes tentes ; &, ſoit que ce Roi guerrier combattît les Turcs ou les Allemands, Hyppolite, à ſes côtés, partageoit ſes périls & ſa gloire ; attentif aux ordres qu'il entendoit ce Héros donner à ſes fidèles Hongrois, c'eſt en recevant ſes leçons qu'il apprenoit le grand art de la guerre.

Sur une autre pente du pavillon, on voyoit le jeune Hyppolite recevoir les maximes de toutes les vertus, & acquérir les principes des arts & de toutes les ſciences. Le ſavant & ſage Fuſco lui donnoit la connoiſſance des Auteurs & de l'Hiſtoire antique & moderne; il lui faiſoit apprécier également les actes glorieux ou condamnables : Jugez vous-même, lui diſoit il, ſi vous voulez acquérir une gloire immortelle, quels ſont les actes & les exemples que vous devez imiter, & quels ſont ceux que vous proſcrirez pour toujours dans votre cœur. On voit au ſortir des mains de Fuſco, le jeune Hyppolite revêtu déja de la pourpre Romaine : ſes plus anciens confrères ſont étonnés, en l'écoutant, de croire entendre parler tour-à-tour Cicéron, Caton, & les Diſciples qu'ils repréſentent. Que ſera-t-il donc un jour, ſe diſent-ils entr'eux? Ah! quel bonheur pour ſon ſiècle! Quelle gloire pour la chaire apoſtolique, ſi cet Hyppolite vient à la remplir! Caſſandre n'avoit rien oublié de tout ce qui pouvoit avoir trait à ce jeune Prince; elle avoit brodé juſqu'aux jeux de ſon enfance, & l'uſage courageux qu'il avoit fait de ſes premières forces. On le voyoit ſur les rochers eſcarpés des Alpes, terraſſer & percer un ours furieux; plus bas, un épieu dans ſa main, il parcouroit les forêts maréçageuſes

& d'un ſeul coup il arrêtoit la fureur d'un ſanglier s'élançant de ſa bauge, & le menaçant avec ſes défenſes meurtrières; plus loin, monté ſur un courſier d'Andalouſie plus vîte que les vents, il joignoit un cerf ou le chevreuil léger dans la plaine, & le partageoit en deux d'un ſeul coup d'épée. On le voyoit, au retour de la chaſſe, entouré dans ſon palais par les ſublimes enfans d'Apollon & par les doctes élèves d'Uranie; quelques-uns de ces derniers lui faiſoient parcourir l'eſpace, lui faiſoient ſuivre la marche régulière de ces grands orbes roulans ſur leurs axes, & ſuſpendus dans leurs orbites attirés & repouſſés tour-à-tour; les autres lui faiſoient ſentir les charmes mélancoliques de la plaintive Elégie; les autres élevoient ſon ame par des chants héroïques. Quelques favoris des Graces le faiſoient ſourire & l'animoient à répéter leurs chanſons; le ſon harmonieux des inſtrumens attiroit auſſi ſon attention & ſon ame toute entière; les uns, par le grand effet d'une muſique pathétique, les autres, par le charme divin des accords d'une agréable & douce mélodie. Le goût exquis d'Hyppolite les applaudiſſoit également, les jugeoit & les éclairoit en maître.

Caſſandre avoit donc eu ſoin d'employer différens panneaux de la tenture, pour expri-

mer les différens âges de la vie d'Hyppolite. On le voyoit enſuite, dans un âge plus mûr, ſacrifier aux autels de l'Amitié, chercher à relever la tête penchée des couleuvres de Louis Sforce; il conſeilloit, il n'abandonnoit jamais cet ami, même dans les périls & dans la fuite; il cherchoit à faire renaître pour lui quelques lueurs de proſpérité. Mais Hyppolite ne paroiſſoit jamais ſi grand que lorſqu'il employoit ſon bras & ſa haute ſageſſe pour le ſervice d'Alphonſe, ou pour la ſûreté de Ferrare : ſachant percer dans l'obſcurité des trahiſons, ſachant démêler la trame des complots les plus ſecrets, on le voyoit découvrir à ſon frère les ligues coupables que ſes plus proches parens avoient l'indignité de former contre lui; & ces nouveaux Catilinas faiſoient acquérir au grand Hyppolite le titre de Libérateur de ſa patrie, auſſi dignement que Cicéron le mérita de l'ancienne Rome. Auſſi terrible ſous les armes que reſpecté ſous la pourpre, plus loin il combat pour ſa famille ou pour l'Egliſe; il brave la fureur d'une armée depuis long-tems exercée, avec quelques troupes raſſemblées à la hâte, mais conduites par un héros: il finit par mettre les domaines de Saint Pierre en ſûreté, & peut dire alors comme Céſar : *Je ſuis venu, j'ai vu, j'ai vaincu....* On le voit auſſi, dans une autre occaſion,

combattre une des plus fortes armées que les Vénitiens euſſent miſes en mer, même contre les Turcs leurs ennemis naturels, ou contre les Génois jaloux de leur puiſſance. Hyppolite remporte la victoire, ramène leurs galères captives, partage à ſon armée un butin immenſe; une gloire immortelle lui reſte ſeule; il n'a deſiré que de l'acquérir.

Les Dames & toute la Cour de Charlemagne ne pouvoient ſe laſſer d'admirer la richeſſe & les figures de ce pavillon : mais elles ne pouvoient ſe former aucune idée poſitive de ces événemens deſtinés à des ſiècles encore éloignés. Bradamante ſeule, inſtruite par Merlin & par Méliſſe, jouiſſoit déja de l'avenir, & s'applaudiſſoit de la gloire deſtinée à ſa poſtérité. Roger cependant, avec lequel elle en avoit parlé, ſe ſouvenoit bien d'avoir appris auſſi de Méliſſe que cet Hyppolite ſeroit l'un de ſes deſcendans qui répandroit le plus de ſplendeur ſur ſa race.

On auroit peine à raconter toute la nobleſſe, la bonté, la gaieté même que Charlemagne eut pour tous ceux qui parurent à cette grande fête. Des jeux & des feſtins continuels aidèrent à la célébrer; mais ce qui la rendit encore plus auguſte, ce fut le nombre & la magnificence des tournois; mille lances rompues tous les

jours, jonchoient le sable de la lice; quelques Chevaliers acquéroient deux à deux l'honneur du combat à la barrière; des quadrilles remportoient celui des troupes mêlées dans le béhourdis. Roger se distingua sans cesse dans la joûte, dans la lutte, & par sa danse légère: Bradamante le suivoit par ses regards tendres, & c'étoit le prix le plus doux de ses nouvelles victoires.

Le dernier jour de ces fêtes, & dans le tems que le festin royal étoit déja commencé, Charlemagne avoit Roger assis à sa droite, & Bradamante, brillante de pierreries & plus parée encore de ses propres charmes, étoit à sa gauche. On vit arriver d'un côté de la plaine un Chevalier qui, sans descendre de son cheval & tout armé, s'approcha de la table d'un air audacieux; il étoit d'une très-haute taille, son cheval & ses armes étoient couvertes de noir. Ce Chevalier étoit le fier Rodomont, Roi d'Alger; ce Prince avoit juré d'être un an sans porter les armes depuis l'affront qu'il avoit reçu de Bradamante, qui l'avoit renversé sur le pont de la Saone; il avoit passé comme un Hermite en sa retraite, un an, un mois & un jour, selon l'usage des Chevaliers de ce tems, qui souvent se punissoient eux-mêmes d'avoir essuyé quelque disgrace dans un combat.

Rodomont avoit bien appris les grands ſuccès de Charles & la mort d'Agramant ; mais il n'avoit pas voulu rompre ſon ſerment pour des événemens qui ne l'intéreſſoient plus. Voyant que le tems de la pénitence qu'il s'étoit impoſée étoit fini, il reprit de nouvelles armes pour ſe rendre à la Cour de France. L'orgueilleux Sarraſin, ſans deſcendre, ſans aucune marque de reſpect, & même ſans incliner la tête, eut l'audace au contraire de montrer un air de dédain pour Charles & pour la Cour brillante dont il étoit environné. Tout le monde reſta ſurpris, indigné même de cet excès d'inſolence ; & chacun, quittant tout ce qui l'occupoit alors, fut attentif à l'écouter.

Rodomont, regardant Charles & Roger, leur dit d'une voix forte & qui tenoit du ton de l'inſulte : Je ſuis Rodomont, & c'eſt toi, Roger, que je défie au combat mortel ; je veux te prouver avant la fin du jour, que tu n'es qu'un traître à ton Souverain, & que comme tel tu devrois être exclu de cette table, & d'être aſſis parmi les gens d'honneur. Quoique la lâcheté de ta conduite ſoit avérée, puiſqu'en te faiſant Chrétien tu nous as montré la légéreté de ton ame & ton manque de foi, je viens ici pour te confondre, pour te déshonorer aux yeux de l'univers. Tu peux faire venir tel

nombre de champions que tu voudras pour te défendre de l'accuſation que je porte contre toi ; cela m'eſt égal, & je maintiendrai moi ſeul tout ce que j'ai dit contre toi. Roger, ſe levant auſſi tôt, pria Charles de lui permettre de répondre à Rodomont ; il dit avec chaleur : Tu mens, Rodomont, & je doute que perſonne eût la lâcheté de mentir comme toi. J'ai ſervi fidèlement Agramant juſqu'à ſon départ pour l'Afrique ; je l'ai même ſervi malgré mes intérêts perſonnels ; je ne crains point le blâme de tout homme d'honneur, & je mépriſe le tien. Vas, je ſuis tout prêt à te confondre, je n'ai beſoin de perſonne pour te punir ; & tu verras, en tombant ſous mes coups, que je ne ſuis que trop fort pour te prouver l'atrocité du menſonge inſolent que tu viens de proférer contre moi.

Marphiſe, Renaud, Roland, Olivier, ſes deux fils & Dudon s'étoient levés auſſi-tôt que Roger ; il n'en étoit aucun qui ne voulût prendre ſa défenſe : Il n'eſt pas juſte, s'écrioient-ils, qu'un nouvel époux ſe batte le jour même de ſes noces. Roger les força de reſter tranquilles, ſe fit apporter les armes qu'il avoit enlevées à Mandricard. Roland voulut attacher lui-même ſes éperons ; Charles ceignit l'épée à ſon côté ; Bradamante & Marphiſe finirent par attacher

ſa cuiraſſe après avoir lacé ſes autres armes. Aſtolphe tint ſon cheval par la bride ; Dudon lui préſenta l'étrier ; & Renaud, Olivier & le Duc Naymes chaſsèrent & firent ſortir tous ceux qui pouvoient embarraſſer la lice, qui, ſelon l'uſage ordinaire, étoit toujours dreſſée près de l'habitation du Souverain. Comme on voit quelquefois de timides colombes ſe lever d'un champ de bled, & s'enfuir à tire d'ailes pour ſe cacher dans leur nid, lorſque les vents déchaînés couchent les moiſſons, ſecondés par un orage qui verſe des torrens d'eau mélée de gréle, & lorſque l'air ſombre & nébuleux s'entr'ouvre & laiſſe échapper de longs ſillons de feu ; de même toutes les Dames de la Cour de Charles pâliſſoient & frémiſſoient en voyant Rodomont : elles étoient prêtes à ſe cacher dans le palais, & ne pouvoient croire que Roger pût lui réſiſter. La même terreur s'emparoit même de quelques Chevaliers, & fut encore bien plus grande parmi le peuple qui ſe ſouvenoit des ravages affreux que ce Sarraſin avoit faits dans Paris, lorſque tout ſeul il parcouroit cette ville le fer & la flamme à la main.

Bradamante aimoit trop tendrement pour ne pas trembler auſſi ; le courage invincible de Roger, la juſtice de la cauſe qu'il avoit à ſoutenir, ne pouvoient empêcher cette jeune & tendre

tendre épouse de frémir en voyant celui qu'elle adoroit, aux prises avec le plus redoutable de tous les Sarrasins. Ah! qu'elle eût desiré pouvoir combattre en la place de son époux, quoiqu'elle fût presque certaine de ne pouvoir résister à Rodomont! Mais elle eût préféré de mourir mille fois elle-même, plutôt que de soutenir l'affreux spectacle qui lui présentoit un époux adoré dans le péril le plus grand qu'il eût jamais éprouvé. Ce fut en vain que, prenant un visage plus assuré, Bradamante supplia son époux de lui remettre le soin de venger son injure; elle fut obligée de se rasseoir, & d'être témoin de cet affreux combat, dont l'issue pouvoit devenir si funeste à son amour.

Les deux guerriers, après s'être écartés l'un de l'autre, se chargèrent avec fureur la lance en arrêt; les deux lances, en portant sur leurs boucliers, parurent n'être que d'une glace fragile, & l'on eût pris leurs éclats pour des oiseaux qui s'élevoient vers le Ciel: celle de Rodomont avoit frappé dans le milieu du bouclier d'Hector, & l'acier, trempé par Vulcain, qui le couvroit, étoit impénétrable. La lance de Roger avoit traversé le bouclier de Rodomont, quoiqu'il eût une palme d'épaisseur, & que le milieu fût composé des os les plus durs. Si cette lance ne se fût pas brisée dans le bou-

cher, le haubert de Rodomont, eût-il été de diamant, n'eût pu réſiſter, & le combat eût été terminé par la mort du Sarraſin. Les deux chevaux, ne pouvant ſoutenir la force du contre-coup qu'ils reçoivent, mettent tous les deux leurs croupes à terre ; les deux fiers ennemis les font relever, jettent le reſte de leurs lances, & reviennent l'un ſur l'autre l'épée haute & la fureur dans les yeux. Tous les deux cherchent le défaut de leurs armes pour y porter la pointe ou le taillant de leurs épées.

Rodomont n'eſt plus couvert de ſon ancienne écaille de dragon, & ſon bras n'eſt plus armé de la redoutable épée de Nembrod ; ſa tête n'eſt défendue que par un caſque d'une trempe ordinaire, les armes impénétrables dont il fut autrefois couvert, étant reſtées appendues au monument conſacré par lui-même aux mânes d'Iſabelle, où Bradamante les avoit attachées après l'avoir renverſé. Les armes du Roi d'Alger ſont cependant d'une forte trempe ; mais il n'en eſt aucune qui puiſſe réſiſter aux coups de Baliſarde, qui perceroit juſqu'à des armes enchantées.

Roger caracolle autour de Rodomont, & parvient à lui faire pluſieurs bleſſures légères : le Sarraſin, furieux de voir déja ſes armes enſanglantées, & de ſe ſentir atteint par de

nouveaux coups, mugit dans ſon caſque comme la mer irritée; il jette ſon bouclier, & prenant ſon épée à deux mains, il en porte un coup horrible ſur la tête de Roger. Ce coup fut plus violent encore que ne le ſeroit celui de ce poids énorme que des conſtructeurs ſuſpendent ſur des appuis poſés dans deux bateaux; les bras multipliés réuniſſent leurs forces pour tirer des cables, qui, roulant ſur des poulies, élèvent ce poids dont la forme & le choc lui fait donner le nom de mouton; ils le laiſſent tomber tout-à-coup ſur la tête d'un pilotis aſſujetti dans une poſition verticale; l'air retentit au loin de la chûte du mouton, & la ſeule ſurface d'une roche dure peut empêcher le pilotis de percer juſqu'à la plus grande profondeur. Le coup furieux du Sarraſin ne peut entamer le caſque d'Hector; l'homme & le cheval euſſent été fendus en deux ſans l'ouvrage de Vulcain: mais Roger ne peut en ſoutenir la violence; il penche la tête ſur l'encollure de ſon cheval, ouvre les bras & les jambes; il eſt déja prêt à tomber, lorſque Rodomont redouble par deux fois le même coup: ſon épée ne peut réſiſter plus longtems, & ſe briſe au troiſième preſque juſqu'à la garde. Roger reſte étendu ſans connoiſſance ſur ſon cheval. Rodomont, quoique déſarmé, profite de ſon état, embraſſe ſon cou avec un

bras nerveux, & le fait tomber étendu ſur le ſable. A peine Roger a-t-il touché la terre, qu'il reprend ſes eſprits; ſon dépit alors égale ſa fureur, & ſur-tout lorſqu'il jette les yeux ſur Bradamante, qu'il voit pâle & levant au Ciel ſes yeux pleins de larmes. Cette tendre Amante, en effet, avoit penſé tomber morte des mêmes coups que Roger avoit reçus.

Le Paladin, ſerrant ſon épée dans ſa main, s'élance pour frapper Rodomont; celui-ci veut le heurter & le faire fouler ſous les pieds de ſon cheval; mais Roger ſe détourne légérement, ſaiſit la bride du cheval de la main gauche, & de la droite, précipitant ſes coups ſur le Sarraſin, il le bleſſe dans le flanc gauche, & lui perce la cuiſſe du même côté. Rodomont, qui tient encore la poignée maſſive de ſon épée, eſpère étourdir Roger en portant un coup violent ſur ſon caſque; mais Roger prend ce moment pour lui ſaiſir le bras; &, joignant ſon autre main à la première, il fait un effort aſſez puiſſant pour arracher ſon ennemi des arçons. Rodomont tombe ſur la terre qui retentit du bruit de ſes armes, & l'avantage deviendroit égal entre les deux, ſi Roger n'avoit pas celui d'être armé de ſon épée: il veut en profiter, & préſentant toujours ſa pointe à Rodomont; il tâche de tenir éloigné de lui ce Sarraſin

d'une taille gîganteſque : il voit que le ſang coule à gros bouillons de ſa cuiſſe & de ſon flanc ; il eſpère que ſes forces s'épuiſeront bientôt, & qu'il lui ſera facile d'achever de le vaincre. Rodomont connoît ſon danger préſent, &, n'ayant plus d'autre reſſource, il lance avec force la poignée peſante de ſon épée contre la tête de Roger, qui reſte chancelant & tout étourdi de la violence de ce coup : il avoit porté ſur la viſière & contre l'épaule de Roger, qui fait quelques pas en arrière, & qui paroît prêt à tomber. Le Sarraſin veut profiter de ce moment pour s'élancer ſur lui ; mais la douleur & la profonde bleſſure de ſa cuiſſe trompent ſa fureur, & le font tomber un genou à terre : Roger auſſi-tôt lui porte de nouveaux coups, & ſe ſert de ſes bras pour achever de l'étendre ſur la terre ; mais Rodomont ſe relève, ſaiſit Roger, l'embraſſe avec ſes bras longs & nerveux, & chacun d'eux emploie alors tout l'art de la lutte pour renverſer ſon ennemi.

Rodomont, heureuſement, avoit déja perdu de ſes forces avec le ſang qu'il avoit répandu ; & Roger, exercé dès ſon enfance à la lutte, ſentoit l'avantage qu'il avoit ſur lui. Roger a l'adreſſe de preſſer principalement les parties du corps de ſon ennemi qu'il voit bleſſées ; il en fait couler le ſang avec plus d'abondance. Ro-

domont, ſe livrant à toute la rage qu'il a de ſe ſentir prêt à céder la victoire, fait un nouvel effort; &, profitant de la hauteur de ſa taille, il ſaiſit Roger par le cou & par les épaules, il lui fait perdre terre & le tient ſuſpendu ſur ſa poitrine; alors il le ſecoue, le ſerre étroitement, le fait tourner, & veut le précipiter à ſes pieds; mais Roger, raſſemblant toutes ſes forces, le tient ſi fortement attaché, que Rodomont ne peut s'en ſéparer.

Roger l'ébranle fortement à ſon tour; il appuie ſa poitrine contre ſon côté gauche; il appuie ſa jambe droite contre ſon genou; ſa jambe gauche entrelace celles de Rodomont; & c'eſt dans cette poſition, qu'ébranlant à la fin ce grand coloſſe, il le ſoulève, le renverſe, & lui fait frapper rudement la terre de ſes épaules & de ſon caſque.

Ce moment devient déciſif. La chûte du Sarraſin eſt ſi violente, que le ſang coule plus abondamment que jamais de ſes bleſſures; la terre en eſt bientôt abreuvée & rougie. Roger pourſuit ſa victoire; il ſerre le cou de Rodomont, il preſſe ſon corps avec ſes genoux; &, tirant un poignard aigu qu'il porte ſur ſa viſière, il lui crie de ſe rendre, & le menace de lui porter le coup mortel. Le Sarraſin furieux, loin de ſe rendre, fait d'inutiles efforts pour ſe

dégager ; il reſte oppreſſé par la force & par tout le poids du corps de Roger, comme le font ſouvent ces malheureux ouvriers que la ſoif de l'or porte juſques dans les entrailles de la terre Ibérienne ou de Pannonie : les parois des puits profonds s'éboulent ; enterrés à moitié, leurs bras s'élèvent en vain ; & leur poitrine affaiſſée par la preſſion des terres, ne peut plus élever des cris pour appeler à leur ſecours. Rodomont ſent qu'il ne peut plus réſiſter ; il voit la pointe du poignard prête à lui percer la tête ; il entend les menaces de Roger que la généroſité porte encore à vouloir lui donner la vie, s'il veut la lui demander : mais le fier Roi d'Alger craint moins la mort, que de s'avilir par un acte de foibleſſe ; il eſſaie de nouvelles ſecouſſes ; il veut ſe rouler pour reprendre le deſſus ſur ſon ennemi qui continue à le preſſer & à l'étouffer dans ſes bras victorieux. Tel on voit un mâtin qu'un dogue tient à la gorge, & qui ne peut ſe dégager de ſes fortes mâchoires plus ſerrées & plus fixes encore qu'un étau ; ſon corps ſe débat en vain, ſes yeux ardens roulent dans ſa tête, & ſa gueule écumeuſe eſt prête à jetter ſon dernier cri.

Rodomont perd enfin l'eſpérance de pouvoir ſe dégager des bras de ſon ennemi ; mais ſa rage lui fait conſerver encore l'eſpoir de lui donner

la mort dans les ſiens. Tandis que le généreux Roger perſiſte à lui crier de ſe rendre, l'indomptable Roi d'Alger fait un nouvel effort, dégage ſon bras droit, tire ſon poignard, & cherche à l'enfoncer dans les reins de Roger : celui-ci s'en apperçoit, ſe garantit de cette atteinte ; &, ſa belle ame étant indignée de la férocité de celle de Rodomont, il hauſſe ſon bras victorieux, & plonge trois fois ſon poignard dans le front terrible du Sarraſin. Le corps de Rodomont reſte immobile & glacé ; mais ſon ame irritée blaſphême encore en ſe précipitant ſur les noirs rivages de l'Achéron.

FIN.

PQ 2067 T5 1787 t.6

Tressan, Louis Élisabeth de La Vergne de Broussin, comte de
Oeuvres choisies du comte de Tressan. t. 6

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY